This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

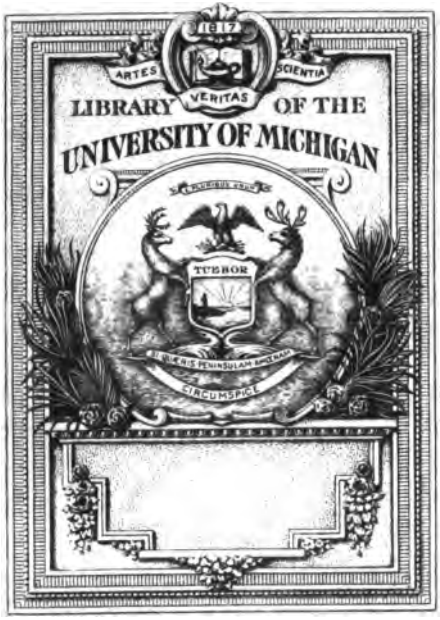
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
2d Ser

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre C.

TOME ONZIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Cadi (le) dupé.
Calendrier (le) des Vieillards.
Caprice (le) Amoureux, ou Ninette à la Cour.
Cendrillon.
Chercheuſe (la) d'Eſprit.
Chinois. (le)
Chinois (le) poli en France.
Clochette. (la)
Compliment (le) ſans Compliment.

Frontispice du Tome III.

Ninette.

UNIV. OF MICH.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre C.

TOME ONZIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Monsigny, Pierre Alexandre de.

LE CADI DUPÉ,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Par l'Auteur du Maître en Droit :

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Germain, le 4 Février 1761.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols avec les Ariettes & Airs notés.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE CADI.

FATIME, *ſa Femme.*

ZELMIRE.

NOURADIN.

OMAR, *Teinturier.*

ALI, *fille d'*OMAR.

UN AGA, *ou Lieutenant du Cadi.*

La Scene eſt à Bagdad, chez le Cadi.

Dram. 7d.
Dépôt. de Rom. Langes
317 bE

LE CADI DUPÉ,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Le Théâtre repréſente une Salle d'Audience.

SCENE PREMIERE.

LE CADI, *ſeul.*

ARIETTE : Notée n°. 1.

VOUS qu'Amour brûle de ſes feux,
Trouvez-vous que vos Belles
Soient fieres & cruelles :
Amans, formez de nouveaux nœuds.

En vain, pour mieux triompher d'elles,
Comptez-vous leur reſter fideles :
En vain vos vœux ſeront conſtans :
Elles riront de vos tourmens.
A des Beautés rebelles
Il faut de volages Amans.

4-1.36 Pièces

Vous qu'Amour brûle de ſes feux,
Trouvez-vous que vos Belles
Soient fieres & cruelles :
Amans, formez de nouveaux nœuds.

Oui, vengez-vous ainſi de leurs mépris. Pour moi j'ai pouſſé plus loin ma vengeance. Sur le bruit de la beauté de Zelmire, je l'avois fait demander en mariage.... La petite mignonne m'a trouvé trop vieux pour elle, & m'a refuſé tout net.... Refuſer un Cadi!... un homme comme moi!... Elle a même dédaigné de me voir.... Mais je crois qu'elle n'eſt pas à ſe repentir de ſes refus. (*Il rit.*) Ah, ah, ah. Le bon tour que je lui ai joué!.. Ah, ah, ah.... Je viens de lui faire épouſer, ſous le nom d'un riche négociant de Damas, un malheureux aventurier ſans nom & ſans fortune que j'ai fait ſervir à mes deſſeins ſans le connoître... Ah, ah, ah.... Mais je voulois faire part de cette bonne aventure à ma femme, à Fatime, ſans lui dire pourtant le véritable motif de ma vengeance .... Montons à ſon appartement... Voici l'heure cependant où je donne audience...N'importe ; ſi quelqu'un vient, il attendra.... Oh! parbleu, j'enverrois l'état de Juge à tous les Diables, ſi je me piquois comme tant d'autres d'en remplir exactement les fonctions.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

ZELMIRE, NOURADIN.

DUO.

Les deux premiers vers en récitatif.

ZELMIRE, *après avoir bien regardé si le Cadi eſt ſorti.*

NOURADIN... Il n'eſt plus ici....

NOURADIN.

Zelmire... Changez de parti.

ZELMIRE.

Venez, tout nous réuſſit :
Point de grace ;
Oui, puniſſons ſon audace.

NOURADIN.

Calmez ce juſte dépit :
Ah! de grace,
Ah! quittez, quittez la place.

ZELMIRE.

J'en aurois le démenti!...
Non, non; j'ai pris mon parti.

NOURADIN.

On peut l'avoir averti.
Prenez un autre parti.

ENSEMBLE.

ZELMIRE.	NOURADIN.
Il faut ſonger	Pourquoi ſonger
A ſe venger	A vous venger ?
Après un ſi cruel outrage.	Notre bonheur eſt ſon ouvrage.

NOURADIN.

D'un vain ſuccès c'eſt vous flatter.

ZELMIRE.

Je n'ai pas deſſein d'éclater.

NOURADIN.

Craignez la noirceur du Cadi.

ZELMIRE.

Non, non, non; j'ai pris mon parti.

ENSEMBLE.

ZELMIRE. Venez, tout nous réuſſit, &c.

NOURADIN. Calmez ce juſte dépit, &c.

ZELMIRE, *vivement.*

Non, non; rien, vous dis-je, ne peut me faire changer de réſolution; tout ce que vous venez de m'apprendre, redouble encore ma haine pour lui. Le fourbe!... Il eſt homme à rendre cette aventure publique... Et je ne chercherois pas à me venger!... Ah! je le connois.... je veux le prévenir.... Je vous ai parlé d'un Teinturier de cette ville qui avoit une fille d'une laideur effrayante.... Le Cadi ne m'a jamais vue... je ne vous en dis pas davantage.

NOURADIN.

Le Cadi eſt le plus méchant, le plus noir de tous les hommes. Je ſçais qu'il n'a pas tenu à lui que vous ne ſoyez la victime de ſon dépit jaloux; mais, ma chere Zelmire, encore une fois, pourquoi vouloir vous venger?...

Vous ſavez qu'il eſt la dupe de ſa malignité : faut-il vous répéter encore que je ne ſuis point au-deſſous du mari auquel il a cru vous engager : ce que je vous ai dit de ma naiſſance.... de mon nom..... les preuves que vous en avez....

ZELMIRE.

Air : *De l'Amour tout ſubit les loix :* ou, *Je n'en fais pas un vain myſtere, &c.*

Ah ! votre amour, cher Nouradin,
Eſt tout ce que mon cœur veut croire ;
Mais le Cadi fourbe & malin
Iroit par-tout chanter victoire.
Je veux le punir à mon tour,
Et payer d'un juſte ſalaire
Le bien qu'il a fait en ce jour,
Et le tour
Qu'il a voulu nous faire.

NOURADIN.

Plus vous vous obſtinez à ſuivre votre projet, plus je dois croire que vous vous repentez de m'avoir pour Epoux...

ZELMIRE.

Pouvez-vous le penſer ?....

NOURADIN.

Ah ! parlez .... ordonnez de mon ſort.

Air : Noté n°. 2.

Si votre flamme eſt trahie,
Si vous dédaignez mes feux,
De la chaîne qui nous lie
Briſez, briſez les beaux nœuds ;

Toujours plein de ma tendreſſe,
J'irai chercher des climats
Où mon cœur pourra ſans ceſſe
S'occuper de vos appas.

Mineur.

Amant fidele & ſenſible,
Après m'avoir ſçu charmer,
Je verrai s'il eſt poſſible
De vivre ſans vous aimer :
Mais ma flamme eſt votre ouvrage ;
Mon cœur, percé de vos traits,
Eſt trop plein de votre image,
Pour vous oublier jamais.

ZELMIRE.

Tout doit vous raſſurer : je ſuis trop heureuſe que la fortune me mette en état de vous prouver mes ſentimens. Oui, je vous l'ai déja dit, cher Nouradin ;

Air : Noté n°. 3.

Mon deſtin eſt aſſez doux.
Le nœud qui m'unit à vous
Fait le bonheur ſuprême
D'un cœur qui vous aime.
Mon ſort n'a plus rien d'affreux,
L'Amour va ſerrer nos nœuds ;
Il prendra ſoin lui-même
De combler nos vœux.

NOURADIN.

Quoi ! ce Dieu vous enflamme !
Ah ! quel moment enchanteur !
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux ſentir mon bonheur ?

Tout promet à mon ardeur
L'avenir le plus flatteur.
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux ſentir mon bonheur?

ENSEMBLE.

Eſt-il un deſtin plus doux?
Le nœud qui m'unit à vous
Fait le bonheur ſuprême
D'un cœur qui vous aime.
Notre ſort n'a rien d'affreux;
Ah! quand on chérit ſes nœuds,
L'Amour prend ſoin lui-même
De combler nos vœux.

ZELMIRE.

Mais j'oublie, en vous parlant, qu'il faut craindre que le Cadi ne nous voye enſemble.. Eloignez-vous un moment ... perſonne ne vous connoît dans cette maiſon qu'un ſeul Eſclave; tâchez de le mettre dans vos intérêts: engagez-le à dire à Fatime que ſon mari la trompe.... Elle l'aime.... Elle eſt jalouſe.... Allez, je me charge du reſte....

NOURADIN.

Je vous laiſſe ſeule à regret....

ZELMIRE.

Je vous rejoins dans un moment.

[*Nouradin ſort.*]

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Dans cette ville on vous renomme
Pour un ſi parfait honnête homme....

LE CADI.

Point du tout....

ZELMIRE.

Juge ſcrupuleux ;
J'ai peur....

LE CADI.

Ta crainte eſt ridicule ;
Va, va, ma chere, quand je veux,
Je ſçais arranger un ſcrupule.
Allons, allons; leve ce voile importun.
(*Il lui leve ſon voile, & la conſidere avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*) Que de graces !...
Oh !....

DUO.

ZELMIRE, *au* CADI, *qui la regarde tendrement.*

Qu'en dites-vous, Monſeigneur ?
Suis-je laide à faire peur ?
Ce viſage, cette taille
Méritent-ils qu'on s'en raille ?
Qu'en penſez-vous, Monſeigneur ?
Suis-je laide à faire peur ?

LE CADI.

Qui ? Toi laide ? Non, d'honneur ;
Tout me charme en toi, mon cœur.

ZELMIRE.

Conſidérez-moi bien :
Comment eſt mon maintien ?
Hein ?....

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Conſidérez-moi bien :
Ne me manque-t-il rien ?
Hein ?...

LE CADI.

Rien.

ZELMIRE.

Ai-je la démarche belle ?...
La trouvez-vous naturelle ?
Hein ?...

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Ce bras eſt-il mignon ?
Peut-il être plus rond ?
Hon ?...

LE CADI.

Non.

ENSEMBLE.

LE CADI.

Ah ! ah ! finis, friponne...
Je n'y puis plus tenir...
Je te trouve à ravir...
Et je meurs de plaiſir.
Finis... la raiſon m'abandonne...
Pourquoi me faire ainſi ſouffrir ?...
Dieux ! que d'appas !...
Quel embarras !...
Ah ! mon cœur, mon cœur n'y tient pas.

ZELMIRE.

Monſeigneur me pardonne
D'avoir oſé venir
Ainſi l'entretenir...
Il devroit m'en punir...
Ah ! que n'ai-je dans ma perſonne
Ce qu'il faudroit pour l'attendrir...
Mais... mais... hélas !
De mes appas
Qui pourroit jamais faire cas !

ZELMIRE.

Voyez ſi je ſuis malheureuſe !
Mon pere, qui me trouve affreuſe,

Dit par-tout que je ſuis... boiteuſe,
Borgneſſe, manchotte, hideuſe.
Me trouvez-vous ces défauts-là?

LE CADI.

Peut-on être plus mauvais pere?
Ah! ſi j'en croyois ma colere...
Mais, ma chere, laiſſe-moi faire,...
Je lui prouverai le contraire.
Je ne vois rien de tout cela.

ENSEMBLE.

LE CADI.

Ah! ah! finis, friponne, &c.

ZELMIRE.

Monſeigneur me pardonne, &c.

ZELMIRE.

Vous ſaurez donc que je me nomme Ali; que, malgré le peu de beauté dont vous me trouvez pourvue, je vis triſtement au fond d'une retraite iſolée...

LE CADI.

La pauvre enfant!...

ZELMIRE.

Et ſous le prétexte de mon effrayante laideur, mon pere refuſe tous les partis qui ſe préſentent pour moi.

LE CADI.

Il a donc perdu l'eſprit, ton bon-homme de pere?

ZELMIRE.

Hélas! je n'eſpere qu'en vous; & c'eſt par un grand hazard que j'ai pû m'échapper... Je l'ai vû ſortir, & j'ai profité de ce moment

pour venir me plaindre à vous de ſes procédés.

LE CADI.

Par la mouſtache de tous nos Prophètes, tu n'auras point perdu tes pas.

ARIETTE: Notée n°. 5.

Non, ma Reine;
Sois certaine
Que ta péine
Va finir.
Quel plaiſir,
Si la mienne
Pouvoit auſſi t'attendrir;
Si tu comblois mon deſir!
On te gêne!
Prends la chaîne
Que l'Amour
T'offre en ce jour:
Vois la flamme
Dont mon ame
Brûle pour toi ſans retour.
Tu ſoupires,
Tu deſires
De m'avoir pour ton époux?
Cette attente
Qui m'enchante,
Fait mon eſpoir le plus doux.

Ah! ma Reine,
Sois certaine, &c.

ZELMIRE, *à part.*

Je le tiens. Achevons. (*Haut.*) Vous êtes trop bon, mais....

LE CADI.

Quoi? Mais.... Je ne ſuis pas encore ſi caſſé?... Qu'en dis-tu?...

ZELMIRE.

Je dis qu'il faudroit être bien dégoûtée... pour...

LE CADI.

Va, va; j'entends. Oui....

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Je vois ce que ton cœur deſire :
Tu brûles de me rendre heureux.
[*A part.*]
Tout le monde n'a pas les yeux
De la fière Zelmire.

ZELMIRE.

Que parlez-vous de Zelmire?...

LE CADI.

Oh! ce n'eſt rien... paſſons. Eh! dis-moi, comment ſe nomme ton pere?

ZELMIRE.

Omar le Teinturier, & je ſuis ſa fille unique.

LE CADI.

Teinturier!... Ah! n'importe...

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

L'Amour rapproche les États ;
L'Amant dont la flamme eſt extrême,
En formant des nœuds pleins d'appas,
Ne doit voir que l'objet qu'il aime.

Et où demeure-t-il?

ZELMIRE

ZELMIRE.

Près de la grande Moſquée, à la porte de la ville.

LE CADI.

Bon. Tu peux t'en retourner, & avant qu'il ſoit une heure tu auras de mes nouvelles... Mais je fais une réflexion. Si tu reſtois ici, cela ſeroit bien mieux.

DUO.

[*A part.*]

ZELMIRE. Reſter chez-vous!... Non, non. Je meurs d'effroi.

LE CADI. Eh! pourquoi donc ne pas reſter chez moi?

ZELMIRE. Moi!...

LE CADI. Oui, vraiment toi.

ZELMIRE, *à part.* Je meurs d'effroi.

ENSEMBLE.

ZELMIRE, *à part.*	LE CADI.
O ciel! que lui dire?	Bon! bon! tu veux rire.

LE CADI. D'où te vient ce trouble?

ZELMIRE. Ma frayeur redouble?

ENSEMBLE.

ZELMIRE.	LE CADI.
Non, non; ſi je reſtois,	Mais, mais, ſi tu reſtois,
Je m'en repentirois.	Le ſauroit-on jamais?

LE CADI. Tiens, paſſe dans ce cabinet; De-là tu pourras tout entendre.

ZELMIRE. Je ne ſuis ici qu'en ſecret.

[*A part.*]

Si mon pere... Quel parti prendre?

ENSEMBLE.

ZELMIRE.

Je ne ſuis ici qu'en ſecret:
Si mon pere l'apprenoit,
De tout il ſe douteroit.
Il me gronderoit,
Il me frapperoit,
Et peut-être il me tueroit.

LE CADI.

Je te garderai le ſecret.
Si ton pere l'apprenoit,
Vas, vas, il t'approuveroit;
Mais s'il te grondoit,
On l'appaiſeroit...
Te frapper! ... il n'oſeroit.

LE CADI.

Je ne veux point te gêner ... ce que j'en diſois, c'étoit pour le bien de la choſe.

ZELMIRE.

Il vaut mieux, pour l'amener à ce que nous deſirons, qu'il ne ſe doute de rien.

LE CADI.

Soit, ſoit ... ta raiſon eſt bonne, & je te laiſſe aller. Çà, ne perdons pas de tems. Holà, quelqu'un.....

SCENE V.

LE CADI, UN AGA.

(L'Aga fait très-humblement le ſalut oriental en portant les deux mains à ſon turban, & reſte les deux bras croiſés ſur ſa poitrine.)

LE CADI.

PRENDS du monde.... & fais conduire ici de gré ou de force le Teinturier Omar qui demeure à l'extrémité de la Ville.

L'AGA.

Omar? ... Oh! Je le connois : il vient de paſſer à l'inſtant devant ce logis.

LE CADI.

Cours donc promptement, & amene-le comme il ſera.

[*L'Aga ſort.*]

SCENE VI.

LE CADI, *ſeul.*

ARIETTE : Notée N°. 7.

AH! quel jour heureux pour moi!
L'Amour ſeul me fait la loi.
Oui, cher objet de ma flamme,
En m'uniſſant avec toi,
Je vais vivre, ſur mon ame,
Cent fois plus content qu'un Roi.

Mais ma femme! ... C'eſt un Diable :
Que dira-t-elle à cela?
Oh! tout ce qu'elle voudra.
Si rien ne la rend traitable,
On la répudiera.

Ah! quel jour, &c.

Oui, mon parti eſt pris : ſi Fatime ne veut point ſouffrir une nouvelle Compagne, elle ira chercher fortune ailleurs.

SCENE VII.

LE CADI, OMAR, L'AGA, *ſuite de l'Aga entraînant* OMAR *qui refuſe d'entrer.*

TRIO.

L'AGA. ENTREZ donc.
OMAR. Non, non, non.
L'AGA. Entrez, allons;
Que de façons!

LE CADI.	OMAR.
Allons, point de caprice;	Mais, mais, par quel caprice
Il faut qu'on obéiſſe.	Faut-il que j'obéiſſe?

OMAR.
Laiſſez-moi m'en aller.
Qu'ai-je à démêler
Avec la juſtice?

ENSEMBLE.

LE CADI.	OMAR.	L'AGA.
Laiſſez là ce garçon.	Non, non, je n'irai pas; non, non.	Allons, marche, garçon.
Les diſcours ſont hors de ſaiſon;	Ah! Monſeigneur, pardon, pardon.	Les diſcours ſont hors de ſaiſon;
Je vais le mettre à la raiſon.	Non, non; c'eſt une trahiſon.	On va te mettre à la raiſon.

OMAR.
Ah! Monſeigneur, je vois bien que c'eſt un tour de ma coquine de Femme; mais tout ce qu'elle a pû vous dire eſt faux.

LE CADI, *à la ſuite de l'Aga.*

Sortez, vous autres... (*à l'Aga*). Toi, (*Il lui parle un moment à l'oreille; après quoi, il lui dit tout haut:*) vas; & dès que le Contrat ſera prêt, apporte-le moi.

[*L'Aga ſort.*]

SCENE VIII.

LE CADI, OMAR.

LE CADI, *à Omar.*

LEVE-TOI : on ne te fera point de mal.

OMAR, *d'un air inquiet.*

Air : *D'ſu l'Port, &c.*

Demandez à tout le quartier
Comme j'exerce mon métier!

LE CADI.

Aiſément cela ſe peut croire.

OMAR.

Il eſt vrai que dans ma maiſon,
Quand ma femme fait le Démon,

Ah! Dame, la patience échappe, & pour la ramener par la douceur,

A coups d'pieds, à coups d'poings,
J'l'y frotte la gueule & la machoire.

LE CADI.

Cette douceur-là eſt un peu vive; mais je veux... te parler... de...

OMAR.

A cela près, perſonne ne peut me reprocher que... Vous allez voir comme je me gouverne....

LE CADI.

Eh! non, non; je n'ai pas beſoin de ſavoir....

OMAR,

Oh! pardonnez-moi... Écoutez, écoutez...

ARIETTE : Notée, N°. 8.

Entre ma femme & la table
Je partage mes plaiſirs.
Lorſque l'une eſt peu traitable,
Et s'oppoſe à mes deſirs,
L'autre adoucit mon chagrin,
Et rend heureux mon deſtin.

Chaque jour m'offre de nouveaux charmes,
Le paſſé n'eſt rien pour moi :
L'avenir cauſeroit trop d'allarmes ;
Le préſent ſeul fait ma loi.
On vit content, & tout convient,
Quand on prend le tems comme il vient.

Mon cœur qui ne veut que jouir,
De tout s'accommode.
Toujours choiſir
Le vrai plaiſir,
Voilà ma méthode.

LE CADI.

C'eſt bien dit... mais il n'eſt pas queſtion de cela....

OMAR, *d'un air inquiet.*

Comment donc?....

LE CADI.

Tu as une Fille, n'eſt-ce pas?

OMAR, *en pleurant.*

Hélas! oui, Monſeigneur.... à mon grand regret....

LE CADI.

Je ne veux pas te chagriner; au contraire. (*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) J'ai à te propoſer un aſſez bon parti pour elle... mais pour être plus à notre aiſe.... (*Il lui préſente un fauteuil.*) tiens.... prends ce ſiége, & mets-toi là.

OMAR.

Ah! ah! Monſeigneur, le reſpect.....

[*Omar fait quelques layis pour s'aſſeoir.*]

LE CADI, *impatienté.*

Fais ce que je t'ordonne, & écoute-moi.

DUO.

LE CADI.

Je veux former de nouveaux nœuds;
Et ta fille eſt l'objet heureux
Sur qui l'Amour fixe mes yeux;
Il faut l'accorder à mes feux.

OMAR, *ſe levant, & croyant que le Cadi ſe moque de lui.*

Vous vous moquez.... mais, Monſeigneur...
Vous plaiſantez... c'eſt trop d'honneur...
La pauvre innocente
Eſt bien votre ſervante.

Elle eſt... impotente...
Elle eſt... rebutante;
C'eſt une horreur,
Elle vous feroit peur.

LE CADI, *ſouriant.*

Je m'attendois bien, mon ami,
Que tu me la peindrois ainſi.
Tant mieux... il n'importe,
Je l'aime de la ſorte.
(*Contrefaiſant Omar.*)
Elle eſt... impotente?...
Elle eſt... rebutante?
Et moi je la veux ainſi;
N'en prends aucun ſouci.

OMAR.

Non, non; vous m'éprouvez en vain.

LE CADI.

Quoi! tu me refuſes ſa main?

ENSEMBLE.

OMAR.	LE CADI.
Si je vous accordois ſa main,	Quoi! tu me refuſes ſa main!
Vous m'en puniriez dès demain.	On ne m'offenſe pas en vain.

OMAR.

Non, je ne veux point vous trahir.

LE CADI, *s'impatientant.*

Mais je ſçais à quoi m'en tenir.

OMAR.

Non, non; ce ſeroit vous trahir,
Je ne dois point y conſentir.

ENSEMBLE.

OMAR.
Bon! j'en ſuis certain, je le voi....
Vous voulez vous moquer de moi.

LE CADI.
Obéis au plutôt, crois moi....
Oui, je veux lui donner ma foi....

LE CADI.
Quel homme pour être entêté!

OMAR.
Je vous ai dit la vérité....

LE CADI.
Peut-on être plus entêté?

OMAR.
Oh! c'eſt la pure verité.
(*En pleurant.*)
La pauvre créature
Eſt un monſtre en peinture:
Et rien dans la Nature
N'égale ſa difformité.

LE CADI.
Voilà, ſur ma parole,
Un impertinent drôle.
Peut-ont jouer ſon rôle
Avec plus de malignité?

ENSEMBLE.

OMAR.
Mais ... je ſais que ma fille en tout...
Ne peut inſpirer que dégoût...

LE CADI.
Paix... Veux-tu me pouſſer à bout?
Je te dis qu'elle eſt de mon goût.

LE CADI.
Paix....

OMAR.
Mais....

ENSEMBLE.

OMAR.
Votre volonté fait ma loi ;
Pobéirai ... mais, sur ma foi,
(*En faisant de grandes révérences.*)
C'est malgré moi,
C'est malgré moi.

LE CADI.
Ne crois point me donner la loi :
J'exige ta fille de toi.
Obéis-moi,
Obéis-moi.

OMAR, *à part.*

Il extravague .... ou quelqu'un a voulu rire à ses dépens ...., demandons-lui une grosse dote, cela le dégoûtera peut-être....

LE CADI.

Que marmotes-tu donc là entre tes dents?..

OMAR.

Oh! rien, rien.... Si bien donc, Seigneur Cadi, que ma Fille vous plaît,... & que vous la voulez ... telle qu'elle est.

LE CADI.

Oui, telle qu'elle est....

OMAR.

Soit.... Je vous l'accorde....

LE CADI.

Ah! je suis ravi de te voir plus raisonnable.

OMAR.

Oui.... soit.... mais je ne peux pas (là, en conscience,) la donner à moins d'une dot de mille sequins....

LE CADI.

Air : *Ronde de Platée.*

Ouf ... à ce prix je choiſirois
Entre les plus belles filles....
Je ne dois pas te les refuſer ... mais
C'eſt bien vendre ſes coquilles.

OMAR, *au Cadi qui réfléchit.*

Dame... oui ou non, voyez .... c'eſt à prendre ou à laiſſer.

LE CADI.

Et ſi je te les donnois.....

OMAR.

Oh! que non, Monſeigneur, vous n'en ferez rien....

LE CADI, *tirant une bourſe d'un tiroir de ſon bureau.*

Tiens.... les voilà. (*A part.*) Quel Arabe que cet Omar!

OMAR.

Grand-merci .... maintenant, avant que l'Iman y mette la derniere main, vous ſavez encore qu'il faut qu'un Contrat en bonne forme... (*A part, en riant.*) C'eſt ici où je l'attends.

LE CADI, *en riant.*

Patience, patience : j'avois donné d'avance ordre .... & le voilà qu'on m'apporte à ſigner.

(*Le Cadi s'aſſied à ſon Bureau, & ſigne.*)

OMAR *à part, pendant qu'il ſigne.*

Il ne ſignera pas.... Il ſigne!.. Oh! par ma foi, je ne l'eſpérois guères. Il eſt donc devenu fou! Profitons de ſa ſottiſe....

LE CADI, *lui remettant le Contrat.*

Es-tu content?...

OMAR.

Oh! très-content....

Air : Noté N°. 9.

Soyez, ſoyez ſon Époux;
Maintenant elle eſt à vous.
Faites-lui bien les yeux doux.
Oui, je me rends
A vos préſens.
J'y conſens,
Soyez mon gendre.

Mais en voyant ce tendron,
Que l'objet vous plaiſe ou non,
N'allez pas changer de ton.
Belle, ou laidron,
Sotte ou guenon,
Sans façon
Il faut la prendre.

LE CADI.

Ne t'inquiette de rien : c'eſt mon affaire.

OMAR.

Je vais donc chercher la Mariée.... (*Il rit.*) Ah, ah, ah....

(*Il revient ſur ſes pas, & dit à l'oreille du Cadi.*)

Si pourtant ma Fille n'avoit pas le bonheur de vous plaire.... pour vous obliger....

je reprendrois bien la marchandiſe.... Mais je ne rends rien..., je vous en avertis....

[*Il ſort.*]

LE CADI.

Eh! va promptement, &. ne differe point mes plaiſirs. Allons donner des ordres, & tout préparer pour recevoir convenablement ma nouvelle Conquête. [*Il ſort.*]

SCENE IX.

FATIME, *ſeule, un billet à la main. Elle a entendu les dernieres paroles du Cadi.*

IL me fuit!... ce que je viens d'entendre... ce que j'apprends, n'eſt donc que trop vrai!

(*Elle jette les yeux ſur le billet & lit les derniers mots.*)

» Et ſi vous n'y mettez ordre, il eſt prêt à vous » répudier.

L'Infidele!... il me feroit cet affront! Il ne compte pas, ſans doute, que je l'endurerai patiemment....

Air: Noté N°. 10.

Ah! que le ſort d'une femme eſt à plaindre!
Ah! que les hommes ſont trompeurs!
Sont-ils Amans: ils ſavent ſe contraindre;
On croit former les nœuds les plus flatteurs.

Si les femmes étoient plus fines,
Qu'elles s'épargneroient de pleurs!

L'Amour voltige ſur les fleurs,
L'Hymen marche ſur les épines.

Ah! que les hommes ſont trompeurs!
Ah! que les hommes ſont trompeurs!

Il revient.... feignons.

SCENE X.

LE CADI, FATIME.

LE CADI *à part, en entrant.*

TOUT eſt arrangé... & je n'attends plus... Ma Femme!... ô Ciel!... quel contre-tems!... que vient-elle faire ici?

FATIME.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Ah! raſſurez mon eſprit.
Si j'en crois ce que l'on dit,
Je vais perdre votre cœur;
Un nouvel Objet en eſt le vainqueur.
En diſſipant mon erreur,
Vous me rendrez mon bonheur.

LE CADI, *s'aſſeyant à ſon Bureau.*

Voilà comme vous êtes toujours avec vos ſoupçons jaloux! Eh! bien, après tout, ne ſuis-je pas le maître? Voyons, quand cela ſeroit?...

FATIME.

Comment! double traître, quand cela ſeroit!...

DUO.

FATIME.

Vas,
Crois-moi, n'achève pas:
Ingrat, tu ceſſes donc de feindre?

LE CADI, *ironiquement.*

Qu'avez-vous à craindre?
Vous êtes fort à plaindre!

FATIME.

Peux-tu me traiter ainſi?

LE CADI, *ſe levant de ſon Bureau.*

Je ſuis, je ſuis maître ici.

ENSEMBLE.

FATIME.	LE CADI.
Perfide! cœur volage!	Quel tapage!
Pour jamais le mien ſe dégage.	Soyez ſage ...!
Parjure! ... quel outrage!	Quel orage!
Je n'écoute plus que ma rage.	Oh! j'enrage...
Ah! j'aurai raiſon	Baiſſez le ton.
De cette trahiſon;	Mais c'eſt un vrai Démon!
Ou dans ta maiſon	Calmez-vous donc.
Je ferai carillon.	Mais c'eſt un vrai Démon!
Suis ton penchant léger.	Quoi! ſans être léger,
Ton cœur peut ſe partager!	Ne peut-on ſe partager?...
Oui, tu peux m'outrager;	Qui veut vous outrager?...
Je ſçaurai bien m'en venger.	Oh! vous pouvez vous venger.

FATIME.

Deux têtes dans un bonnet!...
Ah! voyez le bel effet!...

LE CADI.

Deux têtes dans un bonnet!
Eh! mais ſi cela me plaît...

ENSEMBLE.

FATIME. | LE CADI.
Perfide! cœur volage! &c. | Quel tapage! &c.

LE CADI, *ſe remettant à ſon bureau.*

Ma chere moitié, croyez-moi; filez doux, ou je prendrois un parti qui pourroit bien n'arranger que moi ſeul...

FATIME.

Oui?... tu abuſes donc de ma complaiſance & de ma tendreſſe?... Eh! bien, traître, je ne changerai donc point de façon de penſer.... Je vais attendre ici ta nouvelle conquête, &, après lui avoir reproché de m'enlever ton cœur.... ton cœur que je regrette encore ... tout perfide ... tout inconſtant qu'il eſt ... je veux l'étrangler à tes yeux.

LE CADI,

Mais, mais, voilà une méchante créature!...

FATIME.

N'as-tu pas de honte, dis-moi, de vouloir, à ton âge, faire encore le jeune homme?...

LE

LE CADI.

Oh! c'en eſt trop, puiſque rien ne peut te mettre à la raiſon, je vais chercher ta dot; emporte ton trouſſeau, une fois, deux fois... trois fois... je te.... Mais qu'entends-je?...

*(Une ſymphonie comique annonce l'arrivée d'*ALI.*)*

SCENE XI.

LE CADI, FATIME, OMAR, ALI; NOURADIN *&* ZELMIRE *paroiſſent dans le fond du Théâtre avec l'Eſclave.*

*(Un Crocheteur conduit la fille d'*OMAR *dans une brouette.* ALI *doit être vêtue comiquement & couverte d'un voile de taffetas verd.)*

OMAR, *au Crocheteur.*

AVANCEZ, (*au Cadi*) voici la Mariée que l'on conduit ici....

FATIME, *d'un air de dépit & de mépris.*

Où donc?.....

LE CADI.

Te moques-tu? Je ne la vois pas....

OMAR.

Levez ce voile.....

LE CADI, *reculant en arriere.*

O Ciel!.....

FATIME, *riant.*

Ah! l'horreur..... Ah! ah!.....

OMAR.

Nous l'avons pourtant arrangée de notre mieux.....

ALI, *balbutiant.*

Eh! bien,.. qu'eſt-ce? Vous voilà tous ébobis... oh! Dame, on n'eſt point faite comme moi impunément....

(*Elle fait des mines.*)

Air : *Paris eſt au Roi*, N°. 11.

Regardez ces traits,
Nobles & parfaits,
Trouvera-t-on jamais
De pareils attraits?
J'ai l'air gracieux,
Et d'aſſez beaux yeux....
Du plus loin qu'on me voit,
On me montre au doigt.

Ma figure,
Ma parure,
Tout n'eſt-il pas fait pour moi?
Port de Reine,
Ah! ſans peine
Je ſerois, ma foi,
Un morceau de Roi.

Regardez ces traits, &c.

Mais de grace, approchez,
Voyez ces airs penchés;
Aux plus fieres je ferois la nique;
Je me pique
D'être unique.
Je ſuis un bijou
Dont vous ſerez fou.

Regardez ces traits, &c.

FATIME.

Quoi! c'eſt pour cette ridicule & laide guenon-là que tu me quittes?....

ALI.

Guenon!.... moi!... Guenon!....

LE CADI.

Mais, qu'eſt-ce que tout cela veut donc dire?....

OMAR.

Cela veut dire, que je ſçavois bien que vous ne ſeriez pas content; je vous ai prévenu.... & c'eſt votre faute ſi....

LE CADI.

Encore malheureux!...

Air:

Comment oſes-tu te moquer d'un Cadi?
Ne devrois-je pas t'avoir déjà puni!
Finis, crois-moi,
Ou ſur ma foi,
Je me vengerois de toi.

Ne t'expoſe pas à mon reſſentiment.
Point d'entêtement :
Si je n'ai, ſur le champ,
L'objet charmant
Qui me plait tant,
Je te fais pendre à l'inſtant.

OMAR.

Mais vous l'avez voulu : je n'ai point d'autre Fille....

ALI, *ſe remuant dans ſa brouette.*

Pendre ſon beau-pere ... mais, mais, mais, quel homme!... Eh! que me fera-t-il donc, à moi?....

FATIME.

Mais on ne vous trompe point, & je ſçais qu'Omar n'a pas d'autre Fille que ce petit monſtre-là....

ALI.

Un monſtre!... un monſtre!... Ah! qu'on me remene..... je n'y tiens pas....

LE CADI, *d'un air rêveur.*

Il eſt pourtant venu tout à l'heure ici une jeune perſonne qui....

FATIME.

Oui, qui s'eſt moquée de vous. Je voudrois bien que ce fût Zelmire!

SCENE XII.

ZELMIRE *voilée*, NOURADIN, *& les Acteurs précédens.*

ZELMIRE, *ſe dévoilant.*

LA reconnoiſſez-vous, Seigneur Cadi, cette jeune perſonne?....

LE CADI, *voulant embraſſer Zelmire.*

Ah! te voilà... que je ſuis aiſe!...

NOURADIN.

Doucement, Seigneur, cette prétendue Fille d'Omar eſt Zelmire : celle même que vous m'avez donnée pour Epouſe, & dont, ſans le vouloir, vous avez fait le bonheur, en la mariant, au Fils d'un homme connu, & chéri d'elle & de ſa famille....

FATIME.

Ah! j'en ſuis enchantée.... embraſſe-moi, ma chere amie.

ALI.

Encore une Rivale!... Ah! doucement, il faut qu'on m'épouſe; il faut qu'on m'épouſe, moi, auparavant.....

LE CADI, *à part.*

Je ſuis pris pour dupe, & je le mérite bien.

ZELMIRE.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Par votre propre artifice
Vous voilà bien confondu ;
Mais, dans la bonne juſtice,
Ce n'eſt qu'un prêté rendu.
Or, voici tout mon ſyſtême :
Quand on veut tendre un filet,
Il faut craindre pour ſoi-même
D'être pris au trébuchet.

LE CADI.

N'en parlons plus, n'en parlons plus.

[A OMAR.]

Air : *Ces Filles ſont ſi ſottes ;* ou *des Fleurs de Réthorique.*

Toi, remporte ton paquet.

ALI.

Adieu donc, mon cher Poulet.
Si pour moi, tout net,
Il vous reprenoit
Quelque petit caprice,
Je ſuis encor, malgré cela,
Fort à votre ſervice,
Lon, la,
Fort à votre ſervice.

Bon ſoir, la Compagnie....

(*Elle ſort.*)

OMAR.

Vous n'exigez pas, ſans doute, que je vous rende....

LE CADI.

Non, non; tiens, au contraire, voilà pour payer ta diſcrétion, ſur laquelle je compte: garde cet argent, & ſur-tout ton effroyable Fille, que je répudie une fois, deux fois, trois fois; & plutôt un million de fois, s'il le faut....

OMAR.

Grand-merci....

(*Il ſort.*)

SCENE XIII. & *derniere.*

LE CADI, FATIME, ZELMIRE, NOURADIN.

NOURADIN.

SAns rancune, Seigneur Cadi...

ZELMIRE.

Vous ne m'en voulez plus, ſans doute?

LE CADI.

Non; ſi vous me gardez le ſecret ſur tout ceci, & pourvu que cette aventure ne m'ait point fait perdre le cœur de ma chere Fatime.

FATIME.

Tu le mériterois bien, traître; mais les femmes ſont trop bonnes.....

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

C'eſt ainſi, toutes tant que nous ſommes,
Que notre bonté gâte les hommes.
A leurs loix nous ſerions moins ſoumiſes,
Si nous leur paſſions moins de ſottiſes.

LE CADI.

Allons, allons, ne ſongeons plus à tout cela : ſoyons amis, réjouiſſons-nous ; (*à Zelmire & à Nouradin.*) je ne veux plus que vous nous quittiez, & je vais travailler à réparer tout le mal que j'ai voulu vous faire.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Air : Noté, N°. 12.

Jouiſſons deſormais, ſans partage,
Du bonheur que l'on goûte en ménage.
Rions, chantons; banniſſons les ſoupirs,
Et n'écoutons que la voix des plaiſirs.

LE CADI & NOURADIN.

Si quelquefois, dans un beau jour,
L'Hymen excite quelqu'orage,

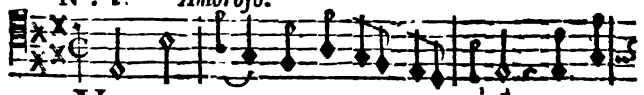
FATIME & ZELMIRE.

Bientôt le flambeau de l'Amour
Brille, & diſſipe le nuage.

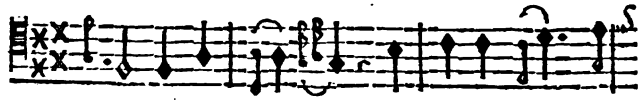
ENSEMBLE.

Jouiſſons, &c.

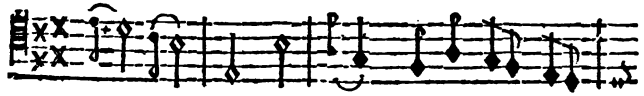
N°. 1. *Amoroſo.*



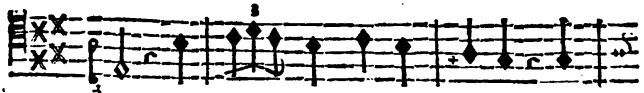
VOus qu'Amour brû-le de ſes feux, Trouvez-



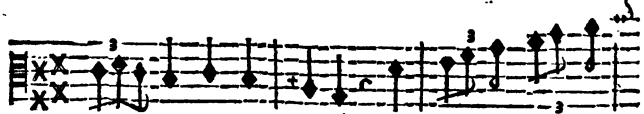
vous que vos Bel-les Soient fié-res & cru-



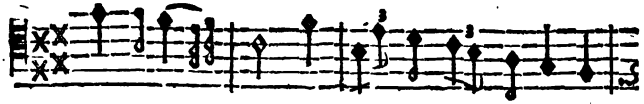
el- les, Vous qu'Amour brûle de ſes



feux, Trou- vez- vous que vos Belles Soient

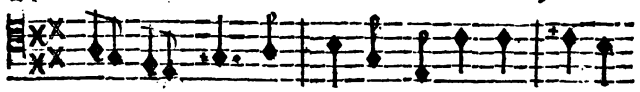


fié- res & cru- elles ; A- mans, for- mez de



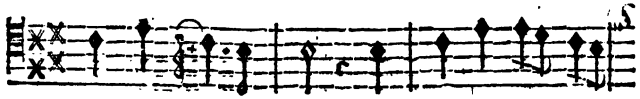
nouveaux nœuds, A- mans, formez de nouveaux

nœuds : En- vain, pour mieux tri- ompher,

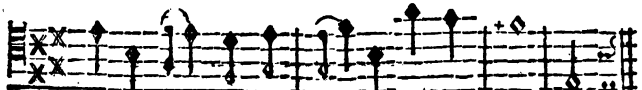


d'el les, Comptez-vous leur reſter fi- deles,

En vain vos vœux ſe-ront conſtans, Elles ri-

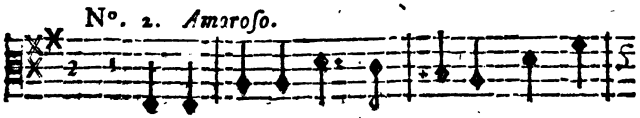


ront de vos ſourments; A des Beautés ré-

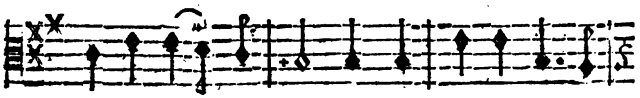


belles Il faut de vo- la-ges a- mans. Vous, &c.

N°. 2. *Amoroſo.*

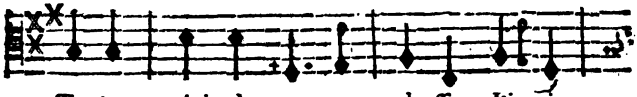


Si vo- tre flamme eſt tra- hi- e, Si vous

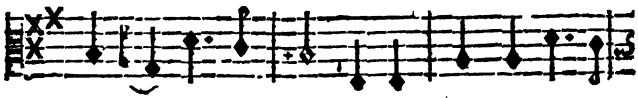


dé- daignez mes feux, De la chaîne qui nous

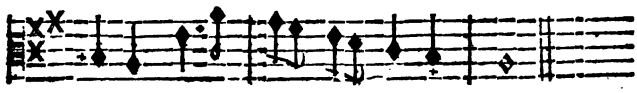
li- e, Briſez, bri- ſez les beaux nœuds.



Toujours plein de ma ten- dreſſe, J'i-rai

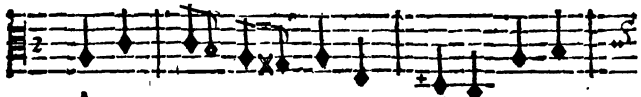


chercher des cli- mats Où mon cœur pourra ſans

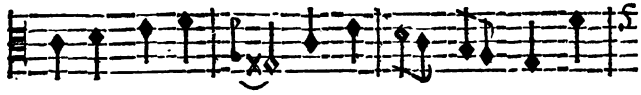


ceſſe, S'occu- per de vos ap- pas.

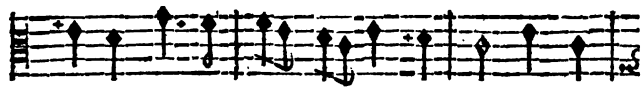
N°. 3. *Mineur.*



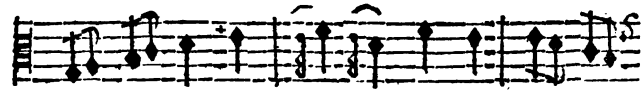
AMant fi- dele & ſen- ſible, Après



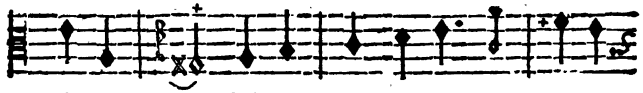
m'avoir ſû char- mer, Je ver- ray s'il eſt poſ-



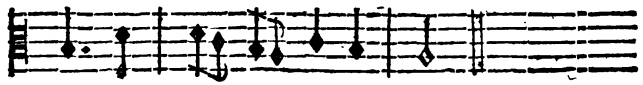
ſible De vi- vre ſans vous ai- mer; Mais ma



flamme eſt votre ou- vra- ge, Mon cœur per- cé

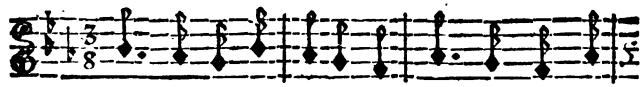


de vos traits; Eſt trop plein de votre i- mage,

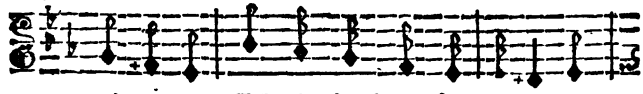


Pour vous ou- bli- er ja- mais.

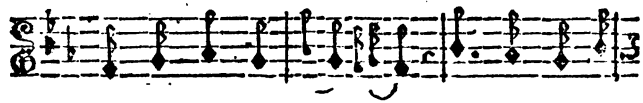
N°. 4. ZELMIRE. *AIR.*



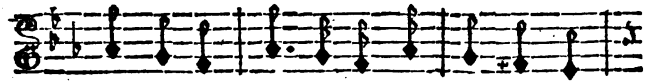
MOn deſtin eſt aſſez doux. Le nœud qui m'u-



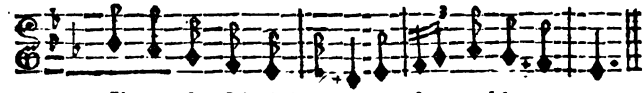
nit à vous Fait le bonheur ſu- prê- me



D'un cœur qui vous ai- me; Mon ſort n'a plus

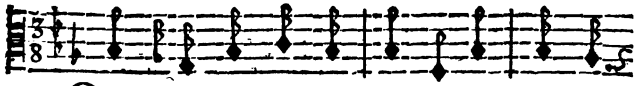


rien d'affreux; L'Amour reſ- ſer- re nos nœuds;

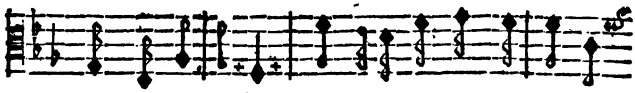


Il prendra ſoin lui mê- me de combler nos vœux.

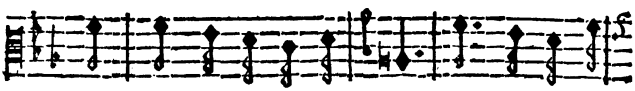
NOURADIN.



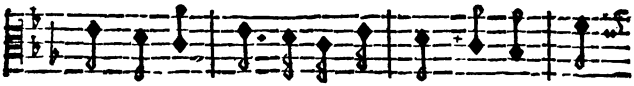
QUoi ! ce Dieu vous en- flamme ! Ah ! quel mo-



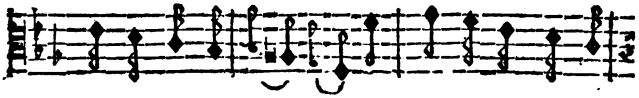
ment enchan-teur ! Que n'ai-je encore u-ne ame,



Pour mieux ſentir mon bon-heur ! Tour promet à



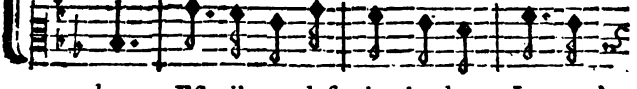
mon ardeur L'a-venir le plus flatteur ; Que



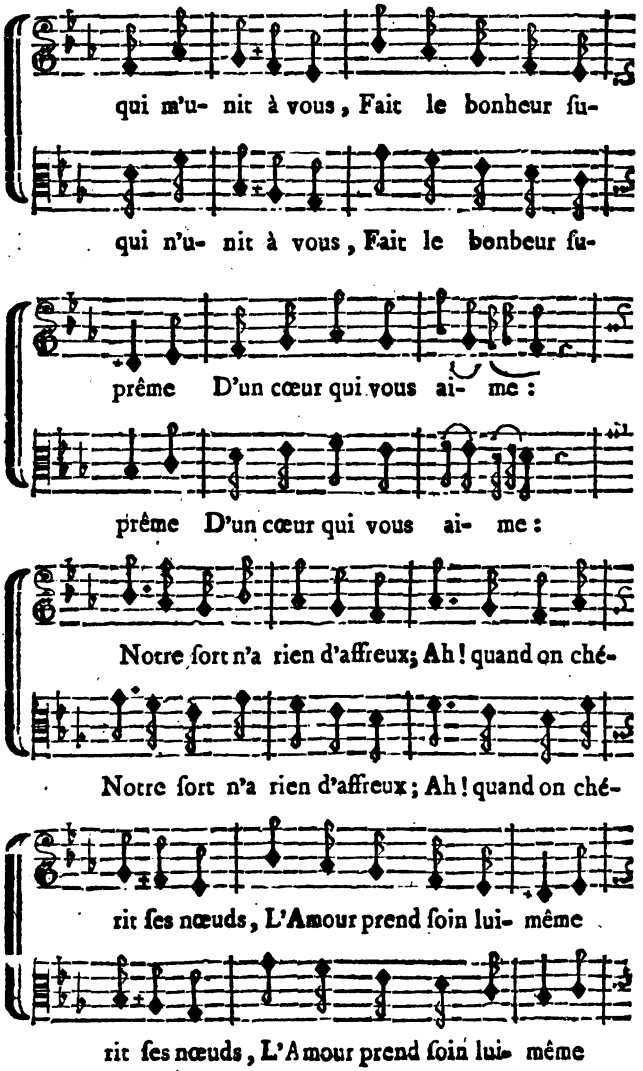
n'ai-je encore u- ne a-me, Pour mieux ſentir mon bon-

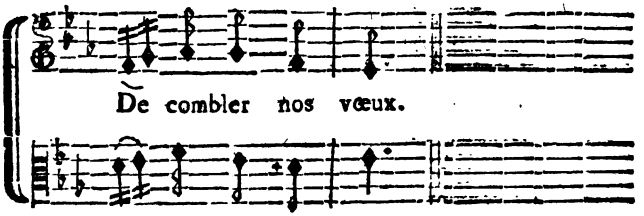
ENSEMBLE.

Eſt-il un deſ- tin plus doux ? Le nœud

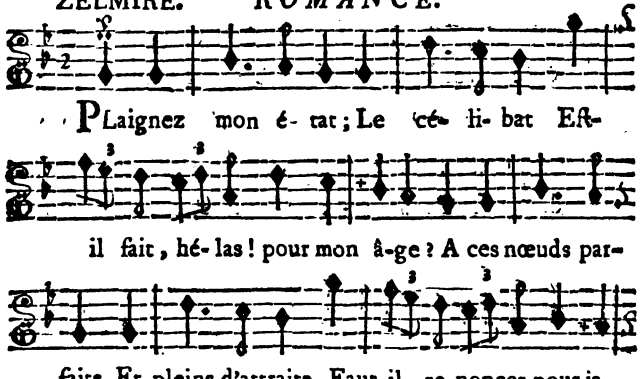


heur. Eſt- il un deſ- tin plus doux ? Le nœud


qui m'u- nit à vous, Fait le bonheur ſu-
qui n'u- nit à vous, Fait le bonheur ſu-
prême D'un cœur qui vous ai- me :
prême D'un cœur qui vous ai- me :
Notre ſort n'a rien d'affreux; Ah! quand on ché-
Notre ſort n'a rien d'affreux; Ah! quand on ché-
rit ſes nœuds, L'Amour prend ſoin lui- même
rit ſes nœuds, L'Amour prend ſoin lui- même

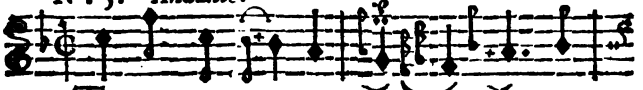


ZELMIRE. *ROMANCE.*

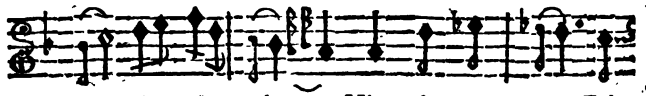


Plaignez, *juſqu'au mot* FIN.

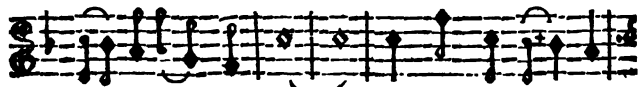
N°. 5. *Andante.*



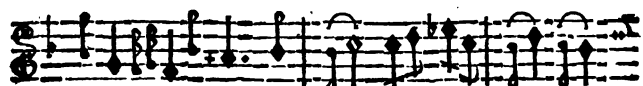
Toi que mon cœur a- do- re, Tendre A-



mour, je t'im- plo- re, Viens dans mes yeux Faire

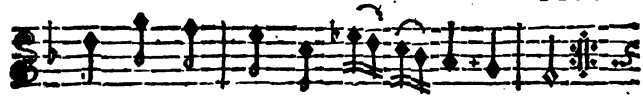


é- cla- ter tes feux. Toi que mon cœur a-



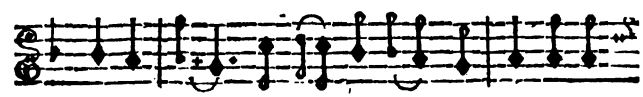
do- re, Tendre A- mour, je t'im- plo- re,

FIN.

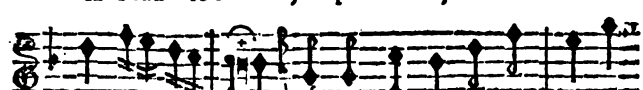


Viens dans mes yeux Faire é- cla- ter tes feux.

Prête- moi tous les charmes Dont tu fais briller

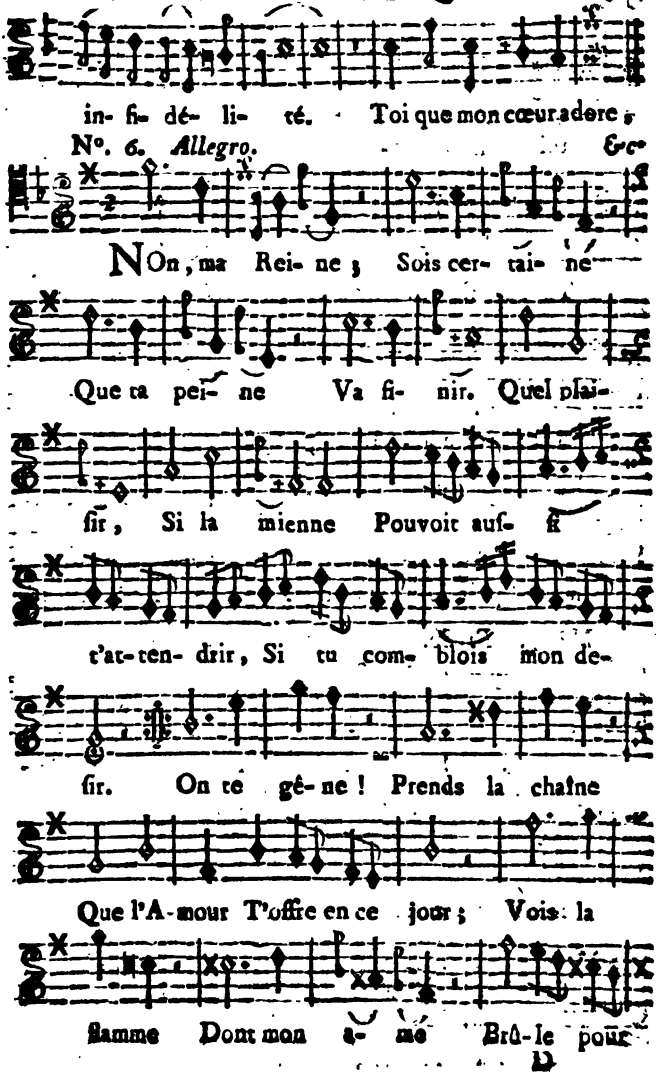


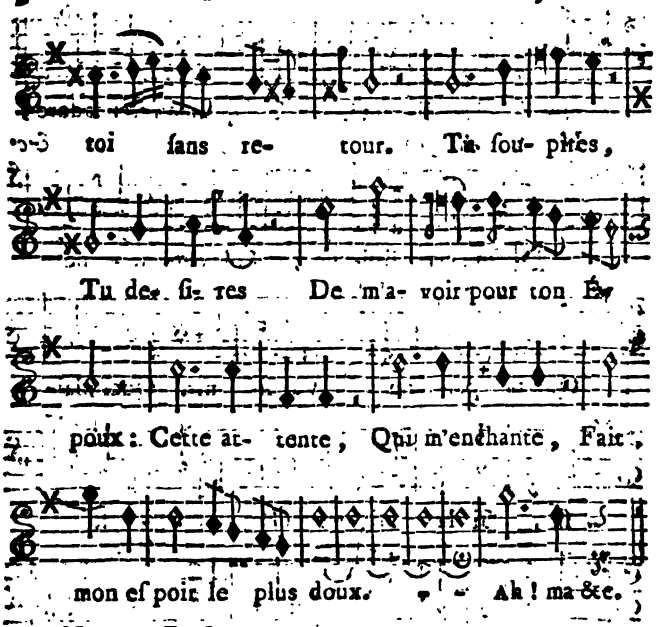
la beau- té: Si j'emprunte au-jourd'hui le ſe-



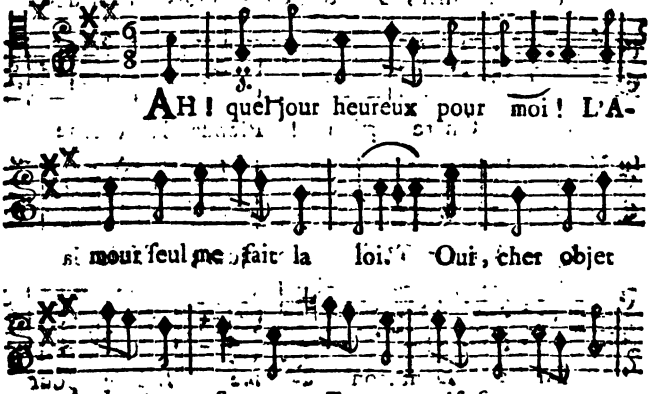
cours de ſes ar- mes, Non ce n'eſt pas pour faire une

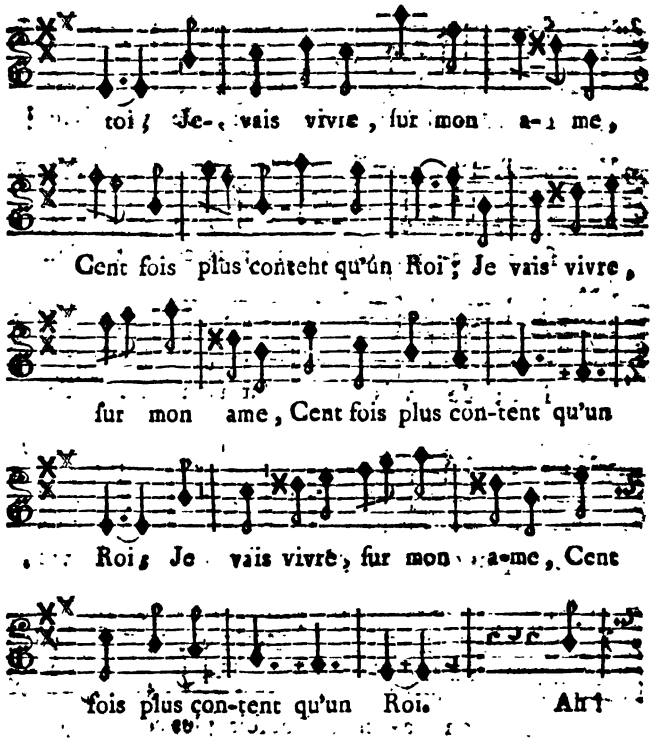
infidélité

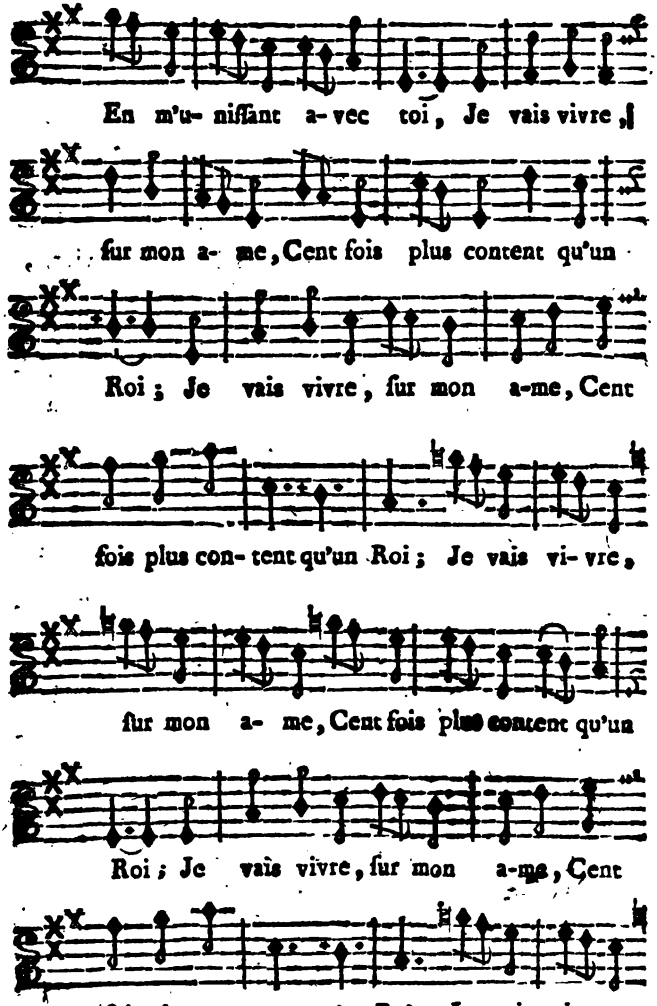

in- fi- dé- li- té. Toi que mon cœur adore,
N°. 6. Allegro. &c.
NOn, ma Rei- ne ; Sois cer- tai- ne
Que ta pei- ne Va fi- nir. Quel plai-
ſir, Si la mienne Pouvoit auſ- ſi
t'at- ten- drir, Si tu com- blois mon de-
ſir. On te gê- ne ! Prends la chaîne
Que l'A- mour T'offre en ce jour ; Vois la
flamme Dont mon â- me Brû- le pour


toi ſans re- tour. Tu ſou- pires,
Tu de- ſi- res De m'a- voir pour ton Ep
poux : Cette at- tente, Qui m'enchante, Fait,
mon eſpoir le plus doux. Ah ! ma &c.

N°. 7. *Preſto.*

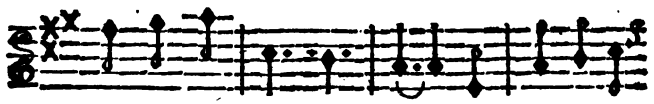

AH ! quel jour heureux pour moi ! L'A-
mour ſeul me fait la loi. Oui, cher objet
de ma flamme, En m'u- niſ- ſant a- vec


toi ; Je vais vivre, ſur mon a-me,
Cent fois plus conteht qu'un Roi ; Je vais vivre,
ſur mon ame, Cent fois plus con-tent qu'un
Roi ; Je vais vivre, ſur mon a-me, Cent
fois plus con-tent qu'un Roi. Ah !
quel jour heureux pour moi ! L'Amour ſeul me
fait la loi. Oui, cher objet de ma flamme,

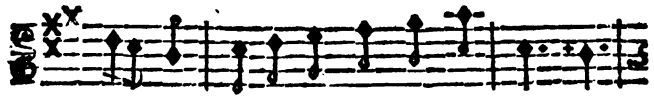

En m'u- niſſant a- vec toi, Je vais vivre,
ſur mon a- me, Cent fois plus content qu'un
Roi; Je vais vivre, ſur mon a-me, Cent
fois plus con- tent qu'un Roi; Je vais vi- vre,
ſur mon a- me, Cent fois plus content qu'un
Roi; Je vais vivre, ſur mon a-me, Cent
fois plus con- tent qu'un Roi; Je vais vi- vre,

ſur mon a- me, Cent fois plus content qu'un

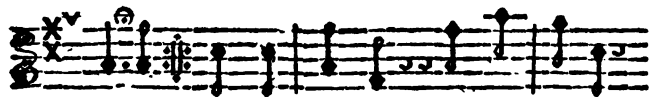
Roi; Je vais vivre, ſur mon a-me, Cent



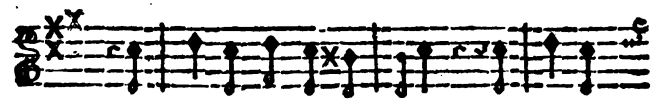
fois plus con- tent qu'un Roi; Je vais vivre,



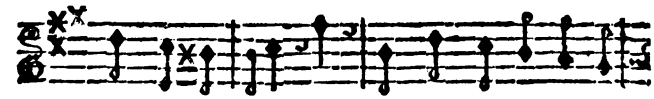
ſur mon a-me, Cent fois plus con-tent qu'un



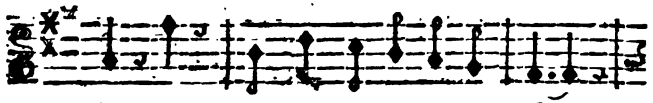
Roi. Mais ma Femme! c'eſt un diable.



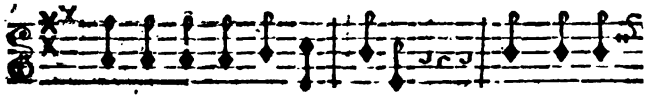
Que dira-t-elle à ce- la? Que dira-



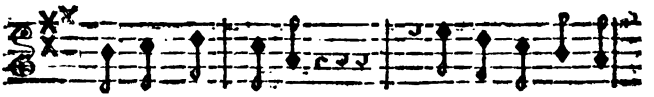
t-elle à ce- la? Oh! oh! tout ce qu'elle vou-



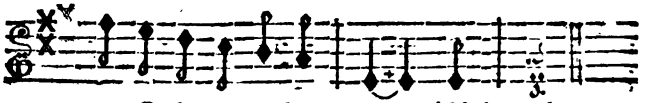
dra. Oh ! oh ! tout ce qu'elle vou- dra.



Si rien ne la rend trai- table, Si rien ne



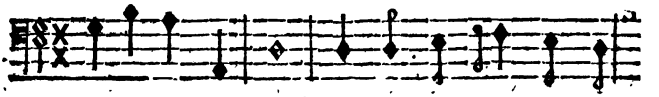
la rend trai- table, On la ré- pu-die-



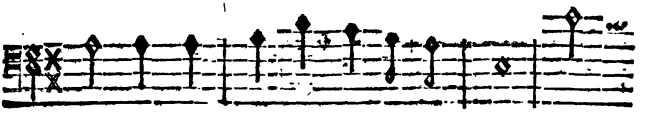
ra, On la ré- pudie- ra. Ah ! quel.

N°. 8. *Allegro moderato.*

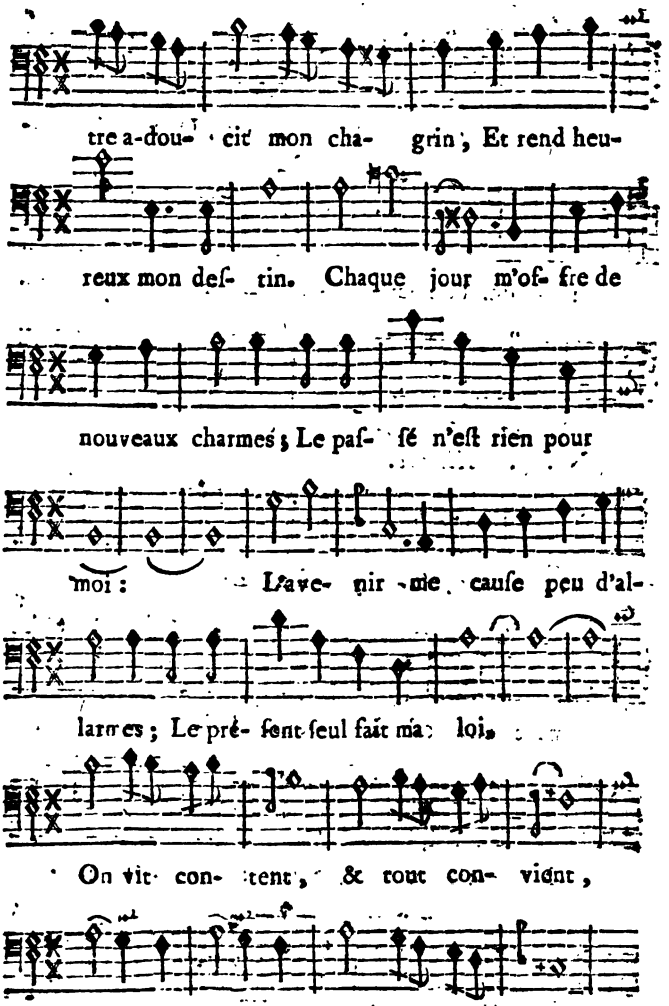
ENtre ma femme & la table Je par-

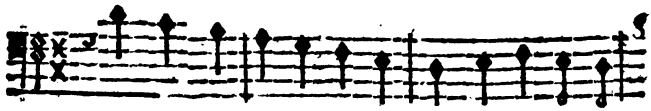


tage mes plai- ſirs ; Lorſque l'une eſt peu trai-

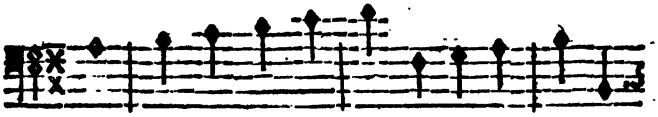


table, Et s'oppoſe à mes de- ſirs, L'au-

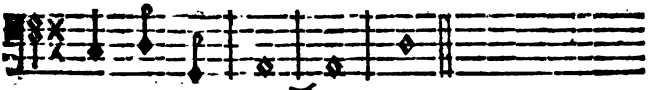

tre a-dou- cit mon cha- grin, Et rend heu-
reux mon deſ- tin. Chaque jour m'of- fre de
nouveaux charmes; Le paſ- ſé n'eſt rien pour
moi: L'ave- nir me cauſe peu d'al-
larmes; Le pré- ſent ſeul fait ma loi.
On vit con- tent, & tout con- vient,
Quand on prend le tems comme il vient.



Mon cœur, qui ne veut que jou- ir, De tout s'accom-

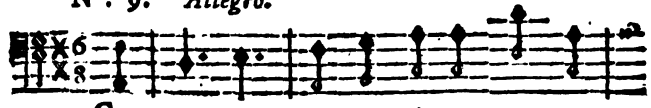


mo- de. Toujours choi- sir Le vrai plai- sir, Voi-

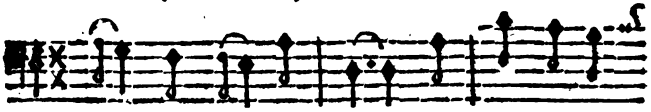


là ma mé- tho- de.

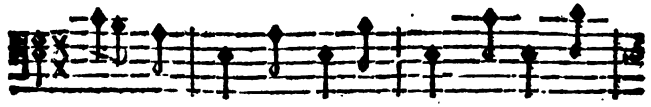
N°. 9. *Allegro.*



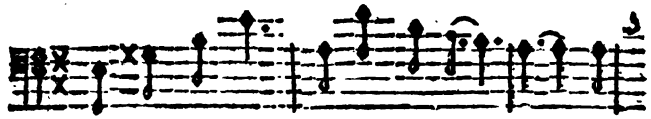
So- yez, ſo- yez ſon É-poux; Mainte-



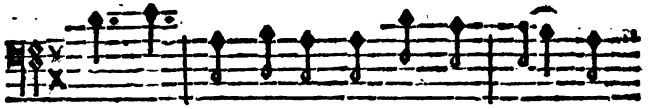
nant elle eſt à vous. Fai- tes- lui bien



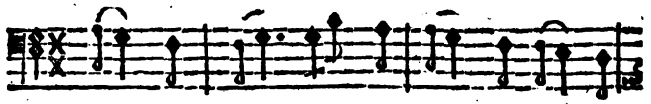
les yeux doux. Oui, je me rends A vos pré-



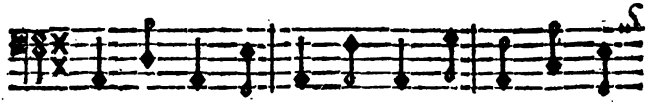
ſens; J'y conſens, So- yez mon Gen- dre. Mais



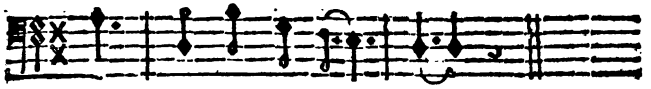
en vo- yant ce tendron, Que l'ob- jet vous



plaiſe ou non, N'al- lez pas changer de



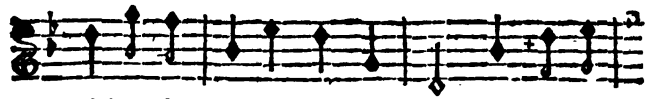
ton. Belle ou lai-dron, Sotte ou guenon, Sans fa-



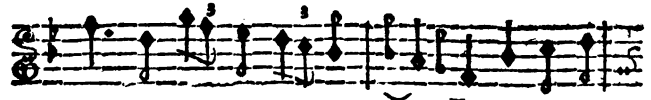
çon Il faut la pren- dre.

N°. 10. *Andante.*

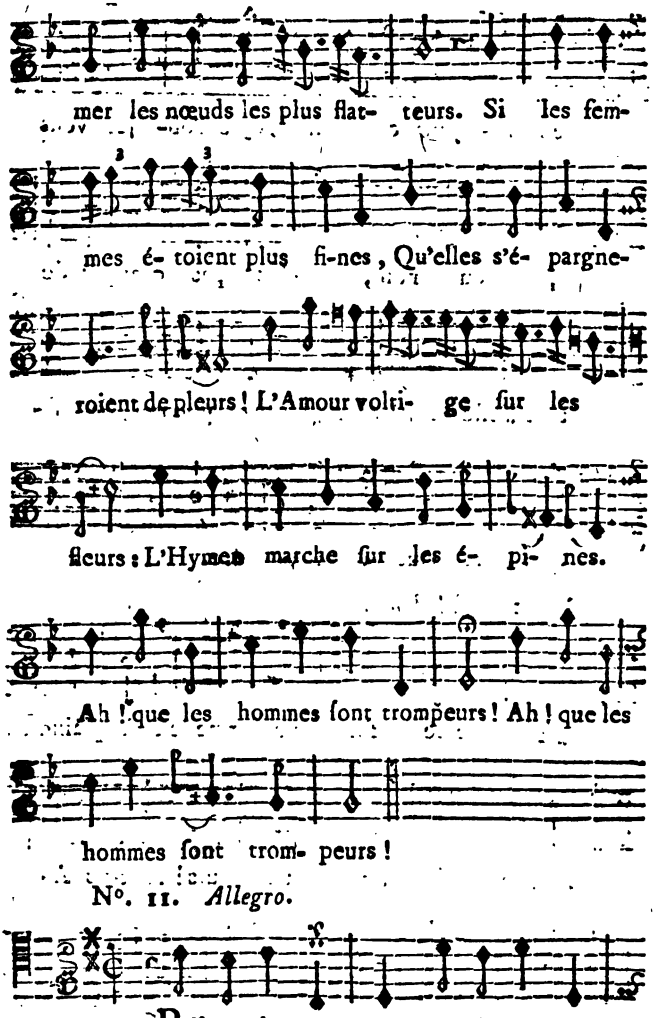
AH! que le ſort d'une femme eſt à plaindre!

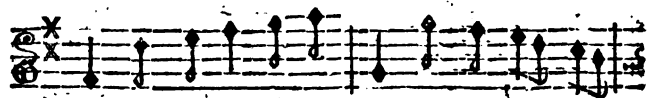


Ah! que les hommes ſont trompeurs! Sont-ils A-



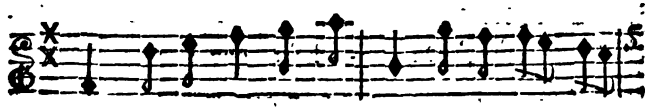
mans! ils ſça-vent ſe con- traindre; On croit for-


mer les nœuds les plus flat- teurs. Si les fem-
mes é- toient plus fi-nes, Qu'elles s'é- pargne-
roient de pleurs! L'Amour volti- ge ſur les
fleurs: L'Hymen marche ſur les é- pi- nes.
Ah! que les hommes ſont trompeurs! Ah! que les
hommes ſont trom- peurs!
No. 11. Allegro.
REgar-dez ces traits Nobles & par-



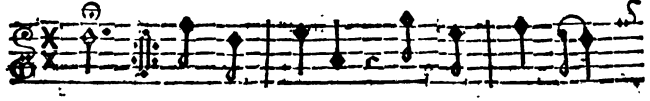
faits. Trouve-ra-t-on ja- mais De pareils at-

traits ? J'ai l'air gra- ci- eux, Et d'aſ- ſez beaux

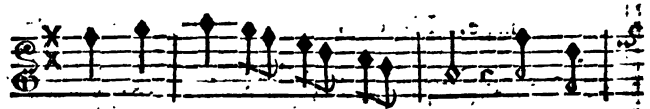


yeux : Du plus loin qu'on me- voit, On me montre au

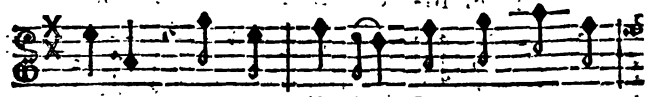
FIN.



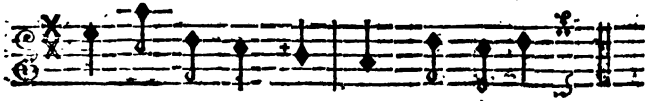
doigt. Ma fi- gu-re, Ma pa- ru- re,



Tout n'eſt- il pas fait pour moi ? Port de

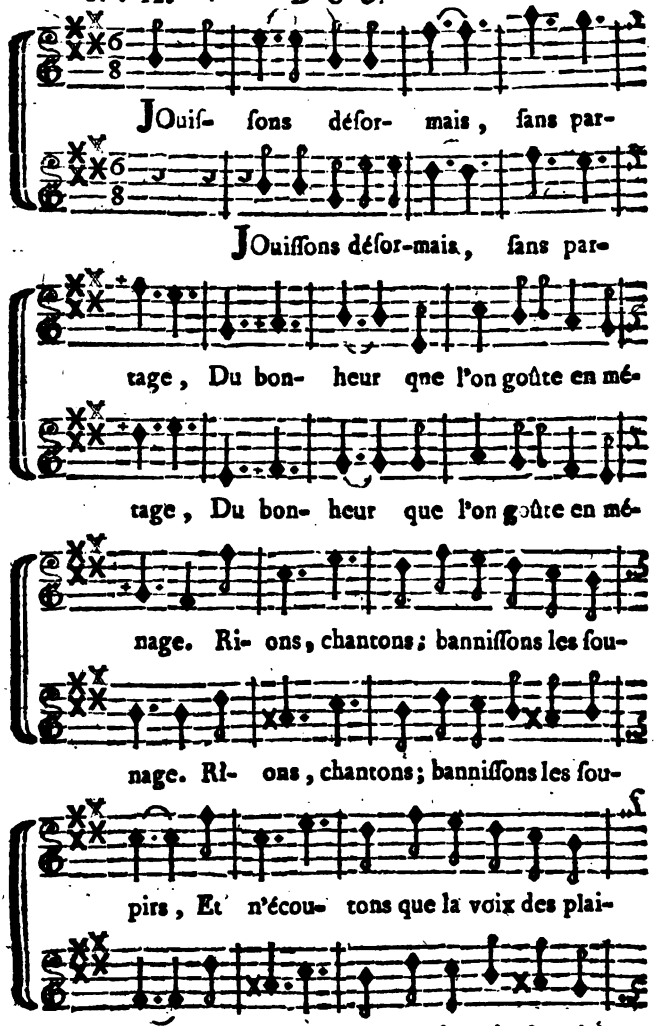


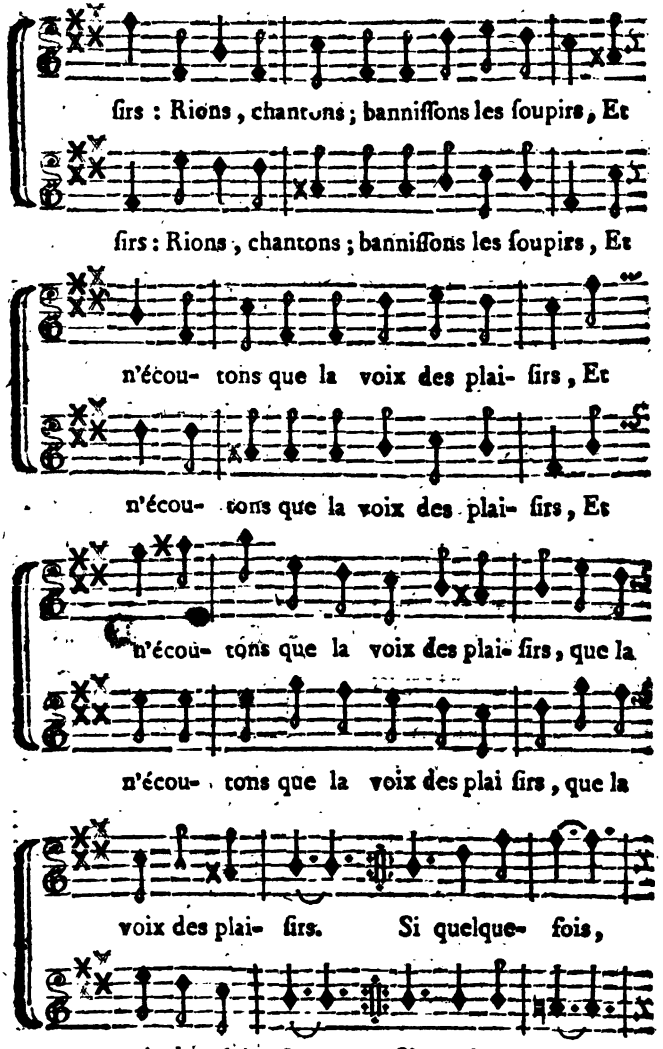
Reine : Ah ! ſans pei- ne, Je ſe- rois, ma

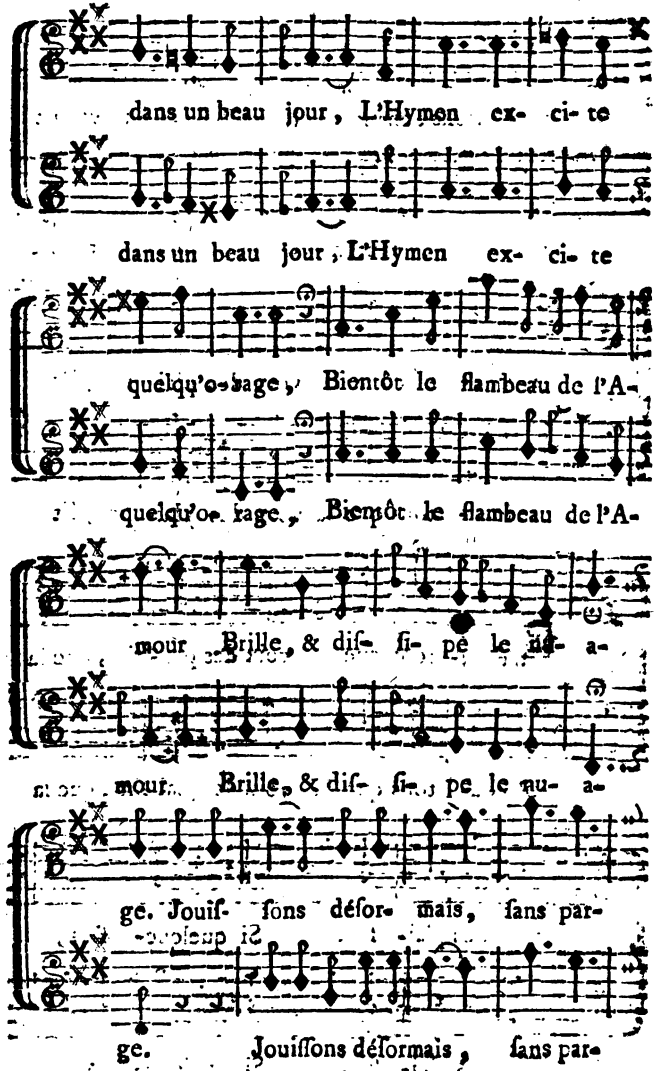


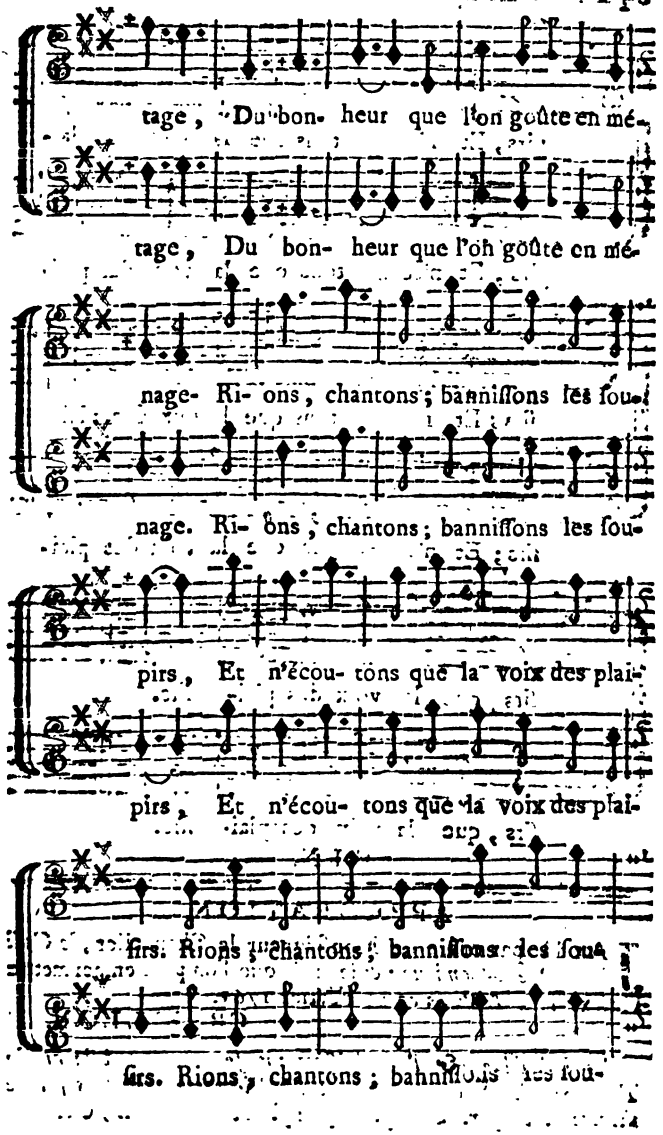
foi, Un morceau de Roi. Re-gardez &c.

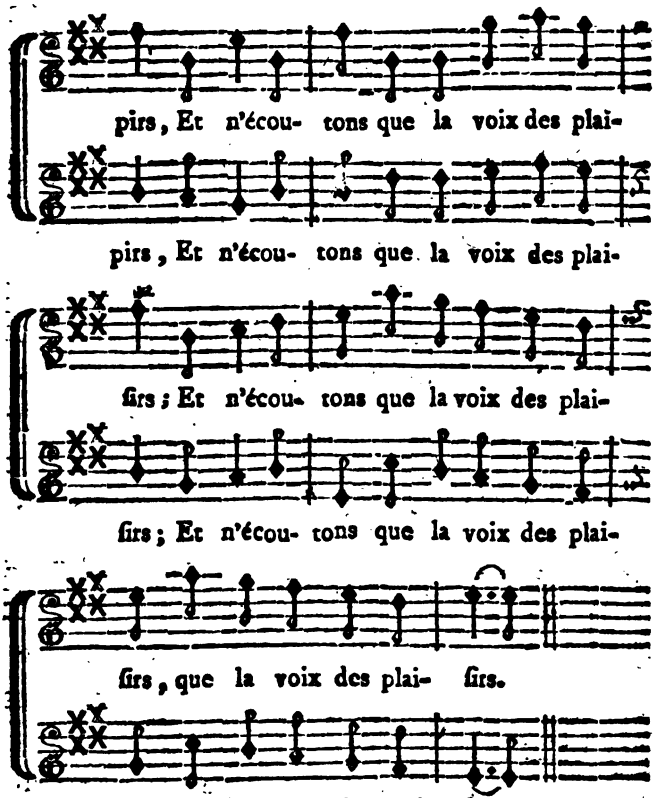
N°. 12. *DUO.*


JOuiſ- ſons déſor- mais, ſans par-
JOuiſſons déſor-mais, ſans par-
tage, Du bon- heur que l'on goûte en mé-
tage, Du bon- heur que l'on goûte en mé-
nage. Ri- ons, chantons; banniſſons les ſou-
nage. Ri- ons, chantons; banniſſons les ſou-
pirs, Et n'écou- tons que la voix des plai-
pirs, Et n'écou- tons que la voix des plai-


sirs : Rions, chantons; banniſſons les ſoupirs, Et
sirs : Rions, chantons; banniſſons les ſoupirs, Et
n'écou- tons que la voix des plai- sirs, Et
n'écou- tons que la voix des plai- sirs, Et
n'écou- tons que la voix des plai- sirs, que la
n'écou- tons que la voix des plai sirs, que la
voix des plai- sirs. Si quelque- fois,
voix des plai- sirs. Si quelque- fois,


dans un beau jour, L'Hymen ex- ci- te
dans un beau jour, L'Hymen ex- ci- te
quelqu'o- rage, Bientôt le flambeau de l'A-
quelqu'o- rage, Bientôt le flambeau de l'A-
mour Brille, & diſ- ſi- pe le nu- a-
mour Brille, & diſ- ſi- pe le nu- a-
ge. Jouiſ- ſons déſor- mais, ſans par-
ge. Jouiſſons déſormais, ſans par-


tage, Du bon- heur que l'on goûte en mé-
tage, Du bon- heur que l'on goûte en mé-
nage- Ri- ons, chantons; banniſſons les ſou-
nage. Ri- ons, chantons; banniſſons les ſou-
pirs, Et n'écou- tons que la voix des plai-
pirs, Et n'écou- tons que la voix des plai-
firs. Rions, chantons; banniſſons les ſou-
firs. Rions, chantons; banniſſons les ſou-



FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Cadi dupé, Opera-Comique*; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 20 Février 1761.

CREBILLON.

Le Privilége, & l'Enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome 3e. du Nouveau Recueil des Pièces repréſentées ſur le théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, &c.

Bret, Antoine

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS, *OPERA COMIQUE* EN UN ACTE,

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Germain le 7 Avril 1753.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue ſaint Jacques, au-deſſous de la Fontaine ſaint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

PAGAMIN, Corsaire.

RICHARD DE QUINZICA.

BARTHOLOMÉE.

FATIME.

PIERROT.

La Scene eſt au Sérail de Pagamin.

LE

CALENDRIER

DES VIEILLARDS,

OPERA COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLOMÉE, FATIME.

FATIME.

AIR. *Jean, faut-il tout vous dire.*

VOUS m'avez dit en racourci
Ce qui vous a conduite ici,
Daignez mieux m'en inſtruire.

BARTHOLOMÉE.

C'eſt te parler de mon bonheur ;
Tout ce qui flatte notre cœur,
On veut toujours le dire.

AIR. *La mort de mon chere Pere.*

A la mort de mon pere,
Jeune encore, ſans eſprit,
Un vieux ſexagenaire,
Dans ſa maiſon me prit,
Hélas! j'étois ſi bonne
Qu'il étoit tout pour moi;
Et rien dans ſa perſonne
Ne me cauſoit d'effroi.

FATIME.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Cette erreur ne vous dura guère,
Eh bien, eh bien, aprenez-moi, ma chere,
Comment elle ſe diſſipa.

BARTHOLOME'E.

Je vous le dis avec franchiſe,
Un je ne ſçais quoi me frappa,
Tout à coup je vis ma ſottiſe.

AIR. *Le tout par nature.*

En ſecret je ſentis là,
Sans ſçavoir comment cela;

FATIME.

Quelque Blondin vous charma.

BARTHOLOME'E.

Oh! non, je vous aſſure.
Mon cœur de lui s'éloigna,

Le tout par nature.

Il me parut inſupportable.

FATIME.

Oui, tel qu'il étoit ; mais comment ce dégoût vous vint-il donc enfin ?

BARTHOLOME'E.

Un beau jour de Printems.

AIR. *Ah ! le joli mois de Mai.* N°. 1.

Au jardin d'un air diſtrait,
J'allois rêver ſeulette,
Quand j'ouis ſous un boſquet
Chanter la fauvette ;
Oh ! Mai, oh Mai, oh le joli mois de Mai,

Je m'approche tout exprès,
Afin de mieux l'entendre,
Un ſerin étoit tout près ;
Qu'il avoit l'air tendre,
Oh ! Mai, &c.

Epris de tous ſes attraits
Il voltige autour d'elle,
Il fuit, revient, puis après
Badine d'une aîle.
Oh ! Mai, &c.

La Fauvette alors ſe tait
Dieux ! quel autre langage !
Mon cœur s'échauffe en ſecret
A leur badinage,
Oh ! Mai, oh ! Mai, oh le joli mois de Mai.

FATIME.

Et vous ne trouvâtes en rentrant au logis qu'un ſerin bien mauſſade, n'eſt-il pas vrai ?

BARTHOLOME'E.

Ce fut bien pis, Fatime, lorſqu'il me parla de m'épouſer.

AIR. *J'alleis traire ma vache.*

Craignant que ma triſteſſe,
Ne put me cauſer la mort,
Son cœur plein de rudeſſe,
Se fit enfin un effort.

AIR. *Babet que t'es gentille.*

Pour calmer mon chagrin,
Sa tendreſſe revêche
M'offrit un beau matin,
Le plaiſir de la pêche,
Je le pris au mot,
Et tout auſſi-tôt ;
Nous nous mîmes ſur l'onde,
Le flot devant nous s'abaiſſoit ;
Le Zéphir badin nous pouſſoit
Et Richard d'aiſe s'écrioit,
Tout ici nous ſeconde. *bis.*

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Dans ce moment le Ciel voulut
Qu'un Corſaire nous appercût,

Comme il avoit le vent en poupe
Bien-tôt il nous joignit, hélas !

AIR. *Printems dans nos boccages.*

Auſſi-tôt une troupe,
De ſes plus fiers ſoldats.

AIR, *Nanon dormois.*

Le ſabre au vent,
Saute dans la nacelle,
Dans ce moment,
Ventrebleu, qu'elle eſt belle,
Leur dit le Commandant.

AIR. *Si Maman ne fut venue.*

Hélas ! un inſtant plus tard,
S'il ne m'avoit ſecourue,
Hélas ! un inſtant plus tard,
J'étois, j'étois perdue.

AIR. *Je n'ai pas le pouvoir.*

Auſſi-tôt vers moi s'avançant,
Dans ſes bras il me prend, *bis.*
Et me portant deſſus ſon bord.

AIR. *O Pierre, ô Pierre.*

La Mer étoit tranquille,
Tout ſervoit ſon effort,
Il lui fut bien facile
De s'éloigner du Port.
Ma chere,
Ma chere,
Voilà quel fut mon ſort.

FATIME.

Le merveilleux enlevement ! Car Pagamin ne reſſemble guère à votre Tuteur.

AIR. *Venus vous traite en rivale.*

Le François le plus aimable,
Seroit-il plus accompli ?
Sa perſonne eſt agréable,
Et ſon eſprit eſt poli ;
Oui, vous pouvez de ce Maître
Attendre un heureux deſtin,
C'eſt pour nous un bonheur d'être
Eſclaves de Pagamin.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Voici les Dragons qui viennent.*

Je vois quelqu'un qui s'avance,
Je tremble d'effroi ;
Ah ! Ciel, quelle reſſemblance !
Viens, je tombe en défaillance,
Sauve-moi.

SCENE II.

RICHARD, PIERROT.

PIERROT.

AIR. *Matanturelurette.*

JARNONBILLE que ces Mers
M'ont fait craindre de revers,
On n'y marche qu'à courbette,
Turlurette,
Turlurette, matanturlurette.

Je n'oublierai jamais cette groſſe vague qui étoit haute comme une montagne.

AIR. *Des fraiſes, des fraiſes.*

Contre ces flots enragés,
Qu'auroient fait vos piſtoles?
Une fois dans l'eau plongés,
Nous aurions été mangés
Des ſoles, des ſoles, des ſoles.

RICHARD.

AIR. *Menuet d'Iſis.*

C'eſt l'amour qui m'a fait mon enfant,
Triompher des écueils & du vent;

Si ces lieux m'offrent Bartholomée,
Plaindrai-je encor les maux que j'ai soufferts,
Pour l'objet dont mon ame eſt charmée;
Je ferois plus que de paſſer les mers.

On nous a bien dit, ce me ſemble, que c'étoit ici que ce traître de Pagamin faiſoit ſon ſéjour ordinaire.

PIERROT.

D'accord, mais voudra-t'il vous écouter?

AIR. *Margot ſur la brune.*

La pupile eſt belle,
Fraîche, toute nouvelle,
Et ſon ſein recele
Les lis & le corail,
Je crains, morguienne,
Malgré l'ancienne,
Qu'il ne la tienne
Dans ſon berçail,
C'eſt un vrai bijou de Sérail.

RICHARD.

AIR. *Puiſqu'on entre à l'Opéra.*

Chez le peuple Muſulman,
On fait tout pour l'argent.

PIERROT.

Ah! qu'un François eſt ſurpris

De cette méthode,
Dieu ſçait ſi dans ſon pays
On en ſuit la mode.

RICHARD.

Que diable veut-il dire?

PIERROT.

Vous m'entendez de reſte, Monſieur, vous allez acheter chat en poche, le moindre petit inconvénient peut pourtant faire une groſſe différence ſur le prix.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Votre empreſſement eſt extrême,
Mais retenez cette leçon,
C'eſt qu'on n'achette pas de même
La fleur, la farine, ou le ſon.

C'eſt une marchandiſe bien caſuelle qu'une fille.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Comme en votre jardin vous voyez une pêche,
Paroître à vos regards toujours vermeille & fraîche;
Un rien peut la faner & ternir ſa couleur,
N'y toucher que du doigt c'eſt en ôter la fleur.

RICHARD.

Si tu ſçavois comme moi, comme elle ſçait ſe faire reſpecter; va, elle en aura impoſé à Pagamin.

PIERROT.

Monſieur, Monſieur, ce n'eſt pas là ce qu'on dit des Turcs.

RICHARD.

Tais-toi.

AIR. *Charmante Gabrielle.*

Quel plaiſir cette Belle
Prendra-t'elle à me voir ?
Je ſuis adoré d'elle,
Je fais tout ſon eſpoir,
Je brûle de paroître
A ſon regard.

PIERROT.

Mais vous ſerez peut-être
Venu trop tard.

AIR. *Et y allons donc, Mademoiſelle.*

Croyez-vous donc qu'elle oublie
Que votre eſprit eſt jaloux !
Elle ne prit de ſa vie,
Aucun plaiſir avec vous,
Autre choſe eſt en Turquie
Où les momens ſont ſi doux.

Vous la traitiez avec une rigueur!

RICHARD.

Avois-je d'autres moyens de me conſerver ſon cœur ? Je brûle de la revoir, quelle félicité pour elle de me revoir auſſi.

PIERROT.

AIR. *J'ai vû la roſe.*

Bartholomée,
Peut de ſon raviſſeur
S'être enflammée,
De cela j'ai grand peur ;
Le Turc eſt beau, bienfait
Je crains que cet attrait,
Monſieur, ne l'ait charmée;
Droit au ſolide alloit
Bartholomée.

RICHARD.

D'ailleurs Pagamin ne reſiſtera point à la ſomme que je lui porte, il me la fera voir, il me la rendra; frappe te dis-je à cette porte.

Pierrot frappe.

SCENE III.

PAGAMIN, RICHARD, PIERROT.

PAGAMIN.

AIR. *Ne m'entendez-vous pas.*

EH bien ; que me veut-on ?
Pour frapper de la ſorte.

PIERROT.

L'ardeur qui nous tranſporte,

Nous trouble la raiſon,
Monſieur le Turc, pardon.

RICHARD.

Eſt-ce au Seigneur Pagamin à qui j'ai l'avantage de parler ?

PAGAMIN.

C'eſt lui-même, que lui voulez-vous ?

RICHARD *bas à Pierrot.*

Il a l'air bon-homme tout-à-fait.

PIERROT.

AIR: *Stila qu'a pincé Bergopſoom.*

En François beaucoup mieux qu'en Grec, *bis.*
Nous vous faiſons ſalamalec, *bis.*
Si ce n'eſt pas trop vous déplaire,
En deux mots voici notre affaire.

AIR. *Au bout du monde.*

Nous venons chercher une Belle,
Qu'en votre Sérail on recelle,
En grace nous le demandons ;
Car pour cette Blonde
Exprès nous venons,
Du bout du monde.

PAGAMIN.

A votre air encore plus qu'à vos vêtemens, il eſt aiſé de vous reconnoître.

AIR. *Vous qui donnez de l'eſprit.*

Vous êtes de ce canton
Le plus beau du monde,
Le plus beau du monde,
Vous êtes de ce canton.

PIERROT.

Où l'eſprit abonde
Plus que la raiſon.

RICHARD.

Oui, nous ſommes François, je m'appelle Richard de Quinzica & je viens retirer de vos mains une jeune perſonne que vous m'enlevâtes dernierement avec tant de cruauté.

AIR. *De tout les Capucins du Monde.*

On la nomme Bartholomée,
Et vous la tenez enfermée;
Pour elle j'ai paſſé les mers,
La peine qu'elle m'a donnée
N'eſt rien ſi je briſe les fers,
De cette pauvre Infortunée.

PAGAMIN.

AIR. *Je ſuis, je ſuis malade d'amour.*

L'objet que vous cherchez ici,
Mérite bien vos peines,
Mais ceſſez de penſer auſſi
Qu'il ait porté des chaines;

De ſes traits comme vous ébloui,
Chacun porte les ſiennes.

Bartholomée ſeroit eſclave ? Elle eſt faite pour commander par tout.

PIERROT.

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Hélas ! ce que j'avois prévû,
Par malheur eſt trop véritable,
De la pupile il eſt feru,
Et le drôle fait l'agréable ;
Monſieur, offrez lui de cela,
Pour voir un peu, *bis.* comment ça fra.

RICHARD.

AIR. *Mais tout cela n'eſt rien lorſque l'amour eſt Médecin.*

Pour l'objet qui m'enchante,
Faut-il dix mille écus ?

PIERROT.

La ſomme eſt bien touchante,
Pour craindre vos refus,
Je vois qu'elle vous tente.

PAGAMIN.

Non....

PIERROT.

J'en ſuis fort ſurpris,
Nous aurions à ce prix,
Cinq à ſix Nymphes de Paris.

RICHARD.

RICHARD.

AIR. *C'eſt la pure vérité.*

Quand vous ſçaurez que ſon cœur
Pour moi ſeul a de l'ardeur,

PAGAMIN.

Pour vous ?

RICHARD.

La choſe eſt certaine,
Au doux penchant qui l'entraîne
En vain elle a reſiſté,
Elle eſt folle de ſa chaîne,
C'eſt la pure vérité.

PAGAMIN.

(*bas.*)

O Ciel, ne me tromperoit-il pas ?

RICHARD.

AIR. *Eſt-ce que ça ſe demande ?*

Vous ſeriez beau comme Adonis,
Vous auriez la puiſſance,
Des Bachas de votre pays,
Ou des Traitans de France,
Que je vous jure ſur ma foi,
Que la Beauté que j'aime,
De s'en retourner avec moi,
Fera ſon bien ſuprême.

PIERROT.

AIR. *Margot va-t'en dire à Nanon.*

Monſieur, parlez-moi ſans façon, *bis.*
En nous rendant Bartholomée,
D'un mêt ſi friand & ſi bon,
N'auriez-vous eu que la fumée?

PAGAMIN *bas.*

Je n'ai pû m'aſſurer encore de ſon cœur, je vais l'éprouver.

AIR. *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Je te la donne ſans rançon
Si c'eſt toi que ſon cœur préfere.

RICHARD.

Ah! Seigneur Pagamin, que je vous embraſſe.

PAGAMIN.

Mais s'il n'en eſt rien, trouve bon,
Que nous ne faſſions point affaire.

RICHARD.

Ah! l'honnête homme.

PAGAMIN.

Je ne ſçais point aimer en maître, & je déteſte à cet égard les mœurs de mon pays.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une fille à ces monſtres d'Aſie,
Du Serail des Soudans, gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître, eſclaves odieux.

PIERROT.

Voilà un Turc qui eſt tout à fait franciſé.

PAGAMIN.

AIR. *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Mais je veux la prévenir
Sur votre viſite,
Elle doit ici venir,
Retirez-vous au plus vite.

PIERROT *lui frappant ſur l'épaule.*

Le Seigneur Turc a raiſon,
Je le trouve un bon garçon,
Et lui crois du mérite.

SCENE IV.

PAGAMIN *ſeul.*

NON, il n'eſt pas poſſible que ce Vieillard ſoit aimé comme il le dit ; mais mon ſort doit s'éclaircir par l'épreuve que je vais faire.

AIR. *Je vois venir Lizette.*

C'eſt elle qui s'avance,
Et l'amour la devance ;
Quel ſera mon malheur
Si Richard a ſon cœur.

SCENE V.

PAGAMIN, BARTHOLOMÉE.

PAGAMIN.

AIR. *Dans ce ſéjour tout peint l'amour.*

OUOI, l'objet de ma tendreſſe
Fera ſans ceſſe
Mille ſoupirs,
C'eſt envain que par les plaiſirs
Je cherche à banir ſa triſteſſe ;
Tout vous parle chaque jour
Dans ce ſéjour,
De mon amour.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Eh ! comment pourroit-on refuſer.*

Et comment
Ici peut-on en croire un Amant
Dont le talent
En aimant
Se fait de tout un amuſement ?
La conſtance
Jamais dans ces climats
N'exerce ſa puiſſance,
On ne s'y fixe pas ;
Chaque jour on encenſe
De nouveaux appas.

PAGAMIN.

AIR. *J'ai vû de notre Roi la Cour.*

Quand on a vos attraits,
Jeune Barthelomée,
Peut-on craindre jamais
De n'être plus aimée ;
O gué & lon lanla, &c.

Mais vous ignorez ce qui ſe paſſe ici.

BARTHOLOME'E *bas.*

Dieux ! que va-t-il me dire ?

PAGAMIN.

AIR. *Monſieur le Prevôt des Marchands.*

Votre Tuteur eſt dans ces lieux.

BARTHOLOMÉE *bas.*

Je n'en avois pas cru mes yeux.

PAGAMIN.

Il dit qu'il a vôtre tendreſſe,
Eſt-il un mortel plus heureux ?
S'il dit vrai, je tiens ma promeſſe,
Je vous rends, ingrate, à ſes vœux.

BARTHOLOMÉE *bas.*

Il croit que je ſoupire pour un autre ! non ; le cruel ne m'a jamais aimée.

PAGAMIN *bas.*

Me dit-elle ſeulement qu'elle n'aime point Richard ?

BARTHOLOMÉE.

AIR. *Il faut partir, il faut partir.*

Je n'entends que trop votre envie,
De ces lieux il faut me bannir,
On ne veut plus m'y retenir,
Et pourquoi m'aviez-vous ravie ?
S'il faut partir, s'il faut partir.

PAGAMIN *bas.*

Quel eſpoir ! Mais attendons l'entrevue.

AIR. *Vaudeville du Magnifique.*

Ce départ de vous doit dépendre,
J'ai remis mon ſort dans vos mains ;
Si le plus heureux des humains
Richard, à vous ſeul peut prétendre,
Si vous l'aimez, dès aujourd'hui
Vous pourez partir avec lui.

SCENE VI.

BARTHOLOMÉE *ſeule.*

AIR. *Non, tu n'aimes pas.*

O Dieux ! quel eſt ma peine !
En ces lieux mon Tuteur ?
On permet qu'il m'enmene,
On veut qu'il ait mon cœur ;
Je te croyois plus tendre
Cher Pagamin, hélas !
Tu ne veux pas m'entendre,
Non, tu ne m'aimes pas.

AIR. *Bois chéris.* N°. 2.

Dieu puiſſant, tendre amour, décide mon bonheur,
Fais entendre mes vœux à l'objet qui m'enflamme,
Hate toi, vole dans ſon cœur,
Viens-y porter ma vive flamme.

SCENE VII.

BARTHOLOMÉE, FATIME.

FATIME.

AIR. *Prend ma Philis.*

QUELLES ſont donc les allarmes
Qui vont ici nous troubler ?
Pagamin verſe des larmes,
Je viens de les voir couler.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Des fraiſes, des fraiſes.*

Eſt-il bien vrai qu'il pleuroit ?

FATIME.

N'eſt-ce pas pour vos charmes ?

BARTHOLOME'E.

Croirai-je qu'il gémiſſoit ?

FATIME.

Et oui, Madame, il verſoit
Des larmes, des larmes, des larmes.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Romance de* M. *Rameau le neveu.* N°. 3.

Puis-je me flatter d'être aimée,
Il croit mon cœur
Rempli d'une autre ardeur ;
Il penſe que je ſuis charmée
De ce Tuteur
Qui me fut en horreur.
A ce tiran
Dans un inſtant
Il rend Bartholomée ;
D'un œil indifferent,
L'inconſtant
Voit mon éloignement.

FATIME.

Et moi je n'en crois rien.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

Mais s'il faut que dans ma patrie
J'aille revivre dans les fers,
Je ſçaurai pour finir ma vie
Me précipiter dans les mers.

Elle ſort.

SCENE VIII.

FATIME, PIERROT.

FATIME.

QUEL eſt cet original ci ?

PIERROT.

AIR. *Finette avec moi s'engage.*

Bonjoúr, gentille femelle,
Que le ſort offre à mes yeux ;
Ah ! ventrebleu qu'elle eſt belle,
J'en ai le cœur tout joyeux ;
Que dis-je, malheureux,
Si l'on me ſurprenoit avec elle,
Que dis-je, malheureux,
On pourbit éteindre mes feux.

Ah ! pauvre Pierrot, dans quelle embuſcade viens-tu de donner ?

FATIME.

Tu fais le galant, je crois.

PIERROT.

Moi, le galant? Nanni morgué, je n'ai garde; j'ai trop peur pour cela.

FATIME.

AIR. *A la façon de Barbary.*

Qu'eſt-ce qui trouble tes eſprits?

PIERROT.

La plaiſante demande,
Je ſçais l'uſage du pays
Et ma frayeur eſt grande.

FATIME.

Dis-moi, qu'apréhendes-tu donc?
La faridondaine, la faridondon.

PIERROT.

C'eſt qu'on vous accommode ici,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

FATIME *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

PIERROT.

Voyez la belle chienne d'hiſtoire pour vous mocquer.

FATIME.

Raſſure toi mon pauvre garçon, Pagamin n'eſt pas jaloux.

PIERROT.

Pagamin ? Je viens ſçavoir de lui l'heure à laquelle mon Maître poura revoir Bartholomée; mais l'amour m'en veut, je le vois bien.

AIR. *Je viens trouver la Follette.*

Il vous a miſe en vedette,
Je ne croyois pas,
Vous trouver ici ſeulette,
Ah ! quel embarras !
Mon cœur prend comme allumette
Près de vos appas.

Tenez, je me ſens tout à coup auſſi brave que j'étois poltron tout à l'heure.

AIR. *C'eſt que je te mette.*

Vos yeux ma brunette
Au Dieu qui me guette,
Servent de cachette,
Voyez mes ſoupirs;

J'ai mille deſirs,
Ah quelle gorgerette,
Que ton œil brunette
Promet de plaiſirs.

SCENE IX.

FATIME, PIERROT, RICHARD.

RICHARD.

AIR. *Riez, riez, riez donc.* No. 4.

HE' bien, que fais-tu là?

FATIME.

Il me conte ſa gamme,
Il a bon air à ça.... *Elle rit.*

PIERROT.

Peſte ſoit de la femme,
Et riez riez donc;
J'enrage dans mon âme,
Et riez, riez donc,
Beau chien de tendron!

RICHARD.

As-tu parlé à Pagamin, aurai-je bientôt l'entrevue qu'il m'a promiſe!

PIERROT.

Ma foi le voici lui-même.

SCENE X.

FATIME, RICHARD, PIERROT, PAGAMIN.

PAGAMIN.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

BARTHOLOME'E ici s'avance.
Tu te flattes d'avoir ſon cœur ;
Si tu me prouve ton bonheur,
Je la rends à la France.

RICHARD.

AIR. *Qu'il me plaiſoit infiniment.*

Ah quels vont être ſes plaiſirs,
En revoyant celui qu'elle aime !
Je ſuis l'objet de ſes deſirs ;
Elle ne vit que pour moi-même.
Vous la verrez ſe troubler,
S'enflammer,
Me baiſer,
M'embraſſer,
Me preſſer
Si tendrement,
Que vous me croirez ſûrement.

PAGAMIN.

O Dieux !

SCENE XI.

FATIME, PIERROT, RICHARD, PAGAMIN, BARTHOLOMÉE.

RICHARD.

AIR. *Ah ! j'ai tout vû.*

AH je la vois,
O ciel, je perds la voix,
Quels momens,
Dieux ! Je ſens
Mille raviſſemens.

PIERROT.

Hé bon jour, notre charmante pupile.

AIR. *J'ſuis bien-aiſe de vous l'dire Catin.*

Que le ſéjour de la Turquie
Pour les femmes eſt un beau fard ;
Je vous en trouve plus jolie,
L'amour eſt dans votre regard ;
Vous n'avez plus, ne vous déplaiſe,
Cet air qui vous rendoit ſi niaiſe.
J'ſuis bien aiſe de vous l'dire enfin ;
C'eſt que ça vous va bien.

RICHARD.

AIR. *Menuet d'Exaudet*, ou *Quel oiſeau.*

Que d'appas !
Dans mes bras
Viens te rendre,
Viens me jurer que ton cœur
Fidele à ton Tuteur,
Eſt toujours auſſi tendre.
Ne crains pas ;
Dans mes bras
Viens te rendre.

FATIME.

Reprenez un peu vos ſens,
Vous pourriez trop longtems
L'attendre.

RICHARD.

O Dieux ! quelle eſt ma ſurpriſe !

PAGAMIN *à part.*

Se peut-il qu'elle déguiſe ?

RICHARD.

Eſt-ce toi ?
Connois moi :
Point de feinte,
De contrainte,
Tu peux dévoiler ton cœur
Et montrer ton ardeur
Sans crainte.

BARTHOLOME'E.

Non, Seigneur,
La pudeur
Et mon age
M'ordonnent trop le ſecret ;
Et s'il eſt quelqu'objet
Qui dans ces lieux m'engage,
Dans mes yeux
Beaucoup mieux
Il peut lire ;
Qu'il y cherche mon aveu.

RICHARD.

Ce trait là doit parbleu
Suffire.

PAGAMIN.

Ses yeux ſe ſont tournez vers moi, quel préſage!

RICHARD.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Peut-on le dire avec plus de fineſſe,
Tu viens ma chere de me rajeunir,
Vous connoiſſez Pagamin, ſa tendreſſe,
Vous devez nous laiſſer partir.

PIERROT.

Et vogue la galere, lanlere, lanlere,
Et vogue la galere, tant qu'elle pourra voguer.

PAGAMIN.

PAGAMIN.

AIR. *Lon la.*

Qu'elle diſe nettement
Que vous êtes ſon Amant

RICHARD.

Mais cette pudeur....

PAGAMIN.

Offenſe une ardeur
Que vous croyez extrême.

RICHARD.

Allons, fais-lui ce plaiſir là ;
Dis-moi que ton cœur m'aime
Lon la,
Dis-moi que ton cœur m'aime.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Je ne ſçais quel deſir me preſſe.*

Hé pourquoi faut-il vous le dire ?

RICHARD.

C'eſt que rien n'eſt plus vrai.

BARTHOLOME'E.

Quel doux rapport eſt entre nous ?

RICHARD.

Tiens, je vois que ton cœur ſoupire.

Un jour qu'il me fit danſer,
Vous eûtes tant de colere,
Un jour qu'il me fit danſer,
Que vous le fites chaſſer.

RICHARD.

Je l'avoue, je n'aimois pas à te voir danſer avec un autre que moi.

BARTHOLOME'E.

Et vous ne danſiez jamais ; tenez, je m'en rapporte à Pierrot.

FATIME.

Allons, ſi tu ne déguiſes rien, je verrai ce que j'aurai à faire pour toi.

PIERROT.

Ma foi, je ſuis de l'avis de Mademoiſelle.

RICHARD.

Comment, coquin ?

PIERROT.

AIR. *Ma ſervante eſt jeune & fringante.*

Dans la peine
Toute la ſemaine,
Jamais un moment
De divertiſſement.

Point d'amie,
Point de compagnie
Quoiqu'elle vous dit,
Tout étoit interdit,
Au Calendrier
Qui toujours l'ennuie
Sans quartier
Il faut ſacrifier
Tous les plaiſirs,
Et juſqu'aux déſirs;
C'eſt chaque jour
Un nouveau détour,
Bref en total
Tout eſt égal,
Triſte & frugal
Jamais de Bal
Ni Carnaval.
Dans la peine, &c.

PAGAMIN.

Quel doux eſpoir!

RICHARD.

Ah traître!

BARTHOLOME'E.

AIR. *Des Folies d'Eſpagne.*

Chaque matin, c'étoit quelque ſcrupule,
Ou le grand froid, ou la pluie, ou le vent,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
Mieux eut valu reſter dans un Couvent.

PIERROT.

AIR. *Contredanſe de M. d'Auvergne.* No. 4.

Vous faiſiez ſemblant
Pour la tenir chez vous toujours en retraite
Vous faiſiez ſemblant
D'avoir trouvé quelque ſigne malfaiſant ;
Tantôt vous aviez vû dans le champ
Un bouc qui portoit de longues cornes ſur la tête,
Ou bien de la lune le croiſſant,
Ou bien entendu du coucou le ſiniſtre chant ;
Vous faiſiez ſemblant, &c.

BARTHOLOME'E.

AIR. *Gai, gai, mon Officier.*

Oui je veux être franche,
Le Lundi,
Le Mardi,
Jamais de carte blanche
Mercredi
Ni Jeudi,
Le Vendredi
Le Samedi
Aucun loiſir
Point de plaiſir,
Mais quel deſtin
Chez Pagamin,
C'eſt tous les jours Dimanche.

PAGAMIN.

O ciel, qu'entens-je, ah Bartholomée !

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Et bien, recevez donc mon cœur,
Et toute ſa tendreſſe;
Et s'il ſe peut que votre ardeur
Redouble mon ivreſſe,

BARTHOLOMÉE.

Hélas! je mourrois de douleur
En cachant ma foibleſſe.

RICHARD.

Ah je ſuis trahi!

PIERROT.

AIR. *C'eſt ainſi qu'on prend les Belles.*

Pour moi, je conçois ſans peine
Qu'on vous préfere un rival;
Tant que dure la ſemaine
Un Turc chez lui donne le bal;
C'eſt ainſi qu'on prend les belles
Lon la,
Ogué lon la.

Allez, allez, conſolez-vous, vous êtes trop heureux d'être refuſé.

AIR. *Et oui, parlà morguenne.*

Fille de quinze ans
Fait en ménage
Rage,
Quand l'himen l'engage

Au ſort d'un barbon
Accablé par l'âge
Et qui n'a rien de bon ;
Noiſe & querelle
Haine éternelle
Ne ſont encore que bagatelle.
Elle
Devient infidelle
Puis ſur le front de ſon mari
Et oui par la morguenne tatidienne oui.

RICHARD.

Je déteſte la Turquie, les Turcs & toutes les femmes.

BARTHOLOMÉE.

Ariette de la Scene III. du Jaloux corrigé No. 5.

Hé quoi donc vous retournez *bis.*
Avec un pied de nés,
Deux pieds de nés,
Trois pieds de nés ?

RICHARD *à Pierrot.*

Ne me ſuis pas, coquin, je te hais preſque autant que Bartholomée.

FATIME.

Ton procédé m'a touchée, va, va, je t'en conſolerai peut-être.

SCENE XII. & *derniere.*

PAGAMIN, BARTHOLOMÉE, FATIME, PIERROT.

PAGAMIN.

QUEL deſtin eſt plus heureux que le mien!

AIR. *Tyrcis au bord de la Seine.* N°. 5.

Tant que l'épine fleurie
Reverdira dans nos champs,
Tant que la roſe chérie
Couronnera les amans,
Toujours nous aimer
Landerirette,
Jamais ne changer,
Landeriré.

BARTHOLOMÉE.

Tant qu'on verra l'hirondelle
Nous annoncer le printems,
Et tant que la tourterelle
Sentira des feux conſtans,
Toujours nous aimer, &c.

PAGAMIN.

Tant qu'on verra l'onde claire
Suivre conſtamment ſon cours;
Tant qu'on verra la fougere
Servir de thrône aux amours;
Toujours nous aimer, &c.

PIERROT.

Hé bien belle raiſonneuſe !

FATIME.

Tu peux me ſuivre, nous verrons.

PIERROT.

AIR, *Robin turelure*.

Au Serail je vais entrer,
Pourvû qu'avant l'on me jure
Qu'on ſçaura m'y préſerver,
Turelure,
D'une certaine avanture,
Robin turelure.

Car je t'avertis que je ne ſuis pas curieux de devenir propre à chanter quelque jour la haute-contre parmi les Bouffons de l'Opéra.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Calendrier des Vieillards, Opéra Comique* faiſant partie du Recueil des Piéces qui ont été jouées ſur le Théâtre de l'Opéra Comique : Et je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion à Paris ce 25 Juin 1753.

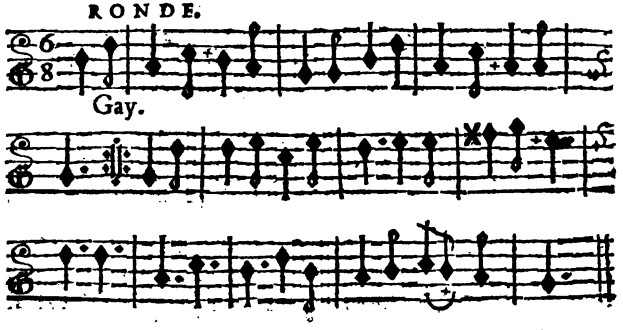
CRE'BILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouve à la fin du nouveau Recueil des Piéces Nouvelles, qui ont été Repréſentées ſur le Théâtre de l'Opéra Comique.

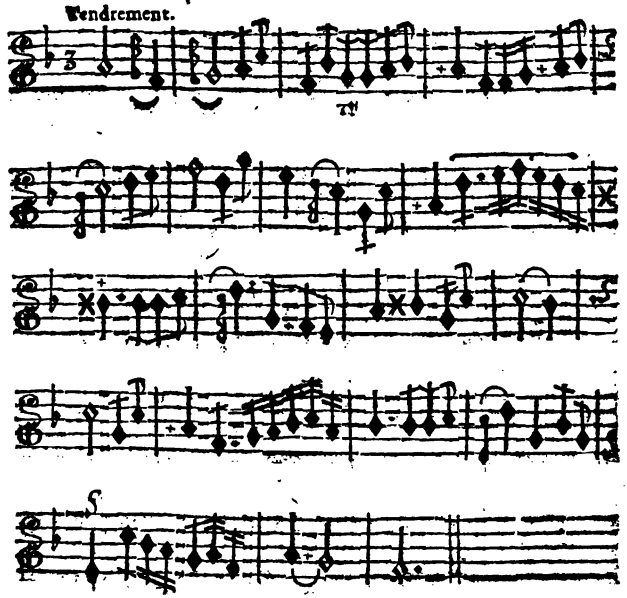
LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

N° 1. AIRS.

RONDE.

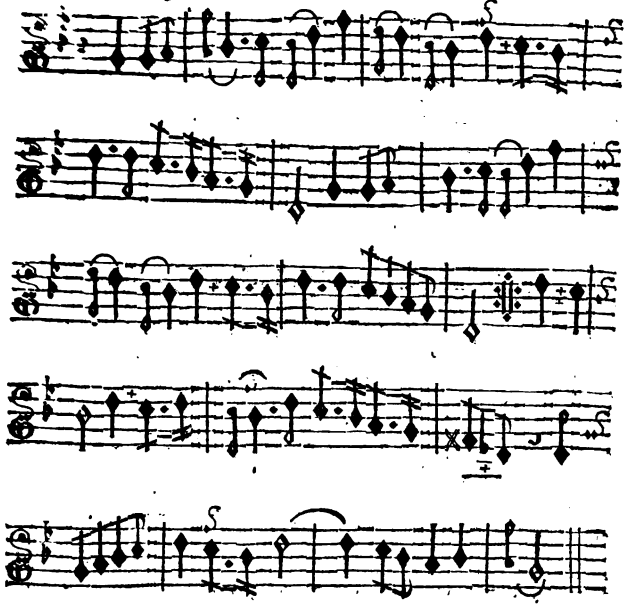


N° 2.



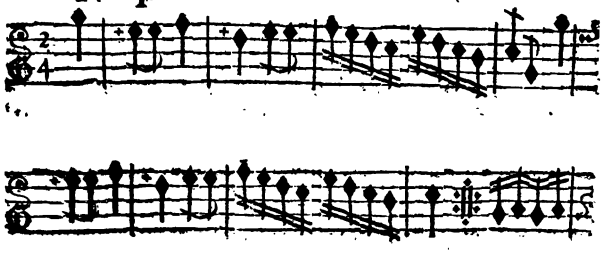
ROMANCE de Mr. Rameaux le Neveu.

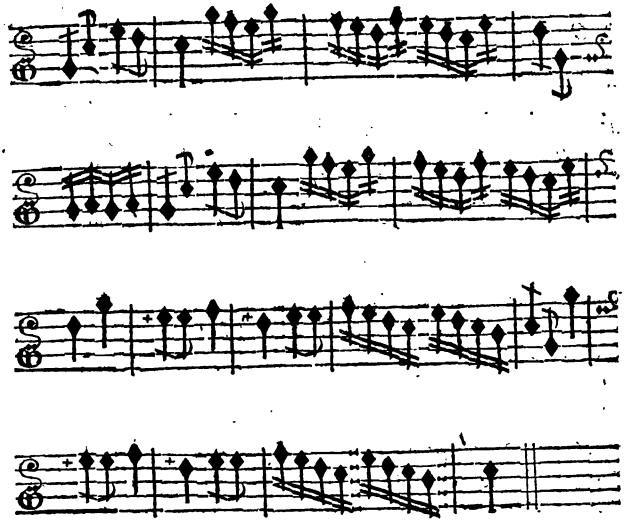
No 3.



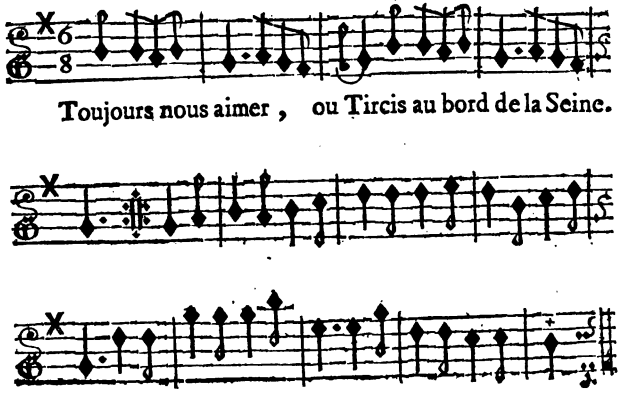
CONTREDANCE.

No 4.





N° 5.



Toujours nous aimer, ou Tircis au bord de la Seine.

NOUVELLES PIECES DE THE'ATRE détachées.

LE Magnifique, *Comédie avec un Divertiſſement.*
Le Miroir, *Comédie.*
Le Bacha de Smirne, *Comédie.*
L'Année Merveilleuſe, *Comédie.*
La Mort de Bucephale.
Le Pot-de-chambre caſſé, *Tragédie* pour rire, & *Comédie* pour pleurer.
Le Retour de la Paix.
Le Prix du Silence.
La Frivolité, 1753.
} *de M. de Boiſſy.*
Mahomet, *Tragédie.*
La double Extravagance, *Comédie.*
Les parfaits Amans, ou les Métamorphoſes, *Comédie.*
Les Hommes *Comédie-Ballet*, 1753.
Le Philoſophe dupe de l'Amour, *Comédie.*
Alceſte, *Divertiſſement.*
Benjamin, ou reconnoiſſance de Joſeph, *Tragédie.*
Les Petits-Maîtres, *Comédie.*
Le Provincial à Paris, *Comédie.*
Les Fauſſes Inconſtances, *Comédie.*
La Feinte ſuppoſée, *Comédie.*
Caliſte, ou la Belle Pénitente, *Tragédie.*
Mérope, *Tragédie nouvelle de M. Clément.*
Le Marchand de Londres, *Tragédie Bourgeoiſe.*
Le Plaiſir, *Comédie, avec un Divertiſſement.*
Vanda, Reine de Pologne, *Tragédie.*
Les Souhaits, *Comédie.*
Momus Philoſophe, *Comédie.*
Electre d'Euripide, *Tragédie.*
La Partie de Campagne, *Comédie.*
Cénie, *Piéce dramatique en cinq Actes.*
La Colonie, *Comédie.*
Le Valet Maître, *Comédie.*

La Gageure, *Comédie en trois Actes & en Vers libres.*
Les Mariages aſſortis, *Comédie.*
La Coquette fixée, *Comédie.*
Le Réveil de Thalie, *Comédie.*
L'École du monde, *Comédie.*
Le Retour de l'Ombre de Moliére, *Comédie.*
Varon, *Tragédie.*
Abaillard & Héloïſe, *Piece dramatique.*
Les Engagemens indiſcrets, *Comédie.*
La Métempſicoſe, *Comédie.*
L'École des Peres, *Comédie.*
Calliſthène, *Tragédie.*
Guſtave, *Tragédie.*
La Métromanie, *Comédie.*
Les Courſes de Tempé.
L'Héritier généreux, *Comédie.*
L'Amante ingénieuſe, *Comédie.*
Les Veuves, *Comédie.*
La Fauſſe Prévention, *Comédie.*

OPERA-COMIQUES.

La Fileuſe, *Parodie d'Omphale.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Le Rien, *Parodie des Parodies* de Titon.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol.
} *de M. Vadé.*
Les Fêtes de l'Hymen, ou la Roſe.
Le Calendrier des Vieillards.
Le Monde Renverſé.
La Magie inutile.
Le Retour favorable, ou le Temple de Momus.

Il ſe vend auſſi chez le même Libraire pluſieurs Divertiſſemens de Pieces de Théâtre & autres Muſiques,

SÇAVOIR:

Recueil de Vaudevilles, Menuets, Contre-danſes & Airs détachés, chantés aux Comédies, &c. 1 vol. 15 l.

Recueil d'Airs, de Contre-danſes, Menuets & Vaudevilles chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique & de l'Opera-Comique, 1 vol. *in*-8°. 12 l.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil d'Airs choiſis, 1 vol. *in*-8°. 12 l.

La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, 1 vol. *in*-8°. 12 l.

Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, ou le Nouveau plaiſir de l'Amour, 1 vol. *in*-8°. 12 l.

Le Deſſert des petits ſoupers, 1 vol. *in*-8°. 12 l.

De l'Imprimerie de BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, rue Saint Jean-de-Beauvais à Sainte Cécile 1753.

Duni, Egidio Romualdo.

LE CAPRICE AMOUREUX; OU NINETTE A LA COUR, COMÉDIE EN DEUX ACTES;

MESLÉE D'ARIETTES, PARODIÉES

DE BERTOLDE A LA COUR;

Par M. FAVART.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 12 Mars 1756.

Le prix eſt de 30 ſols ſans Muſique.
Et avec les quatre Parties de Muſique, 7 liv. 10 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

ASTOLPHE, *Roi de Lombardie.*

FABRICE, *Confident d'Aſtolphe.*

EMILIE, *Comteſſe, Amante d'Aſtolphe.*

NINETTE, *Villageoiſe.*

COLAS, *Villageois.*

DORINE, } *Suivantes.*
CLARICE, }

PAYSANS, PAYSANNES.

CHASSEURS.

FEMMES DE CHAMBRES.

GARDES.

LE CAPRICE AMOUREUX, OU NINETTE A LA COUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, & des cabanes de Payſans ſur les aîles.

SCENE PREMIERE.

COLAS, NINETTE, PAYSANS & PAYSANNES, *occupés à différens ouvrages devant leurs portes & dans la campagne.*

NINETTE *chante en filant au rouet.*

ARIETTE. N°. I.

TRAVAILLONS de bon courage ;
La fraîcheur de cet ombrage,
La douceur de ce ramage
Nous donne cœur à l'ouvrage.

Près de l'Objet qui m'attendrit,
Je file à merveille.
Quand la fatigue m'aſſoupit,
L'Amour me réveille.

Mon ami, je ſuis ta fiancée,
Et demain tu m'épouſeras :
Dans une ſi douce penſée,
Va travailler, mon cher Colas :
Va ; ſonge, en faiſant ton ouvrage,
Que le fruit de tes ſoins ſera bientôt pour moi.
En rêvant à notre ménage,
De mon côté je vais filer pour toi.

COLAS.

Tu veux déjà que je te quitte !
Je n'en ai pas la force ; hélas ! je ſuis ſi bien !
Pour m'encourager, ma petite,
Fais-moi donc un plaiſir.

NINETTE.

Eh ! bien ?

COLAS.

Donne ta main, que je la baiſe,
Ma chere Ninette.

NINETTE.

Allons, tien,
Baiſe-la.

COLAS.

Que tu m'rends bien-aiſe !..

DUO. N°. 31.

COLAS.

Comme la cloche du village,
Mon cœur bat pour toi, Ninon ;
Don, don, don, don, don, don, don, don.

En ſongeant à notre ménage,
Mon cœur fait un carillon.

NINETTE.

A la fête du village,
La clochette fait ndi, ndi.
En ſongeant à notre ménage,
Je ſens mon cœur qui tinte auſſi;
Ndi, ndi, ndi.

ENSEMBLE.

En ſongeant à notre ménage,
Mon cœur bat pour { toi, Ninon; / mon mignon;
Mon cœur fait un carillon,
Un carillon, un carillon,

COLAS.

Oh! tatigué, ça vaut de l'or;
Ça me ragaillardit. J'allons cueillir nos pêches:
Chante pendant ç'tems-là, pour m'animer encor.
Tantôt nous danſerons.

NINETTE.

Oui, ſi tu te dépêches.

(*Colas monte ſur un arbre, cueille du fruit qu'il met dans des paniers que des Payſans lui tendent, & Ninette continue de filer en chantant.*)

Air: N°. 32. I. COUPLET.

Contente,
Je chante
La flâme qui m'enchante;
Aucun bien ne me tente
Sans le cœur de Colas.

Colas
Sur mes pas
Sans ceſſe
S'empreſſe;
Les tréſors n'ont pas
Plus d'appas.
Dans ce doux aſyle,
D'un deſtin tranquille
Gaiement nous ſuivons le cours;
Tandis que je file,
L'Amour file nos beaux jours.

II.

Fillettes
Follettes,
N'allez jamais ſeulettes;
Là-bas ſous ces coudrettes,
On dit qu'il vient des loups.
Prenez garde à vous,
Brunettes
Jeunettes;
Venez travailler avec nous.
Dans ce doux aſyle, &c.

(*Colas chante ſur l'arbre en continuant de cueillir ſon fruit.*

ARIETTE. N°. 3.

Que le nom
De Ninon
Éclate dans ce bocage;
Chantons l'objet mignon
Qui m'engage:
C'eſt la fleur,
C'eſt l'honneur
Des filles du village;

Abſent
De ma Belle un inſtant,
Mon ſort
Eſt pire que la mort;
Mais ſa préſence
Me récompenſe:
Quand je la vois, tout mon plaiſir commence;
Joyeux & diſpos,
J'oublions nos maux:
Je chante à mon tour,
Eh! vive l'Amour!
Eh! vive l'Amour! eh! vive l'Amour!

(*On entend des Cors de Chaſſe.*)

COLAS *ſur l'arbre.*

Ah! mes amis, notre plaine eſt couverte
De chiens, de chevaux, de piqueurs;
Ils entront dans la vigne: ah! les maudits chaſſeurs!
Ces gens ont juré notre perte.
Eh! Pierre, Carle, alerte, alerte!
De l'enclos la porte eſt ouverte,
Fermez auſſi le potager;
Si nous n'y prenons garde, ils vont tout ſaccager.

NINETTE.

Ce ſont les gens du Prince, il faut bien qu'on endure.

COLAS *deſcendu de l'arbre.*

Morguene! ici depuis un mois
On chaſſe tous les jours, & pour peu que ça dure,
Nous v'là ruinés: on vient à nous, je crois:
Rentrez, rentrez: morgué! ces malins drilles,
Comme au gibier, faiſont la chaſſe aux filles.

(*Ils rentrent tous.*)

SCENE II.

ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

ELLE me fuit. Que je ſuis malheureux!

FABRICE.

Le Souverain de Lombardie,
Aſtolphe a-t-il encor à former quelques vœux ?

ASTOLPHE.

J'aime.

FABRICE.

La Comteſſe Emilie
Par l'hymen le plus doux va couronner vos vœux ;
Ses appas....

ASTOLPHE.

Je lui rends juſtice ;
Je devrois l'adorer, & mon cœur, malgré moi,
Victime de l'amour, peut-être du caprice,
Eſt prêt à lui manquer de foi.

FABRICE.

Que dites-vous, Seigneur ?

ASTOLPHE.

L'autre jour à la chaſſe
Je m'égarai dans l'épaiſſeur du bois ;
J'y trouve un jeune objet qui m'aborde avec grace,
Et s'offre à me guider : la douceur de ſa voix
Juſqu'en mon ame s'inſinue ;

Sous un air de ſimplicité,
Je vois triompher la beauté ;
Une modeſtie ingénue
Augmente ſes charmes naiſſans :
La ſurpriſe & l'amour s'emparent de mes ſens.

ARIETTE. N°. 4.

Oui, je l'aime pour jamais,
Rien n'égale ſes attraits ;
De ſon teint la fleur naïve,
Toujours fraîche, toujours vive,
Confond les efforts de l'Art :
C'eſt la nature
Simple & pure ;
Elle enchante d'un regard ;
Dans ſon cœur eſt l'innocence,
Dans ſes yeux eſt la candeur ;
Sa parure eſt la décence,
Et ſon fard eſt la pudeur.

FABRICE.

Quel eſt donc cet objet vainqueur ?

ASTOLPHE.

C'eſt une Villageoiſe, & ſon eſprit m'enflâme
Autant que ſa beauté.

FABRICE.

Le fait eſt curieux.

ASTOLPHE.

On m'a dit qu'une vieille Dame,
Contrainte par le ſort d'habiter en ces lieux,
Et qui vivoit comme une pauvre femme,

Avoit, par un ſoin complaiſant,
Formé l'eſprit de cette belle Enfant,
En laiſſant toujours dans ſon ame
Une aimable ſimplicité,
Une franchiſe honnête, & beaucoup de gaieté.

FABRICE.

Ne craignez-vous point quelque blâme?

ASTOLPHE.

Qu'importe le ſang dont on ſort?
Une Belle eſt toujours au-deſſus de ſon ſort:
Oui, j'adore Ninette, & cependant ma bouche
N'a point encore oſé lui déclarer mon feu.

FABRICE.

Cette petite fille eſt-elle ſi farouche?

ASTOLPHE.

Elle me voit ſans crainte.

FABRICE.

Oh! quand on craint ſi peu,
C'eſt qu'on cherche à ſe rendre.

ASTOLPHE.

Aux yeux de l'Innocence
Il n'eſt jamais rien de ſuſpect;
Comme elle eſt ſans fineſſe, elle eſt ſans défiance:
Mais, d'un regard, elle force au reſpect.

FABRICE.

Je ne le vois que trop, votre amour eſt extrême;
Mais que deviennent vos ſermens?
La Comteſſe bien-tôt ſçaura vos ſentimens.

ASTOLPHE.

Tout ce que tu me dis, je me le dis moi-même.
Va, n'augmente point mon ſouci;
Pour un inſtant, laiſſe-moi ſeul ici.

SCENE III.

ASTOLPHE.

ARIETTE. No. 5.

AGité
Par la fierté,
Par la tendreſſe,
Je ſuis tourmenté
Sans ceſſe;
De cent traits j'ai l'ame atteinte,
Et je ſens mon cœur s'émouvoir
Par la crainte,
Et par l'eſpoir.

Je l'apperçois, quel trouble me ſaiſit!
Sans découvrir mon rang, déclarons ma tendreſſe.

SCENE IV.

NINETTE, ASTOLPHE.

NINETTE *à part.*

AH! voilà ce Monſieur; pour nous il s'intéreſſe!
Il eſt ami du Prince, à ce qu'il nous a dit.

ASTOLPHE *à part.*

Je n'oſe l'aborder.

NINETTE.

Il faudra qu'il nous ſerve ;
Mais laiſſons-le venir, le voilà qui m'obſerve.
(*Elle chante en faiſant ſemblant de travailler.*)

AIR. I. COUPLET.

Je vois du plus beau jour
Lever l'Aurore,
Je ſens au feu de l'Amour
Mon cœur éclore.
Comme un oiſeau tout petit
Qui bat de l'aîle,
Et pour ſortir du nid
S'élance & chancelle ;
Il palpite,
Il s'agite,
Il s'excite ;
Ah ! prendra-t-il l'eſſor,
Si jeune encor ?

II.

Sur ces boſquets charmans
Quand la nuit tombe,
J'entends les gémiſſemens
De la Colombe ;
Et mon pauvre petit cœur
Auſſi ſoupire,
Pour exprimer l'ardeur
Qui déja l'inſpire,
Il s'agite, &c.

III.

Des oiſeaux amoureux
Sous un feuillage,
J'admire en ſecret les jeux,
Le badinage ;
Mon cœur à les imiter
Auſſi s'empreſſe,
Et je le ſens ſauter,
Sautiller ſans ceſſe.
Il s'agite, &c.

ASTOLPHE *en s'approchant.*

Je ſuis ſurpris de voir tant de gaieté
Dans cet état obſcur où votre ſort vous place.

NINETTE.

C'eſt un bonheur que cette obſcurité,
D'aucun ſoin étranger l'eſprit ne s'embarraſſe.

ASTOLPHE.

Mais quels ſont vos plaiſirs ?

NINETTE.

Libres de nos travaux,
Nous chantons, nous danſons ; je vais dans nos campagnes
Courir, cueillir des fleurs, rire avec mes compagnes.
Quand j'ai bien folâtré, je me livre au repos.

ASTOLPHE.

Peut-on être tranquille au ſein de l'indigence ?
Vous n'avez jamais vû des gens dans l'opulence ?

NINETTE.

Bon ! l'autre jour encor j'ai vû de ces gens-là.
Un gros Seigneur paſſoit par ce village
Avec une Madame... oh ! du plus haut étage,
Cette Madame étoit... eh... la...
Danſeuſe... d'O... d'Opé... mais qu'importent les titres ?
Tous deux étoient aſſis dans un beau coffre d'or
Tout entouré de belles vitres,
Il me ſemble les voir encor.
Six beaux Meſſieurs bien faits qui portoient des plumages,
Étoient montés derriere : ah ! qu'ils avoient l'air grand !
Un fier homme à mouſtache étoit ſur le devant,
Et deux jeunes garçons qu'on appelloit... des Pages.
Le tout, traîné par ſix chevaux fringants,
Qui, comme la Madame, avoient de beaux rubans,
Se balançoit ſur quatre roues.
Apparemment la Dame ſe fâchoit ;
Car on lui voyoit ſur les joues
Un rouge ardent qui nous effarouchoit,
Et le Monſieur qui ſe panchoit
Étoit blême & penſif.

ASTOLPHE.

N'auriez-vous pas envie
D'être riche comme eux, d'avoir le même train ?

NINETTE.

Non, car ils paroiſſoient avoir quelque chagrin ;
Et très-gaiement ici nous paſſons notre vie :
Comme il vient, nous prenons le tems.

ASTOLPHE.

De vos plaiſirs les peines ſont voiſines,

Mille travaux forcés, mille ſoins fatigans...

NINETTE.

Nous n'en ſommes pas moins contens.
Au milieu des buiſſons d'épines
Naiſſent les roſes du Printemps.

ASTOLPHE.

On veut vous procurer de plus grands avantages,
Et vous aurez laquais, bijoux, beaux équipages.

NINETTE.

Eh ! Monſieur ! qui me donnera
Toutes ces belles choſes-là ?

ASTOLPHE.

Hélas ! quelqu'un qui vous adore,
Et qui n'a point oſé vous en inſtruire encore.

ARIETTE. N°. 6.

Un doux penchant m'entraîne,
Le tendre Amour m'enchaîne.
Par vos attraits,
Mon cœur ſe donne,
Oui, ſe donne à vous pour jamais.
Eh ! quoi ! ma flâme vous étonne !
Ninette ignore
L'amour encore !
Elle l'ignore !
Et ſçait lancer ſes traits.

NINETTE.

Lancer des traits ! Je vous adore !
Ce ſont de trop grands mots pour moi.

ASTOLPHE.

Je vous aime.

NINETTE.

Ah !

Hé ! bien, voilà parler cela.
Vous m'aimez ?

ASTOLPHE.

D'un amour extrême.
Cet aveu....

NINETTE.

Me fait grand plaiſir.

ASTOLPHE.

Quel bonheur !

NINETTE.

De quelqu'un qu'on aime
On doit contenter le deſir.
Gardez tous vos tréſors, je ne veux qu'une grace.

ASTOLPHE.

Exigez tout.

NINETTE.

Vous ſçavez que l'on chaſſe
Tous les jours en ces lieux du matin juſqu'au ſoir ;
Si vous avez quelque pouvoir,
Parlez au Prince, afin que l'on nous débarraſſe
De tout le train que font ſes gens.
Je ne comprends point quelle fièvre
Peut faire ainſi courir les champs ;
Pour le plaiſir de prendre un lièvre,
On ravage quarante arpens ;
Voyez.

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Vous ſerez ſatisfaite.

NINETTE.

De tout mon cœur, je vous dis grand merci :
Surtout ne venez plus ici ;
Car votre préſence inquiette.

ASTOLPHE.

O ciel ! que dites-vous, Ninette ?
J'eſperois....

NINETTE.

Quoi ?

ASTOLPHE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

NINETTE.

Eh ! nenni vraiment ; c'eſt Colas.

ASTOLPHE.

Dieux !

NINETTE.

C'eſt un garçon du village
Qui me recherche en mariage.

ASTOLPHE.

Y penſez-vous ? Placez mieux votre amour ;
Le ſort le plus brillant vous attend à la Cour.

NINETTE.

Vous vous moquez : oh ! je ne ſuis point faite
Pour oſer paroître en ces lieux.

ASTOLPHE.

Vous enchanterez tous les yeux,
Et les charmes d'une toilette
Rendront votre beauté, s'il ſe peut, plus parfaite.

NINETTE.

Qu'eſt-ce qu'une toilette ?

ASTOLPHE.

Un tréſor précieux,
Dont le ſexe, dans tous les âges,
Tire de brillans avantages.
» C'eſt un thrône où triomphe l'Art,
» C'eſt un autel que l'on érige aux Graces:
» C'eſt-là qu'on peut des temps rapprocher les eſpa-
» ces,
» Par l'heureux preſtige d'un fard
» Qui des ans applanit les traces.
Des couleurs du plaiſir on ranime ſon tein,
Et le pinceau, rival de la nature,
Par une agréable impoſture,
Fait éclore la fleur d'un viſage enfantin.
Chaque jour on eſt auſſi belle;
D'un air plus triomphant, à ſoi-même on ſourit;
La beauté même s'embellit,
Se fixe & devient immortelle.

NINETTE.

Cela m'embrouille encore la cervelle.
(*Après un moment de réflexion.*)
A la Cour je m'embellirois?

ASTOLPHE.

C'eſt-là qu'on apprend l'art de plaire.

NINETTE.

Ah! je le voudrois bien: ſi j'avois plus d'attraits
Colas m'aimeroit mieux.

ASTOLPHE.

Il faut vous ſatisfaire.

NINETTE.

Non, non, Monſieur, je n'oſerois.

ASTOLPHE.

ARIETTE. N°. 7.

Tout va vous rendre hommage :
Quittez votre village.

NINETTE.

Oui-dà ! oui-dà !

ASTOLPHE.

Le bonheur vous ſuivra ;
Mon but eſt de vous plaire :
Eſt-ce être téméraire ?
Si trop d'ardeur m'accuſe,
Votre beauté m'excuſe.

NINETTE.

Monſieur ... tenez ... Monſieur,
Je ſuis confuſe ... confuſe
De tant d'honneur.

ASTOLPHE.

Ninette me refuſe !
Elle veut que j'expire !

NINETTE.

Ah ! que dire !
Je fâcherois Colas.

ENSEMBLE.

ASTOLPHE. NINETTE.
Suivez mes pas, Je ne veux pas,
Vous reverrez Colas. Je fâcherois Colas.

ASTOLPHE.

Diſpoſez de mon ame,
Ne craignez point ma flâme ;
Venez, donnez la main.

NINETTE.

Tenez, je crain
Le blâme.

ASTOLPHE.

Que ſa prudence a d'attraits !

(*Il s'approche pour prendre la main de Ninette.*)

NINETTE, *en s'éloignant.*

Eh ! mais ... mais ... mais ... mais...
Dame !

ASTOLPHE.

Ne craignez point ma flâme.

NINETTE.

Enſemble.
Oh ! dame !
Laiſſez...laiſſez, Monſieur, oh ! laiſſez-moi.
ASTOLPHE.
Pourquoi
Avoir tant d'effroi
De moi ?

SCENE V.

ASTOLPHE, NINETTE, COLAS.

COLAS.

TOUT beau, tout beau, modérez votre flâme.

ASTOLPHE.

C'eſt donc là ce digne rival ?

NINETTE, *ſe mettant devant Colas.*

Ah ! ne lui faites point de mal.

ASTOLPHE.

Ne craignez rien.

NINETTE, *bas à Colas.*

Va-t-en.

COLAS.

Tredame !

ASTOLPHE.

Si Colas vous eſt cher, je deviens ſon ami.

COLAS.

On n'eſt guere ami du mari,
Quand on veut l'être de la femme.
Au Diable ſoit l'amiquié du Renard
Qui viant nous careſſer pour croquer la poulette.
Oh ! s'il vous faut une tendre fillette,
Allez la charcher autre part.

NINETTE, *bas à Colas.*

ARIETTE. N°. 8.

Tu nous perdras,
Colas ;
Ne ſouffle pas :
C'eſt un Seigneur.

COLAS, *avec reſpect.*

Oh ! Monſeigneur,
Je ſuis vot' ſarviteur.
Ninette à votre cœur ;
C'eſt pour nous bian d'l'honneur,
C'eſt bian d'l'honneur.
(*A part.*) Ce coup m'accable :
Va-t-en au Diable,
Enſemble. { Chien d'ſuborneur.
NINETTE, *bas à Colas.*
C'eſt un Seigneur.

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS & NINETTE.

Non, Monſeigneur.

COLAS, *à part.*

Oh! ſi j'n'avions point peur;
Mais j'craignons queuqu' malheur.

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS, *d'un air très-ſoumis.*

Non, Monſeigneur:
Je ſuis vot' ſarviteur,
Très-humble ſarviteur.
Ninette a votre cœur;
C'eſt pour nous bian d'l'honneur.
(*A part.*) Va-t-en au Diable.

ENSEMBLE.

NINETTE, *bas à Colas.*
Sois plus traitable,
Sois plus traitable.
C'eſt un Seigneur.

COLAS, *à part.*
Qu'il aille au Diable.
Va-t-en au Diable,
Chien d'ſuborneur.

ASTOLPHE.

L'heureux Colas vous intéreſſe;
Puiſſe-t-il mieux que moi faire votre bonheur!
Je ne ſçais point contraindre un cœur.
Adieu, réfléchiſſez du moins ſur ma tendreſſe:
Comptez toujours ſur mes bienfaits.
Adieu, Ninette... adieu.

SCENE VI.

COLAS, NINETTE.

COLAS.

NOus voilà donc en paix.

NINETTE.

Tu l'as traité, mon cher, avec trop de rudeſſe.
C'eſt un Seigneur rempli de politeſſe;
Il m'a dit qu'il vouloit me mener à la Cour.

COLAS.

Et tu voudrois la voir?

NINETTE.

Pourquoi non? oui, ſans doute;
C'eſt, dit-on, le plus beau ſéjour....
(*Colas paroît allarmé.*)
Mais nous irions enſemble.

COLAS.

Écoute;
Il charche à te tromper: ton eſprit ſur ce point.
Eſt encore dans l'ignorance;
Il te parloit d'amour, & ça ne convient point.

NINETTE.

S'il m'aime, c'eſt ſans eſpérance:
Les Meſſieurs de la Cour ſont trop bien élevés
Pour entreprendre rien contre la bienſéance.

COLAS.

Oui, ce ſont ces gens-là! tu les as bien trouvés!

NINETTE.

N'es-tu pas sûr de ma conſtance?
Je prêterois l'oreille à leurs diſcours,
Pour me moquer de leurs amours,
Pour en rire avec toi ; va, ſois en aſſurance.

COLAS.

Oh ! tout cela, morguenne, eſt bel & bon ;
Mais n'vlà-t-il pas encor qu'il te regarde !
Puiſqu'il n'eſt pas parti, rentre dans la maiſon.
A toi je devons prendre garde.
Demain tu s'ras ma femme ; allons, point de façon ;
Faut rentrer.

NINETTE.

Cette défiance
Devient pour Ninette une offenſe.

(*Colas la tire par le bras pour la faire rentrer.*)

NINETTE.

ARIETTE. N°. 10.

Aye, aye, il m'a fait grand mal;
Le brutal ! le brutal !
Ah ! qu'il m'a fait grand mal !

Enſemble.

COLAS.

Oui, je vous ai fait grand mal !

NINETTE.

Le Seigneur vient ici.
Aye, aye, puiſqu'on me traite ainſi,
Je vais... je vais me plaindre de ce pas.

COLAS.

Ninon...

NINETTE.

Non, non.

COLAS.

Ensemble, Morgué, quel embarras! Ninon, J'te d'mand' pardon.

NINETTE.

Non, non, Point de pardon.

(*Elle redouble ſes plaintes voyant arriver le Prince.*)

Aye, aye, il m'a fait grand mal.

SCENE XII.

COLAS, NINETTE, ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

(*Suite de l'Ariette.*)

QU'avez-vous?

NINETTE.

Le brutal!
Ah! qu'il m'a fait grand mal!
Aye, aye.

COLAS.

Ah! j'ai bien du guignon.

ASTOLPHE.

O Dieux! qu'avez-vous donc?

NINETTE.

Monſeigneur, c'eſt Colas,
Qui m'a,.. m'a... m'a démis le bras;

Hélas ! hélas !
(*A Colas.*) Tu t'en repentiras ;
Hélas ! hélas !
Oui, tu me le paieras :
(*Elle menace vivement Colas avec le bras qu'elle croit démis.*)
Aye, aye, aye, le bras !

ASTOLPHE.

Je ſuis ſurpris de ſon audace.

COLAS.

Oh ! tenez, Monſeigneur, de grace...
C'eſt notre affaire : laiſſez-nous.

FABRICE.

Doucement ; c'eſt le Prince.
(*Ninette & Colas marquent leur étonnement.*)

NINETTE.

Vous ?...

ASTOLPHE, *à Ninette.*

En vous cachant mon rang, je cherchois l'avantage
D'être aimé pour moi ſeul. Mais Colas vous engage.
A tous les biens que vous pourriez avoir,
Vous préférez un obſcur eſclavage !
Pour vous en préſerver, j'uſe de mon pouvoir.
Venez.

COLAS. (*à part.*)

Mon Prince.... Ah ! Monſeigneur... J'enrage.

ASTOLPHE.

Venez, Ninette, embelliſſez ma Cour.
Vous regnerez dans ce ſéjour ;

C'eſt le centre du goût, de la délicateſſe,
Des égards, de la politeſſe.
On préviendra vos vœux par mille ſoins flatteurs;
C'eſt-là que la beauté dans tous ſes avantages,
Avec le Souverain partage les hommages,
Et le tribut de tous les cœurs.

NINETTE, *ſe redreſſant.*

Colas, cela t'apprend à vivre.

COLAS.

Ah! ma chere Ninon....

ASTOLPHE.

Conſentez à me ſuivre.

COLAS, *bas à Ninette.*

Pourrois-tu me jouer ce tour?

NINETTE.

(*Au Prince.*) (*A Colas.*)
Oui, j'y conſens. Tu pourras mieux connoître
Ce que je vaux.

COLAS.

Morgué, rien n'eſt pas traître.

NINETTE, *à part.*

Je veux lui faire peur ſans trahir notre amour.

(*Pendant l'annonce de l'Ariette ſuivante, le Prince parle bas à Fabrice, & ſe retire avec lui. Colas paroit pénétré de douleur, & Ninette le regarde d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

NINETTE, COLAS.

NINETTE.

ARIETTE. No. IX.

COLAS, je renonce au Village;
La Cour me convient d'avantage:
Chacun viendra me rendre hommage.
Cherche une Payſanne
Pour vivre en ta cabanne;
Colas, pour toi Ninette
N'eſt point faite.
J'aurai de beaux équipages,
Grands Laquais & petits Pages;
J'aurai des fontanges,
Des juppes à franges,
De belles dentelles,
Des modes nouvelles;
Et puis de la friſure,
L'horloge à la ceinture.
Dans cette retraite
C'eſt trop m'avilir;
Une toilette
Va m'embellir.
Ah! quel plaiſir
Vient déja me ſaiſir!
Toi, dans ces lieux

Tu reſteras ;
Loin de mes yeux,
Tu peſteras.
Adieu Colas.
Adieu, je m'en vais, Colas ;
(*Pendant la ritournelle, Ninette veut ſe retirer. Colas s'efforce de la retenir & la ſuit en faiſant le tour du Théâtre à genoux. Ninette s'en débarraſſe & lui dit fierement :*)
Oui, oui, je renonce au Village :
La Cour me convient davantage ;
Un Prince va me rendre hommage :
Enrage, enrage.
Chacun dira : *trédame !*
Voyez la Belle Dame !
Ah ! quelle gentilleſſe !
Ah ! quel air de nobleſſe !
Comme elle a bonne grace !
Rangez-vous, qu'elle paſſe.
Faites de l'eſpace
Que Madame paſſe.
Et moi, d'un air honnête,
En balançant la tête,
Je paſſerai,
Je ſaluerai,
Et je me rengorgerai.
Quelque jour tu viendras,
Tu verras. (*bis.*)
Sans ceſſe
La preſſe
Arrêtera tes pas ;

Et de loin tu diras :
Ah ! Princeſſe, Princeſſe,
En t'inclinant bien bas,
Protégez Colas,
Ne l'oubliez pas.
Adieu, pauvre Colas. (*bis.*)

SCENE IX.

COLAS, FABRICE, *Chaſſeurs de la ſuite du Prince.*

COLAS.

JE ſuis tout ſtupéfait ; ce coup me déſeſpere ;
Ah ! malheureux ! que vas-tu faire ?

ARIETTE. Nº. 12.

Auroit-on cru cela d'elle ?
L'infidelle ! l'infidelle !
Suivons ſes pas.
FABRICE.
Tout beau, Colas.
(*Il ſe préſente pluſieurs Chaſſeurs qui s'oppoſent à Colas.*)
COLAS.
Palſangué, ne m'arrêtez pas.
Ah ! c'eſt trop de barbarie.
Eh ! Meſſieurs, je vous en prie,
Laiſſez... laiſſez-moi...

FABRICE.

Colas, calme-toi.

COLAS.

Allons, garre, garre, rangez-vous
Tous;
Ventregué, craignez mon courroux.
Morgué, morgué, j'enrage.

FABRICE.

Tout doux;
Fais moins de tapage.

COLAS.

Je ſuis preſque ſon époux.

FABRICE.

Il faut te faire à l'uſage:
On rit d'un époux jaloux.

COLAS.

Finiſſons ce badinage.

FABRICE.

Qu'il eſt bien de ſon Village!
A la Ville,
Plus docile,
L'époux ſouffre & ne dit rien;
Et pour ſon bien,
Il fait bien.

COLAS.

Sans Ninette, puis-je vivre?
Morgué, laiſſez-moi la ſuivre:
Rangez-vous donc.
(*D'un air ſuppliant.*)
Ah! c'eſt trop de barbarie.
A genoux, je vous en prie.

FABRICE.

Non, non, non, non.

COLAS, *avec fureur.*

Que le Diable vous emporte,
Pour en uſer de la ſorte.

FABRICE.

Vaine fureur !

COLAS.

Hélas ! ma pauvre Ninette,
La Cour te rendra coquette.

FABRICE.

Va, c'eſt une affaire faite.

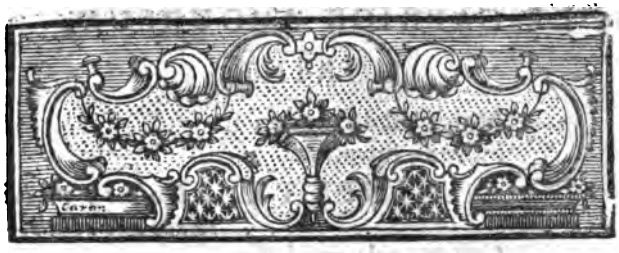
COLAS.

Quel crève-cœur !
Ninette... ah ! quel malheur !
Ninette... je meurs de douleur :
Ah ! quel malheur !

(*Les Chaſſeurs, après avoir éloigné Colas, forment une danſe qui finit l'Acte.*)

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

*Le Théâtre repréſente un Appartement du Palais d'*ASTOLPHE.

Une Toilette très-riche eſt dreſſée ſur un des côtés de l'avant-Scene : le miroir eſt couvert d'un voile ; les habits de Payſanne de Ninette ſont ſur un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

NINETTE, DORINE, CLARICE, *deux autres Femmes de Chambre dont l'une tient un écrain & l'autre un bouquet de fleurs artificielles. Pluſieurs domeſtiques ſont dans le fond.*

NINETTE, *en habit de Cour.*

ARIETTE. N°. 13.

AH ! quelle gêne !
C'eſt trop de peine. (*bis.*)
Cet équipage m'entraîne.

DORINE.

Mais c'eſt la mode :
Suivez, ſuivez-la.

NINETTE, *à Dorine, qui lui relève une boucle.*

Ceſſez, cela me laſſe ;
Laiſſez, laiſſez de grace,
Laiſſez-moi donc là.

DORINE.

Que j'accommode
Ce ruban-là.

NINETTE.

Qu'elle eſt incommode !
Laiſſez-moi donc là.
C'eſt trop de peine,
C'eſt trop de gêne :
Cette parure
Me met à la torture ;
Cette parure,
Ah !
M'étouffera.
Laiſſez,
Cela me laſſe ;
Ceſſez,
Ceſſez de grace,
Laiſſez-moi donc là.

DORINE.

Mais c'eſt la mode,
Suivez, ſuivez-la.

NINETTE.

Qu'elle eſt incommode !
Mais, mais, mais laiſſez-moi donc là.

DORINE.

Du moins que Madame permette...

NINETTE.

Je ne ſuis point Madame : on m'appelle Ninette.

DORINE.

Un peu de rouge encor...

NINETTE.

Encor me barbouiller !
Tenez ; nous allons nous brouiller.

CLARICE.

Il faut donc ſerrer la toilette ?

NINETTE.

Qu'appellez-vous ? Quoi ! ce confus amas...
C'eſt donc-là ce tréſor dont on fait tant de cas,
Et qui me rendra ſi gentille ?
Ah ! mes habits ! mes habits ſont à bas.
(*Un domeſtique, pour laiſſer approcher Ninette de la toilette, tire le fauteuil où ſont ſes habits de Payſanne, & les fait tomber.*)
Le mal adroit !

DORINE.

Prenez cette mantille.

NINETTE.

Et mon chapeau, qu'on ne s'en ſerve pas.

DORINE.

Voilà vos diamans.

NINETTE.

Comme tout cela brille !

DORINE, *lui faiſant remarquer une riche aigrette.*

Cette aigrette vous ira bien.

NINETTE.

Mais j'apperçois des fleurs.

(*Elle laiſſe tomber ſes diamans, marche deſſus ſans y faire attention, pour aller prendre des fleurs dont elle veut reſpirer l'odeur; mais s'appercevant qu'elles n'en ont point, elle dit avec étonnement :*)

Elles ne ſentent rien !

DORINE.

L'Art ſçait imiter la Nature.

NINETTE.

Déja je m'apperçois, à vous parler ſans fard ;
Qu'ici l'on ne doit rien qu'à l'Art ;
La beauté n'eſt qu'une peinture :
Juſqu'aux fleurs, tout eſt impoſture.

(*Elle jette le bouquet avec dépit.*)

DORINE.

Vous allez de cet Art connoître le pouvoir :
Approchez-vous de ce miroir.

(*On découvre le miroir.*)

NINETTE, *ſe regardant dans le miroir.*

Que vois-je ? c'eſt-là moi ! cela me repréſente !

(*Elle fait des geſtes devant le miroir.*)

Eh ! mais... oui-dà... je ſuis aſſez plaiſante.

ARIETTE. N°. 14.

Ah ! comme me voilà !
Ah ah ah ah.
Ah ! comme me voilà !

Il faut marcher en cadence
Pour porter ce fardeau-là.
(*Elle fait balancer ſon pannier.*)
Voyez comme il balance!
Rien n'eſt ſi drôle que cela;
Des deux côtés une anſe.
Ah! comme Colas en rira!
Ah ah ah ah.

DORINE.

Il faut prendre un air d'importance;
Et cela très-bien vous ſiéra.

NINETTE.

Mais moi qui toujours ſaute & danſe;
Cet attirail me gênera.
Voyez comme il balance!
Rien n'eſt ſi plaiſant que cela;
Ah ah ah ah,
Des deux côtés une anſe.
Ah! comme Colas en rira!
Ah ah ah.
Ah! comme Colas en rira!

SCENE II.

NINETTE, FABRICE*, DORINE, CLARICE, *Femmes de Chambre.*

FABRICE, *préſentant ſon bras à Ninette très-reſpectueuſement.*

MADAME....

NINETTE.

Quoi ?

FABRICE.

Mon bras....

NINETTE.

Que veut-on que j'en faſſe ?

FABRICE.

Je viens ſervir Madame à titre d'Ecuyer :
Vous devez en marchant ſur moi vous appuyer.

NINETTE.

Je vais bien toute ſeule, & ne ſuis jamais laſſe.

FABRICE.

Cela donne meilleure grace.

NINETTE.

Non, je marcherai bien malgré cet attirail ;
Daignez ſeulement me conduire.

* Fabrice doit jouer cette Scene & la ſuivante avec le ton traînant & affecté de nos petits Agréables.

DORINE, *aux Femmes de Chambres.*

Madame va ſortir, donnez un éventail.

(*Une Femme de Chambre préſente l'éventail à Ninette & ſe retire en faiſant une grande révérence ; les autres en font autant. Ninette les ſalue l'une après l'autre en enchériſſant ſur leurs révérences par gradation ; ſes pieds s'embarraſſent dans la queue de ſa robe ; elle eſt prête à tomber ; Fabrice la retient.*)

SCENE III.

FABRICE, NINETTE.

NINETTE, *préſentant l'éventail à Fabrice.*

A Quoi cela ſert-il ?

FABRICE.

Je vais vous en inſtruire.

NINETTE.

Voyons.

FABRICE.

Pour la décence & pour la volupté,
C'eſt le meuble le plus utile :
Sur les yeux ce rempart fragile
A la pudeur ſemble ouvrir un aſyle,
Et ſert la curioſité.
En gliſſant un regard entre ſes intervalles,
D'un coup d'œil juſte, on peut, en ſûreté,

Obſerver un Amant, critiquer des Rivales;
On peut, par ſon ſecours, en jouant la pudeur,
Tout examiner, tout entendre,
Rire de tout, ſans allarmer l'honneur.
Son exercice eſt ce qu'il faut apprendre.
» Son bruit ſçait exprimer le dépit, la fureur;
» Son mouvement léger, un ſentiment plus tendre.
» L'éventail ſert ſouvent de ſignal à l'Amour,
» Met un beau bras dans tout ſon jour,
» Donne un maintien, quand on ſçait prendre
» Des airs aiſés & naturels,
» Qui tiennent lieu de talens plus réels;
» Enfin entre les mains d'une femme jolie,
» C'eſt le ſceptre de la Folie,
» Qui commande à tous les mortels.

NINETTE.

Tout cela m'eſt fort inutile.
Allons voir la Cour.

FABRICE.

Doucement,
Vous vous trouvez ici dans un autre élément;
L'art de vivre à la Cour eſt un peu difficile:
Je dois vous éclairer; mais ſoyez plus docile.

NINETTE.

Oh! moi, j'y vais tout franchement.

FABRICE.

Mettez dans vos accens plus de délicateſſe.
Entre nous, votre ton eſt un peu villageois:
Vous prononcez trop bien. Il faut dans votre voix
Plus de lenteur & de molleſſe.

NINETTE, *le contrefaisant.*

Faut-il graſſeyer ?

FABRICE.

Quelquefois
Cela ne ſiéd pas mal.

NINETTE.

Vous en donnez l'exemple.
Oh ! tenez, Monſieur l'Ecuyer,
Vous allez très-fort m'ennuyer ;
Je le ſens, plus je vous contemple.

FABRICE.

Cela ne ſe dit pas.

NINETTE.

Mais je le penſe ainſi.

FABRICE.

A la Cour la grande ſcience
Eſt de cacher ce que l'on penſe.

NINETTE.

Comment ! l'on ne dit pas ce que l'on penſe, ici ?

FABRICE.

Non.

NINETTE.

Mais quand on m'ennuie auſſi ?

FABRICE.

On peut le faire entendre avec plus de décence.

NINETTE.

Et comment ?

FABRICE.

Au beſoin l'on a quelque vapeur ;
Par ce ſecret on corrigédie
Les ennuyeux avec douceur.

NINETTE.

Ah ! mon cher Monſieur, je vous prie,
Montrez-moi ce ſecret.

FABRICE.

Pourquoi ?

NINETTE.

Pour vous congédier.

FABRICE, *ricannant.*

Vous êtes....

NINETTE.

Très-ſincère.

FABRICE.

Mais ſouvent les vapeurs produiſent le contraire :
Il faut en diſtinguer l'emploi :
Par leur ſecours, on éloigne, on attire ;
Selon les cas.

NINETTE.

Eh ! bien, apprenez-moi
Ce que c'eſt que vapeurs.

FABRICE.

C'eſt... Madame, à vrai dire,
On n'en ſçait rien. C'eſt un talent, un art
Qui ſert très-à-propos la haine ou la tendreſſe ;
Un déſordre arrangé, qui paroît un hazard :
Mais il faut en cela beaucoup, beaucoup d'adreſſe.
Quand on veut, par exemple, éprouver un Amant,
C'eſt la façon de tomber en foibleſſe,
Avec grace ; avec ſentiment.
Toujours en cet état une Belle intéreſſe.
C'eſt... langueur douce,... étouffement,... ſoupirs
Piége ſubtil dont la fineſſe....

En ſauvant la décence, enhardit les deſirs.

NINETTE.

Tien... C'eſt pour moi trop fin.

FABRICE.

Écoutez.

NINETTE.

Je me laſſe.

SCENE IV.

NINETTE, ASTOLPHE.

NINETTE.

AH! mon Prince, venez, renvoyez-le de grace.

ASTOLPHE.

Vous auroit-il manqué d'égards?

NINETTE.

Oui, c'eſt le plus grand des bavards;
Il me fatigue, il m'embarraſſe.

ASTOLPHE *fait ſigne à Fabrice de s'éloigner, & dit à Ninette :*

Vous avez du chagrin?

NINETTE.

Oui; je n'en aurois pas,
Si je voyois ici Colas.
Vous m'aviez promis...

ASTOLPHE.

Quoi! vous y penſez encore?
Souvenez-vous qu'un Prince vous adore.
Laiſſez-lui du moins quelque eſpoir,
Et ſongez qu'il pourroit uſer de ſon pouvoir.

NINETTE.

ARIETTE. N°. 15.

Donnez-moi deux cœurs
Par votre pouvoir ſuprême,
Donnez-moi deux cœurs.
Et s'il faut que je vous aime,
Vous ſerez aimé de même ;
Je n'ai qu'une ame,
C'eſt pour Colas ; je n'ai qu'une ame
Qui ne peut partager ſa flâme.

ASTOLPHE.

Seul il régne ſur votre ame !

NINETTE.

Je n'ai qu'une ame...

ASTOLPHE.

Et vous mépriſez ma flâme !

NINETTE.

Enſemble. Toujours fidelle à mes ardeurs.

ASTOLPHE.

Rien n'eſt égal à mes ardeurs.

NINETTE.

Donnez-moi deux cœurs
Par votre pouvoir ſuprême ;

Enſemble. Et vous ſerez aimé de même.

ASTOLPHE.

Ah ! que ne ſuis-je aimé de même !

Vous allez voir Colas ; j'eſpère qu'en ce jour
Vous mettrez entre nous un peu de différence.
(*Aſtolphe fait ſigne à pluſieurs perſonnes de ſa ſuite d'approcher, & leur dit en montrant Ninette :*)
Qu'on étale à ſes yeux la pompe de ma Cour.
Que chacun pour Ninette ait de la déférence,
Et que ſon Amant vienne.
(*Deux Ecuyers donnent le bras à Ninette, qui ſort en ſautant.*)

SCENE V.

ASTOLPHE, FABRICE.

FABRICE.

Est-ce agir prudemment ?

ASTOLPHE.

Oui, par ce moyen la Comteſſe
Soupçonnera moins ma tendreſſe :
Elle croira que, par amuſement,
J'introduis à la Cour Ninette & ſon Amant.
Par ce moyen encor, je ſatisfais Ninette ;
Elle m'en ſçaura gré ; ma tendreſſe diſcrette
Veut gagner ſon cœur pas à pas.
Il faut, lorſque l'on aime, oublier ſa puiſſance.
Si j'employois la violence,
Je ravirois ce cœur & ne l'obtiendrois pas ;
Une modeſte réſiſtance
Prépare le bonheur, & le rend plus parfait ;

Déja ç'en eſt un, en effet,
Que de jouir de l'eſpérance.
Otez à l'homme ſes deſirs,
Vous le privez de ſes plaiſirs.

FABRICE.

Mais c'eſt chercher à prolonger ſa peine.

ASTOLPHE.

Je ſens qu'il eſt flatteur de vaincre des refus.
Un obſtacle en Amour eſt un attrait de plus.
Que l'on cherche Colas, qu'en ces lieux on l'amene.

SCENE VI.

ASTOLPHE.

ARIETTE. N°. 16.

VIENS, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur;
D'un ſort plein de douceur
Flatte mon ame.
Viens, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur, (*bis.*)
Promets-moi le bonheur
D'être bientôt Vainqueur,
De l'objet qui m'enflâme,
Qui m'enflâme.
Viens, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur,

Promets-moi le bonheur (*bis.*)
D'être bientôt vainqueur
De l'objet qui m'enflâme.
Eſpoir flatteur,
Viens enivrer mon cœur;
Eſpoir flatteur,
Viens enivrer mon cœur.

SCÈNE VII.

ASTOLPHE, NINETTE.

NINETTE.

AH! que c'eſt beau! que de dorures,
De peintures, de bigarrures!

ASTOLPHE.

Hé! bien, que penſez-vous à préſent de la Cour?
N'a-t-elle pas de quoi vous plaire?

NINETTE.

Des merveilles c'eſt le ſéjour.
Tout change ici de caractère.
Les hommes y ſont différens.
Je viens de rencontrer le Seigneur d'un Village
De notre voiſinage;
Ce Gentillâtre altier, qui ſur les Payſans
Rouloit les yeux, levoit la canne,
Dans la foule des Courtiſans,

Il s'abbaiſſe & fait la cane.
Pourquoi ſont-ils ſi complaiſans,
Tous ces Maîtres ſi fiers qu'au village on redoute ?
La Cour, en les changeant, les rend-elle meilleurs ?
Non, s'ils ſont bien ici, ſans doute
C'eſt pour avoir le droit de faire mal ailleurs.

ASTOLPHE.

Avec plaiſir je vous écoute.

NINETTE.

J'ai vû de toute part de beaux petits objets,
A talons rouges, en plumets :
Ne ſont-ce pas des femmes en épées ?
J'ai vû trotter auſſi de gentilles Poupées,
Qui portent de petits collets.
Ah ! que de plaiſans perſonnages !
Crainte de déranger l'ordre de leurs viſages,
Ils parlent tous comme des flageolets,
Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages
Nous n'avons jamais vû de ces colifichets.
Et puis, j'ai vû de graves freluquets,
Noirs par devant, blancs par derriere,
Qui faiſoient tout avec manière ;
Et de jolis vieillards coquets,
Qui ſembloient marcher en cadence.
L'un d'eux, d'un air de complaiſance,
Pour m'examiner de plus près,
Juſques ſous mon menton s'approche,
En tirant un œil de ſa poche.
Elle eſt charmante ! adorable ! eh ! mais, mais....

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Tous ces Seigneurs vous ont fait politeſſe.

NINETTE.

Oui, oui!...

ASTOLPHE.

Comment! quelqu'un a-t-il manqué?...

NINETTE.

Oh! tout en me faiſant careſſe,
De moi l'on s'eſt très-bien moqué.

ASTOLPHE.

Vous les verrez bientôt pleins d'ardeur & de zèle
Inventer pour vous des plaiſirs,
Dans vos yeux chercher vos deſirs:
Je leur ſervirai de modele.

SCENE VIII.

EMILIE, ASTOLPHE, NINETTE.

EMILIE.

C'Est un triomphe digne d'elle;
Je dois rendre moi-même hommage à ſes appas.

NINETTE.

Ah! Madame, vous voulez rire.

ASTOLPHE, *à Emilie, d'un air embarraſſé.*

Madame...

EMILIE.

Ne vous gênez pas.

Si je vous nuis, je me retire.

NINETTE.

Reſtez, nous n'avons point de ſecrets entre nous.

ASTOLPHE, *à Emilie.*

Rien ne peut démentir mes ſentimens pour vous.

NINETTE.

Le Prince a des bontés dont je ne ſuis pas digne.

ASTOLPHE, *bas à Ninette, lui faiſant ſigne de ſe taire.*

Ninette.

NINETTE.

Quoi ?

ASTOLPHE, *à Emilie.*

Madame...

EMILIE.

Eh ! laiſſez-la parler.

(*A Ninette.*)

Eh bien ?

NINETTE.

Oh ! non : le Prince me fait ſigne.

ASTOLPHE.

Qui ? Moi !

EMILIE, *au Prince.*

Ceſſez de vous troubler :
Je ne viens point vous traiter de volage.

NINETTE.

Ah ! le Prince eſt ſon amoureux ;
Je le vois bien. Ici l'on a donc l'avantage
De partager ſon cœur à deux ?
C'eſt encore un plaiſant uſage !
Le Prince m'aime auſſi vraiment :
Il me l'a bien juré.

EMILIE, *Ironiquement au Prince.*
Ce n'étoit qu'une feinte,
Une plaiſanterie.
ASTOLPHE, *embarraſſé.*
Eh ! mais . . . aſſurément.
NINETTE, *à Emilie.*
Allez, n'ayez aucune crainte ;
De mon côté, j'aime Colas.
ASTOLPHE, *regardant Ninette & Emilie.*
Oui ... je le fais venir ... ainſi ne croyez pas...
EMILIE.
Je ne crois rien : je vous rends trop juſtice
Pour vous ſoupçonner.
ASTOLPHE.
(*A part.*)
Quel ſupplice !
(*Bas à Emilie.*)
Je croyois que ces Payſans,
Par leur ſimplicité ruſtique,
Feroient avec nos Courtiſans
Des contraſtes aſſez plaiſans.
(*Bas à Ninette, qui s'eſt approché pour l'écouter.*)
Ne dites mot.
EMILIE, *avec un ris forcé.*
Ah ! la choſe eſt unique !
Nous allons bien nous amuſer.
Voyons, voyons ; faiſons-la donc jaſer.
(*A Ninette.*)
Aimez-vous bien la Cour, mon petit cœur ?
Hem ?
NINETTE, *au Prince.*
Faut-il répondre, Seigneur ?

ASTOLPHE, *d'un air inquiet.*

Eh!... comme il vous plaira.

NINETTE.

Eh bien, je ſuis très-laſſe,
Puiſqu'il faut parler net, de ce pays maudit,
Où ſans affaire on ſe tracaſſe;
Où l'on mange ſans appétit;
Où ſans dormir on reſte au lit;
Où, pour s'étouffer, on s'embraſſe;
Où poliment on ſe détruit.
(*A Emilie qui rit.*)
Où d'un air triomphant on rit
Pour cacher un ſecret dépit;
Où la gaieté n'eſt que grimace;
Où le plaiſir n'eſt que du bruit.

ARIETTE. No. 17.

Dans nos prairies
Toujours fleuries,
On voit ſourire
Un doux zéphire:
Le vent dans la plaine
Suſpend ſon haleine;
Mais il s'excite
Sur les coteaux
Sans ceſſe il agite
Les orgueilleux ormeaux:
Il s'irrite,
Sans ceſſe il agite
Les ormeaux.

Comme nos fleurs
Dans nos aſyles,
On voit nos cœurs
Toujours tranquilles ;
Mais comme un feuillage
Qu'un vent ravage,
Vos cœurs ſont agités,
Vos cœurs ſont tourmentés.
Dans nos aſyles
Nos cœurs tranquilles,
Par les Amours ſont toujours careſſés ;
Toujours bercés,
Toujours careſſés.

EMILIE.

Elle a de l'eſprit comme un Ange :
Cette fleur vous va mal ; venez que je l'arrange.

NINETTE.

Ahi, ahi ; qu'elle aille bien ou mal,
Madame, cela m'eſt égal,
Et je ne cherche point à plaire.

EMILIE.

Elle eſt divine !
Voyons donc, que je l'examine.

ARIETTE. N°. 33.

EMILIE, *avec ironie.*

Quelle aiſance ! quelle grace !
Que ſon air a de grandeur !
Qui, Madame nous efface :
Ah ! quels traits ! quel air vainqueur !

Marchez, ma Mie,
Elle eſt jolie,
(*Elle fait tourner Ninette qui la repouſſe du coude.*)
Et très-polie.
C'eſt en honneur.
Je l'admire !

ASTOLPHE, *à part.*

Quel martyre !

EMILIE, *au Prince.*

Pourquoi rire ?
Son air engage :
Allons, Seigneur ;
Offrez l'hommage
De votre cœur.

ASTOLPHE,

Épargnons-la, Madame.

EMILIE, *d'un air de pitié.*

Oui, C'eſt pourtant dommage
Qu'elle s'en retourne au Village.
N'eſt-ce pas demain qu'elle part ?

NINETTE.

Non, non ; ce ſoir tout au plus tard.

EMILIE.

Laiſſons-la donc ſonger à ſon voyage,
Surtout à ſon ami Colas.

(*Au Prince, qui paroît plongé dans la rêverie.*)

Prince, j'accepte votre bras.

(*A Ninette, en riant.*)

Adieu, ma Petite, ah, ah, ah.

(*Elle ſort avec le Prince.*)

NINETTE, *la contrefaiſant.*

Adieu, ma Petite, ah, ah, ah,
Le beau ſujet de rire que voilà!
Qu'elle garde ſon Prince, on n'en a point envie;
On ne l'a pas été chercher.
(*En pleurant.*)
Je n'ai rien à me reprocher;
Qu'on me laiſſe partir, & j'en ſerai ravie.
Voyez! eſt-ce ma faute, à moi?
Si Colas me manquoit de foi,
Au lieu de plaiſanter comme elle,
Et d'aller rire au nez des gens,
J'en mourrois de douleur; mais qu'eſt-ce que j'entends?
Ah! c'eſt Colas, c'eſt lui; qu'il va me trouver belle!
Voyons s'il me reconnoîtra
Sous ces beaux ajuſtemens-là.

(*Elle ſe retire dans le fond du Théâtre pour obſerver Colas.*)

SCENE IX.

COLAS, NINETTE.

COLAS, *en habit de Courtiſan, entre bruſquement ſur la Scene, comme s'il étoit pourſuivi.*

ARIETTE. N°. 20.

MAUDITE race!
Laiſſez de grace
Les gens en paix.
Ah! quel déſordre!
Cinquante freluquets,
Comme autant de roquets,
Cherchant à mordre,
Sont contre moi lâchés....
(*Se retournant du côté de la cantonade.*)
Ah! ſi vous m'approchez....
L'un viant me tirer mon chapeau,
Et l'autre mon manteau;
Ils m'ont quaſiment écrâſé;
Je ſuis briſé.
Maudite race!
Laiſſez de grace
Les gens en paix.
Ah! quel déſordre!
Cinquante freluquets,
Comme autant de roquets,
Cherchant à mordre,

Sur moi ſont accourus ;
Je n'en puis plus.
Je perds haleine :
Ça n'eſt, morguène,
Ni bien, ni beau ;
Celui-ci tire mon manteau ;
Et l'autre mon chapeau ;
Je ſuis pouſſé,
Preſſé,
Jetté,
Balotté ;
Ils m'ont quaſiment écrâſé ;
Je ſuis briſé. (*bis.*)

SCENE X.

NINETTE, COLAS.

NINETTE.

APprochons-nous. Colas, Colas !

COLAS.

Que me veut cette Dame ?

NINETTE, *à part.*

Oh ! la bonne aventure !
Colas ne me reconnoît pas,
Avec ma beauté de peinture.

COLAS.

Comme elle me regarde !

NINETTE, *à part.*

Éprouvons ſon amour.

(*Elle baiſſe ſa coëffe, ſe couvre le viſage de ſon éventail, & joue cette Scene en contrefaiſant ſa voix & en graſſeyant.*)

Quel ſujet, s'il vous plaît, vous améne à la Cour ?

COLAS.

J'y vians chercher Ninette.

NINETTE.

Hem ! Ninette ?

COLAS.

Oui, Madame;

Une fille d'honneur, qui doit être ma femme,
Et qui m'a planté là.

NINETTE.

Cela ne convient pas.

COLAS.

Nenni, morgué.

NINETTE.

Mais ce doit être
Le moindre de vos embarras.
Fait comme vous, on eſt touzours le maître
De faire un meilleur ſoix.

COLAS.

Mais ... chacun vaut ſon prix.

NINETTE.

Beaucoup vous traiteroient avec moins de mépris,
Et ze vous le dis en amie.

COLAS.

Oh ! c'eſt trop. ...

NINETTE.

Ze vous veux du bien.

COLAS.

Comment ! ſans me connoître ?

NINETTE.

Oh ! cela n'y fait rien.
Vous avez certain air de phyſionomie....

COLAS.

Madame, en vérité....

NINETTE.

Qui s'annonce très-bien.

COLAS.

Oh ! quant à ç'tégard-là ! Tredame !...

NINETTE.

Beaucoup de politeſſe.

COLAS.

Oh ! ventregué, Madame,
Je ne fais rien que mon devoir ;
On ſçait bien qu'il faut en avoir
Quand on parle avec une femme.

NINETTE.

Vous êtes Zentilhomme ?

COLAS.

Oh !

NINETTE.

Ze m'en apperçois.

COLAS.

Eh ! mais.... un peu.

NINETTE.

Vous êtes bien modeſte.

COLAS.

Oui, Gentilhomme Villageois.

NINETTE.

Oh ! vraiment, c'eſt l'être de reſte,

Et vous méritez bien que l'on vous protéze.

COLAS, *à part.*

Ouais!
Cette Dame m'en veut, je crois.

NINETTE.

Oui, vous ſerez ma créature.

COLAS, *à part.*

On m'avoit bien dit qu'à la Cour,
Quand on ſçavoit préſenter ſa figure,
On faiſoit bien du chemin en un jour.

NINETTE.

ARIETTE. N°. 21.

Qu'il a de zentilleſſe!
A vous on s'intéreſſe;
Si vous cercez ici fortune,
Mon cer enfant, ze vous en promets une.
Mais quelle vapeur importune
(*Elle porte la main à ſa tête pour ſe cacher à Colas qai veut la regarder.*)
Soudain vient me ſaiſir!
Daignez me ſoutenir,
Ze tombe en foibleſſe;
(*En tirant ſa coëffe ſur ſon viſage.*)
Le zour, le zour me bleſſe.
Mon cœur ... mon cœur me laiſſe.
Ze vais mourir;
La ſaleur m'aſſomme.
(*Elle s'évente pour empêcher Colas de l'examiner.*)
Ah! le beau petit homme!
Lui ſeul, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir:
Oui, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.

Ah ! ze tombe en foibleſſe ;
Le zour ... le zour me bleſſe ;
Mon cœur ... mon cœur me laiſſe,
Mon cœur ... mon cœur me laiſſe,
Zé vais mourir ;
La ſaleur m'aſſomme.
Ah ! le beau petit homme !
Lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.
Si vous cercez fortune,
Ze vous en promets une ;
Mais quelle vapeur vient me ſaiſir !
Daignez me ſoutenir.
Ah ! la ſaleur m'aſſomme !
Ze vais mourir.
Ah ! le beau petit homme !
Lui ſeul, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.

COLAS.

Vous plaît-il que je vous délace ?

NINETTE.

Non, non ; ze me ſens mieux.

COLAS.

Que faut-il que je faſſe ?
Parlez.

NINETTE.

Il faut ... m'aimer un peu ;
En rouziſſant, ze vous en faits l'aveu.
(*En regardant à travers les bâtons de ſon éventail.*)
Si vous voulez, votre fortune eſt faite.

COLAS, *à part.*

Faiſons ſemblant d'aimer cette coquette.

NINETTE, *à part.*

Il balance.

COLAS, *à part.*

Morgué, ça fera de l'éclat.

NINETTE, *à part.*

Je commence à douter de ton amour, ingrat.

COLAS, *à part.*

Je ne veux qu'allarmer Ninette,
Et le dépit me la ramenera.

NINETTE, *à part.*

Voyons juſqu'où la choſe ira.

(*A Colas.*)

Eh ! bien, conſentez-vous à ce que ze propoſe ?
Donnez-moi votre main.

COLAS.

Oh ! Madame... je n'oſe...

NINETTE.

Quoi ! vous faites l'enfant ! allons.

COLAS.

Morgué... la v'là.

NINETTE, *reprenant ſa voix naturelle, & rejettant ſa coëffe en arriere.*

Ah ! traître ! je t'attendois là.
Reconnois ta Ninette.

COLAS.

Oh ! Ninette !

NINETTE.

Oui, c'eſt elle.
Eſt-ce ainſi que tu m'es fidèle ?

COLAS.

Oh ! jarnigué, qui pouvoit croire ça ?

ARIETTE. No. 22.

NINETTE.

Une Dame
Vous enflâme !
Vous voulez l'avoir pour femme !
Mais vraiment ! c'eſt fort bien fait.
C'eſt fort bien fait.

COLAS.

Pour toi ſeule je m'enflâme,
Je ne veux que toi pour femme.
Ton dépit eſt ſans ſujet ;
Voici le fait, voici le fait.

NINETTE.

Quoi ! ton cœur connoît l'impoſture !

COLAS.

Je te jure....

NINETTE.

Peux-tu croire que j'endure
Cette injure ?

COLAS.

Oh ! je t'aſſure,
Oui, je te jure....

NINETTE.

Je ſçaurai venger l'injure.

ENSEMBLE.

NINETTE. COLAS.
J'agirai comme tu fais ; Ma Ninon, faiſons la paix ;
Je te quitte pour jamais. Tu ne te plaindras jamais.

NINETTE.

Une Dame...

COLAS.

Sur mon ame...

NINETTE.

Vous enflâme !

COLAS.

Sur mon ame...

NINETTE.

La richeſſe...

COLAS.

Je t'aſſure...

NINETTE.

Intéreſſe.

COLAS.

Je te jure...

NINETTE.

Pour elle Colas me laiſſe !

COLAS.

Laiſſe-moi dire.

NINETTE.

Il prend goût à la Nobleſſe !

COLAS.

Je vais t'inſtruire :
Oui, crois-moi,
Je n'aime rien que toi ;
Non, rien que toi.

NINETTE.

Ah ! parjure !

COLAS.

Ceſſe ta plainte.

NINETTE.

Quelle injure !

COLAS.

C'eſt une feinte.

ENSEMBLE.

NINETTE.
J'agirai comme tu fais ;
Je te quitte pour jamais.

COLAS.
Tu ne te plaindras jamais,
Non, non, jamais.

COLAS.

COLAS.

Je t'aſſure....
Je te jure....

NINETTE.

Paroles
Frivoles!

ENSEMBLE.

NINETTE.	COLAS.
Je te quitte pour jamais;	Je ne changerai jamais;
J'agirai comme tu fais,	Non, non, jamais;
Et je te quitte pour jamais.	Faiſons la paix.

(*Ninette ſe retire, Colas la ſuit.*)

SCENE XI.

ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

AH! Ninette, arrêtez... La cruelle m'évite!
Fabrice, empêche ſon départ:
Que du moins quelques jours plus tard...

FABRICE.

Qu'eſperez-vous?

ASTOLPHE.

Que ſçais-je! eh! va donc au plus vîte.
Écoute, ne fais point un éclat indiſcret.
L'obſtacle rend encor ma tendreſſe plus forte;
Parle à Ninette, & fais en ſorte
Qu'elle m'accorde un entretien ſecret.

SCENE XII.

ASTOLPHE.

QUE je viens de ſouffrir du tourment d'Emilie!
Je l'ai vû ſoupirer & dévorer des pleurs!
Lui cauſerai-je encor de nouvelles douleurs?
Mais ſi je perds Ninette, il y va de ma vie.
Ah! l'Amour à ſon gré diſpoſe de nos cœurs.

ARIETTE. N°. 19.

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand il voit regner ſur l'onde
La nuit profonde;
Le vent s'augmente,
Il perd l'eſpoir:
Ainſi mon cœur, qu'Amour tourmente,
Eſt agité,
Eſt emporté
Par ſon pouvoir.

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand l'onde
Dans la nuit gronde;
Le vent s'augmente,
Il perd l'eſpoir.
Ainſi mon cœur, qu'Amour tourmente,
Eſt agité,
Eſt emporté
Par ſon pouvoir.

SCENE XIII.

ASTOLPHE, FABRICE.

FABRICE.

SEIGNEUR, Seigneur, bonne nouvelle :
Ninette & Colas ſont brouillés,
Ninette, en ſanglottant, m'a conté la querelle ;
J'ai vû dans ſes beaux yeux mouillés
Éclater ſon dépit.

ASTOLPHE.

En quel endroit eſt-elle ?

FABRICE.

La Comteſſe lui parle.

ASTOLPHE.

O ciel !

FABRICE.

Ne craignez rien.
Ninette s'en tirera bien.
A cette gentille Bergere
J'ai propoſé le rendez-vous ;
C'eſt avec un plaiſir ſincere
Qu'elle l'accepte.

ASTOLPHE.

Ah ! qu'il me ſera doux ! ...

FABRICE.

Elle viendra bientôt, je puis vous en répondre.
Elle veut qu'en ſecret, témoin de l'entretien,

Colas entende tout ; elle veut le confondre,
L'accabler, ſe venger.

ASTOLPHE.

Fort bien.
Il faut, d'un air de confidence,
Avertir à l'inſtant Colas.

FABRICE.

Oh ! j'ai tout préparé. Le voici qui s'avance.
A ſes yeux ne vous montrez pas.
(*Ils ſe retirent.*)

SCENE XIV.

COLAS, *ſeul.*

ARIETTE. No. 26.

OU Ninette eſt-elle ?
En vain je l'appelle.
Je cherche, je guette :
Ninette, Ninette,
Hélas ! tu me fuis !
Par mon imprudence,
Mon extravagance,
Je perds ce que j'aime ;
J'ons cauſé moi-même
La peine où je ſuis.
Sort cruel, achève
D'accabler mon cœur.
Colas, on t'enlève

Tout ton bonheur ;
Creve, creve, creve, creve,
De déſeſpoir & de douleur.

Je ne puis croire encor ce qu'on vient de m'apprendre.
Ninette avec le Prince en ces lieux doit ſe rendre,
En ſecret ! ſans témoins ! ſi ces rapports ſont vrais,
Cruelle, dans ma rage il faudra que j'éclate ;
Oui, je t'appellerai traîtreſſe, indigne, ingrate,
Et puis j'irai me pendre, & puis après...
Tu ne me reverras jamais.
Elle vient ! ah ! ſeroit-elle coupable ?
Avant de faire aucun éclat.
Cachons-nous là-deſſous. Comme le cœur me bat !
(*Il ſe cache ſous la table.*)

SCENE XV.

COLAS, NINETTE.

NINETTE.

COLAS s'eſt mis ſous cette table ;
Il va ſçavoir bientôt de quoi je ſuis capable.
Voici le Prince.

COLAS, *ſous la table.*

Ah ! je ſuis mort.
Pour ſéduire ſon cœur, on a jetté queuqu'ſort ;
Car c'eſt ici le pays des magies.
Écoutons ſans faire de bruit.
(*Ninette éteint les lumieres.*)

SCENE XVI.

ASTOLPHE, NINETTE, COLAS.

ASTOLPHE, *à Ninette.*

QUoi ! vous éteignez les bougies !

NINETTE.

Oh ! n'en eſperez rien : qu'il faſſe jour ou nuit,
Mon cœur eſt bien gardé, je n'ai pas plus à craindre.

COLAS, *à part.*

Fort bien ; juſqu'à préſent, je n'ons pas à nous plaindre.

ASTOLPHE.

Vos plus ſimples deſirs reglent ma volonté ;
Mais pourquoi cette obſcurité ?

NINETTE.

Pourquoi ? Votre belle Emilie,
Fâchée au dernier point qu'on me trouve jolie,
Eſpionne ſans ceſſe & pourroit nous troubler :
Sans contrainte, à préſent, nous pouvons nous parler.
Voyons : qu'avez-vous à me dire ?

ASTOLPHE.

Vous ſçavez où tendent mes vœux.
Vous vous plaiſez à cauſer mon martyre.

COLAS, *à part.*

La parjure !

NINETTE, *bas, du côté de Colas.*

Jure.

(*Haut au Prince.*)

Aimez-vous de même ?

ASTOLPHE.

J'aime, j'aime.

Ce moment fixe mes amours,

Et pour toujours.

EMILIE, *à part.*

Toûjours ?

ASTOLPHE.

Toûjours.

NINETTE.

Toûjours ?

ASTOLPHE.

Toûjours.

L'ardeur que je fais paroître...

EMILIE, *à part.*

Traître !

NINETTE, *au Prince.*

Et peut-être un goût fantaſque.

COLAS, *à part.*

Maſque !

ASTOLPHE.

Soyez, d'une ardeur ſi pure,

Sûre.

NINETTE, *à part, riant.*

Ah, ah, ah ; j'étouffe.

COLAS, *à part.*

Ouffe, ouffe.

ASTOLPHE, *toujours à Emilie ; croyant parler à Ninette.*

Ah ! n'ayez plus de rigueurs :
Pour vous je meurs.

EMILIE, *à part.*

Je meurs.

COLAS, *à part.*

Je meurs.

NINETTE, *à part, & riant.*

Je meurs.

(Elle quitte la Scene en ſe retenant de rire.)

COLAS, *à part.*

Je meurs.

ASTOLPHE.

Vous allez donc enfin couronner ma tendreſſe ?
A ce bonheur me ſerois-je attendu ?

COLAS, *bas, ſous la table.*

Ah ! parfide ! ah ! traîtreſſe !
Elle ne dit plus rien. Je ſuis ... je ſuis pardu.

ASTOLPHE.

Mais nous devons ménager la Princeſſe ;
Je ne vous cache point qu'elle ſçait m'attendrir :
Je l'aime, je la plains, ſon état m'intéreſſe.

(Emilie ſoupire.)

O Dieux ! je vous entends gémir !

COLAS, *à part, ſortant de deſſous la table.*

Morgué, j'allons faire vacarme.

ASTOLPHE.

Si la Princeſſe vous allarme,
Je vous promets....

(*Emilie retire ſa main que le Prince veut baiſer.*)

Pourquoi retirer votre main ?
Je jure à vos genoux...

(*Il ſe jette aux genoux d'Emilie qu'il prend toujours pour Ninette.*)

SCENE XIX *& derniere.*

ASTOLPHE, EMILIE, COLAS, NINETTE.

Ninette reparoît au milieu du Théâtre avec deux lumieres dans le moment que le Prince eſt aux genoux d'Emilie.

ASTOLPHE, *ſe relevant avec précipitation.*

Ciel ! qui s'offre à ma vue !

COLAS.

Oh ! morguéne, ai-je la berlue ?

NINETTE, *au Prince.*

Je viens pour prendre part à votre heureux deſtin.

EMILIE, *au Prince, qui paroît interdit.*

Certaine de votre inconſtance,
En reproches, Seigneur, j'aurois droit d'éclater ;

Mais que ſert-il de m'irriter ?
J'ai perdu votre cœur, je n'ai plus d'eſpérance.

COLAS.

Ah ! je reviens de loin.

NINETTE, *après avoir poſé les lumieres ſur la table, préſente la main à Colas, en lui diſant :*

Songe à te corriger :
Touche-là ; c'eſt ainſi que je ſçais me venger.

EMILIE, *au Prince.*

Je dois vous épargner....

(*Elle veut ſe retirer ; le Prince la retient.*)

ASTOLPHE.

Demeurez, Emilie.
Nos cœurs ne ſont point faits pour être ſéparés ;
En rendant la lumiere à mes ſens égarés,
Ninette, il eſt vrai, m'humilie ;
J'aurois plus à rougir de ne pas l'imiter.
Son exemple doit m'exciter ;
Que dès ce jour l'hymen nous lie,
Si mes feux rallumés ſont dignes de retour.

EMILIE *au Prince, avec ſentiment.*

L'Amour doit excuſer les erreurs de l'Amour.
(*A Ninette vivement.*)
Ninette, que je vous embraſſe.

NINETTE.

Ah ! Madame, c'eſt trop de grace.

EMILIE.

Puis-je aſſez vous récompenſer ?

NINETTE.

Vous pouvez vous en diſpenſer ;
De Colas ſeul j'attends ma récompenſe.

COLAS, *à Ninette.*

Tu peux bien y compter. Partons en diligence.
J'allons nous marier, voilà le vrai bonheur :
Pour être heureux, faut-il tant de myſteres ?
[*Au Prince.*]
Ça nous ſuffit. Stapendant, Monſeigneur,
Ne vous amuſez plus à chaſſer ſur nos terres.

ASTOLPHE.

Mes enfans, aimez-vous en paix :
Rien ne bornera mes bienfaits.
[*A Emilie.*]
» Voici l'inſtant où mon bonheur commence :
» Il eſt doux d'être aimé d'un cœur dans l'innocence,
» Qui ne doit ſes attraits qu'à la ſimplicité ;
» Mais, au ſein des grandeurs, un cœur ſans impoſ-
» ture,
» Que l'Art a cultivé, ſans nuire à la Nature,
» Eſt d'un prix bien plus cher pour ma félicité.

QUATUOR. N°. 35.

NINETTE *à Colas*, COLAS *à Ninette*, EMILIE *au Prince*, ASTOLPHE *à Emilie.*

Toute mon ame
Pour {toi / vous} s'enflâme.

Ce jour {te / me / vous} prouve
Mon } ardeur,
Mon }
Et je retrouve

Mon bonheur.
Que la tendreſſe
Toujours renaiſſe,
Dans { notre / votre } cœur. (*fin.*)

NINETTE *à Colas*, & ASTOLPHE *à Emilie.*

Que tout rappelle
L'amour fidele;
Que tout rappelle
Ses doux attraits,
Et pour jamais.
Après les larmes,
Et les allarmes,
De nouveaux charmes
Feront toujours regner la paix.

TOUS LES QUATRE, *comme ci-deſſus.*

Toute mon ame, &c.

Fin du ſecond & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre repréſente une magnifique Salle de Bal, ornée de Buffets, de Torcheres & de Girandoles.

ASTOLPHE & EMILIE *paroiſſent dans le fond, ſur une eſtrade : les Courtiſans, ſous différens habits de caractere, ſont rangés des deux côtés.*

On exécute pluſieurs Entrées.

NINETTE & COLAS *reparoiſſent dans leurs habits de Village, &* NINETTE *coupe le Divertiſſement par l'Ariette qui ſuit.* N°. 29.

NINETTE.

LA Cour n'eſt qu'un eſclavage ;
L'avantage
Du Village,
C'eſt de vivre en liberté ;
L'avantage
Du Village
C'eſt de ſuivre la gaieté.
Sous un brillant étalage
Il faut trop de gravité.
J'aime mieux en cotte légere
Folâtrer ſur la fougere.
L'on s'engage
A la Cour dans l'eſclavage,
Et j'en ſors comme un oiſeau de ſa cage.
A préſent que je vais rire,
Que je vais rire de bon cœur !
Ta, la, la, la, la, la, la, lire ;
Je reſpire
Le bonheur. } (*bis.*)

La Cour n'eſt qu'un eſclavage :
L'avantage
Du Village,
C'eſt de ſuivre la gaieté.
La dorure,
La parure
Donne trop de gravité.
L'avantage du Village,
C'eſt de vivre en liberté ;
La dorure,
La parure
Nuit à la légereté ;
L'avantage du Village,
C'eſt de ſuivre la gaieté.

A préſent je n'ai rien qui me pèſe,
A préſent je me ſens à mon aiſe ;
Évitons l'embarras, le tracas, le fracas ;
Suis mes pas, mon cher Colas.
Allons, gai, Colas, donne-moi le bras.
A préſent je n'ai rien qui me pèſe,
A préſent je me ſens à mon aiſe ;
Évitons l'embarras, le tracas, le fracas ;
Suis mes pas, mon cher Colas.
Ta, la, la, donne-moi le bras,
Viens-nous-en, mon ami Colas.

BALLET GÉNÉRAL.

FIN.

ARIETTES.

CENDRILLON,

OPERA-COMIQUE

De Mr. ANSEAUME;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Germain, le 20 Février 1759.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques;
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

CENDRILLON,	Mlle. Villemont.
LA MARAINE,	Mlle. Conſtantin.
LA SŒUR AINÉE,	Mlle. Vincent.
LA SŒUR CADETTE,	Mlle. Deſchamps.
AZOR,	M. La Ruette.
PIERROT,	M. Paran.
UN OFFICIER,	M. Deliſle.
UN SUISSE,	M. Moreau.
CHŒUR DE FEMMES.	

La Scene eſt dans la maiſon de Cendrillon, & enſuite dans le Palais d'Azor.

CENDRILLON.

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

CENDRILLON *ſeule.*

Air : *La ſageſſe eſt de bien aimer.* N°. 1.

DES rigueurs d'un cruel deſtin,
Aurai-je toujours à me plaindre ? } (*bis.*)
Un foible eſpoir me luit en vain,
Je n'en ai pas moins tout à craindre.
Des rigueurs d'un cruel deſtin,
Aurai-je toujours à me plaindre ?

Récitatif. De M. de la Ruette. N°. 2.

J'ai joüi cette nuit du ſpectacle enchanteur,
Qu'étale aux yeux la Cour la plus brillante ;
Un Prince à mes genoux exprimoit ſon ardeur....
Il ne me reſte, hélas ! de toute ma grandeur,
Qu'un ſouvenir qui me tourmente.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

J'apperçois venir ma Maraine,
Sa préſence augmente ma peine ;
A ſes loix j'ai déſobéi ;
Quel reproche elle va me faire !
Seule ſenſible à mon ennui,
Elle me tenoit lieu de mere.

SCENE II.

LA MARAINE, CENDRILLON.

LA MARAINE.

Air : *Le moyen de faire autrement.* Du Peintre amoureux. N°. 3.

AH ! dans quel état je vous voi !
Ne cherchez point d'excuſe ;
Je devine aiſément pourquoi
Vous n'avez point ſuivi ma loi.

CENDRILLON.

Il eſt vrai, j'en ſuis confuſe,
J'en ſuis confuſe.

LA MARAINE.

Ah ! vraiment, je le croi :
Mais pourquoi ce manque de foi,

Ce manque de foi ?
Fillette toujours raiſonne,
Et n'écoute perſonne,
Quand on s'oppoſe à ſon penchant.

CENDRILLON.

Non, non, c'eſt que, ma Bonne,
Je n'ai pas pû faire autrement. (*bis.*)

LA MARAINE.

Il falloit n'en croire que moi ;
Il falloit mieux ſuivre ma loi.

CENDRILLON.

Il eſt vrai, mais ma folie
Eſt bien punie ;
Un moment ! ....

LA MARAINE.

Un moment
Fait effet :
On s'y plaît,
On s'en fait
Un amuſement.

CENDRILLON.

Pardon, ma Bonne,
Pardon, ma Bonne,
Je n'ai pas pû faire autrement.

LA MARAINE.

Oui ! oui !

CENDRILLON.

Pardon, ma Bonne,
Je n'ai pas pû faire autrement. } (bis.)

LA MARAINE.

Air : *Si Diogène étoit réputé ſage.*

Par un effet de mon pouvoir magique,
Pour relever l'éclat de vos appas,
Je vous ai mis un habit magnifique,
Nombreux cortége accompagnoit vos pas.
Je n'éxigeois de votre obéiſſance
Que de ſortir du bal avant minuit ;
Faute d'avoir obſervé ma défenſe,
De mes bontés vous perdez tout le fruit.

CENDRILLON.

Air : *de M. La Ruette.* N°. 4.

Je le ſçais bien,
J'ai tout perdu ;
En moins de rien,
Tout a diſparu :
Que le ſort me traite,
S'il veut, ſans pitié :
Non, je ne regrette
Que votre amitié.

LA MARAINE.

Air : *De tout tems le jardinage.*

Vous me ſerez toujours chere ;
Ne craignez plus ma colere.

CENDRILLON.

Ah! que mon cœur eſt content!

LA MARAINE.

Mais par un aveu ſincere,
Je veux ſçavoir le myſtere
De ce long retardement.

CENDRILLON.

Air : *La Fuſtemberg.*

Vous m'allez gronder encore.

LA MARAINE.

Non, vous dis-je, ne craignez rien;
Il faut bien
M'apprendre ce que j'ignore;
Croyez-moi, c'eſt pour votre bien.

CENDRILLON.

Je n'en doute pas, Madame.
Il faut donc vous ouvrir mon ame.
Qui m'eût dit qu'un bal ....

LA MARAINE.

Hé bien! ce bal?

CENDRILLON.

Dût m'être ſi fatal!

LA MARAINE.

Que vous me cauſez d'allarmes!
Mais, comment donc?
Quelle raiſon, (*bis.*)
Vous fait verſer des larmes?

CENDRILLON.

J'en ai bien ſujet.

LA MARAINE.

Quel eſt ce ſecret ?
Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ?

CENDRILLON.

Air : *D'm'avoir inſtruit de mon bien.*

J'arrivai dans le Palais
D'aiſe tranſportée ;
De tout ce que je voyois,
J'étois enchantée,
Un Prince....

LA MARAINE.

Ah ! nous y voilà.

CENDRILLON.

Un Prince s'eſt trouvé là.

LA MARAINE.

Vous a-t-il fâchée ?
O gué !
Vous a-t-il fâchée ?

CENDRILLON.

Air : *L'honneur dans un jeune Tendron.*

Le connoiſſez-vous ?

LA MARAINE.

Oui, vraiment.

CENDRILLON.

N'eſt-il pas vrai qu'il eſt charmant ?

LA MARAINE.

Si vous voulez même, adorable ;
Laiſſez-là ſon mérite à part ;
Voyons en quoi ce Prince aimable
Auroit pu vous manquer d'égard.

CENDRILLON.

Air : *Les yeux baiſſés par modeſtie.* N°. 5.

Les yeux vers moi tournés ſans ceſſe,
Tendrement il me regardoit,
De ſes regards la douceur & l'yvreſſe
M'inſpiroient ce qu'il reſſentoit. (*bis.*)
A mes côtés eſt une place,
Il s'en ſaiſit ;
Il s'enhardit,
Je m'attendris ;
Je veux le fuir, & je ne puis ;
Je veux fuir & ne puis, (*bis.*)
Je veux le fuir, & je ne puis.
Déjà mon trouble augmentoit ſon audace,
Quand minuit ſonna ;
Et tout finit là.

Air : *Plus inconſtant.*

Comme un éclair, ſoudain je prends la fuite ;
En entendant l'heure qui me chaſſoit ;
On ſe met à ma pourſuite,
Mais en vain on me cherchoit... :

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Je n'étois plus ce qu'ils me croyoient être ;
Ils me voyoient ſans ſuite & ſans éclat ;
Comment, hélas ! m'auroient-ils pû connoître ?
Je m'ignorois moi-même en cet état.

LA MARAINE.

Air : *Le Pont d'Avignon.*

Ce changement n'a rien qui doive vous ſurprendre ;
Je crains plûtôt pour vous un ſentiment trop tendre.

CENDRILLON.

Air : *Dondaine.*

Je ne ſçaurois vous le cacher,
Je ne ſçaurois vous le cacher,
Ce Prince a trop ſçu me toucher ;
Je l'aime, je l'aime :
Le croyez-vous épris pour moi de même ?

LA MARAINE.

Air : *De Joconde.*

Si vous l'aviez trop rebuté, ;

CENDRILLON.

Oh ! non.

LA MARAINE.

Je dois le croire ;
Si vous n'avez rien accordé,
Qui bleſſe votre gloire.

CENDRILLON.

Je ſçais trop ce que je me doi ;
Pour me laiſſer ſurprendre ;
Il n'a rien obtenu de moi,
Que ce qu'il m'a ſçu prendre.

LA MARAINE.

Air : *Des Francs-Maçons.*

Et que vous a-t-il pris ?

CENDRILLON.

Ma Bonne....
Que dire, hélas !

LA MARAINE.

Répondez-moi, je vous l'ordonne ?

CENDRILLON.

Quel embarras !

LA MARAINE.

Et pourquoi donc ces ſots ſcrupules ?
Surtout craignez de me tromper.

CENDRILLON.

Il m'a pris une de mes mules,
Qu'en fuyant j'ai laiſſé tomber.

Air : *Entre l'Amour & la Raiſon.*

Je n'en ai plus qu'une à préſent.

LA MARAINE.

Conſolez-vous, ma chere Enfant,
On peut réparer ce dommage ;
Au fond je n'y vois pas grand mal.
Que de Beautés ſortant du Bal
Ont ſouvent perdu davantage !

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Vos Sœurs en reviennent ſans doute,
Ce bruit annonce leur retour ;
Rentrez, & quoi qu'il vous en coûte ;
Tâchez de vaincre votre amour.

(*Elles ſortent.*)

SCENE III.

LES DEUX SŒURS.

L'AINÉE.

Air : *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

RIEN, en vérité n'eſt ſi plaiſant ;
Nos appas ont fait fortune aſſurément ;

Rien, en vérité, n'eſt ſi plaiſant.
A chaque moment,
C'étoit nouveau Galant.
Ce gros Caiſſier qui croyoit me connoître,
M'a-t-il tenu des propos aſſez doux?

LA CADETTE.

Ce Sénateur, en léger Petit-Maître,
M'a-t-il aſſez étalé ſes bijoux?
Rien, en vérité, n'eſt ſi plaiſant;
Nos appas ont fait fortune aſſurément:
Rien, en vérité, n'eſt ſi plaiſant.
A chaque moment,
C'étoit nouveau Galant.

Air: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais cela ne me touche guere;
Je dédaigne de tels objets.

L'AINÉE.

Sans crainte de paſſer pour fiere,
Je porte plus haut mes projets.
Le deſtin qui pour moi s'apprête
Flatte mon cœur ambitieux.

LA CADETTE.

Une plus illuſtre Conquête
Peut ſeule contenter mes vœux.

L'AINÉE.

Air: *Avec un air de myſtere.*

Un Amant pour moi ſoupire,

Dont je dois taire le nom.

LA CADETTE.

Quelqu'un, que je n'oſe dire,
De ſon cœur m'a fait le don.

L'AINÉE.

Mais à t'en faire un myſtère,
Mon amitié ſouffriroit.

LA CADETTE.

Pour une Sœur auſſi chere,
Puis-je avoir quelque ſecret?

L'AINÉE.

Air : *Tout conſiſte dans la maniere.*

Si j'obtiens ce que je déſire,
Vous en ſentirez les effets.

LA CADETTE.

Si j'atteins le but où j'aſpire,
C'eſt pour combler tous vos ſouhaits.

L'AINÉE.

Oui, diſputons cet avantage
Entre nous deux;
Le bonheur qu'ainſi l'on partage
Se goûte mieux.

LA CADETTE.

Air : *Tomber dedans.*

Quel eſt ce captif glorieux,

Qu'Amour met en votre puiſſance ?

L'AINÉE.

Quel eſt cet Amant dont les feux
Enflent ſi fort votre eſpérance ?

LA CADETTE.

Devinez.

L'AINÉE.

Non, dites-le moi.

LA CADETTE.

Ma chere, c'eſt le Fils du Roi.

L'AINÉE.

Le Fils du Roi !
Le Fils du Roi !

LA CADETTE.

Et oui vraiment, le Fils du Roi!

L'AINÉE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

La conquête eſt glorieuſe !

LA CADETTE.

Ne ſuis-je pas bien heureuſe ?
Il veut me donner ſa foi,
C'eſt votre tour à me dire,
Quel Amant ſuit votre empire.

L'AINÉE.

C'eſt, ma Sœur, le Fils du Roi.

LA CADETTE.

Air : *Dieu des Amans.*

Le Fils du Roi !
Vous raillez, je croi !

L'AINÉE.

Non, vraiment ; rien n'eſt plus véritable.

LA CADETTE.

Je n'en crois rien.

L'AINÉE.

Moi, je le crois bien ;
Votre avis ne détruit pas le mien.
Vous êtes fort aimable,
J'en conviendrai ; mais,
Malgré tous vos attraits,
Croyez qu'on eſt capable,
Quand l'on le voudra,
D'effacer ces traits là.

LA CADETTE.

Ce n'eſt pas vous.

L'AINÉE.

Ce ſera moi.

LA CADETTE.

Mais il faut être de bonne foi :
Juſqu'à préſent votre beauté,
En vérité,
N'a point trop éclaté.

L'AINÉE.

Petite impertinente !

LA CADETTE.

Eh ! bien, j'avouerai,
Par-tout je publierai,
Que vous êtes charmante ;
Sûre qu'en ce point,
On ne me croira point.

L'AINÉE.

L'AINÉE.

Air : *Jupin dès le matin.*

Vous me pouſſez à bout,
Vous cherchez, en tout,
A combattre mon goût;
Votre humeur
Montre tant d'aigreur,
Qu'à nous ſéparer,
Il faut vous préparer:
Un excès de fierté,
De vanité,
Sans rime ni raiſon,
Vous donne un tón;
Il ſemble qu'en ces lieux,
Jeunes & vieux
Viennent ſe brûler aux feux
De vos yeux:
Vous voyez cependant,
Le plus ſouvent,
Qu'on vous laiſſe à l'écart;
C'eſt un hazard,
Quand quelque Freluquet
Daigne ſoûrire à votre air coquet.

LA CADETTE.

Air : *Plus les Amans vivront.*

Criez tout à loiſir:
Un jour à venir,
Je ſçaurai répondre;

L'hommage d'un Prince amoureux.

LA CADETTE.

Ce Prince eſt le Fils du Roi.

CENDRILLON.

Le Fils du Roi !

LA CADETTE.

Il eſt épris de moi.

L'AINÉE.

Non, c'eſt de moi ;
C'eſt de moi, ſur ma foi.

LA CADETTE.

Cela ſuffit :
Je ſçais ce qu'il m'a dit.

L'AINÉE *à Cendrillon.*

Dis-nous donc
Quelque raiſon.
Te voilà bien rêveuſe !

CENDRILLON *à part.*

Sûrement,
C'eſt mon Amant ;
Ne ſuis-je pas bien chanceuſe ?
Ceci pour moi tourne mal.

LA CADETTE.

Cette nuit nous étions au Bal.

CENDRILLON *à part.*

Au Bal ! c'eſt mon Inconſtant,
C'eſt mon perfide Amant !

LA CADETTE.

Parle-nous donc, ſi tu veux.

CENDRILLON.

Je n'oſerois....
Vous avez toutes deux

LA CADETTE.

Laiſſez-moi parler.

L'AINÉE.

Taiſez-vous, Perronnelle,
(*à Cendrillon.*)
Sans diſſimuler....

LA CADETTE.

Oui, conviens que c'eſt elle.

ENSEMBLE.

Ne finirez-vous pas
Tout ce tracas ?
Il me fatigue fort ;
Vous avez tort,
Mais, mais, très-grand tort ;
D'oſer encor
Prendre un tel eſſor.

L'AINÉE.

Air : *La mort pour les malheureux.*

Décide donc entre nous.

CENDRILLON.

Que voulez-vous ?

LA CADETTE.

Je te l'ai déjà dit,
C'eſt qu'il s'agit....

L'AINÉE.

De ſçavoir qui des deux
Peut mériter le mieux.

LA CADETTE.

Oui, c'eſt par dépit
Que vous en parlez.

CENDRILLON.

Vous vous querellez
Pour un rien.

L'AINÉE.

Tais-toi,
Il te ſied, ma foi,
D'oſer me faire la loi.

CENDRILLON.

A vos débats,
Moi, dame, je ne prends aucune part;
Ne doit on pas
L'une pour l'autre avoir quelqu'égard?

LA CADETTE.

Garde tes leçons;
Adieu, nous verrons
Qui l'emportera.

L'AINÉE.

Oui, oui, l'on verra:
Adieu donc, ma ſœur;
Dans votre grandeur,
Soyez de meilleure humeur.

(*Elles ſortent.*)

SCENE V.

CENDRILLON *ſeule.*

Air : *Quel amour fut auſſi tendre !* De Nina.

A Me nuire,
Tout conſpire ;
O ſort, quelle eſt ta rigueur ! *(bis.)*
D'Amour un trait me déchire ; *(bis.)*
Et c'eſt encore un malheur ! *(bis.)*
Deux Rivales ſe déclarent.
Que deviendra mon ardeur ?
Des maux qui ſur moi ſe préparent,
Le plus ſenſible à mon cœur
Seroit d'aimer un trompeur.
A me nuire,
Tout conſpire ;
O ſort, quelle eſt ta rigueur ! *(bis.)*
D'Amour un trait me déchire ; *(bis.)*
Et c'eſt encore un malheur ! *(bis.)*

SCENE VI.

CENDRILLON, LA MARAINE.

CENDRILLON.

Air ; *Au bord d'un ruiſſeau je file.*

VOYEZ une infortunée.

LA MARAINE.

Quels nouveaux malheurs
Font naître vos douleurs ?

CENDRILLON.

Ne ſuis-je donc condamnée
Qu'à vivre toujours dans les pleurs ?
Vous avez aſſez vu, Madame,
Quel objet a touché mon ame.

LA MARAINE.

Hé ! bien...

CENDRILLON.

Ce funeſte vainqueur,
Que j'adore au fond de mon cœur,
Peut-être n'eſt qu'un impoſteur ;
Mes Sœurs ſe diſputent l'Amant
Qui cauſe aujourd'hui mon tourment.

LA MARAINE.

Air : *Grand S. Martin*, ou *la Sarabande d'Iſſé.*

Vos ſœurs ne ſont que des ambitieuſes :

D'un ſeul regard
Par hazard
Echappé,
Leur eſprit s'eſt frappé.
Sur tous les cœurs ces orgueilleuſes
Croyent avoir
Un abſolu pouvoir.
Quand leur beauté ſurpaſſeroit la vôtre,
Il eſt un art qui manque à l'une & l'autre,
Qui ſeul peut allumer une conſtante ardeur;
Cet art, c'eſt la douceur.

Air; *Du Précepteur d'Amour.*

C'eſt la premiere des vertus
Dont ſe doit parer une Belle;
C'eſt la ceinture dont Vénus
Retient les Amours auprès d'elle.

CENDRILLON.

Air: *Reçois dans ton galetas.*

A juger par leurs diſcours,
Mes ſœurs ont raiſon de croire
Qu'on les aime.

LA MARAINE.

Vains détours
De ſottes qui s'en font accroire:
D'un Prince qui veut s'amuſer,
Un mot a pu les abuſer.

CENDRILLON.

Air: *Pourvu que Colin, ah! voyez-vous.*

Mais cependant...

LA MARAINE.

Mais s'il avoit
Une telle manie,
Un jour il ſe repentiroit
D'avoir fait la folie.

CENDRILLON.

Bon ! ſi d'un autre il eſt l'époux,
Qu'il s'en repente ou non, voyez-vous,
Je n'en ſerois, ne vous déplaiſe,
Gueres plus à mon aiſe.

LA MARAINE.

Air : *Avec moi vous faites comparaiſon.*

Mais comment donc l'Amour en peu de tems,
A fait chez vous des progrès ſurprenans !
(*On entend derriere le Théâtre un bruit de tambour.*)

CENDRILLON.

Air : *Je m'ſentois là-dedans.*

Qu'eſt-ce donc que j'entends ?

LA MARAINE.

Je vous en rendrai compte ;
Demeurez un inſtant,
Je reviens ſur le champ.

CENDRILLON.

D'un amoureux penchant,
Ma Bonne me fait honte ;
Et veux que je ſurmonte
Ce qui me fait plaiſir
Encore à reſſentir.

SCENE VII.

CENDRILLON *ſeule.*

Air : *de M. La Ruette.* N°. 6.

AMOUR, dont je reſſens la flâme,
Epargne un foible cœur qui ſe livre à tes coups ;
Les traits dont tu bleſſes mon ame
Sont-ils l'effet de ton courroux ?
Fais briller à mes yeux un rayon d'eſpérance,
Ou rend-moi mon indifférence ;
Mon ſort me paroîtra plus doux.

SCENE VIII.

CENDRILLON, LES DEUX SŒURS, UN OFFICIER *du Roi, accompagné d'un Tambour.*

L'AINÉE.

Air : *L'Allemande Suiſſe.*

EST-IL bien vrai ?

L'OFFICIER.

Oui, ſans délai,
Il faut, Meſdames, que chacune vienne.

LA CADETTE.

Et ſçavez-vous

LA CADETTE.

Vous n'êtes pas ſincere.

L'OFFICIER *à part.*

Oh ! parbleu, les deux font la paire.

Air : *Ces Filles ſont ſi ſottes.*

Eh ! quel eſt ce joli minois,
Qui nous écoute en tapinois ?

L'AINÉE.

C'eſt une pauvre Fille.

LA CADETTE.

Qui nous viſite quelquefois.

L'OFFICIER.

Elle eſt, ma foi, gentille ! (*bis.*)

CENDRILLON, *à part.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Eh quoi ! mes Sœurs, en ce moment,
Rougiſſent de me reconnoître !

L'OFFICIER.

Approchez donc, la belle Enfant :
On ne riſque rien de paroître,
Quand on poſſede tant d'appas.

L'AINÉE *à Cendrillon.*

Voulez-vous bien aller là-bas ?

Air : *Du manchon.*

(*à l'Officier.*)

Pour peu que le cœur vous en diſe ;
Soyez avec nous moins diſcret :
Comme à nos ſoins elle eſt commiſe,
Votre hymen ſeroit bien-tôt fait.

L'OFFICIER.

J'accepterois des offres ſi flatteuſes,
Si vous étiez moins curieuſes ;

Mais là-deſſus,
Tous vos efforts ſont ſuperflus;
Attendez à ce ſoir,
Pour tout ſçavoir,
Attendez à ce ſoir.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

L'AINÉE, LA CADETTE, CENDRILLON.

L'AINÉE.

Air : *Mariez, mariez-moi.*

ENFIN voici le moment,
Où mon triomphe s'apprête;
La main d'un Prince charmant
Va devenir ma conquête;
Préparons, préparons, préparons tout;
Pour briller à cette fête;
Préparons, préparons, préparons tout,
Pour l'affermir dans ſon goût.

LA CADETTE.

Air. *Pour t'avoir, le grivois te guette.*

Par le ſecours de la toilette,
Rendons ma beauté ſi parfaite,
Qu'Azor puiſſe en mes yeux
Retrouver encor de nouveaux feux.

Dieux ! s'il répond à ma tendreſſe,
Quelle ſera mon allégreſſe !
Cendrillon, dépêchons ; tôt, tôt,
Apportez ce qu'il faut,
Je veux partir bien-tôt.

L'AINÉE.

Air : *T'as l'pied dans le margouillis.*

Oh ! faites comme il vous plaira ;
Sa ſeule affaire
Eſt de me plaire ;
Oh ! faites comme il vous plaira ;
Je retiens Cendrillon pour cela.

Air : *Comme un Coucou.*

Qu'on apporte ici ma toilette.

LA CADETTE.

Qu'on apporte la mienne auſſi.

L'AINÉE.

Je céderois à ma cadette !

LA CADETTE.

Oh ! l'âge ne fait rien ici.

CENDRILLON.

Air : *A l'envers.*

Par qui faut-il que je commence ?

LA CADETTE.

C'eſt par moi.

L'AINÉE.

L'AINEE.

Oh ! vous voulez prendre l'avance,
Je le voi.
Mais quittez ce fol eſpoir.

LA CADETTE.

Il faut voir.

(*On apporte deux toilettes toutes dreſſées.*)

L'AINÉE.

Air : *On prend femme, c'eſt l'uſage.* Noté *dans l'Heureux déguiſement.*

Allons vîte qu'on m'arrange. (*bis.*)

LA CADETTE.

Je vous trouve fort étrange. (*bis.*)
Cendrillon, venez m'aider,
Laiſſez-la s'accommoder.

L'AINÉE.

Vous parlez bien à votre aiſe :
Attendez, ne vous déplaiſe,
Qu'elle ait poſé mes rubans :
Cendrillon n'a pas le tems. (*bis.*)

LA CADETTE.

Ah ! ſi vous êtes la maîtreſſe,
Il eſt juſte qu'on ſe preſſe.

L'AINÉE.

C'eſt vous qui faites la Princeſſe ;
Tout vous choque, tout vous bleſſe.

ENSEMBLE.

Madame fait la Princeſſe, } (*4 fois.*)
Madame fait la maîtreſſe. }

CENDRILLON.

Si vous parlez toutes les deux,
Comment répondre à vos vœux ? (*3 fois.*)

L'AINÉE.

Raiſonneuſe ! (*bis.*)

LA CADETTE.

Pareſſeuſe ! (*bis.*)

L'AINÉE.

Faut-il, quand on dit un mot,
Que vous ſoyez de l'écot ?

CENDRILLON.

Me gronderez-vous ſans ceſſe,
Quoique je n'aye aucun tort ?

L'AINÉE.

Encor ?

LA CADETTE.

Aurez-vous bientôt fini ?
Songez-vous que l'heure preſſe ? (*bis.*)

L'AINÉE.

Si je le ſçais ? Vraiment oui ;
Eh ! vraiment oui.
Mais quel démon vous tranſporte,
De la preſſer de la ſorte ?
Pour finir plus promptement,
Elle m'aſſomme la tête,
La mal-adroite, la bête !
Elle m'aſſomme la tête :
(*à Cendrillon.*)
Allez donc plus doucement, (*bis.*)
Plus doucement.

CENDRILLON.

Je ne puis mieux faire,
Mieux faire.

L'AINÉE, *la repouſſant.*

Ote-toi de-là.

LA CADETTE, *la repouſſant auſſi.*

Ote-toi de-là :
Va-t-en, va-t-en, va-t-en, ma chere,
De tes ſoins on ſe paſſera ;
Ote-toi de-là, ma chere ;
Et pour ma ſœur garde ce ſoin,
Je n'en ai plus aucun beſoin. (*bis.*)

(*La Maraine entre ; les deux ſœurs ſortent en lui faiſant une grande révérence & en chantant :*)

Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.

SCENE X.

CENDRILLON, LA MARAINE.

LA MARAINE.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers.*

OÙ vont-elles ſi gaiement ?

CENDRILLON.

Ce n'eſt point un myſtere ;
Vous ſçavez l'évenement,
A mon amour contraire.
Azor les mande au Palais.
Quelle triſte nouvelle !
Pourra-t-il, en voyant tant d'attraits,
Ne pas m'être infidele ?

LA MARAINE.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

L'eſpoir qui les conduit,
Les ſéduit ;
Soyez moins allarmée ;
Vous verrez leurs projets
Sans effets
S'en aller en fumée.

Air : *Pour voir un peu comment ça ſ'ra.*

Ce ſont autant de pas perdus ;
Elles ſont bien loin de leur compte ;
J'en ſçais plus qu'elles là-deſſus,
Elles n'en auront que la honte.
L'épreuve qu'on doit exiger,
Va les confondre & vous venger.

CENDRILLON.

Air : *Vous voulez me faire chante.*

De quelle épreuve parle-t-on ?

LA MARAINE.

Je ne puis vous le dire ;
Suffit qu'en cette occaſion
Rien ne ſçauroit vous nuire ;
Vous en aurez tout l'agrément,
C'eſt moi qui vous l'aſſure.
Allez au Palais ſeulement,
Et tentez l'aventure.

Air : *Préparons-nous pour la fête nouvelle.*

Il faut aller diſputer la victoire :
Ce jour eſt celui de la gloire ;
La Fortune & l'Amour veulent vous couronner.

CENDRILLON.

A cet eſpoir flatteur dois-je m'abandonner ?

LA MARAINE.

Air : *Allarmez-vous.*

Partez, vous dis-je, allez en aſſurance.

CENDRILLON.

Très-volontiers. Mais....

LA MARAINE.

Quoi ?

CENDRILLON.

Ma Bonne.

LA MARAINE.

Eh ! bien ?

CENDRILLON.

Pour me montrer avec plus de décence,
Ne faut-il pas ?....

LA MARAINE.

Non, non, il ne faut rien.

CENDRILLON.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Eh ! quoi ! vous prétendez que parmi tant de Belles,
Dont l'art releve encor les graces naturelles,
Dans l'état où je ſuis j'irai me préſenter !
Azor m'oſeroit-il ſeulement regarder ?

LA MARAINE.

Air : *Les petits riens.*

Votre beauté,
Cet heureux don de la Nature ;
Votre beauté,
Vous dédommage avec uſure.
N'alterez point par l'impoſture
Cette aimable ſimplicité ;

La plus élégante parure,
C'eſt la beauté.

CENDRILLON.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Je ſouſcris à vos volontés :
Guidez mon ignorance ;
Je dois répondre à vos bontés
Par mon obéiſſance.

(*Elles ſortent.*)

(*Le Théâtre change, & repréſente l'appartement du Prince.*)

SCENE XI.

AZOR *ſeul.*

Air : *de M. de La Ruette.*

O Toi qui me punis de mon indifférence,
Amour, Amour, j'implore ta clémence ;
Mon cœur en ce moment abjure ſon erreur.
Ah ! ſi mon repentir déſarme ta rigueur,
Fais-moi connoître ce que j'aime ;
Fais encor plus pour mon bonheur,
Fais que j'en ſois aimé de même.

SCENE XII.

AZOR, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Vous qui faiſiez l'eſprit fort,
Vous ſentez donc votre tort ;
Vous parliez differemment ;
Je vous l'ai prédit, ſouvenez-vous-en,
Je vous ai prédit qu'Amour
Vous joueroit un mauvais tour.

AZOR.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Mon ordre a-t-il été ſuivi ?

PIERROT.

Seigneur, vous ſerez obéi ;
On vient de me l'apprendre.
Quel ſabbat nous aurons ici !
Toutes nos Dames à l'envi
Ont promis de s'y rendre.

AZOR, *vivement.*

Air : *Je ne verrai plus ce que j'aime.*

Je reverrai donc ma Déeſſe :
Un Dieu propice à ma tendreſſe,
A mes deſirs preſſans va la rendre aujourd'hui...

PIERROT.

Air : *Ici ſont venus en perſonne.*

Par ma foi, vous aurez beau faire ;
Cet objet qui vous a ſçu plaire
Ne vous ſera jamais rendu.

AZOR.

Pourquoi donc ?

PIERROT.

C'eſt quelque chimere,
Une ombre, un être imaginaire ;
Hier, quand elle a diſparu,
On a cherché tant qu'on a pu,
Elle s'eſt trouvée.... introuvable :
Pour moi je crois que c'eſt le Diable
Qui ſous ce minois ſimple & doux,
S'eſt voulu divertir de vous.

Air : *De l'horoſcope accompli.*

Laiſſez-donc là cette chauſſure ;
A quoi peut elle vous ſervir ?
Croyez-vous y voir la figure
Du Tendron qui vous fait ſouffrir ?

AZOR, *tenant la mule.*

Vois, Pierrot, quelle gentilleſſe !

PIERROT.

Je vois plutôt votre foibleſſe.

AZOR.

Le joli pied ! ah ! qu'il me plaît !

PIERROT.

Oui, mais tient-il ce qu'il promet ?

Air : *Boire à ſon tour.*

Par cet échantillon,
Vous jugez d'une Belle ;
Vous perdez la raiſon :
Pardonnez à mon zele ;
Mais, en honneur,
C'eſt une erreur ;
Souvent le pied le plus mignon
Sert à porter une laid'ron,
Une laid'ron.

AZOR.

Air : *Que ne ſuis-je la jonquille !* ou, *l'Amant frivole.*

Je me ſuis fait à moi-même
Les reproches les plus forts ;
Du deſtin la loi ſuprême,
Triomphe de mes efforts.
Loin de blâmer ma tendreſſe,
Sers plûtôt, ſers mon ardeur ;
Et reſpecte une foibleſſe,
Où j'attache mon bonheur.

PIERROT.

Air *Laſſi, laſſon, la ſon bredondaine.*

J'y ferai diligence,
Comptez, comptez ſur ma vigilance :
J'y ferai diligence.
(*On entend un bruit confus de pluſieurs femmes derriere le Théâtre.*)

SCENE XIII.

PLUSIEURS FEMMES *derriere le Théâtre,* UN SUISSE *défendant la porte,* AZOR, PIERROT.

PIERROT.

MAis qu'eſt-ce que j'entend ?

LE SUISSE *repouſſant les femmes.*

Doucement, doucement, doucement.

PIERROT.

Ah ! quel charivari,
Nous allons voir ici !
Un régiment de Belles,
En beaux atours, en modes nouvelles,
Malgré les Sentinelles,
Entrent dans le moment.

LE SUISSE.

Doucement, doucement, doucement.

CHŒUR DE FEMMES.

Air : *Ah ! Madame Anroux.*

C'eſt l'ordre du Roi ;
Monſieur, laiſſez-moi,
Paſſer, je vous prie.
C'eſt l'ordre du Roi ;

Je vous en ſupplie,
Monſieur, laiſſez-moi.

LE SUISSE.

Si vous n'y prenir garde, (*bis.*)
Moi, de mon hallebarde,
Je donne un coup à toi.

CHŒUR DE FEMMES.

C'eſt l'ordre du Roi;
Monſieur, laiſſez-moi.

LE SUISSE.

Perſonne n'y paſſe.

CHŒUR.

C'eſt l'ordre du Roi.

LE SUISSE.

Je ferai main baſſe,
Jarni, par mon foi.

(*Toutes les femmes entrent.*)

SCENE XIV.

CŒUR DE FEMMES, AZOR, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Laſſi, laſſon, la ſonbredondaine.*

VOICI nos Aſpirantes;
Voyez, voyez; qu'elles ſont charmantes!
Voici nos Aſpirantes;
Défendez bien, Seigneur,

Votre cœur,
Votre cœur.

Air : *Sexe charmant dont le partage.*

Aimez-vous la Blonde ou la Brune ?
Ici l'on a de quoi choisir.
Ne les faites donc pas languir.
(*à part.*)
Pourquoi faut il n'en prendre qu'une?
J'en vois beaucoup qui dès ce soir,
Accepteroient bien le mouchoir.

LA SŒUR AINÉE *à Azor.*

Air : *Je donnerois les revenus.*

Je viens, Seigneur....
LA CADETTE.
Avec grande impatience....
L'AINÉE.
Jouir d'un honneur....
LA CADETTE.
J'ai couru, Seigneur....
L'AINÉE.
Pour moi bien flatteur.
LA CADETTE.
Si-tôt votre ordre venu....
L'AINÉE.
L'aurois-je jamais cru?
LA CADETTE.
J'ai fait diligence.
L'AINÉE.
Ce jour précieux....

LA CADETTE.

Moment trop heureux !

L'AINÉE.

Comble tous mes vœux.

LA CADETTE.

Quel doux eſpoir....

L'AINÉE.

Pour moi quelle gloire....

LA CADETTE.

J'oſe concevoir !

L'AINÉE.

D'être en votre mémoire !

LA CADETTE.

Tant de Belles à la cour....

L'AINÉE.

Auſſi ma reconnoiſſance....

LA CADETTE.

Peuvent briguer votre amour....

L'AINÉE.

Vous aſſure du retour.

LA CADETTE.

Que je n'oſois me flatter....

L'AINÉE.

Excuſez mon imprudence.

LA CADETTE.

D'avoir ſçu le mériter.

L'AINÉE.

Le zèle a ſçu m'emporter.

AZOR *à Pierrot.*

Air : *Morgué, la femme qui m'aura.*

Je n'entends rien à ce jargon.

PIERROT.

Ni moi non plus, je vous répond;

Ce ſont deux ſœurs qui, cette nuit,
Au Bal ont fait du bruit;
Qui, d'abord qu'on les regardoit,
Croyoient que l'on leur en contoit;
Qui toujours minaudant;
Toujours vous abordant,
Sembloient vous dire; allons, Seigneur,
Humaniſez donc votre cœur. (*bis.*)

AZOR *aux Sœurs.*

Air : *Paris eſt en grand deuil.*

Un tel empreſſement
Me flatte infiniment....
(*à Pierrot.*)
Tâche de m'en défaire.

PIERROT *aux Sœurs.*

Le Prince, en vérité....
Se trouve.... très-flaté....
(*à part.*)
Je ne ſçais comment faire.

Air : *La Carmagnole.*

(*au Prince.*)
Nous ne ſommes pas
Hors d'embarras;
Toutes vont venir,
Et vous tenir
Même langage;
Nous ne ſommes pas,
Hors d'embarras;
Toutes vont bientôt vous tomber ſur les bras.

Air : *Du Précepteur d'amour.*

Il faut pour vous débarraſſer
De cette foule ridicule,
Il faut, vous dis-je, commencer
A faire l'eſſai de la mule.

SCENE XV.

Les Acteurs Précédens, CENDRILLON, SA MARAINE.

LA MARAINE.

Air : *La voici, tôt décampons.*

ENTREZ donc.

CENDRILLON.

Non, j'ai trop peur ;
Je ſens palpiter mon cœur.

LA MARAINE.

Qui peut vous cauſer un tel effroi ?

CENDRILLON.

C'eſt que l'on va ſe moquer de moi.

LA MARAINE.

Point tant de diſcours,
Avancez toujours.

CENDRILLON.

Guidez donc mes pas ;
Ne me quittez pas.

LA MARAINE.

Ah ! que de façon !

CENDRILLON.

Ma Bonne, venez donc.

CHŒUR DE FEMMES.

Air : *Oh, oh, tourelouribo !*

Quelle Nymphe ſe préſente !
Oh, oh, tourelouribo !
Voyez donc qu'elle eſt charmante !
Oh, oh, tourelouribo !
En honneur, elle m'enchante.
Oh, oh, oh, tourelouribo !

L'AINÉE *à Cendrillon.*

Air : *Tarare ponpon.*

Que venez-vous chercher, petite Téméraire ?
Oſez-vous vous montrer avec ces haillons-là ?

LA CADETTE, *à Cendrillon.*

Sors, ou crains ma colere.

LA MARAINE.

Non, elle reſtera.

AZOR *à Pierrot.*

Pierrot, fais-les donc taire.

PIERROT.

Paix-là !

AZOR *à Cendrillon.*

Air : *Des Proverbes.*

Venez, venez. (*à part.*) Que d'appas ! qu'elle eſt belle !
(*à Cendrillon.*)
Venez, venez ; banniſſez la frayeur.
(*à part.*)

(*à part*)
Quel feu nouveau vient m'enflâmer pour elle!
Quel nouveau trait perce mon cœur!

LA MARAINE, *à Azor.*

Air : *Dans un Couvent bien-heureux.*

A notre témérité
Daignerez-vous faire grace ?
Et n'eſt-ce point trop d'audace ?

AZOR.

Ah! j'en ſuis trop enchanté.
Si quelqu'Objet peut s'attendre,
A m'enchaîner ſous ſes loix ;
Vous ſeule y pouvez prétendre,
Vous ſeule fixez mon choix.

PIERROT *à Azor.*

Air : *Belle Brune.*

Et la mule ?
Et la mule ?
Seigneur,
Un peu moins d'ardeur,
Qui trop avance, recule ;
Et la mule ? (*bis.*)

(*à Cendrillon & aux autres.*)

Air : *Le Corbillon.*

Ce n'eſt pas aſſez pour lui plaire,
D'avoir beaux yeux, belle bouche, beaux bras ;

Jambe fine & taille légere,
Sont des beautés qui ne le flattent pas.
Il faut pour gagner ſon amitié,
Un joli petit,
(*Montrant la mule.*)
Un petit joli,
Un joli gentil petit pied.

AZOR.

Air : *Non, je ne crois pas.*

Non, je ne ſçaurois
Riſquer à perdre tant d'attraits ;
Non, non, non, je ne ſçaurois
Remettre au ſort de ſi chers intérêts.
Je ne veux devoir qu'à l'Amour,
Le prix que j'attends en ce jour.
Ce Dieu lui-même,
Dans l'Objet que j'aime,
M'aſſure un bien ſuprême.
Non, je ne ſçaurois
Riſquer à perdre tant d'attraits ;
Non, non, non, je ne ſçaurois
Remettre au ſort de ſi chers intérêts.
(*à Cendrillon.*)

Air : D'Eglé. *Que je vous aime !*

Oui, je vous aime :
Mais quel ſera le prix de cette ardeur extrême ?
Vous pouvez d'un ſeul mot diſſiper mes ennuis.

CENDRILLON.

Seigneur....

AZOR.

Vous balancez.... parlez....

CENDRILLON.

Non, je ne puis.

AZOR.

Que je vous aime !

CENDRILLON.

Eh ! bien, oui, je vous aime.

PIERROT.

Air : *Tout eſt dit.*

Voilà, ma foi, ce qui s'appelle,
Mener l'Amour tambour battant ;
Sans en faire à deux fois, la Belle,
D'un plein ſaut, court au dénouement ;
Mais laiſſons-les s'aſſurer de leurs flâmes,
En pareil cas, un témoin toujours nuit :
Adieu, Meſdames,
Tout eſt dit.

L'AINÉE.

Air : *Comment donc as-tu réuſſi ?*

Cette petite Cendrillon !

LA CADETTE.

Cette petite Cendrillon !

LA MARAINE.

De deux ſœurs eſt-ce-là le ton ?
Apprenez l'une & l'autre
A reſpecter ſon rang & ſon nom ;
Ils valent bien le vôtre.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Mais vous l'avez trop outragée ;
Il eſt tems qu'elle ſoit vengée.
Demeurez encor un inſtant,
Je vais vous la faire connoître.
Pour le ſort le plus éclatant,
Sçachez que les Dieux l'ont fait naître.

Air : *J'ai, ſans y penſer.*

Si le Prince Azor,
Voyoit encor
Son Inconnue ? ....
Dans ce jeune Objet,
S'il la retrouvoit trait pour trait ? ....
Un charme ſecret
La déroboit à votre vûe ;
Mais à votre amour,
Je la rends en ce jour.

AZOR.

Air : *C'eſt chez vous.*

Quoi ! c'eſt vous
Qui m'inſpiriez les tranſports les plus doux ?
Quoi ! c'eſt vous ? ...

LA MARAINE.

Air : *Vraiment, ma Commere, oui.*

Reconnoiſſez-vous ceci ?
(*Montrant l'autre mule.*)

PIERROT.

Vraiment, ma Commere, oui :
Tenez, voilà la pareille.
Quelle eſt donc cette merveille !
Je me perds dans tout ceci.

CHŒUR *de M. La Ruette.*

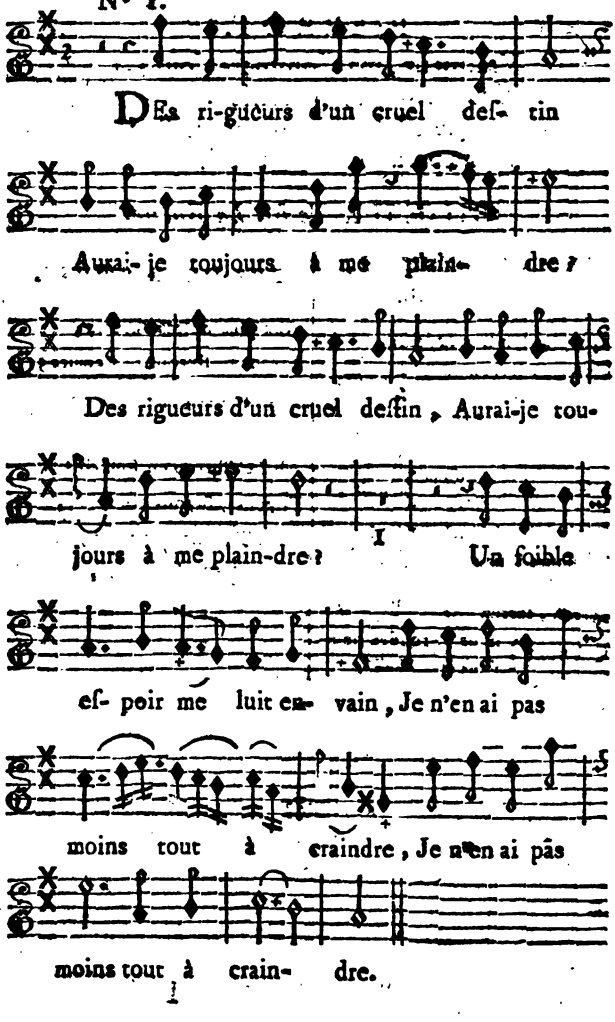
AZOR, CENDRILLON, LA MARAINE.

Aux plus tendres ardeurs,
Livrons, livrons nos } cœurs ;
Livrez, livrez vos }
L'Amour { nous } engage,
{ vous }
L'Hymen va { nous } unir,
{ vous }
Quel plaiſir ! Quel plaiſir !
Toujours plus amoureux,
Serrons, ſerrons } les nœuds,
Serrez, ſerrez }
Qui vont { nous } rendre heu-
{ vous } reux !

LES DEUX SŒURS.

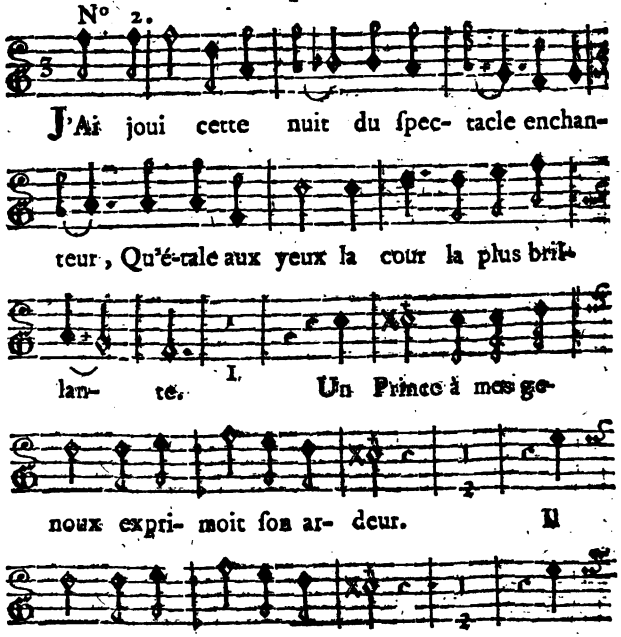
Aux plus noires fureurs ;
Livrons, livrons nos cœurs ;
La honte, la rage,
Eſt notre partage ;
Ah ! c'eſt trop en ſouffrir !
Fuyons, fuyons ces lieux ;
Et délivrons nos yeux,
D'un ſpectacle odieux.

N° 1.

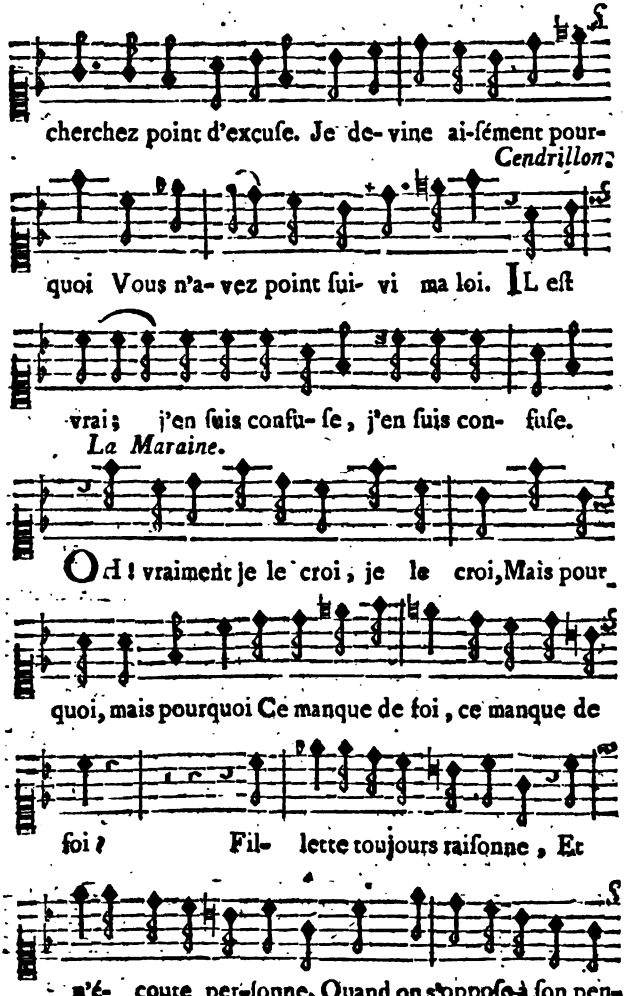

DEs ri-gueurs d'un cruel deſ- tin
Aurai-je toujours à me plain- dre ?
Des rigueurs d'un cruel deſſin, Aurai-je tou-
jours à me plain-dre ? Un foible
eſ- poir me luit en- vain, Je n'en ai pas
moins tout à craindre, Je n'en ai pas
moins tout à crain- dre.

RECITATIF, *par Mr.* LA RUETTE.

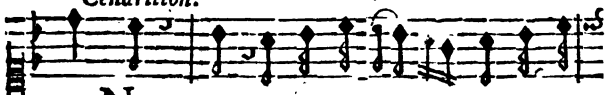
N° 2.



N° 3. *La Maraîne.*


cherchez point d'excuſe. Je de-vine ai-ſément pour-
Cendrillon.
quoi Vous n'a-vez point ſui- vi ma loi. IL eſt
vrai; j'en ſuis confu- ſe, j'en ſuis con- fuſe.
La Maraine.
OH! vraiment je le croi, je le croi, Mais pour
quoi, mais pourquoi Ce manque de foi, ce manque de
foi? Fil- lette toujours raiſonne, Et
n'é- coute per-ſonne, Quand on s'oppoſe à ſon pen-

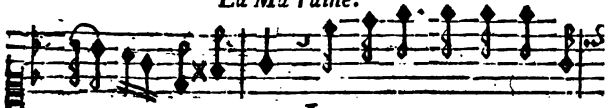
Cendrillon.



chant. NOn, non; c'eſt que, ma Bonne, C'eſt que, ma

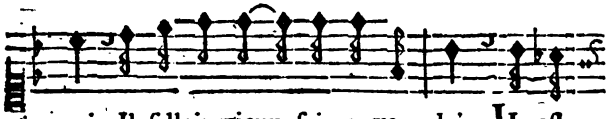
Bonne, Je n'ai pas pû faire autrement, Je n'ai pas

La Maraine.

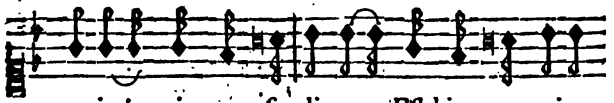


pû faire autrement. IL falloit n'en croire que

Cendrillon.

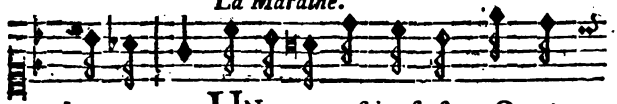


moi, Il falloit mieux ſuivre ma loi. IL eſt



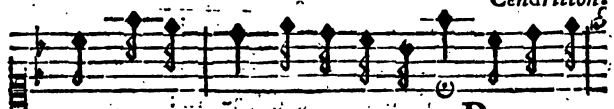
vrai: mais ma fo- li-e Eſt bien pu- nie:

La Maraine.



Jun moment... UN moment fait ef- fet; On s'y

Cendrillon.

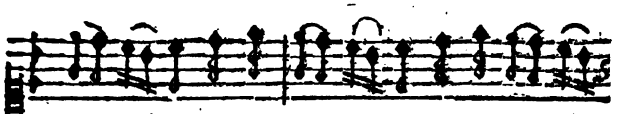


plaît, On s'en fait un a- mu-ſement. PArdon, ma

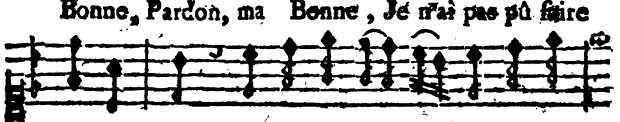
Bonne, Pardon, ma Bonne, Je n'ai pas pû faire

La Maraine. Cendrillon.

autrement. OUi, oui, PArdon, ma



Bonne, Pardon, ma Bonne, Je n'ai pas pû faire

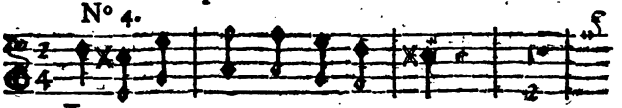


autre-ment, Pardon, ma Bonne, Pardon, ma

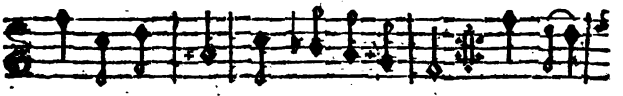
Bonne Je n'ai pas pû faire autre-ment.

AIR, par Mr. LA RUETTE.

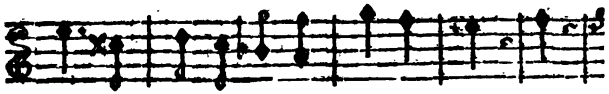
N° 4.



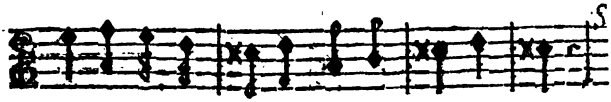
JE le ſçais bien, J'ai tout per- du.



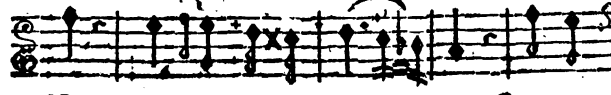
En moins de rien tout a diſpa- ru: Que le



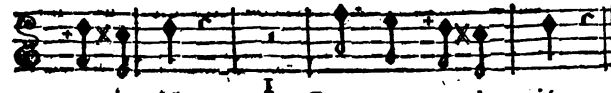
ſort me traite, S'il veut, ſans pi- tié, Non,



non, je ne re- grette Que votre a- mi- tié,



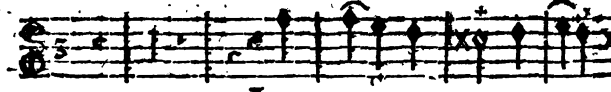
Non, non, je ne re- gret- te Que votre



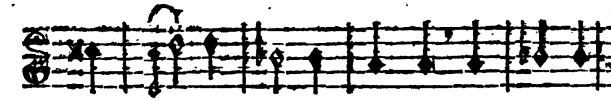
a- mi- tié, Que votre a- mi- tié.

AIR, par Mr. LA RUETTE.

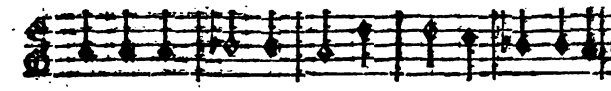
N° 5.



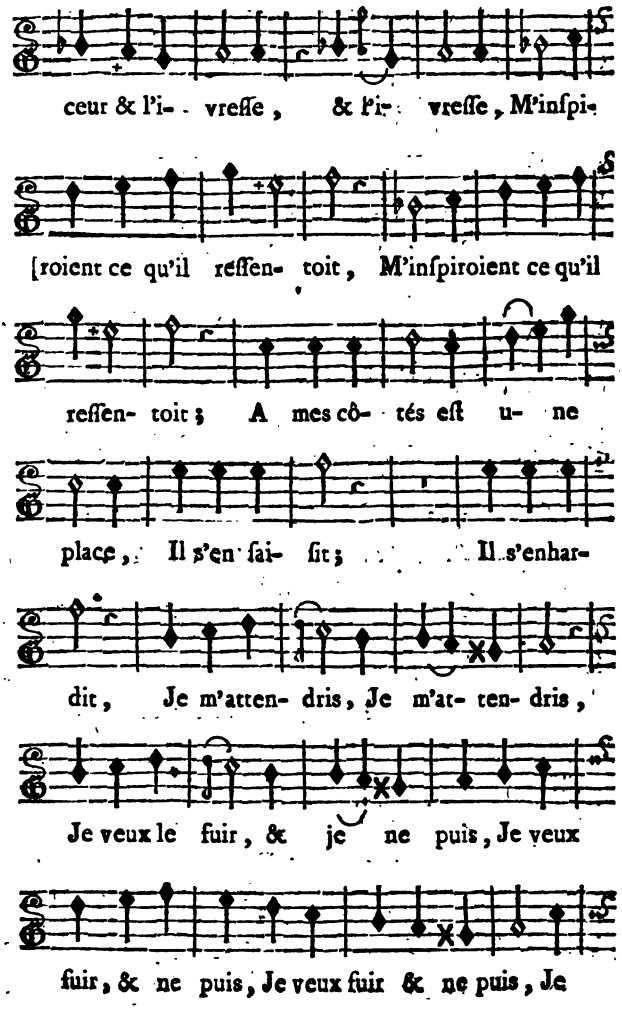
LEs yeux vers moi tour-nés

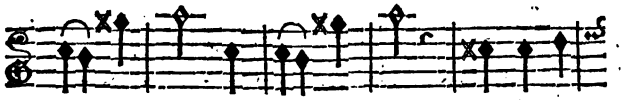


ſans ceſ- ſe, Tendre- ment il me regar-

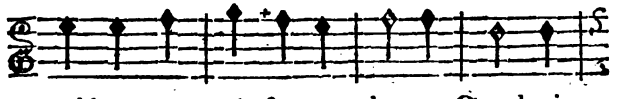


deit, Il me re-gar-doit, De ſes re-gards la dou-

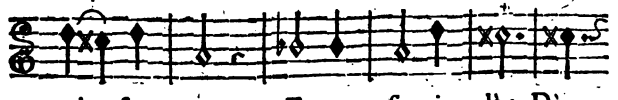

ceur & l'i- vreſſe, & l'i- vreſſe, M'inſpi-
roient ce qu'il reſſen- toit, M'inſpiroient ce qu'il
reſſen- toit; A mes cô- tés eſt u- ne
place, Il s'en ſai- ſit; Il s'enhar-
dit, Je m'atten- dris, Je m'at- ten- dris,
Je veux le fuir, & je ne puis, Je veux
fuir, & ne puis, Je veux fuir & ne puis, Je



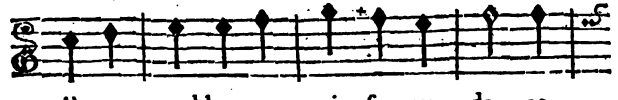
veux le fuir, & je ne puis. Dè-jà mon



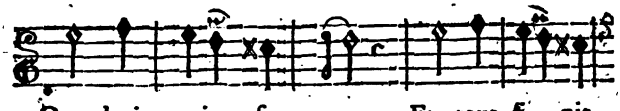
trouble augmen- toit ſon au- da- ce, Quand mi-



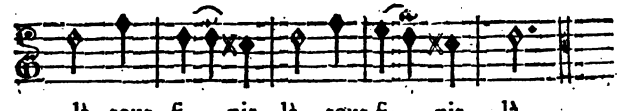
nuit ſon- na, Et tout fi- nit là: Dè-



jà mon trouble augmentoit ſon au- da- ce,

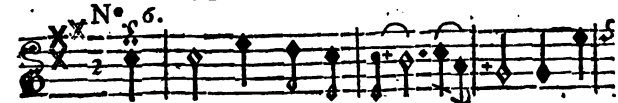


Quand mi- nuit ſon- na, Et tout fi- nit

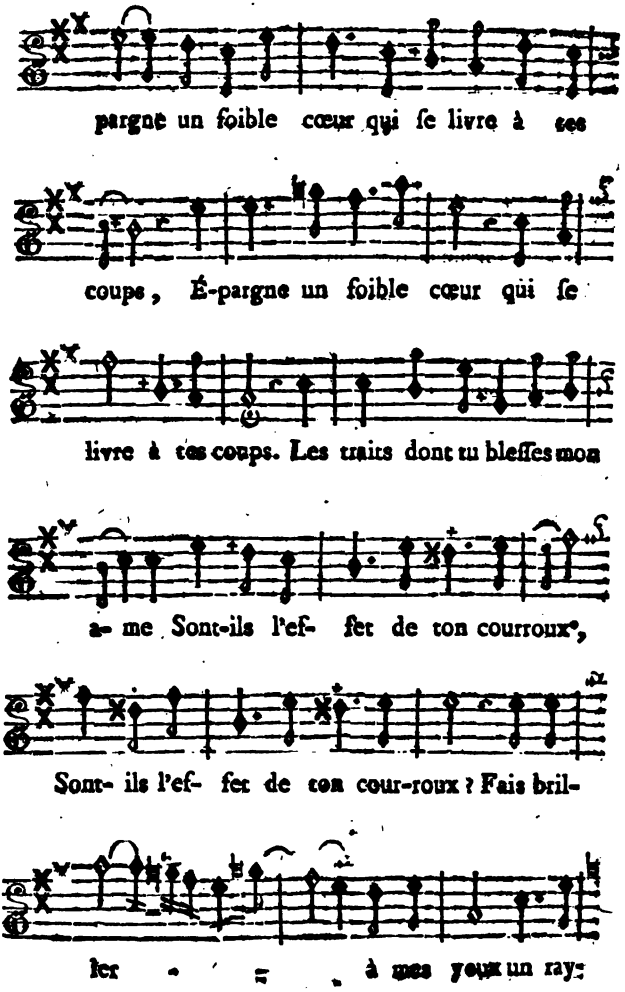


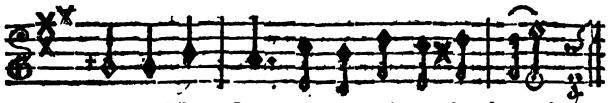
là, tout fi- nit là, tout fi- nit là.

AIR, par Mr. LA ROETTE.



A- Mour, dont je reſ- ſens la flamme, É-


pargne un foible cœur qui ſe livre à ces
coups, É-pargne un foible cœur qui ſe
livre à ces coups. Les traits dont tu bleſſes mon
a- me Sont-ils l'ef- fet de ton courroux,
Sont- ils l'ef- fet de ton cour-roux ? Fais bril-
ler à mes yeux un ray-



FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, *Cendrillon*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 9 Février 1759.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent au Tome I. du Nouveau Théâtre de la Foire, ou Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement juſqu'à préſent.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 parties, 1 vol. *in* 8. 12 l.

Le paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties, 1 vol *in*-8. 12 l.

Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de . . . 10 parties 1 vol. *in*-8. 12 l.

L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis airs, parodies, en 12 part. formant 2 vol *in*-8. 24 l.

Les Thémirétides, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant. 3 l. 12 ſ.

Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 parties. 2 l. 8 ſ.

Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Comique, 17 parties, chaque partie ſe vend ſéparément 1 l. 4 ſ.

Recueils des Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.

Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique. 3 l. 12 ſ.

Airs choiſis des Troqueurs. 1 l. 4 ſ.

Ariettes du Medecin d'Amour. 2 l. 8 ſ.

Ariettes de l'heureux Déguiſement. 2 l. 8 ſ.

Airs choiſis de la Bohemienne. 1 l. 4 ſ.

La Muſique de la Pipée. 1 l. 10 ſ.

Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties, 6 l. 18 ſ.

Muſique de la ſoirée des Boulevards. 1 l. 4 ſ.

Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties. 4 l. 16 ſ.

Les Loix de l'Amour, ou Recueil de differens Airs, 3 parties. 3 l. 12 ſ.

Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.

Choix de differens morceaux de Muſique, 2 part. 2 l. 8 ſ.

Le volume ſe vend 12 livre, *& le cahier* 24 ſols; *le tout, ſéparément.*

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA-COMIQUE;

Par M. FAVART.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire Saint Germain, le 20 Février 1741.

ACTEURS.

Madame MADRÉ, riche Fermiere.
Monſieur SUBTIL, Tabellion.
Monſieur NARQUOIS, Sçavant.
NICETTE, fille de Madame Madré.
ALAIN, fils de Monſieur Subtil.
L'ÉVEILLÉ.
FINETTE.

Le Théâtre repréſente un Village. La Maiſon de Madame Madré eſt dans le fond.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE,

M. SUBTIL, Mad. MADRÉ.

M. SUBTIL.

AH ! Je vous rencontre à propos, ma Commere Madré ; j'allois vous voir.

Madame MADRÉ.

Par quel hazard, Monſieur Subtil ?

M. SUBTIL, *myſtérieuſement.*

Je viens vous dire que j'ai deſſein de me remarier.

Madame MADRÉ.

De vous remarier ! C'eſt fort bian fait. J'ai envie auſſi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah, ah ! Je ſuis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

Madame MADRÉ.

Vous voulez m'épouſer ? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

Madame MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'eſt votre fille que je vous demande en mariage.

Madame MADRÉ, *étonnée.*

Ma fille ! Ma fille Nicette !

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

Madame MADRÉ.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nanni, ma foi.

AIR. N°. 1. *Des Feuillantines.*

Je veux être ſon époux.

Madame MADRÉ.

Entre nous,
Compere, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande, Madame !
J'en ferois...., parbleu ! j'en ferois ma femme.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 2. *Je ne vous ai vû qu'un ſeul petit moment.*

Elle votre femme !

M. SUBTIL.

Oui vraiment.

Madame MADRÉ.

Hélas !
C'eſt une choſe qui ne ſe peut pas.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 3. *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux :
Je ne ſuis pas ſi vieux.

Madame MADRÉ.

Qu'importe ?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Madame MADRÉ.

Nicette eſt un enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe ?
J'en ſuis enchanté.

AIR. N°. 4. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Sa taille eſt raviſſante,
Et l'on peut déja voir
Une gorge naiſſante
Repouſſer le mouchoir :
Elle a, par excellence,
Un teint... des yeux... elle a...
Elle a ſon innocence
Qui ſurpaſſe cela.

Madame MADRÉ.

Mais, ignorez vous que Nicette eſt la ſimplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant-mieux, morbleu !

Madame MADRÉ.

Vous auriais là une jolie ſtatue !

AIR. N°. 5. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche !*

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon ; tant-mieux, tant-mieux.

Madame MADRÉ.

Mais elle eſt ſi ſotte !...

M. SUBTIL.

Je riſquerai moins d'être ſot.

Madame MADRÉ.

Comment ! un homme d'eſprit comme vous, Procureur, & Notaire Royal, qui pis eſt, épouſer une Agnès !

M. SUBTIL.

C'eſt pour la rareté du fait.

Madame MADRÉ.

Vous voulez vous diſtinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avoit que trop d'eſprit, de par tous les diables.

Madame MADRÉ.

C'eſt ſingulier, que vous autres gens de pratique, ruſés & malins de votre naturel, vous trouviais toujours des femmes plus ruſées & maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'eſt pour éviter ce malheur, que je veux épouſer Nicette. L'heureuſe ſimplicité!

Madame MADRÉ.

Oui! hom! Je ne ſçais où j'ai pêché cette beſtiole.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 6. *J'offre ici mon ſçavoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chere,
Que diriez-vous d'Alain mon fils?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

Eſt-il un plus ſot caractere?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guère.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 7. *Je voudrois bien me marier.*

De vous il tient peu, je le croi:
Ainſi diſoit ſa mere.

M. SUBTIL.

Je ne ſçais qu'en faire, ma foi.

Madame MADRÉ.

Si vous vouliez, compere,
Je ſçaurois bian qu'en faire, moi,
Je ſçaurois bian qu'en faire.

Tenez, Monſieur le Tabellion; ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude: Pardi! mettons-le au labour; il y a moyen de s'accommoder: troc pour troc; je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi! vous voudriez être la femme de ce benêt-là?

Madame MADRÉ.

Chacun a ſes petites raiſons, mon compere: nous ne manquons pas d'eſprit, vous & moi.

AIR. N°. 8. *C'eſt fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice.
Fatal à maint époux:
Prenez une novice;
C'eſt fort bian fait à vous:

Mais moi, que je choiſiſſe,
Pour engager ma foi,
Un garçon ſans malice;
C'eſt fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu ! Nicette mérite bien que je vous accorde Alain : touchez-là.

Madame MADRÉ.

C'eſt marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous, dreſſer les articles des Contrats.

Madame MADRÉ.

Et nous ferons nos nôces à l'abri de celles de ma Nièce, qui épouſe aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le ſçavez.

M. SUBTIL.

C'eſt bien dit. J'apperçois Nicette; laiſſez-moi la preſſentir un peu ſur cette affaire.

Madame MADRÉ, *à part.*

J'ai peur qu'il ne ſe repente....

SCENE II.

NICETTE, Madame MADRÉ, M. SUBTIL.

Madame MADRÉ *à Nicette.*

VENEZ-ÇA. Comme ça ſe tient ! levez la tête ; ſaluez Monſieur, & répondez ſur ce qu'il vous dira.

(*Nicette ſalue niaiſement.*)

M. SUBTIL.

AIR. N°. 9. *Si cela eſt, hé bien ! tant-pis.*

Approchez, mon aimable fille.

(*à part.*)

Ah ! que je la trouve gentille !

(*à Nicette.*)

Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur !

M. SUBTIL.

Pour vous Nicette je ſoupire ;
C'eſt l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre :

Pour jamais l'Amour m'a bleſſé.

NICETTE.

Bleſſé !

Madame MADRÉ.

L'entretien me fait rire.

M. SUBTIL.

De ces yeux ſi jolis
Tous les coups ſont partis ;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien ! tant-pis.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil.*

Vous lui parlez Hébreu. (*à Nicette.*) Nicette, Monſieur le Tabellion ſe préſente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR. N°. 10. *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choiſir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaiſir,
En m'épouſant ?

NICETTE.

Oh dame !

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Madame MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh dame!...

Je n'en ſçais rien.

Madame MADRÉ.

Comment! eſt-ce ainſi qu'on doit répondre?

NICETTE.

Eh! mais, je ne peux pas ſçavoir ça, moi.

Madame MADRÉ.

Il faut faire une révérence, & dire: *Oui, Monſieur.*

M. SUBTIL.

Ma chere Nicette, eſt-ce que vous avez de la répugnance pour moi?

NICETTE, *faiſant la révérence.*

Oui, Monſieur.

Madame MADRÉ.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

Madame MADRÉ.

Oui, d'abord; mais à préſent il faut dire *non.*

M. SUBTIL, *à Nicette.*

Je vous demande ſi vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, Monſ.... Je dis non, ma mere.

M. SUBTIL.

Eh ! laiſſez-la parler comme elle voudra ; ſes réponſes me font voir qu'elle n'entend pas le langage des Amans.

AIR. N°. 11. *Ces filles ſont ſi ſottes !*

Cela me prouve ſon honneur.
(*à Nicette.*)
Oui, vous avez, mon petit cœur,
Des tréſors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

Madame MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monſieur :
Cela vous plaît à dire.

Madame MADRÉ.

Quels diſcours ! Quel eſprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR. N°. 12. *A ſa voiſine.*

Je ſçaurai bien le déboucher.
Ah ! l'aimable innocence !
Rien encor n'a pû l'enticher :
Quel plaiſir, quand j'y penſe !
Ah ! quel plaiſir de défricher
Son ignorance !

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 13. *Dormir eſt un temps perdu.*

Son eſprit ne ſortira
Jamais de ſa coſſe ;

Toujours bête elle ſera,
Après comme avant la nôce.
Moi je n'ignorois de rien.
Dès ſon âge....

M. SUBTIL.

On ſçait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (*à Nicette.*) Venez-çà, répondez à votre fantaiſie. Oui, oui, votre mere le veut bien.

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Ecoutez-moi.

AIR. N°. 14. *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir;
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chere.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendreſſe; il faut, de ſon côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour ſon mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, Monſieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma Commere ; que je ſuis content !

AIR. N°. 15. *Ce qui n'eſt qu'enflûre.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur ſe fonde.

NICETTE.

Quoi ! Monſieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde,
Aimer tout le monde ?

M. SUBTIL.

Ce ne ſeroit pas là mon compte.

Madame MADRÉ.

C'en eſt trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas ; elle eſt telle que je deſire.

Madame MADRÉ.

Laiſſez-la donc, pour ſonger au reſte.

(*à Nicette.*)

AIR. N°. 16. *Pourquoi vous en prendre à moi ?*

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore ;
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore ?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit ?

Madame MADRÉ.

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore;
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Mais je ne ſçais pas où l'on en trouve.

Madame MADRÉ *s'en va en hauſſant les épaules.*

Hom!

M. SUBTIL *rit.*

Ah, ah, ah; ſans adieu, belle Nicette.

SCENE III.

NICETTE *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe! Ma mere me dit tous les jours: allez chercher de l'eſprit; &, quand je demande où il y en a, elle hauſſe les épaules, & ſe moque de moi.

AIR. N°. 17. *Quel déſeſpoir!*

Quel déſeſpoir
D'être ſans eſprit à mon âge!
Quel déſeſpoir!
Je pleure du matin au ſoir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le Village.
Quel déſeſpoir!
Je pleure du matin au ſoir.

(*Appercevant*

(*Appercevant M. Narquois qui ſe promene en liſant.*)

Je vois un habile homme,
Que pour l'eſprit on renomme.

SCENE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE *continue en abordant M. Narquois.*

MONSIEUR, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut ſçavoir....

NICETTE.

Daignez, non pas pour groſſe ſomme,
M'en faire avoir,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la choſe.

NICETTE.

Excuſez-moi, ſi j'oſe....

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la choſe.

NICETTE.

C'eſt....

M. NARQUOIS.

Elle héſite, elle rougit.

NICETTE.

C'eſt qu'il s'agit....
C'eſt que je voudrois une doſe....

M. NARQUOIS.

De quoi?

NICETTE.

D'eſprit.
Voulez-vous m'en faire crédit?

M. NARQUOIS, *riant.*

Ah ah.

NICETTE.

On dit com' ça, Monſieur Narquois, que vous êtes bien ſçavant; & que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'eſprit?

M. NARQUOIS.

C'eſt la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adreſſer pour en avoir.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 18. *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah! Monſieur, quel dommage!
Je n'ai pas de grands moyens; mais,
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce Joyau ;
Je n'en puis faire uſage.

J'agis ſans intérêt, mon enfant ; mais de quelle eſpece d'eſprit voulez-vous ? Car il y en a de pluſieurs ſortes.

NICETTE.

Dame ! je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet eſprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, & rectifié par le bon ſens ?

NICETTE.

Je ne connois pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 19. *Confiteor.*

On peut définir cet eſprit,
Saillie aimable & raiſonnée ;
Ou, comme un de nos Auteurs dit,
C'eſt la raiſon aſſaiſonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien ?

NICETTE.

Comme ſi vous ne diſiez rien.

M. NARQUOIS.

L'eſprit que vous me demandez eſt une choſe bien rare !

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre ?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons Livres.

NICETTE.

C'eſt donc pour feuilleter des Livres, que ma mere s'enferme dans le cabinet de Monſieur le Bailli ?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilleter ; afin de trouver tout d'un coup de l'eſprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah ! L'eſprit ne ſe trouve pas ſi promptement. Le mien eſt le fruit d'une longue étude, j'ai commencé par les Humanités.

NICETTE.

Je ſuis déja fort humaine.

M. NARQUOIS.

Enſuite, j'ai étudié la Rhétorique, la Philoſophie, le Droit.

NICETTE.

Et ma mere a-t-elle auſſi étudié tout cela,

M. NARQUOIS.

Non vraiment.

NICETTE.

AIR. N°. 20. *Suivons l'Amour ; c'eſt lui qui nous mene.*

Oh ! bien, tenez, c'eſt trop de myſtere :
Monſieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même eſprit dont ſe ſert ma mere ;
Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'eſt-à-dire, que vous me demandez l'eſprit naturel.

NICETTE.

Naturel, ſoit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh ! celui-là eſt un préſent de la nature, que l'éducation ne ſçauroit donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 21. *O reguingué, ô lon lan là.*

On peut fort bien le cultiver ;
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous me voulez faire endéver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien ſans la nature.

NICETTE.

Eſt-ce que vous n'avez pas de ç'teſprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai; mais.....

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'eſt bien vilain.

AIR. N°. 22. *Tu n'as pas le pouvoir.*

En vous j'ai mis tout mon eſpoir.

M. NARQUOIS.

J'aurois beau le vouloir : (*bis.*)
Hélas! malgré tout mon ſçavoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (*bis.*)

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connois rien de plus chiche que ce Vieillard-là.

SCENE V.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 23. *L'Agaçante. Je vous aime, Célimene.*

FINETTE avec moi s'engage,
Ma parſonne l'attendrit;
Je l'empaumons par mon langage:
Morgué, vivent les gens d'eſprit.
La fortune me rit;
J'épouſons la parle du Village.
La fortune me rit.
Morgué, vivent les gens d'eſprit.

NICETTE.

Ah! vous en avez? Donnez-m'en, Monſieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 24. *Viens, ma Bergere, viens ſeulette, ô lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette?
O lon lan la landerira.
Tatigué, qu'alle eſt joliette!
O lon lan la landerirette:
Que d'agrémens elle a déjà!

NICETTE.

AIR. N°. 25. *Vous en venez, vous en venez.*

L'eſprit ſeroit mieux mon affaire;

J'en demande mon néceſſaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! puiſque vous en deſirez,
Vous en aurez, vous en aurez :
Je prévois bian que vous en aurez,
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain Monſieur Narquois ! il m'a dit com' ça, que ça ne ſe pouvoit pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon ! V'la encore un biau olibrius ; il n'a de l'eſprit qu'en Latin ; j'en avons en François.

AIR. N°. 26. *Le tout par nature.*

Oh ! quant à l'égard de ça,
Du reſte j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et bian-tôt, je vous jure,
Comme à nous il vous viandra ;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas ſe donner ?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

AIR. N°. 27. *Tout cela m'eſt indifférent.*

En voici la comparaiſon :
Lorſque l'on greffe un ſauvageon,
La ſève, par ce ſtratagême,
Se communique & fait profit....
Il en eſt ainſi tout de même ;

On peut ſe bailler de l'eſprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à préſent?

L'ÉVEILLÉ.

Moi? Eh mais.... Tatiguoi! Alle eſt bien drôlette!

AIR. N°. 28. *O ricandaine, ô ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron?
O ricandaine, ô ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en ſçavons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche, mon trognon,
N'eſt pas vaine.
Le joli minois que voilà!
Pour vous il me parle déja.
(*Il rit.*)
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.
Ça puiſque l'eſprit eſt ſur jeu,
Par la jarni, je ſens bien que....
Oui, je vous en baillerai,
O ricandaine;
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NICETTE.

AIR. N°. 29. *Donnez, Amans; mais donnez bien.*

Vaudeville du Magnifique.

Vos bontés me rendent confuſe:
Me ferez-vous de tels préſens?
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'ÉVEILLÉ.

Jamais l'eſprit ne ſe refuſe....
Laiſſez faire, je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

AIR. N°. 30. *Non, je ne veux pas rire.*

(*à part.*)

Me donner tout l'eſprit qu'il a! (*bis.*)
Vaux-je la peine de cela?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma petite Reine.
Vous en valez bian la peine,
Vous en valez bian la peine.
Oui-da,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

AIR. N°. 31. *Allons la voir à S. Cloud.*

D'un pareil bien-fait, hélas!
Je ſerai reconnoiſſante.
Sur-tout ne me trompez pas;
Car je ſuis bien innocente.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, j'en ſerois bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché;
Car je ne ſuis pas riche.

L'ÉVEILLÉ.

Et moi, je ne ſuis pas chiche.
Je ſis un garçon fort ſarviabe, fort cha-

ritable; je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'eſt trop juſte.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 32. *Vaudeville du retour de Fontainebleau.*

Gardez-vous, ſur cet entretien,
De jaſer avec Finette.
Allez, je vous inſtruirons bien;
Ça, commençons, belle Nicette.

SCÉNE VI.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, *retirant l'Éveillé.*

EH! gué gué gué gué, comme il y va!
La la la la la la la la la la la la.

L'ÉVEILLÉ.

Me vlà pris comme un Renard.

NICETTE.

Pardi, ma couſine Finette, vous êtes bian inſupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui-dà!

AIR. N°. 33. *L'autre jour Colin, d'un air badin.*

(à l'Éveillé.)

Avec ce Tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous ?

FINETTE.

Craignez mon courroux.

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche ;
Laissez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Éveillé me triche,
Tout prêt d'être mon mari !
Fi.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 34. *Tourlourirette, lironfa.*

Ecoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit. *(Il rit.)*

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Charche par-tout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit ?

NICETTE.

AIR. N°. 35. *Tarare, ponpon.*

M'empêcher d'en avoir! vous n'êtes guère bonne;
Mais il m'en donnera,
Pour cette bague-là.

FINETTE.

Doucement, ma mignonne:
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi?

FINETTE.

Oh! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais; vous en avez tant?

FINETTE.

On n'en ſçaurait trop avoir.

NICETTE.

Laiſſez-la dire, Monſieur l'Éveillé.
Donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

AIR, N°. 36. *C'eſt la choſe impoſſible.*

Oh! Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas?
Ayons recours à ma couſine.
Je compte ſur vous pour cela;
Donnez-m'en donc.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle eſt riſible !
C'eſt la la la la la la la,
C'eſt la choſe impoſſible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé ſe moque de vous ; ça ne ſe donne point, ça vient tout ſeul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame ! ça vient..... ça vient quand ça vient ; queu queſtion elle fait-là ?

NICETTE.

AIR. N°. 37. *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes, les belles jeunes filles, moudre.*

Ne puis-je ſçavoir comme
Cet eſprit me viendra ?

L'ÉVEILLÉ.

Ce ſera
Lorſqu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous ſentirez naître
Un deſir preſſant de connoître
Ce qui cauſe ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'eſprit.

NICETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

L'ÉVEILLÉ.

L'eſprit ? c'eſt... c'eſt une belle choſe !

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

Ça ſart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt.....

FINETTE.

Oh c'eſt, c'eſt... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'eſt.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, ça doit faire un bel attelage !

AIR. N°. 38. *Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire !*

Qu'il vous en donne ; Alain en eſt le maître.

NICETTE.

Alain, Alain ! cela pourroit-il être ?
On dit, hélas !
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ & FINETTE, *en s'en allant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

SCENE VII.

NICETTE *ſeule.*

AIR. N°. 39. *Il faut que je file, file.*

TOUT le monde m'abandonne :
Ça me fait ſécher ſur pié.
Ne trouverai-je perſonne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié ?

AIR. N°. 40. *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encor courage,
Informons-nous dans le Village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde,
S'il le faut, j'irai
Au bout du monde.

AIR. N°. 41. *Roſſignolet du verd bocage.*

Je mettrai fin, par cette emplette,
A mon chagrin.

SCENE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

VOus voilà donc? Bon jour, Nicette.

NICETTE.

Bon jour, Alain.

ALAIN, *rit niaiſement.*

Hé, hé, hé, hé.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

Hé, hé, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Eſt-ce que j'ai la mine riſible?

AIR. N°. 42. *Philis en cherchant ſon Amant.*

Tout chacun ſe moque de moi.

ALAIN.

Ce n'eſt pas pour ça, jarniguoi:
Dam', tenez, je ne ſçais pourquoi,
Je ris d'aiſe, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Eſt-ce qu'ous n'êtes pas itou bian-aiſe de me voir vous?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triſte.

NICETTE.

C'eſt que je ſuis fâchée.

ALAIN.

AIR. N°. 43. *Tu n'as pas ce qu'il me faudroit.*

Hé bien! Qu'eſt-ce qui vous chagreine?

NICETTE.

Ah! Je n'ai point d'eſprit, Alain.

ALAIN.

Quoi! C'eſt ça qui vous met en peine?
Non plus que vous, je n'en ai brin;
Je n'en eus jamais, & j'ignore
A quoi l'eſprit me ſarviroit.
Je puis ſans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh! Moi, je ſens qu'il m'en faudroit.

AIR. N°. 44. *Ton himeur eſt, Cathereine.*

C'eſt, dit-on, choſe fort belle;
Aux filles ça ſart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croit-elle?

NICETTE.

Ça ſe trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-deſſus je veux m'inſtruire.

NICETTE.

Un pareil deſir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'eſt que ça vient, quand ça vient.

Sans ma couſine, l'Éveillé m'auroit peut-être donné de l'eſprit.

ALAIN.

Je ſis fâché de n'en point avoir, je vous en ferois préſent.

NICETTE.

Je ne ſçais; j'aimerois mieux vous avoir ſt'obligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderois qu'à vous faire plaiſir.

NICETTE.

Je voudrois bien vous faire plaiſir auſſi.

ALAIN.

Je ne ſçais comme ça ſe fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaiſez mieux que Robin, mon Mouton.

ALAIN.

Tatigué! ſans ſçavoir c'en que c'eſt que l'eſprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR. N°. 45. *Dans notre Village chacun vit content.*

Cherchons-en enſemble :
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raiſon, ce me ſemble ;
J'en trouvarrons mieux,
Quand nous ſerons deux.

NICETTE.

Si j'en trouve, par hazard, en mon particulier, je vous en ferai part auſſi-tôt.

AIR. N°. 46. *Une Vielle d'argent, lirette.*

Tout à la bonne franquette,
Se partagera.

ALAIN.

La part ſera bien-tôt faite :
Dès qu'il m'en viendra,
Tout ſera pour vous, Nicette.
Tout pour vous ſera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'eſt bian honnête, mais il faut que ça ſoit en commun. Allons en chercher au plutôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en ſçais rien.

ALAIN.

Attendez.....

AIR. N°. 47. *Un jour le bon Pere Abraham prêchoit avec inſtance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là, ſans doute;
Ne vous embarraſſez du prix,
J'en aurons, quoiqu'il coûte.
Enſemble, allons-y de ce pas.
Eh! Que ſçait-on? Peut-être, hélas!
J'en trouvarrons en route.

NICETTE.

Partons, c'eſt bien dit.

SCENE IX.

Madame MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 48. *Je n' lui, je n' lui donne pas; mais je lui laiſſe prendre.*

ALAIN, où voulez-vous aller,
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(*à Nicette:*)
Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras,
D'un petit air ſi tendre?

NICETTE.

Je n' lui je n' lui donne pas;
Mais je lui laiſſe prendre.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 49. *N'oubliez pas votre houlette, Liſette.*

Ne les laiſſons point ſeuls enſemble,
Je tremble,
Qu'ils n'y prennent plaiſir.
Pouvez-vous de la ſorte agir,
Sans rougir, petite pecore?

NICETTE.

Excuſez-moi, Maman, j'ignore
Encore,
Lorſque l'on doit rougir.

Madame MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mere.

Madame MADRÉ.

Allez, vous dis-je, & que je ne ſçache pas que vous parliez davantage avec Alain; entendez-vous? Que je ne ſçache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mere.

(*Elle ſort en regardant Alain à pluſieurs repriſes; Alain la regarde aller.*)

SCENE X.

Madame MADRÉ, ALAIN.

Madame MADRÉ.

A QUOI vous amuſez-vous, Alain, avec une morveuſe ? Vous ne dites mot. Un garçon d'eſprit répondroit queuque choſe.

ALAIN, *d'un ton chagrin.*

Oh ! je n'ai pas d'eſprit, moi.

Madame MADRÉ.

Hé bien ! je vous en ferai avoir.

ALAIN, *d'un air joyeux.*

Tout de bon ?

Madame MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh, oh ! tant-mieux. Que je vous ſerai bien obligé !

AIR. N°. 50. *Je ne ſçais pas écrire.*
Vaudeville des Billets doux.

Jamais mon pere ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'eſprit.

Madame MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.
Je vous inſtruirai dès ce jour.
L'eſprit vient en faiſant l'amour.

ALAIN.

Je ne ſçais pas le faire.

Madame MADRÉ.

C'eſt encore ce que je veux vous montrer. L'eſprit ne ſe façonne que par le commerce du biau ſeſque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

Madame MADRÉ.

Faut premiérement que vous choiſiſſiez une amoureuſe.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça, une amoureuſe?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 51. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Une Belle qu'on aime bien;
Suppoſons que ce ſoit moi-même.

ALAIN, *d'un air riant.*

Oh! tenez, ne ſuppoſons rien:
C'eſt déja fait.

Madame MADRÉ, *à part.*

C'eſt moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choiſir à l'inſtant.

Madame MADRÉ, *à part.*

Ah! qu'il me rend le cœur content!
C'eſt cet aveu que je demandois.

ALAIN.

Hé bien ? ſt'amoureuſe, comme vous dites ?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 52. *Que je regrette mon Amant !*

Il faut l'aborder joliment ;
Et, d'une maniere galante,
On lui fait un doux compliment.

ALAIN.

Fort bien.

Madame MADRÉ.

Après on lui préſente,
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A ſon corſet.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.
Mais qu'eſt-ce que c'eſt que faire un compliment ?

Madame MADRÉ.

Par exemple, c'eſt recomparer ſa Belle aux fleurs, au biau jour ; enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon : revenons à ſt'amoureuſe.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 53. *Quand la Bergere vient des Champs tout dandinant.*

Enſuite on lui baiſe la main,

D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois même plus malin,
Zeſte, on l'embraſſe,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour eſt fin.
Et l'eſprit ?

Madame MADRÉ.

L'eſprit alors commence à venir. (*En lui donnant ſon bouquet.*) Eprouvons ſi vous avez bian retenu tout ce que je vous ai dit ? Vlà mon bouquet.

ALAIN, *prend le bouquet & le met à ſon côté.*

Donnez.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 54. *Eſt-ce que ça ſe demande ?*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

Madame MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien !

ALAIN.

Baillez-vous patience.

Madame MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ! ce n'eſt pas la peine.

Alain tantôt
Sera moins ſot;
De ça ſoyez çartaine.

Madame MADRÉ, *à part.*

On lui a dit apparemment que je dois l'épouſer. (*à Alain.*) Vous ſçavez donc...

ALAIN.

Hé, oui, oui, je ſçavons.... ſuffit.

Madame MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette; je vous choiſis pour mon meneux, & je vais acheter des rubans pour vous, comme ça ſe pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (*à part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

Madame MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, *bas à Nicette qui paroît.*

Oh! oh! Attendez-moi là, mon Amoureuſe.

SCENE XI.

NICETTE, *avec des fleurs dans ſes cheveux, & un fichu mis à l'envers.*

MA mere emmeine Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis ſte défenſe-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choſes dans la tête. D'où vient donc que je ſoupire? Rêvons un peu ſur tout ça.

SCENE XII.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

L'ÉVEILLÉ.

QUEU délice, Finette! Dans eune heure, je ſerons mari & femme.

AIR. N°. 55. *Diverſité flatte le goût.*

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, ſi ma bouche
Vole un baiſer ſur ton menton,
Ou ſur ton petit bec mignon.

(*Il veut embraſſer Finette; elle le repouſſe.*)

FINETTE.

Tout doux!

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche
Te pique donc?
Tu fais la mitouche
Hors de ſaiſon;
Mais je touche,
Biauté farouché,
Au moment d'en avoir raiſon.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'ÉVEILLÉ, *continue.*

Tatigué qu'alle a l'œil fripon!
Alle animeroit une ſouche;
Auprès d'elle, jarnicoton,
J'ai de l'eſprit comme un démon.

NICETTE, *ſortant de ſa rêverie.*

On parle d'eſprit. Ecoutons.

FINETTE.

Pour moi, j'en ons eu dès que je t'ai vu, & bien fin à préſent qui m'attraperoit.

L'ÉVEILLÉ.

Te ſouviant-il de la premiere fois que je te rencontris?

FINETTE.

Oh! que oui.

NICETTE.

Je vais ſçavoir comment l'eſprit leur eſt venu.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 56. *Et la belle le trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage,
Je t'aviſis, par hazard,
A l'abri d'un épais feuillage,
Tu dormois tranquillement.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faiſois ſemblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'ÉVEILLÉ.

Même AIR.

Que ton air étoit charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baiſe ta main blanchette;
Tu t'éveille en te fâchant.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faiſois ſemblant.

Mais pendant que tu rappelles le paſſé, tu ne ſonges pas au préſent.

L'ÉVEILLÉ.

T'as morgué raiſon. Apprête-toi, j'allons venir te charcher pour nous marier.

NICETTE.

Vlà-t-il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage!

SCENE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

AIR. N°. 57. *Toujours va qui danſe.*

LEs ſoins, les ſoucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfans ſur les bras,
Il faut faire un ménage;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompenſe.
Ta la la la la la la,
Toujours va qui danſe.

NICETTE, *appelle Finette, comme elle eſt prête d'entrer dans la maiſon.*

Ma couſine? Ma couſine? (*à part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

NICETTE.

(*à part vivement.*) Elle en inſtruiroit ma mere. (*haut niaiſement.*) Monſieur le Tabellion m'a dit de vous dire comme ça qu'ous alliez cheux lui tout à l'heure, tout à l'heure.

FINETTE.

Eſt-ce qu'il y auroit queuque anicroche à mon mariage? Voyons ça.

SCENE XIV.

NICETTE *ſeule.*

J'APPERÇOIS Alain; je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par eſſayer les ſemblans de ma couſine.

(*Elle ſe met ſur le gazon & fait ſemblant de dormir.*)

SCENE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

AIR. N°. 58. *Je ſommeille.*

HOLA, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous? La voilà
Qui ſommeille.
Avec ces rubans ornons-la;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même

Même AIR.

Mordi, le tour ſeroit malin ;
Mais je crains trop....

NICETTE.

Alain, Alain,
Je ſommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter ;
Çà, çà, que, pour nous écouter ;
Où ſe réveille.

Même AIR.

Elle dort, approchons ; tout doux....
Je n'oſerois, retirons-nous.

NICETTE.

Je ſommeille.

ALAIN.

Nicette c'eſt aſſez dormi ;
C'eſt la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE *ſe leve & préſente la main à Alain.*

Allons, baiſez-moi la main, afin que je faſſe ſemblant de me fâcher. Je ſçais comme vient l'eſprit.

ALAIN.

Oh ! je le ſçais bien itou. Allez ; l'eſprit vient de l'amour !

NICETTE.

De l'amour !

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça ; quand on a choiſi une amoureuſe, c'eſt-à-dire, queuqu'un qu'on aime bien ; on li fait un compliment, & pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'eſt drôle.

ALAIN.

AIR. N°. 59. *La fille de Village*, ou *Attendez-moi ſous l'orme.*

On prend la main encore.

NICETTE.

Enſuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baiſe encore.

NICETTE.

L'eſprit ainſi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embraſſe.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh ! l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'eſprit vient à ſon point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous v'là. Vous allez voir, vous allez voir.

(*Il va au fond du Théâtre & revient le bouquet à la main & le chapeau ſous le bras, en diſant :*)

D'une magniere galante, (*il fait la révérence, & dit:*) le compliment à ſt'heure. Mademoiſelle Nicette, vous êtes belle..... belle..... comme..... comme vous-même. Je ne ſçais, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. (*d'un ton plus familier.*) L'eſprit viant-il ?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne eſpérance ; ça me rend joyeuſe.

ALAIN.

AIR. N°. 60. *De l'amour je ſubis les loix ; je n'en fais plus un vain myſtere.*

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corſet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, *après avoir attaché le bouquet.*

L'affaire eſt faite.
Prenons & baiſons cette main.
(*Il baiſe la main de Nicette.*)

NICETTE, *émue.*

Alain.... Alain.... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope auſſi ſon train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel ſujet nous agite !

AIR. N°. 61. *Dieux ! quel tourment !*

C'eſt de l'eſprit aſſurément,
Qui nous vient bruſquement.

ALAIN.

Je penſons tout de même.
Eprouvons encore ça. (*Il lui baiſe encore la main.*)
Je ſens en ce moment....
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'eſt de l'eſprit aſſurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en chercher. Mais ce n'eſt pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien ; car il me ſemble que l'eſprit ne commence qu'à me venir, & c'eſt ſi peu....

ALAIN.

Oh ! il y a encore l'embraſſement.

NICETTE.

Ah ciel ! J'entends touſſer Monſieur le Tabellion. Le v'là. Cachez-vous derriere moi.

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

BELLE Nicette, je viens pour dreſſer les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paroiſſez émue.

NICETTE, *en ſerrant la main d'Alain qui eſt caché derriere elle.*

C'eſt que je ſuis à côté de ce qui me fait plaiſir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaiſir ! L'aimable enfant ! Que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE, *d'un ton niais affecté.*

Rendez-moi un ſervice, Monſieur Subtil ; la nôce de ma couſine ſe fait cheux nous ; je n'ai pas achevé d'y ranger ; ſi ma mere venoit, elle gronderoit. Allez au-devant d'elle pour l'amuſer ; elle eſt allée par là-bas.

AIR. N°. 62. *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Empêchez-la que d'ici
Elle ne s'approche,
L'Eveillé, Finette auſſi ;
Je crains leur reproche :

Ces cauſeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Raſſurez-vous, belle Nicette; je vais faire le guet. (*En s'en allant.*) Qu'il eſt doux de garder ce qu'on aime!

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE *acheve l'air ci-deſſus vivement, lorſque M. Subtil eſt éloigné.*

VA-T-EN voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ſon mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il ſera mon mari: je ne ſçais pas ce que ça ſignifie; mais il faut que le mariage ſoit bian joli, puiſque l'Éveillé & ma couſine ſont ſi aiſes de ſe marier.

ALAIN.

AIR. N°. 63. *Vîte à Catin un verre.*

Oh! ne vous en déplaiſe,
Je ſerois, tatignoi,
Fâché que vous ſoyez bian-aiſe
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, *avec ſentiment.*

Je ſens bien auſſi que je ne pourrois être bien-aiſe ſans vous. Puiſque c'eſt ainſi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous? Faut prendre conſeil de l'eſprit.

ALAIN.

AIR. N°. 64. *Pour voir un peu comme ça f'ra.*

C'eſt raiſonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embraſſement;
De ma leçon c'eſt une ſuite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

(*L'Éveillé qu'on ne voit point, chante.*)

AIR. N°. 65. *Quel plaiſir d'être avec vous!*

Quel plaiſir
Vient me ſaiſir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, *avec dépit.*

Peſte ſoit de l'importun!

NICETTE.

C'eſt l'Éveillé : cachez-vous dans not' maiſon, je vais bien vîte le renvoyer.

SCENE XVIII.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

*Repriſe de l'*AIR *ci-deſſus.*

QU'IL m'eſt doux de t'obtenir,
Ma brunette,
Joliette!
Quel plaiſir
Vient me ſaiſir!
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon déſir:
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette, vot' couſeine eſt-elle prête? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment! elle eſt fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle eſt ſortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte! Eh! où eſt-elle allée?

NICETTE.

Oh! dame.... Ecoutez.

(*Elle parle bas à l'Éveillé.*)

SCENE XIX.

Madame MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil qu'elle fait entrer dans la maiſon pendant que Nicette parle à l'Éveillé.*

ENTREZ toujours, Monſieur Subtil, je vais vous envoyer Alain & Nicette.

NICETTE, *à l'Éveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non, grand merci. (*En s'en allant.*)

*Fin de l'*AIR *ci-deſſus.*

Quel plaiſir vient me ſaiſir!
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE, *appercevant ſa mere.*

Ah! v'là bien autre choſe!

SCENE XX.

Madame MADRÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ.

QUE faites-vous ici petite fille? Ah! ah! v'là un fichu plaiſamment mis.

NICETTE.

Dame! je ſuis ſi ſimple.

Madame MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux? V'là qu'eſt nouveau : je ne prétends pas qu'ous vous ajuſtiais comme ça ; quand vous ſerez mariée, à la bonne heure: on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR. N°. 66. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Hé bien! hé bien! mariez-moi, ma mere:
Que ce ſoit plutôt que plus tard;
Car, tenez, j'ai tant de bêtiſe,
Que je pourrois bien, par mégard,
Faire encore quelque ſottiſe.

Madame MADRÉ.

Vot' mariage va ſe terminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur eſt cheux nous.

NICETTE, *vivement.*

Eſt-ce que vous le ſçavez ?

Madame MADRÉ.

Eh ! vraiment oui.

NICETTE.

Vous l'avez donc vû entrer ?

Madame MADRÉ.

Eh oui ! vous dis-je. Qu'elle eſt bête !

NICETTE.

Et vous me permettrez que je me marie avec lui ; non avec d'autres ?

Madame MADRÉ.

Oui, oui, eſprit bouché, je le permets, je le veux, je l'ordonne, & vous ſerez enſemble dès demain.

NICETTE.

Que je ſuis contente !

Madame MADRÉ.

Quel empreſſement ! Où court-elle ?

NICETTE.

Alain, Alain.

Madame MADRÉ, *voyant ſortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.*

Que vois-je !

SCENE XXI. ET DERNIERE.

M. SUBTIL, ALAIN, Madame MADRÉ, NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

NE puis-je ſçavoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré?

FINETTE, *à M. Subtil.*

Ah! vous v'là, Monſieur le Tabellion. J'ai couru tout le Village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela?

FINETTE.

C'eſt Nicette.

L'ÉVEILLÉ, *à Finette.*

Pardi, Mademoiſelle Finette, eſt-ce que nous jouons aux barres? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi?

FINETTE.

Qui vous a dit cela?

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt Nicette.

Madame MADRÉ.

Alain, qu'eſt-ce qui vous a fait entrer cheux nous?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'eſt Nicette.

Madame MADRÉ.

C'eſt Nicette, c'eſt Nicette. Expliquez-nous ça, morveuſe.

NICETTE.

Dame! ma mere, vous ſçavez bien que vous m'avez dit com' ça: petite fille, que je ne ſçache pas qu'ous parliez avec Alain.

Madame MADRÉ.

Hé bien! eſt-ce ainſi que vous m'obéiſſez?

NICETTE.

Vraiment oui. Afin que vous ne le ſçachiez pas, ni perſonne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre, M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, & j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué en v'là d'une bonne!

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE, *rit.*

Ah, ah, ah.

Madame MADRÉ.

Il eſt bien queſtion de rire!

NICETTE, *vivement.*

AIR. N°. 67. *Loin que le travail m'épouvante.*
De la Parodie *d'Atys.*

A préſent je ne dois plus feindre:
De vous je n'ai plus rien à craindre;
Alain m'épouſera demain.
Au plaiſir mon ame ſe livre:
Si je n'avois mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrois vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoiſe!

FINETTE.

Qui eſt-ce qui diroit ça?

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Queu galimatias me faites-vous? Vous me paroiſſez bien alerte!

NICETTE.

C'eſt qu'Alain m'a donné de l'eſprit; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment! je lui ai donné bien autre choſe: voyez, voyez; je lui ai donné encore votre bouquet & vos rubans; c'eſt mon amoureuſe, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

AIR. N°. 68. *Chacun à ſon tour, liron, liriette.*
Bon effet ça viant de produire:

Grand merci, Madame Madré.
Vous avez bien voulu m'inſtruire :
Morgué, je vous en ſçais bon gré.
J'inſtruiſons votre fille Nicette,
Je li montre à faire l'amour :
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, Madame Madré ?

Madame MADRÉ.

Vous-même, Monſieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchois une Agnès, & que je n'en trouve plus. Ils ſont plus fins que nous, puiſqu'ils nous ont attrapés ; ainſi mon avis eſt qu'on les marie enſemble, pour arrêter les progrès de l'eſprit.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 69. *Ne vous laiſſez jamais charmer ; Iris, c'eſt une erreur extrême.*

Vous penſeriez à les unir ?
Connoiſſent-ils le mariage ?

ALAIN.

L'eſprit commence à nous venir :
J'en trouvarrons bien-tôt l'uſage.

Madame MADRÉ.

Je ne m'attendois pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puiſqu'il m'eſt impoſſible de trouver ce que je deſirois ; je vous épouſerai, ſi bon vous ſemble, Madame Madré.

Madame MADRÉ.

Je voulois épouſer un Nigaud, mais.... c'eſt la même choſe, je vous prends ; laiſſons-les enſemble.

FINETTE, *à Nicette.*

Je vous félicite, couſine.

AIR. N°. 70. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

De vous voir de l'eſprit, je ſuis fort ſatisfaite :
Alain, le ſot Alain a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

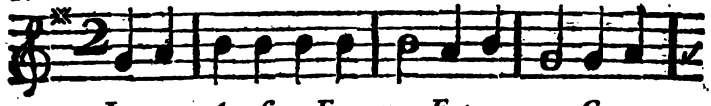
Morgué ; c'eſt à bon droit que le Proverbe dit :
Vive, vive les ſots, pour donner de l'eſprit.

V'là les violons qui viennent nous rejoindre ; parguenne, en l'honneur de ça, danſons un petit branle, en attendant que tout not' monde ſoit raſſemblé.

FIN.

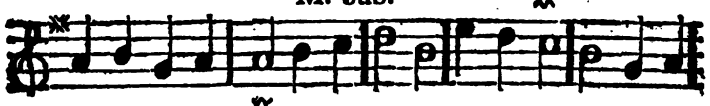
De la Chercheuſe d'Eſprit.

N° 1. M. Subtil. Mad. Madré.

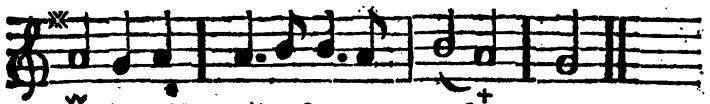


Je veux être ſon E-poux. Entre nous, Compe-

M. Sub.

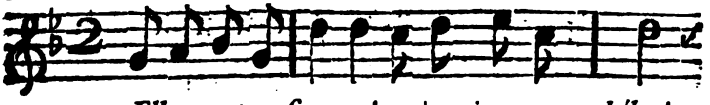


re, qu'en feriez-vous? Belle demande, Madame! J'enfe-

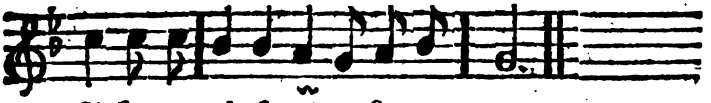


rois... parbleu, j'enferois ma femme.

N° 2. Mad. Madré. M. Sub. Mad. Madré.

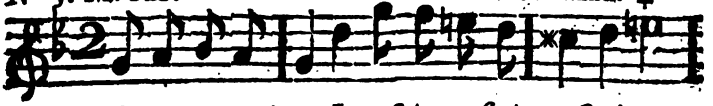


Elle, votre femme! oui vrai-ment. hélas!



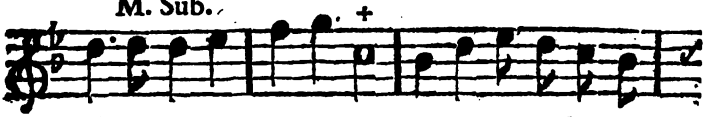
C'eſt u-ne choſe qui ne ſe peut pas.

N° 3. M. Sub. Mad. Mad.



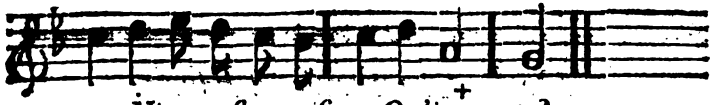
Expliquez-vous mieux. Je ne ſuis pas ſi vieux. Qu'impor-

M. Sub.



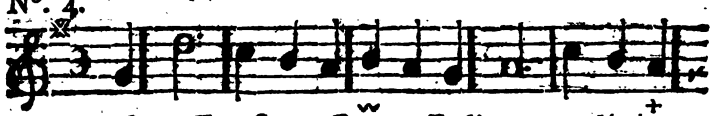
te? Mon amour vous exhor-te A me rendre con-

Mad. Madré. M. Sub.

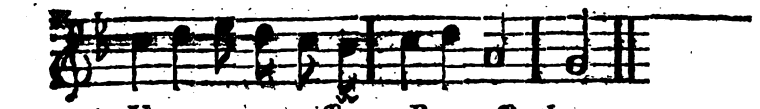


tent. Nicette eſt un enfant. Qu'impor-te?

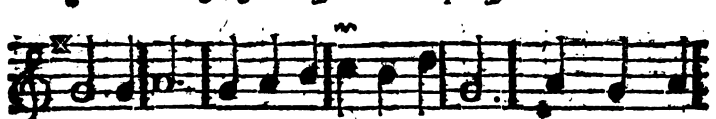
N°. 4.



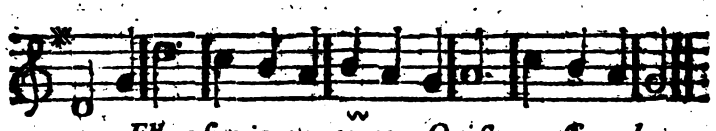
Sa taille eſt raviſſante, Et l'on peut dé-ja



voir U-ne gorge naiſſante Re-pouſſer la mou-

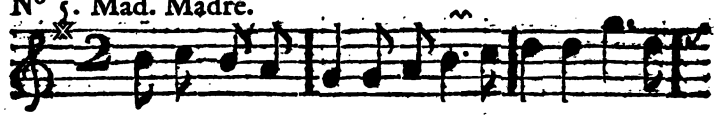


choir. Elle a par excel-lence Un teint... des yeux... elle



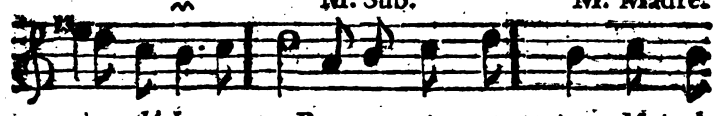
a... Elle a ſon in-no-cence, Qui ſur-paſſe ce-la.

N° 5. Mad. Madré.



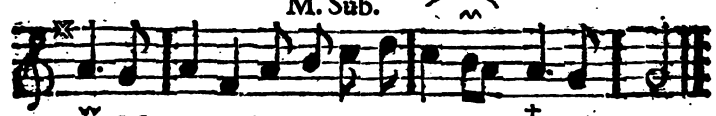
Machi-nale-ment elle coud, Nicette, Et ja-

M. Sub. M. Madré.



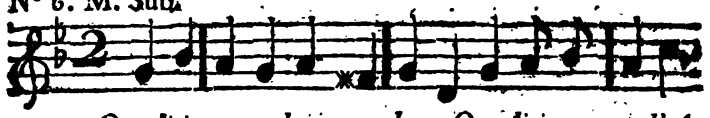
mais ne lâche un mot. Bon: tant mieux, tant mieux. Mais el-

M. Sub.



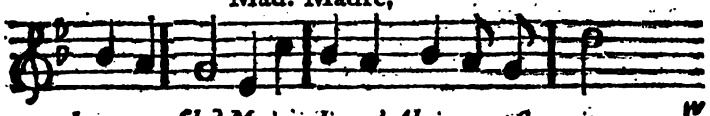
le eſt ſi ſotte... Je riſquerai moins d'être ſot.

N° 6. M. Sub.



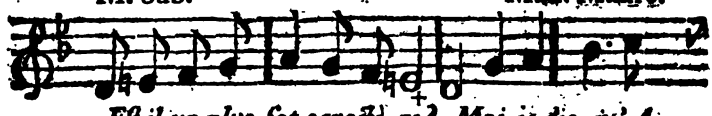
Que diriez-vous donc, ma chere; Que diriez-vous d'A-

Mad. Madré,



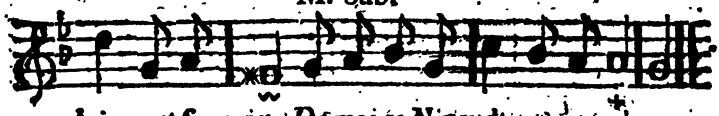
lain mon fils? Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. Sub. Mad. Madré.



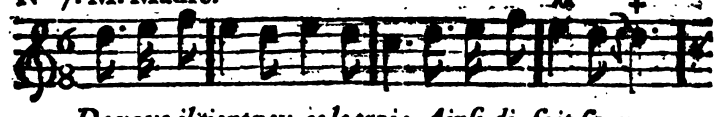
Eſt-il un plus ſot caracte-re? Moi je dis qu'A-

M. Sub.



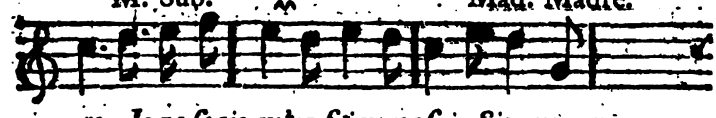
lain vaut ſon prix. De moi ce Nigaud ne tient guere.

N° 7. M. Madré.

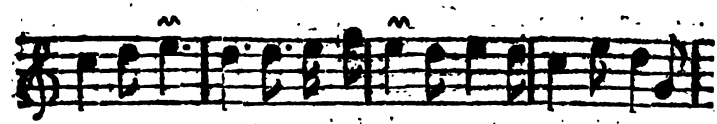


De vous il tient peu, je le croi; Ainſi di-ſoit ſa me-

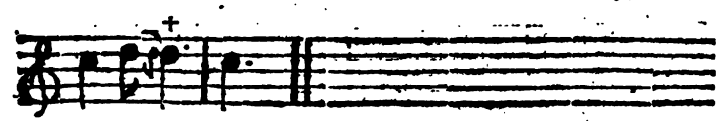
M. Sub. Mad. Madré.



re. Je ne ſçais qu'en faire, ma foi. Si vous vou-

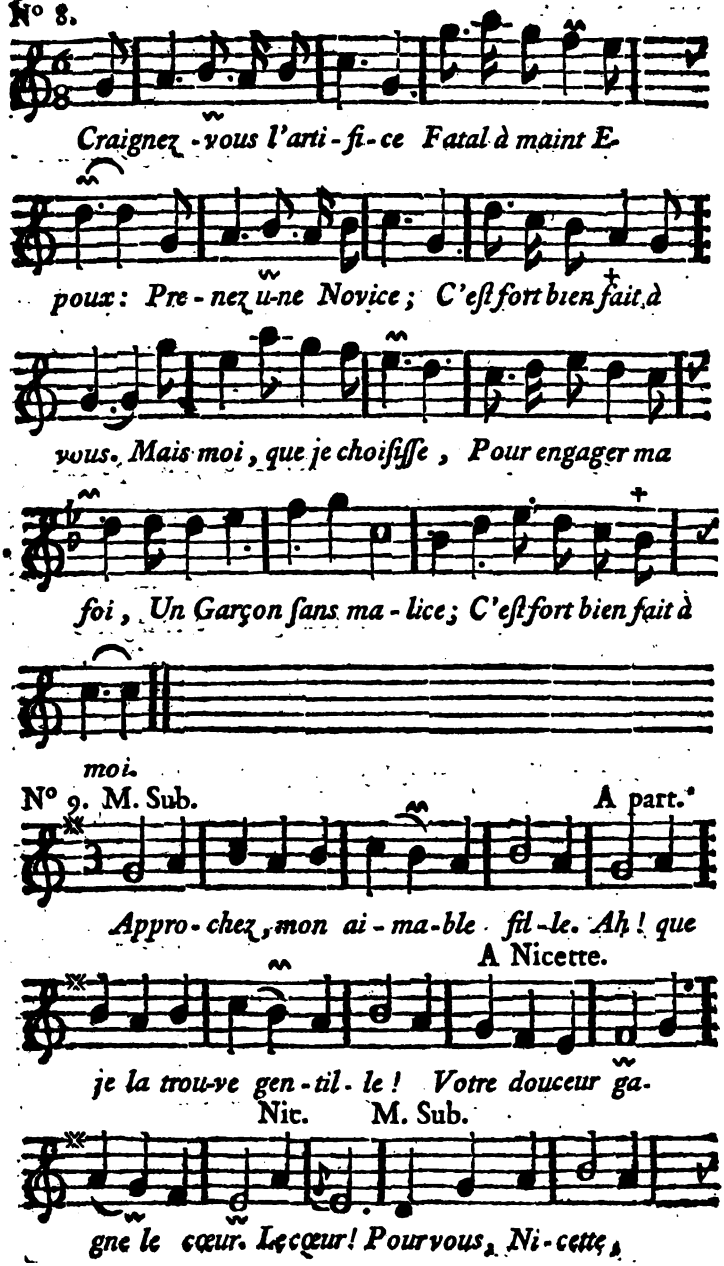


liez, compe-re, Je ſçaurois bien qu'en faire moi, Je ſçaurois



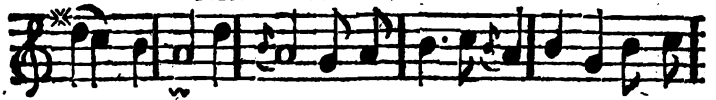
bien qu'en fai-re.

N° 8.


Craignez-vous l'arti-fi-ce Fatal à maint E-
poux: Pre-nez u-ne Novice; C'eſt fort bien fait à
vous. Mais moi, que je choiſiſſe, Pour engager ma
foi, Un Garçon ſans ma-lice; C'eſt fort bien fait à
moi.
N° 9. M. Sub.
A part.
Appro-chez, mon ai-ma-ble fil-le. Ah! que
A Nicette.
je la trou-ve gen-til-le! Votre douceur ga-
Nic. M. Sub.
gne le cœur. Le cœur! Pour vous, Ni-cette,

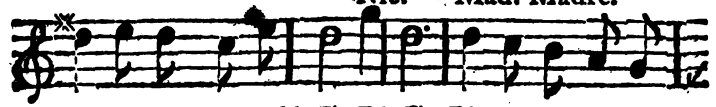
je ſou-pi-re ; C'eſt l'effet d'un re-gard que vous m'a-

Nic. M. Sub.



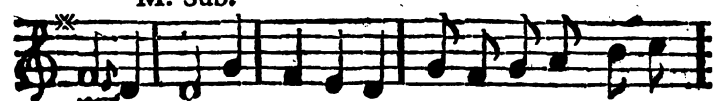
vez lancé. Lan-cé ! Soula-gez mon martyre : Pour ja-

Nic. Mad. Madré.



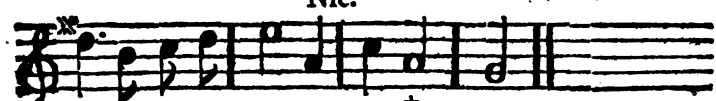
mais l'amour m'a bleſſé. Bleſſé ! L'entretien me fait

M. Sub.



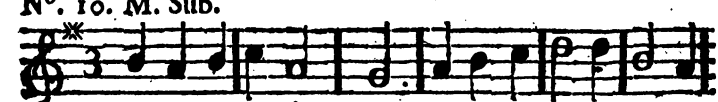
rire. De ces yeux ſi jo-lis Tous les coups ſont par-

Nic.



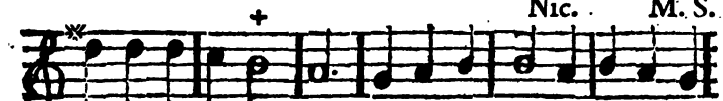
ris. Je meurs d'amour. Hé bien ! tant-pis.

N°. 10. M. Sub.



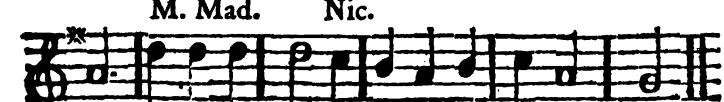
Je viens de vous choi-ſir Pour ma pe-ti-te femme.

Nic. M. S.



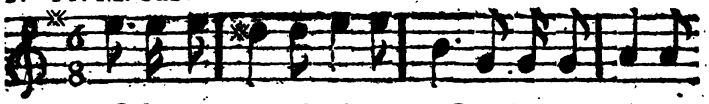
Aurez-vous du plai-ſir en m'épouſant ? Oh dame ! Hé !

M. Mad. Nic.

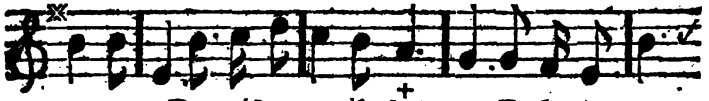


bien ? Achevez donc. Oh ! dame... Je n'en ſçais rien.

N° 11. M. Sub.

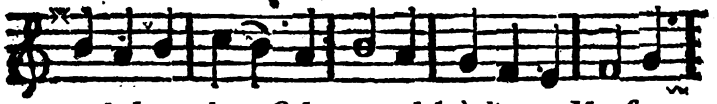


Cela me prouve ſon honneur. Oui, vous avez, mon

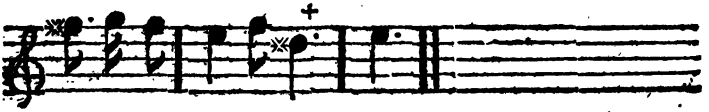


petit cœur, Des tréſors que j'admi-re; De la vertu,

Nic.

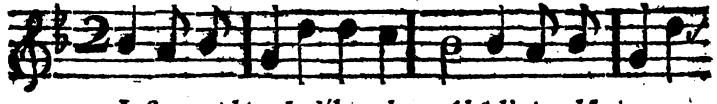


de la pudeur. Cela vous plaît à di-re, Monſieur;



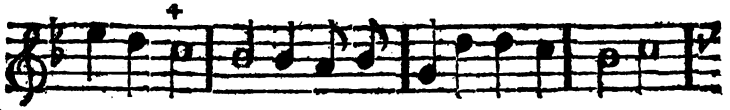
Cela vous plaît à di--re.

N° 12. M. Sub.

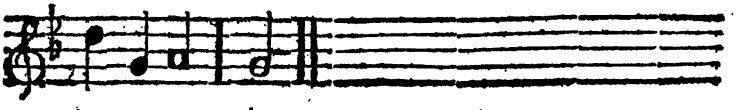


Je ſçaurai bien le déboucher. Ah! l'aimable inno-

cence! Rien encor n'a pû l'enticher. Quel plaiſir

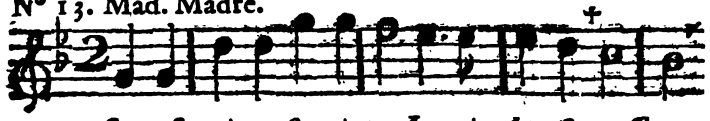


quand j'y penſe! Ah! quel plai-ſir de défi-cher Son

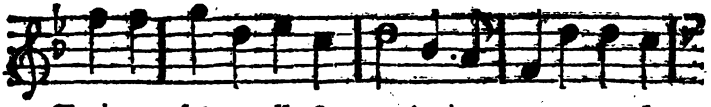


i-gno-ran-ce!

N° 13. Mad. Madré.

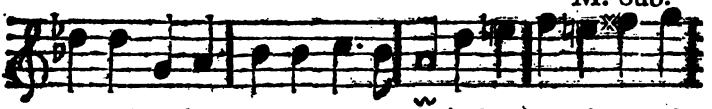


Son eſ-prit ne ſor-ti-ra Jamais de ſa coſſe ;

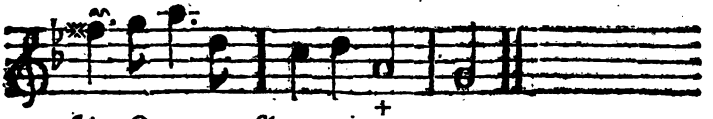


Toujours bé-te elle ſe-ra, Après comme avant la

M. Sub.

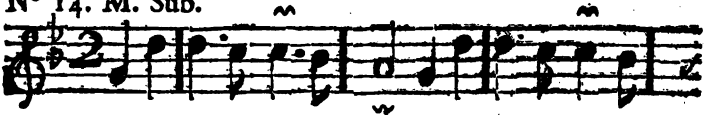


nôce. Moi je n'ignorois de rien; Dès ſon âge.. On ſait fort



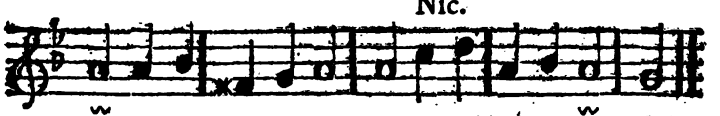
bien Que vous fûtes pre-co-ce.

N° 14. M. Sub.



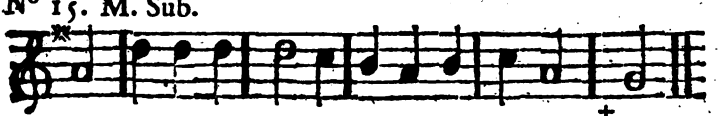
Avec vous je veux m'unir; Je me flatte d'obte-

Nic.



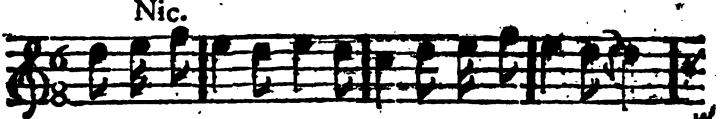
nir Votre main, ma chere? Ma main? Pourquoi faire?

N° 15. M. Sub.

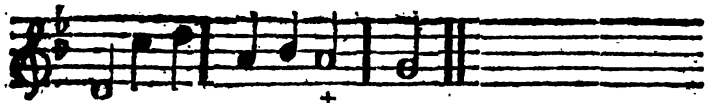


Sur cet aveu plein d'appas Mon bonheur ſe fon-

Nic.

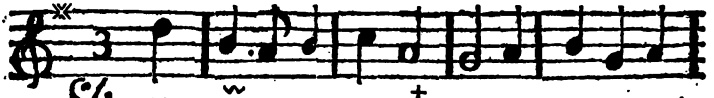


de. Quoi! Monſieur, ne doit-on pas Aimer tout le mon-

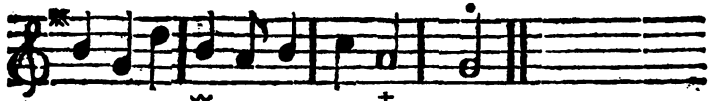


de, Aimer tout le mon-de?

N° 16. Mad. Madré.

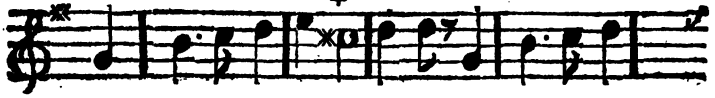


Al-lez chercher de l'eſ-prit, Ni gaude, pé-

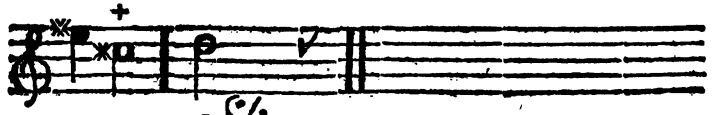


core; Allez chercher de l'eſ-prit.

Nic. M. Sub.

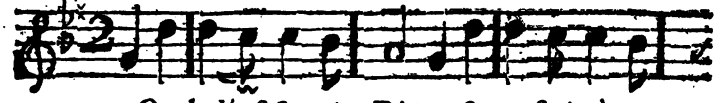


Pourquoi me gronder en-core? Contr'elle qui

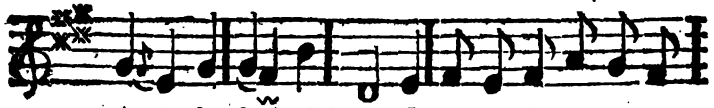


vous aigrit? Allez, &c.

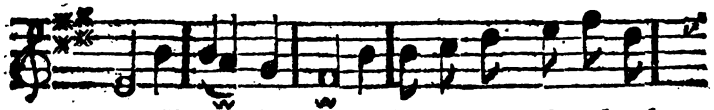
N° 17. Nic.



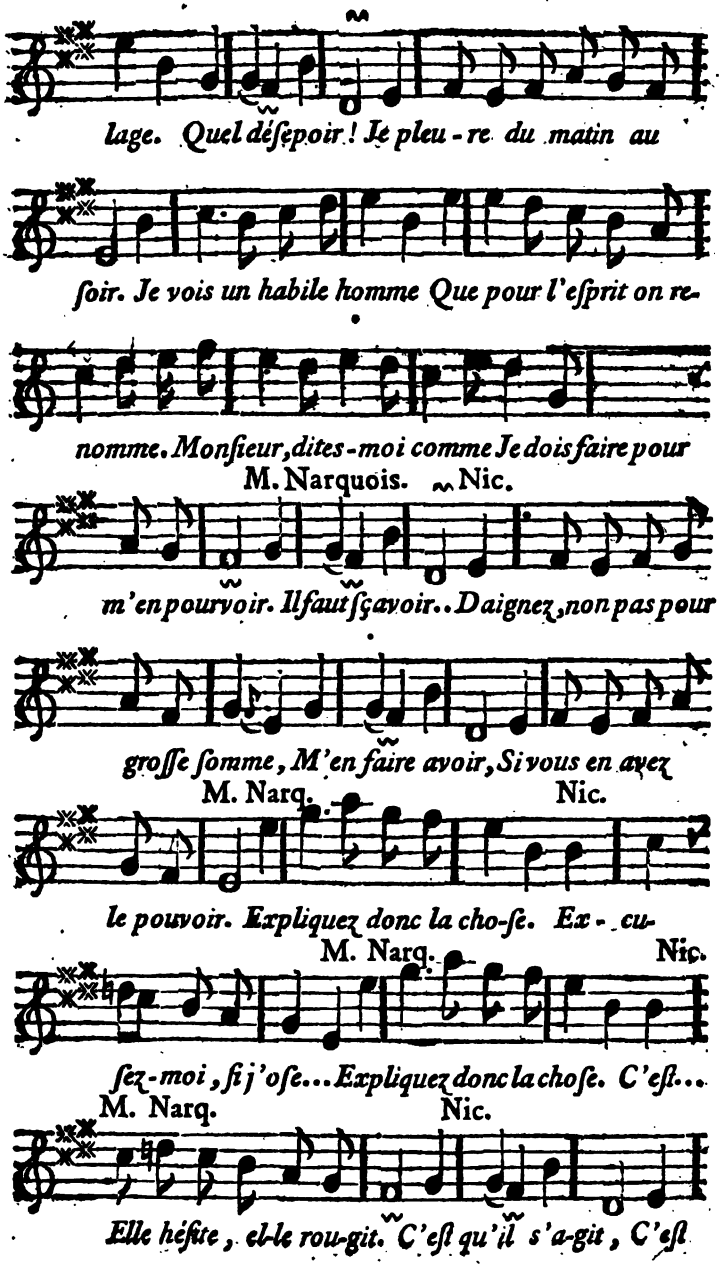
Quel dé-ſeſ-poir, D'être ſans eſprit à mon



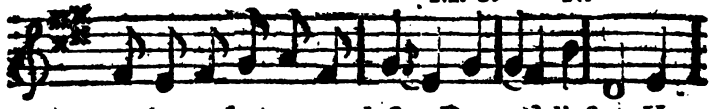
âge! Quel dé-ſeſpoir! Je pleure du matin au



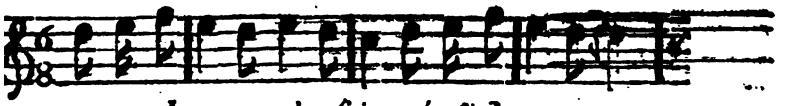
ſoir. Il fau-dra voir Si l'on en vend dans le vil-


lage. Quel déſeſpoir ! Je pleu-re du matin au
ſoir. Je vois un habile homme Que pour l'eſprit on re-
nomme. Monſieur, dites-moi comme Je dois faire pour
M. Narquois. Nic.
m'en pourvoir. Il faut ſçavoir.. Daignez, non pas pour
groſſe ſomme, M'en faire avoir, Si vous en avez
M. Narq. Nic.
le pouvoir. Expliquez donc la cho-ſe. Ex-cu-
M. Narq. Nic.
ſez-moi, ſi j'oſe... Expliquez donc la choſe. C'eſt...
M. Narq. Nic.
Elle héſite, elle rou-git. C'eſt qu'il s'a-git, C'eſt

M. S. N.

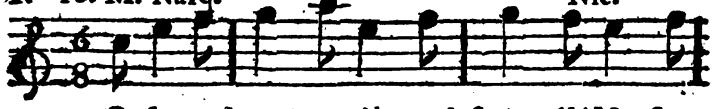


que je voudrois u-ne doſe... Dequoi? d'eſprit. Vou-

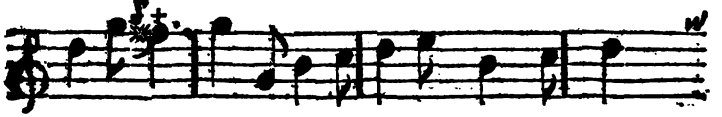


lez-vous m'en faire cré-dit?

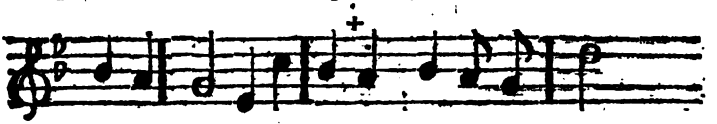
N° 18. M. Narq. Nic.



Ce-la ne s'acquiert qu'à grands frais. Ah! Monſieur,

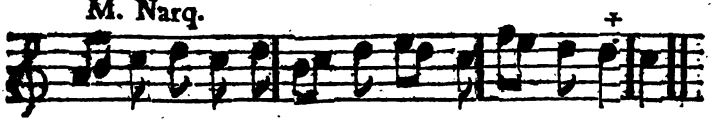


quel domma-ge! Je n'ai pas de grands moyens; Mais,



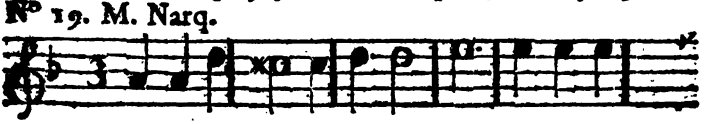
en at-tendant d'avantage, Prenez mon an-

M. Narq.

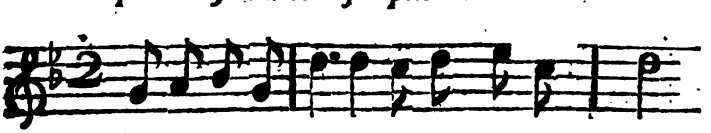


neau. Gardez ce joyau; Je n'en puis faire u-ſa-ge.

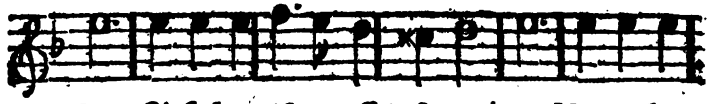
N° 19. M. Narq.



On peut dé-fi-nir cet eſ-prit Saillie ai-

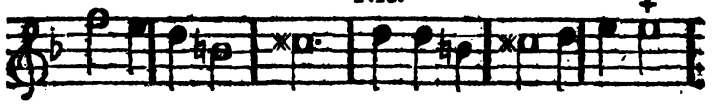


mable & rai-ſonné-e; Ou, comme un de nos Auteurs

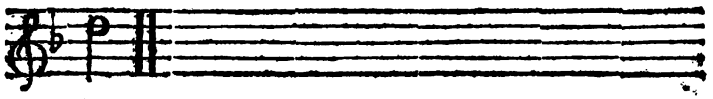


dit, C'eſt la raiſon aſſai-ſon-né-e. Mon enfant,

Nic.

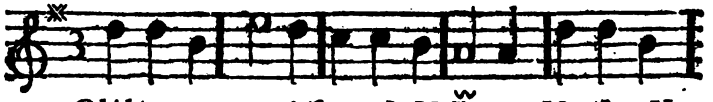


vous comprenez bien? Comme ſi vous ne di-ſiez

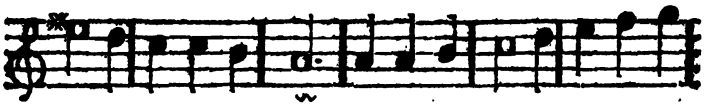


rien.

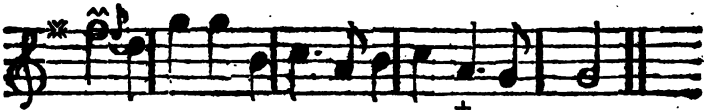
N° 20. Nic.



Oh! bien, te-nez, c'eſt trop de Myſte-re: Monſieur Nar-

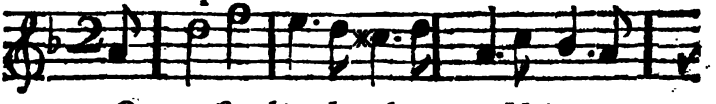


quois, donnez-moi plutôt Du même eſprit dont ſe ſert ma



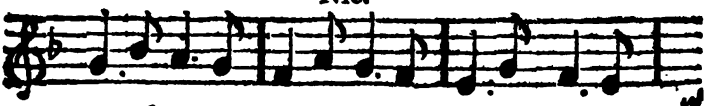
mere; Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

N° 21. M. Narq.



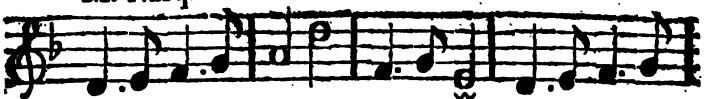
On peut fort bien le cul-ti-ver, Mais non pas

Nic.

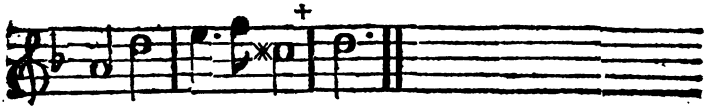


en faire trouver. Vous voulez me faire endé-

M. Narq.



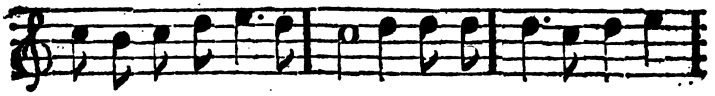
ver. Ma fille, en cet-te conjonc-tu-re, L'art ne peut



rien ſans la natu-re.

N° 22. Nic. M. Narq.

En vous j'ai mis tout mon eſpoir. J'aurois beau le vou-

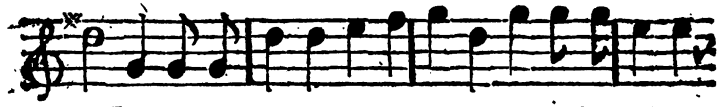


loir, J'aurois beau le vouloir. Hélas! malgré tout mon ſça-

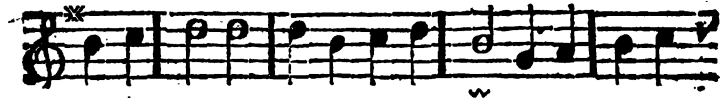
voir, Je n'ai pas ce pouvoir, Je n'ai pas ce pouvoir.

N° 23. L'Eveillé.

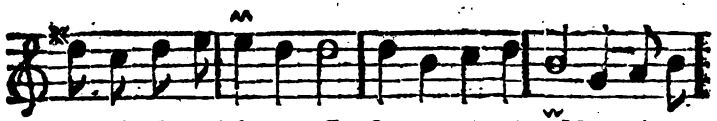
Finet-te avec moi s'engage, Ma parſonne l'atten-



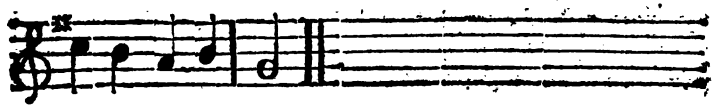
drit; Je l'empaumons par mon langage: Morgué, vive les



gens d'eſprit! La fortu-ne me rit; J'épouſons la

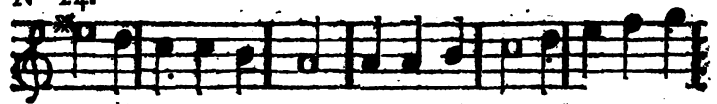


par-le du vil-la-ge; La for-tune me rit: Morgué, vi-

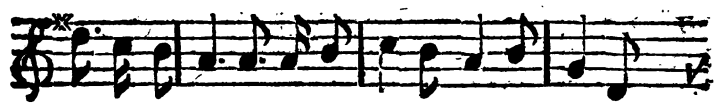


ve les gens d'eſprit!

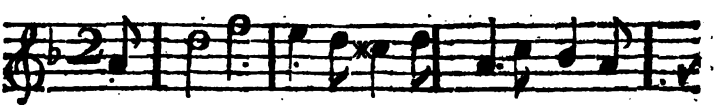
N° 24.



Que voulez-vous de moi, Nicette? O lon lan la,



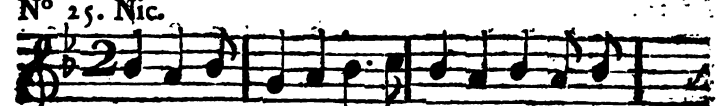
lande-ri-ra. Tati-gué, qu'elle eſt jo-li-et-te!



O lon lan-la, lan-de-ri-ret-te. Que d'agrémens

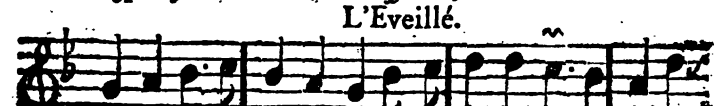
elle a dé--ja!

N° 25. Nic.

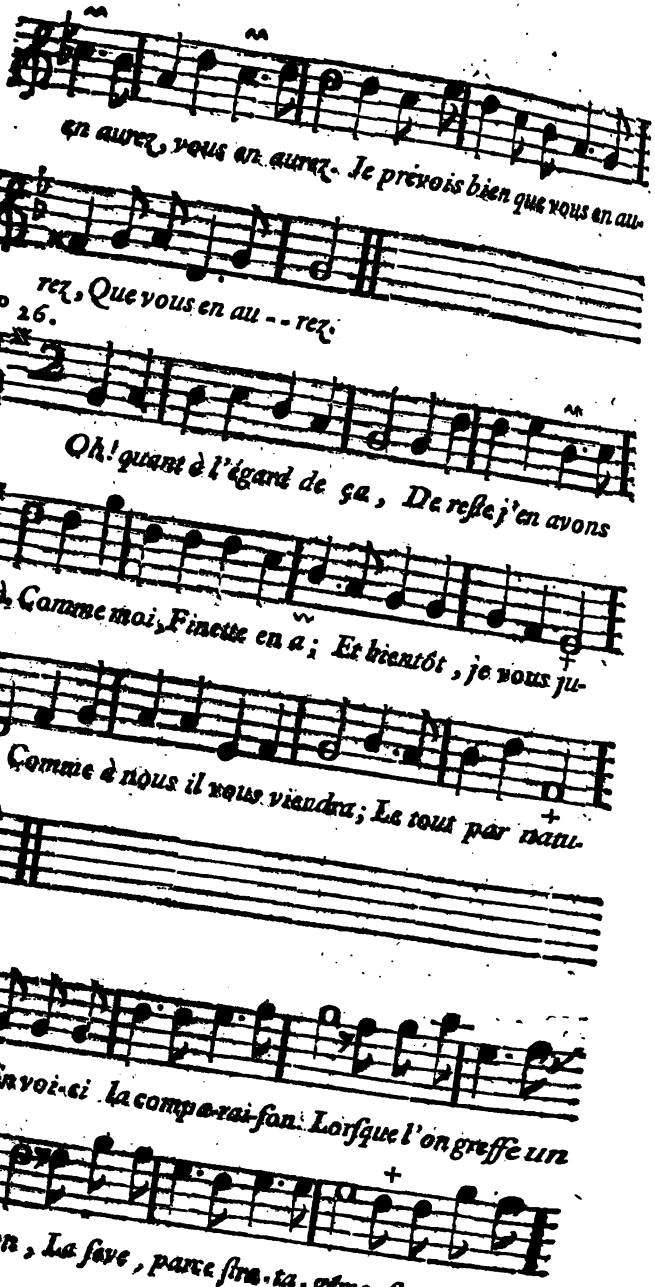


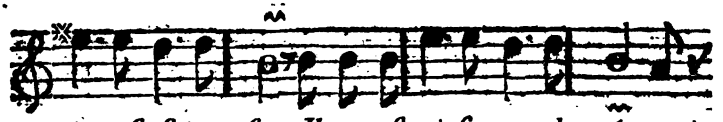
L'eſprit ſeroit mieux mon affaire; J'en deman-

L'Eveillé.

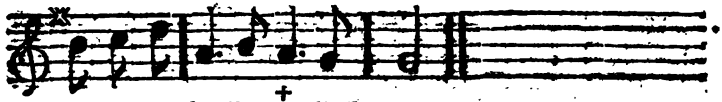


de mon néceſſaire. Oh! puiſque vous en deſirez, Vous


en aurez, vous en aurez. Je prévois bien que vous en au-
rez, Que vous en au--rez.
N° 26.
Oh! quant à l'égard de ça, De reſte j'en avons
là, Comme moi, Finette en a; Et bientôt, je vous ju-
re, Comme à nous il vous viendra; Le tout par natu-
re.
N° 27.
Envoi-ci la compa-rai-ſon. Lorſque l'on greffe un
ſauvageon, La ſave, parce ſtra-ta-gême, ſe commu-

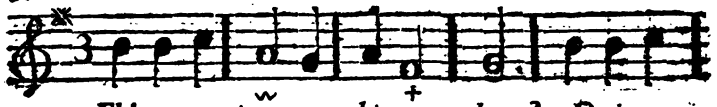


nique & fait profit... Il en eſt ainſi tout de même;

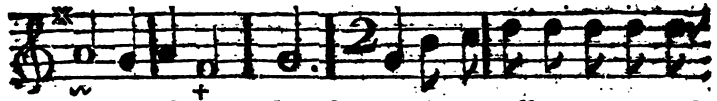


On peut ſe bailler de l'eſ- prit.

N° 28.

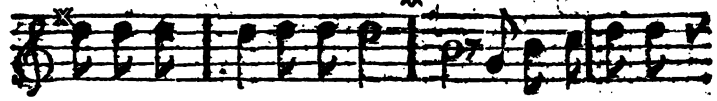


Eh! pourquoi non, mon biau ten- dron? O rican-



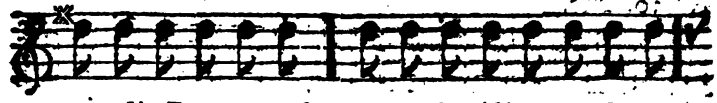
daine, O rican- don. Quoique j'ayons l'air un peu rond,

J'en ſçavons long. Avec ce petit bec mignon, Votre recher-

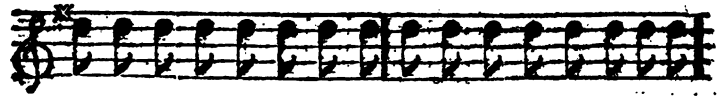


che, mon trognon, N'eſt pas vai- ne. Le jo- li minois

En riant.

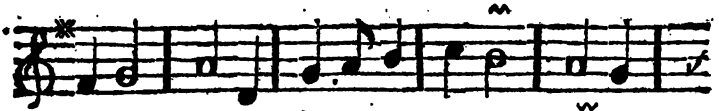


que voilà. Pour vous il me parle déjà. Ah, ah, ah,

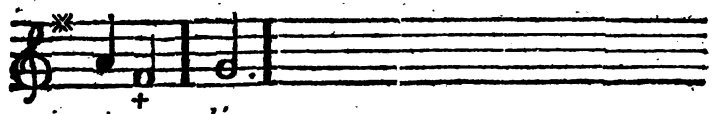


ah, ah, ah, ah, ah. Çà, puiſque l'eſprit eſt ſur jeu, Par la jar-

ri, je ſens bien que... Oui, je vous en bail-le-rai, O

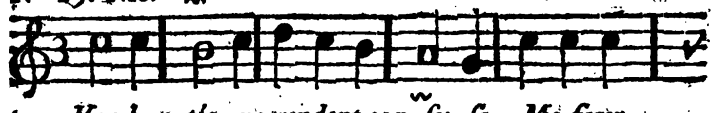


ri-can-dai-ne; Je vous en-donne-rai, O

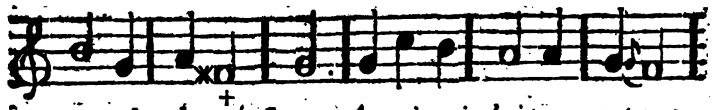


ri-can-dé.

N° 29. Nic.

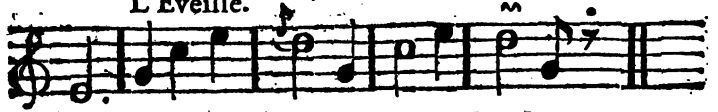


Vos bon-tés me rendent con-fu-ſe. Me ferez-



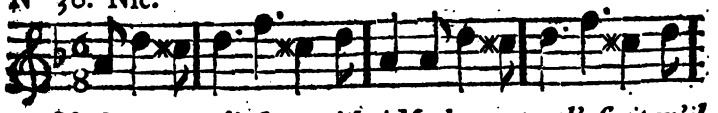
vous de tels pré-ſens, A moi qui n'ai que quatorze

L'Eveillé.



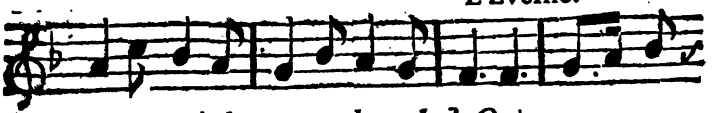
ans? Jamais l'eſ-prit ne ſe re-fu-ſe...

N° 30. Nic.



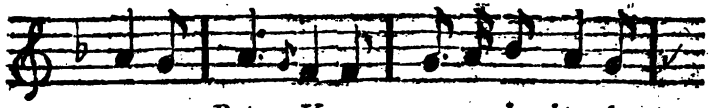
Me donnertoutl'eſpritqu'il a! Me donnertoutl'eſpritqu'il

L'Eveillé.

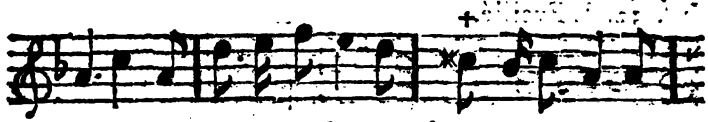


a! Vaux-je la pei-ne de ce-la? Oui, ma pe-

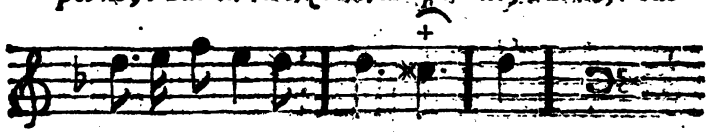
tite



ti-te Reine. Vous en va-lez bian la

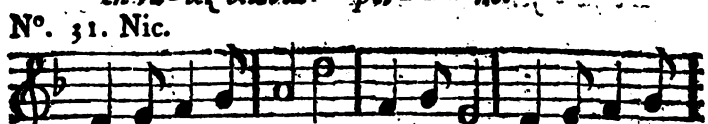


pei-ne, Vous en va-lez bian la pei-ne, Qui-dà; Vous

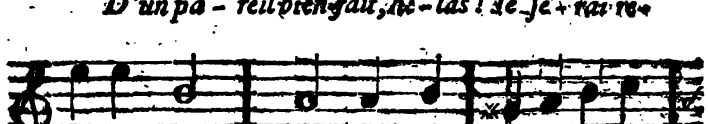


en va-lez bian la pei- - - ne.

N°. 31. Nic.

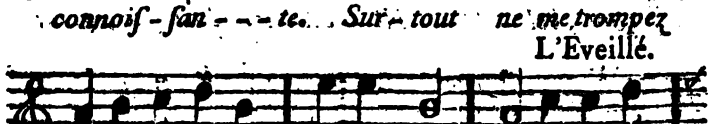


D'un pa-reil bien fait, hé-las! Je ſe-rai re-



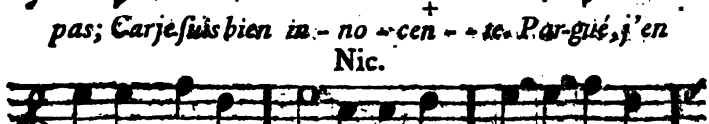
connoiſ-ſan- - - te. Sur-tout ne me trompez

L'Eveillé.



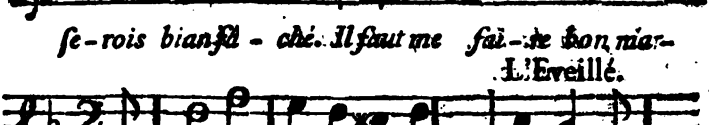
pas; Car je ſuis bien in-no-cen- - te. Par-gié, j'en

Nic.

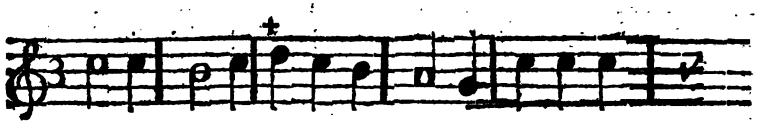


ſe-rois bian fâ-ché. Il faut me fai-re bon mar-

L'Eveillé.



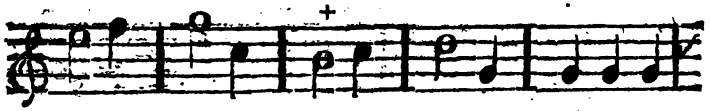
ché; Car je ne ſuis pas ma-che. Et puis je ne



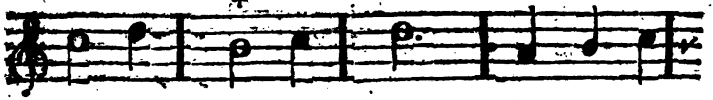
ſuis pas chi - - - che.

N°. 32. L'Eveillé.

Gar-dez-vous, ſur cet - en-tre - - tien,

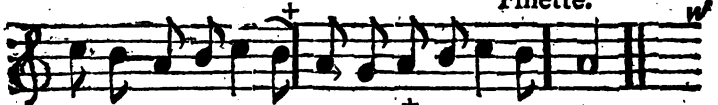


De ja - ſer a - - - vec Fi - - ne - te. Al-lez, je



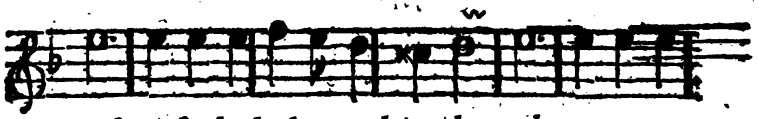
vous inſ - - trui - rons bien; Çà, com-men-

Finette.



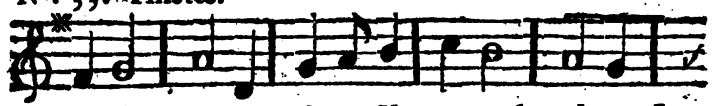
çons, bel - le Ni - cet - te. Eh! gué, gué,

gué! Comme il y va! la, la la la

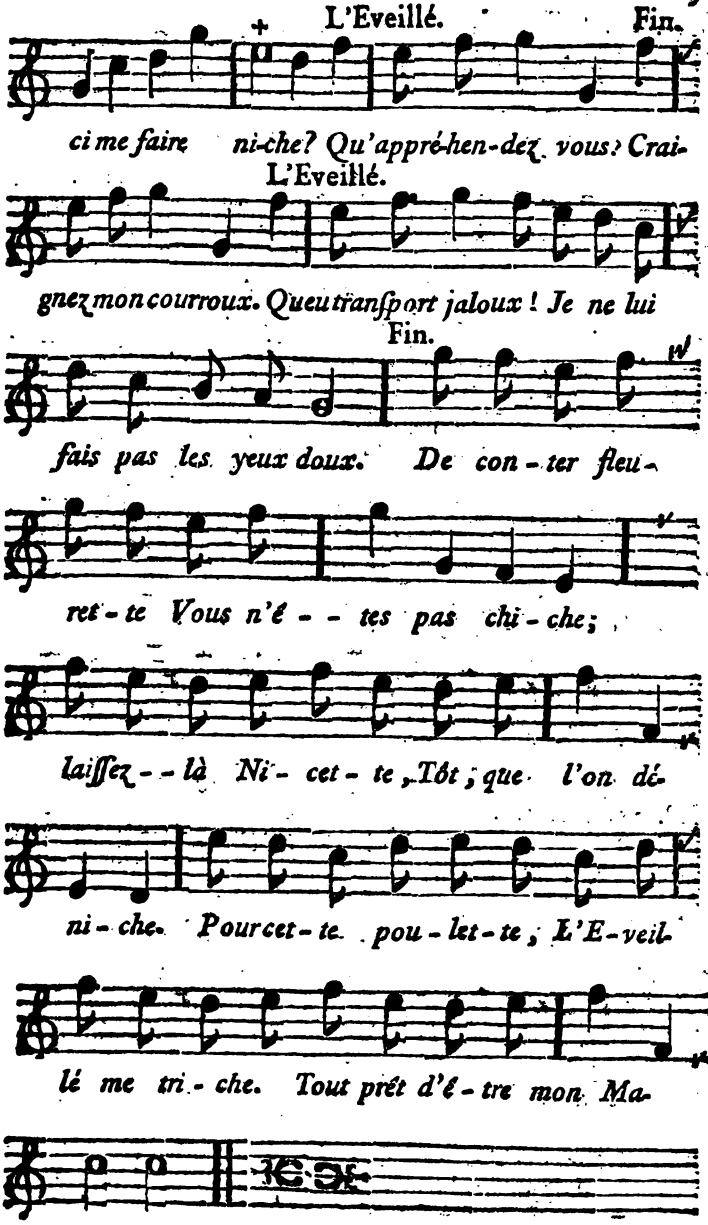


- la, la la la la la ta la la.

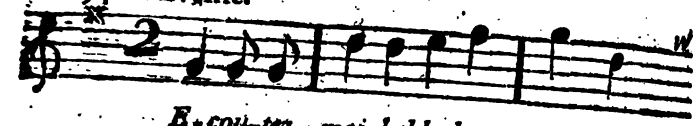
N°. 33. Finette.



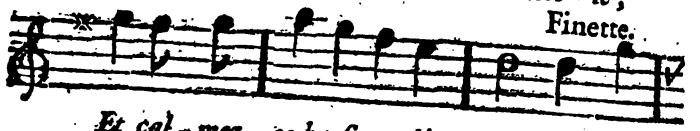
Avec ce tendron, Vous vouliez donc I-


L'Eveillé.
Fin.
ci me faire ni-che? Qu'appré-hen-dez vous? Crai-
L'Eveillé.
gnez mon courroux. Queu tranſport jaloux! Je ne lui
Fin.
fais pas les yeux doux. De con-ter fleu-
ret-te Vous n'é--tes pas chi-che;
laiſſez--là Ni-cet-te, Tôt; que l'on dé-
ni-che. Pour cet-te pou-let-te, L'E-veil-
lé me tri-che. Tout prêt d'ê-tre mon Ma-
ri, Fi!

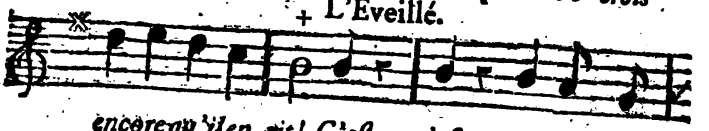
N°. 34. L'Eveillé.

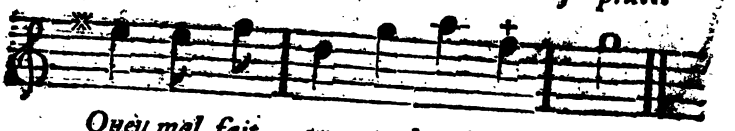


Finette.

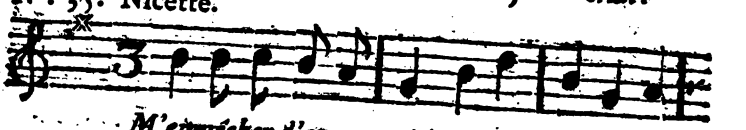


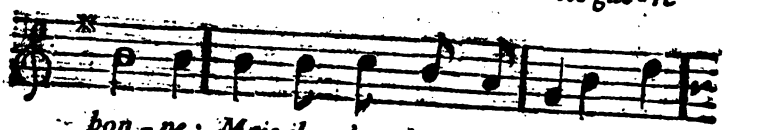
L'Eveillé.



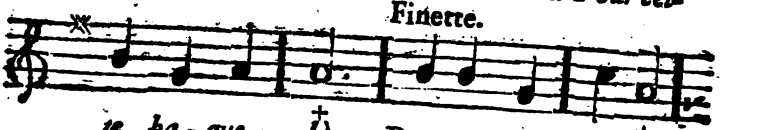


N°. 35. Nicette.

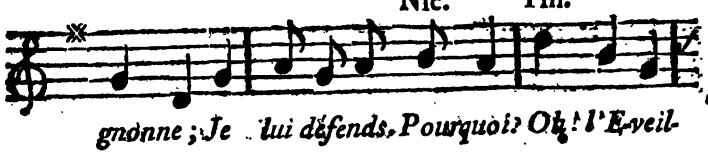




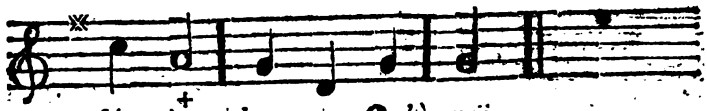
Finette.



Nic. Fin.

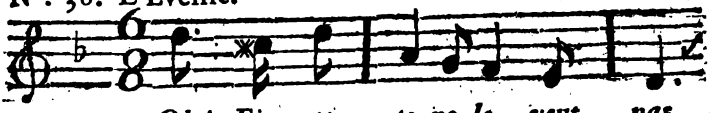


gnonne ; Je lui défends, Pourquoi ? Oh ! l'Eveil-



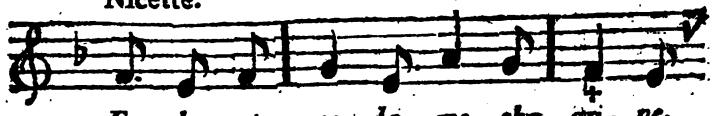
lé n'en donne Qu'à moi.

N°. 36. L'Eveillé.

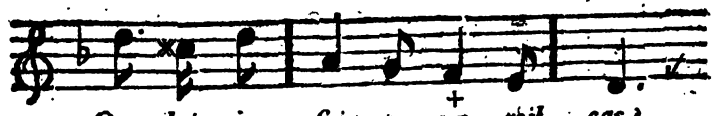


Oh ! Fi - nett - te ne le veut pas

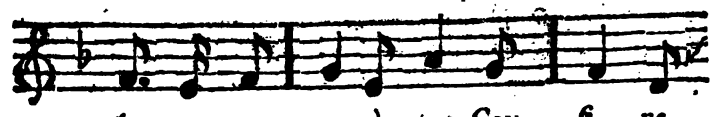
Nicette.



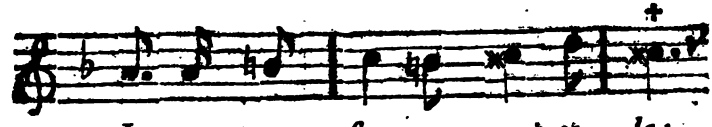
Franchement ce - la me chu - gri - ne.



Que dois - je faire en pa - reil cas ?



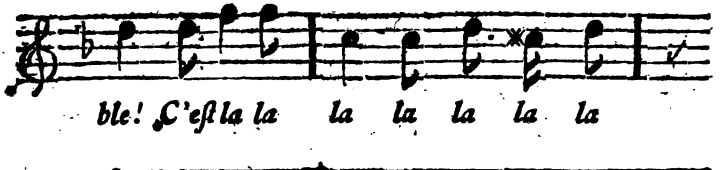
Ayons re - cours à ma Cou - - ſi - - ne.

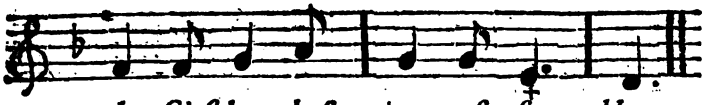


Je compte ſur vous pour ce - la :

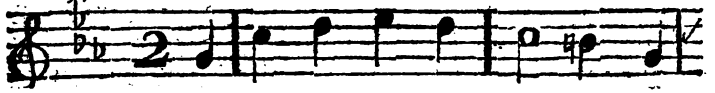
L'Eveillé.

Don-nez - m'en donc. Qu'elle eſt ri - - ſi -

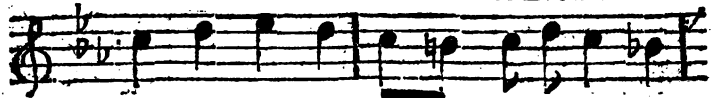


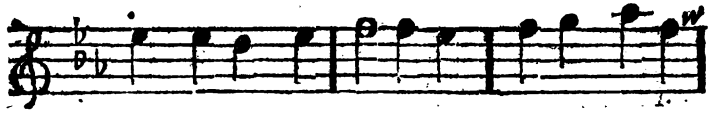


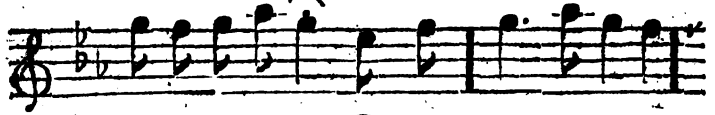
N°. 37. Nicette.

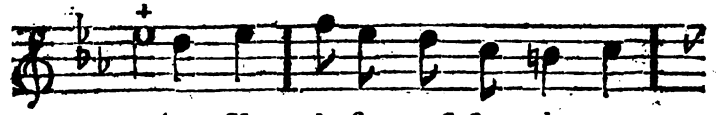


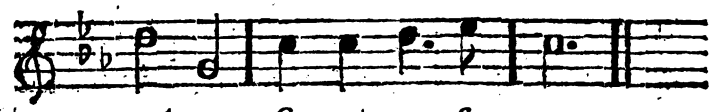
L'Eveillé.



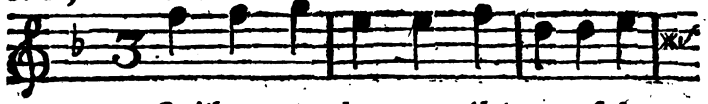






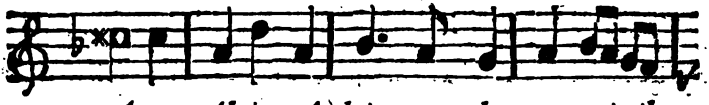


N°. 38. Finette.

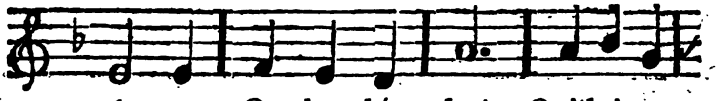


Qu'il vous en don-ne, Alain en eſt le

Nicette.

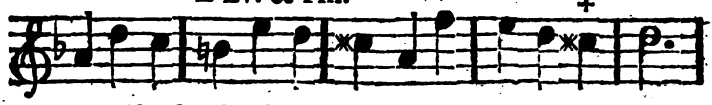


maître. Alain, A-lain, ce-la pour-roit-il



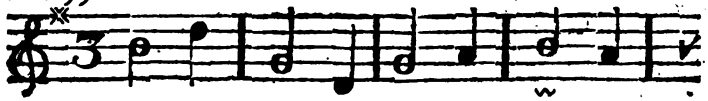
ê--tre? On dit, hé--las! Qu'il n'en a

L'Ev. & Fin.

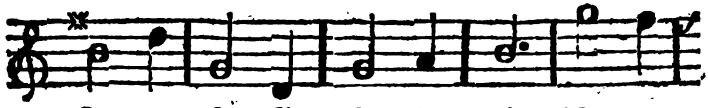


pas. Ah, ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah.

N°. 39. Nicette.

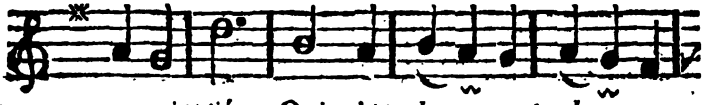


Tout le mon--de m'a-ban--don-ne,

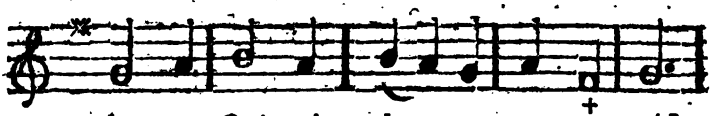


Ça me fait ſé--cher ſur pié; Ne trou-

ve-rai-je per-ſon-ne, Pour moi de bonne

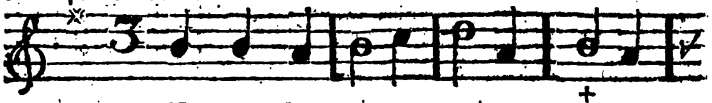


a-mi-tié, Qui m'en don-ne, don-ne,

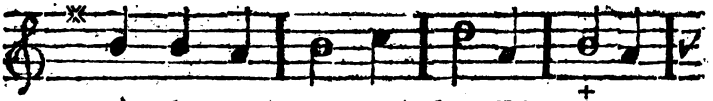


don-ne, Qui m'en don-ne par pi-tié?

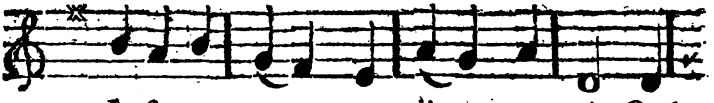
N°. 40. Nicette.



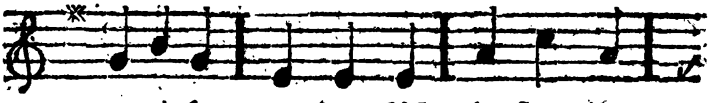
Ne per-dons pas en-cor cou-ra-ge,



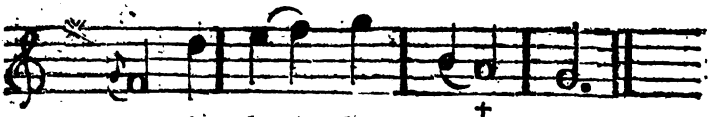
In-for-mons-nous dans le Vil--la-ge;



Je fe-rai tant que j'en au-rai. Qué-

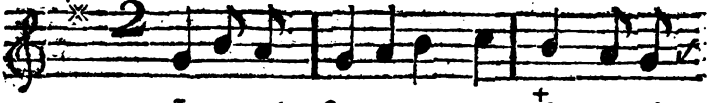


tons à la ronde. S'il le faut, j'i-



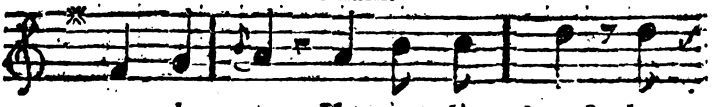
rai Au bout du mon---de.

N°. 41. Nicette.



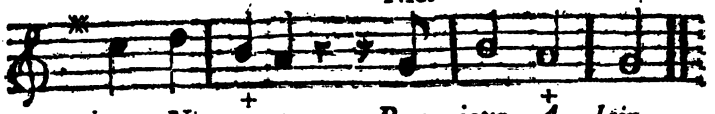
Je mettrai fin par cette em-plet-te A

Alain.



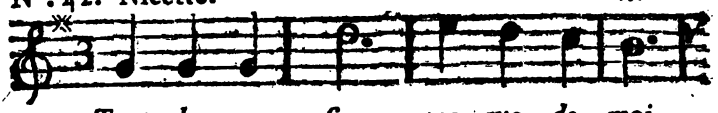
mon cha-grin. Vous voi-là donc? bon

Nic.

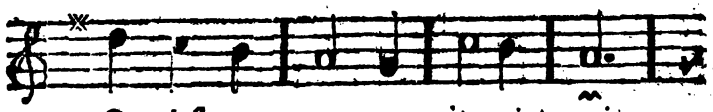


jou, Ni-cet-te. Bon jour, A-lain.

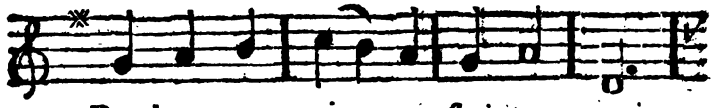
N°. 42. Nicette.



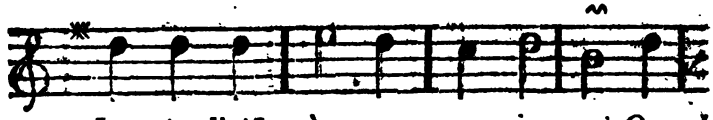
Tout cha-cun ſe me-que de moi.



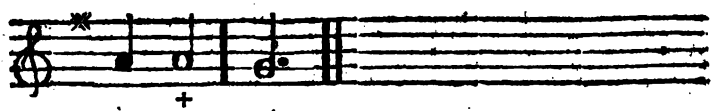
Ce n'eſt pas pour-ça, jar-ni-goi.



Dam', te-nez, je ne ſçais pour-quoi,

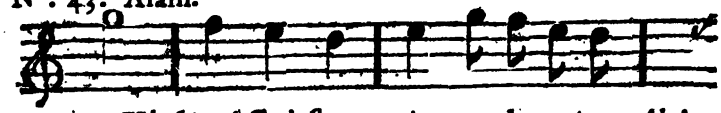


Je ris d'aiſe, à ce que je croi, Quand



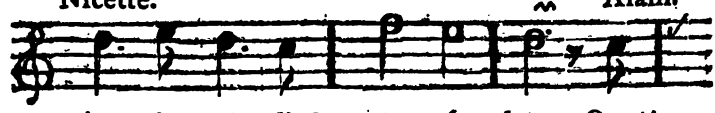
je vous voi.

N°. 43. Alain.

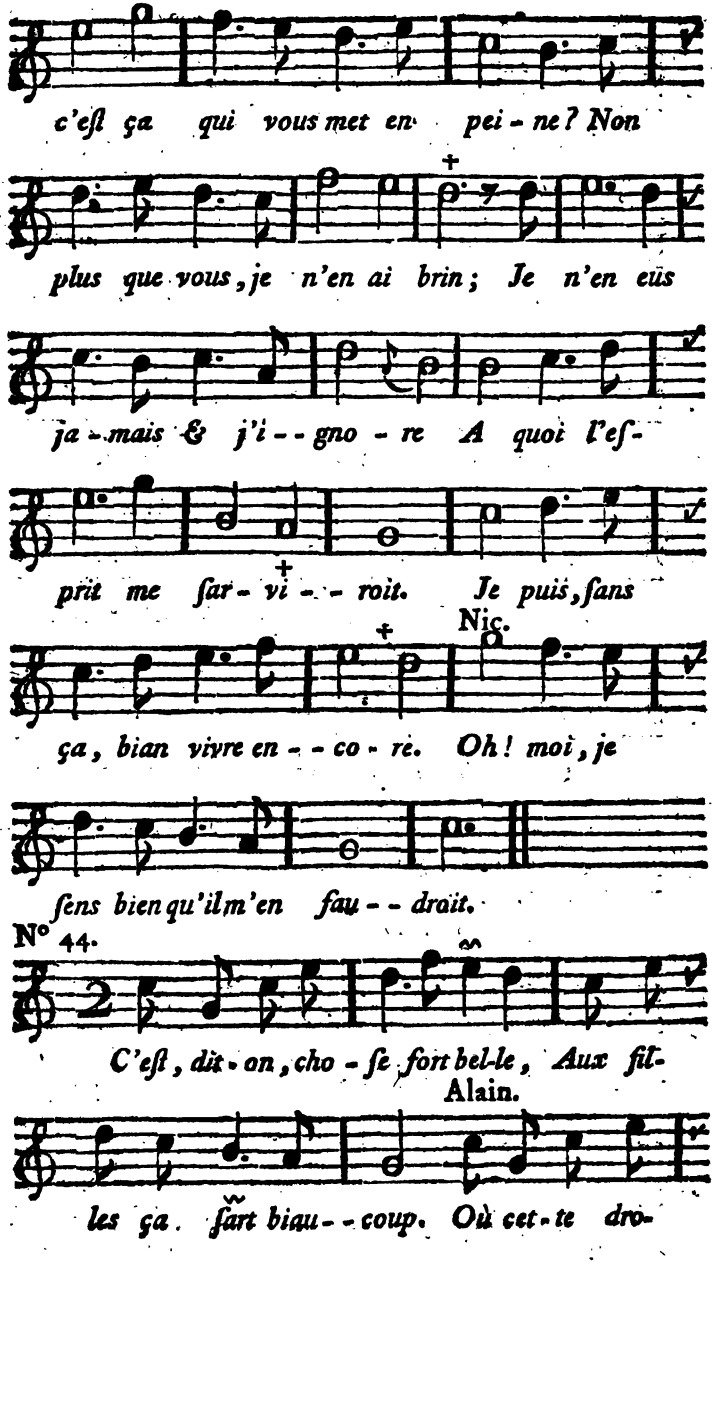


Hé bien! Qu'eſt-ce qui vous cha-grei-ne? Ah!

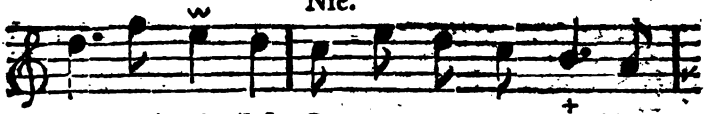
Nicette. Alain.



je n'ai point d'eſ-prit, A-lain. Quoi!

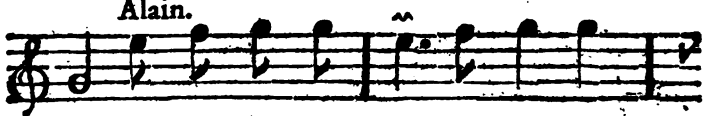

c'eſt ça qui vous met en pei - ne? Non
plus que vous, je n'en ai brin; Je n'en eüs
ja - mais & j'i - - gno - re A quoi l'eſ-
prit me ſar - vi - - roit. Je puis, ſans
Nic.
ça, bian vivre en - - co - re. Oh! moi, je
ſens bien qu'il m'en fau - - droit.
N° 44.
C'eſt, dit - on, cho - ſe fort bel-le, Aux fil-
Alain.
les ça. ſart biau - - coup. Où cet - te dro-

Nic.



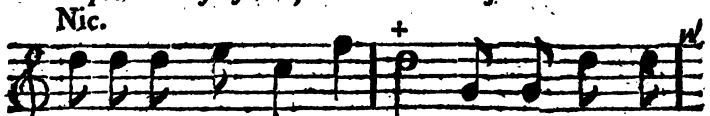
gue croît-il-le? Ça ſe trou-ve tout d'un

Alain.

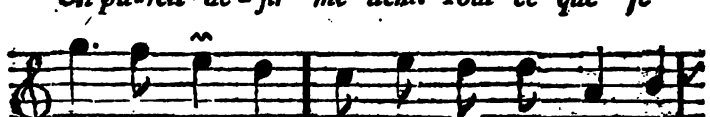


coup, Là-deſſus je veux m'inſtruire.

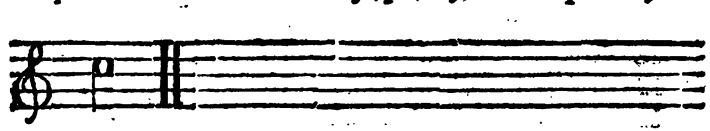
Nic.



Un pareil deſir me tient. Tout ce que je

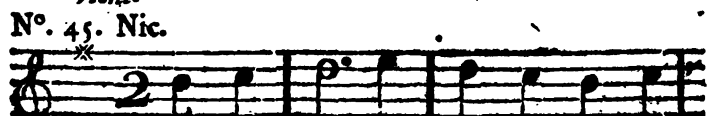


puis vous dire, C'eſt que ça vient quand ça



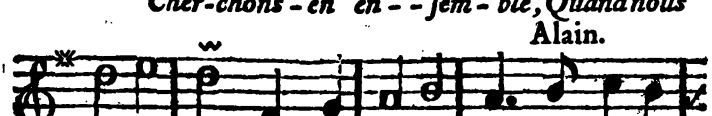
vient.

N°. 45. Nic.

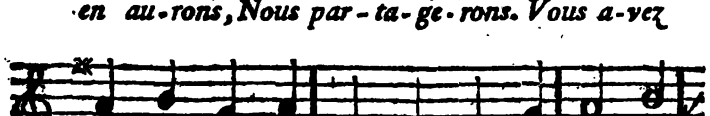


Cher-chons-en en--ſem-ble, Quand nous

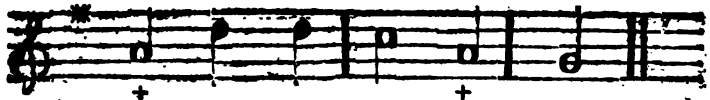
Alain.



en au-rons, Nous par-ta-ge-rons. Vous a-vez

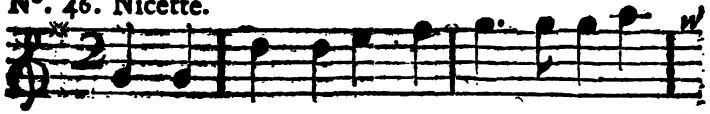


rai-ſon, ce me ſem-ble; J'en trou-ve-rons



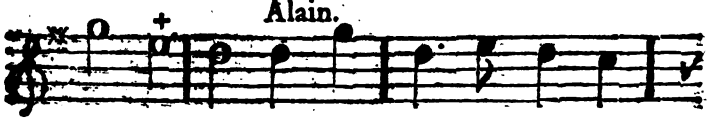
mieux, Quand nous ſe - - rons deux.

N°. 46. Nicette.

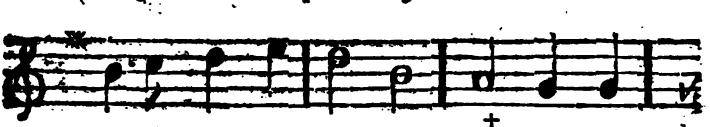


Tout à la bon-ne fi-an-quet-te Se par-

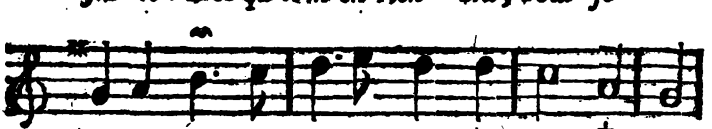
Alain.



ta - ge - ra. La part ſe - ra bien - tôt

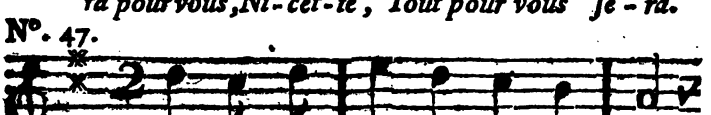


fai - te : Dès qu'il m'en vien - dra, Tout ſe-

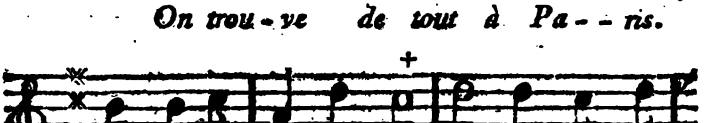


ra pour vous, Ni - cet - te, Tout pour vous ſe - ra.

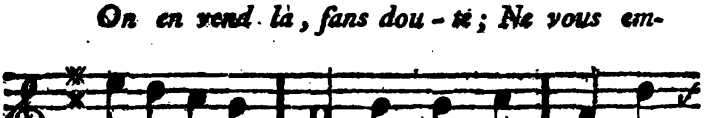
N°. 47.



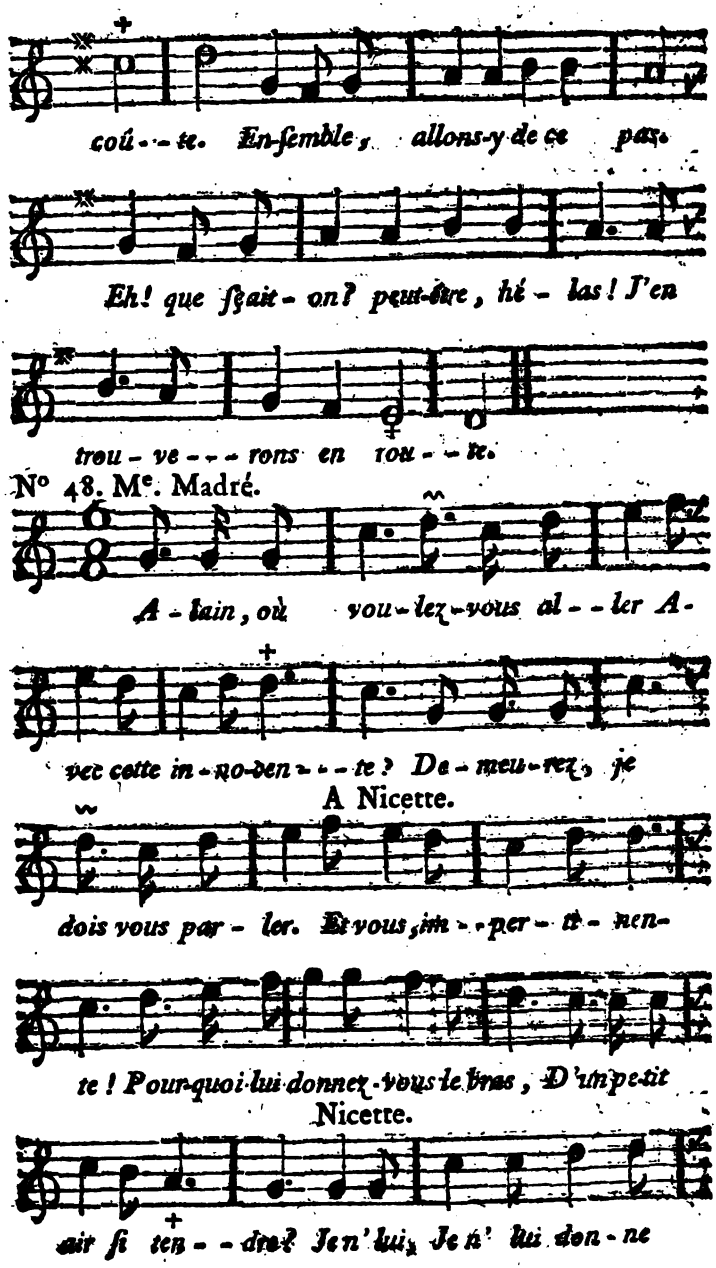
On trou - ve de tout à Pa - - ris.



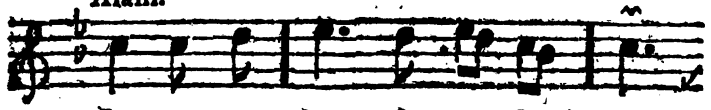
On en vend là, ſans dou - te ; Ne vous em-



barraſ-ſez du prix, J'en au - rons, quoi qu'il

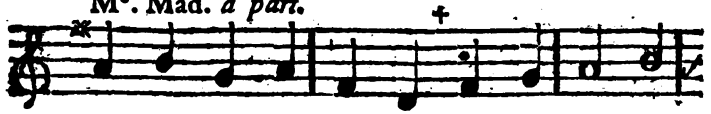

coû - te. En-ſemble, allons-y de ce pas.
Eh! que ſçait-on? peut-être, hé - las! J'en
trou - ve - - - rons en tou - te.
N° 48. Me. Madré.
A - lain, où vou-lez-vous al - - ler A-
vec cette in-no-den - - - te? De-meu-rez, je
A Nicette.
dois vous par - ler. Et vous, im - per - ti - nen-
te! Pour-quoi lui donnez-vous le bras, D'un petit
Nicette.
air ſi ten - - dre? Je n'lui, Je n' lui don - ne

Alain.



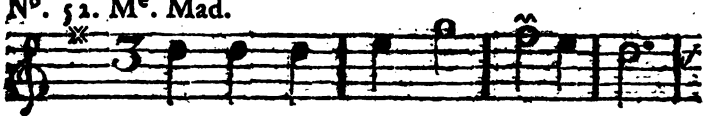
Je viens de choi - - ſir à l'inſ - tant.

M^e. Mad. *à part.*

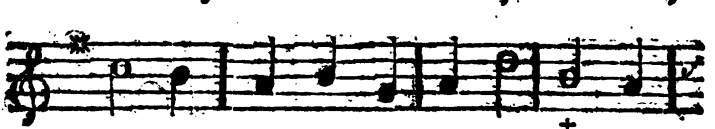


Ah! qu'il me rend le cœur con - tent!

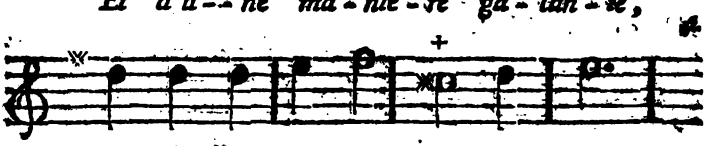
N°. 52. M^e. Mad.



Il faut l'a - - bor - der jo - li - ment;

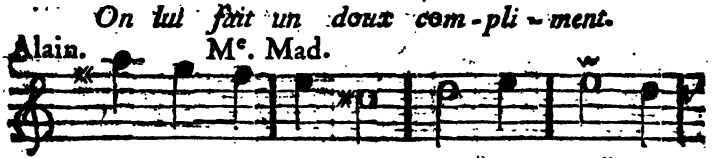


Et d'u - - ne ma - nie - re ga - lan - te,

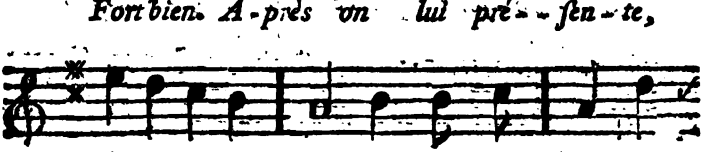


On lui fait un doux com - pli - ment.

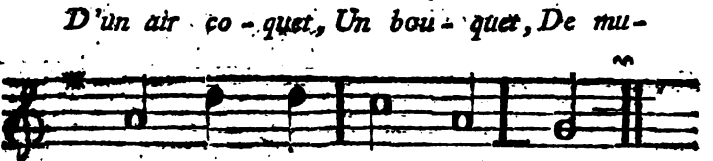
Alain. M^e. Mad.



Fort bien. A - près on lui pré - - ſen - te,



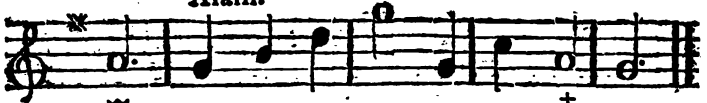
D'un air co - quet, Un bou - quet, De mu -



guet, Ou d'œil - let, Qu'on lui met A ſon cor -

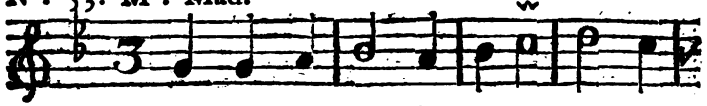
ſet.

Alain.

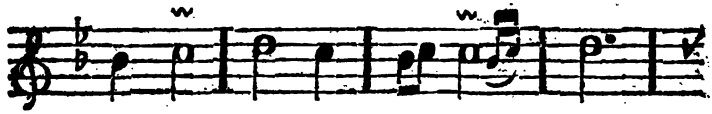


fet. Al-lez, al-lez; ce-la vaut fait.

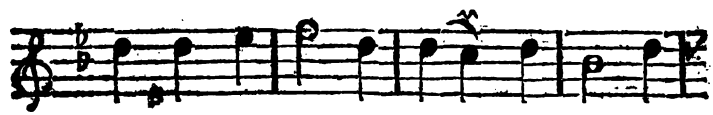
N°. 53. Mᵉ. Mad.



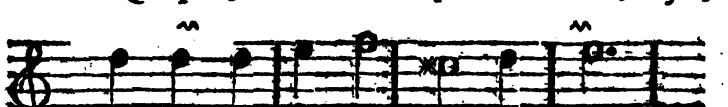
En-ſuite on lui bai-ſe la main, D'un



air ba--din; Mon cher A--lain;

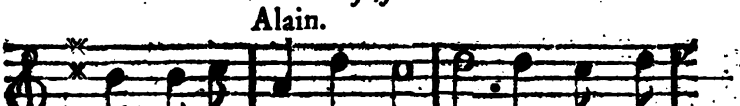


Quelque-fois même plus ma-lin; Zeſte,



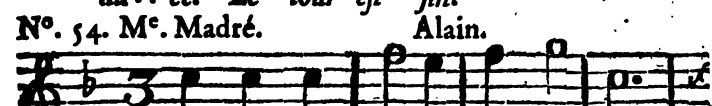
on l'em-braſ-ſe A--vec au-

Alain.

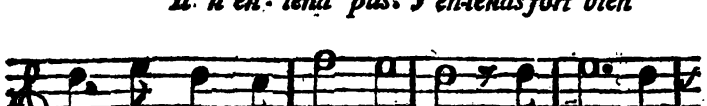


da--ce. Le tour eſt fin.

N°. 54. Mᵉ. Madré. Alain.

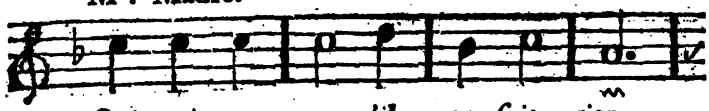


Il n'en-tend pas. J'en-tends fort bien



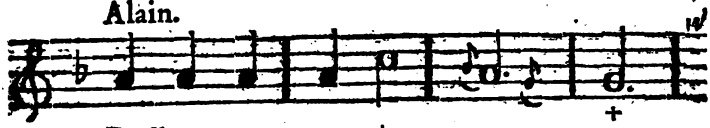
Tout-te la ma-ni--gan--ce.

Mᵉ. Madré.



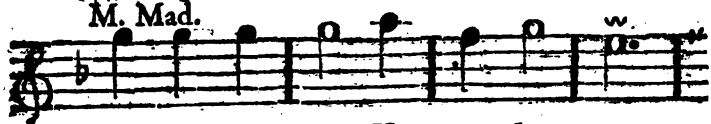
Oui; mais voy-- ez s'il en fait rien.

Alain.



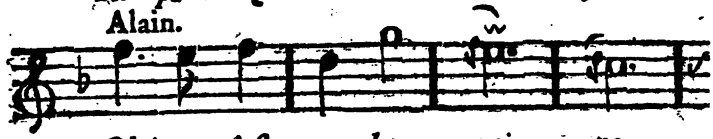
Baillez-vous pa-ti--- en--- ce.

M. Mad.

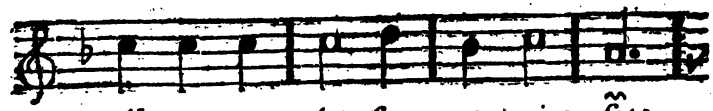


Ré-pé--tez donc Vo--tre le--çon.

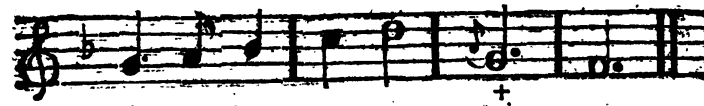
Alain.



Oh! ce n'eſt pas la pei--ne,

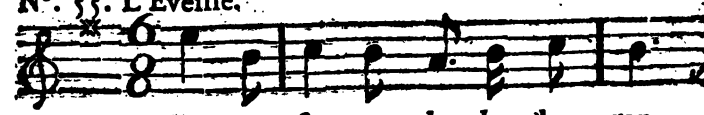


Alain tan--tôt ſe--ra moins ſot:

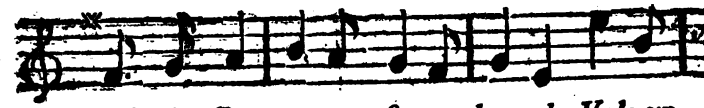


De ça ſoy--ez çar--tai--ne.

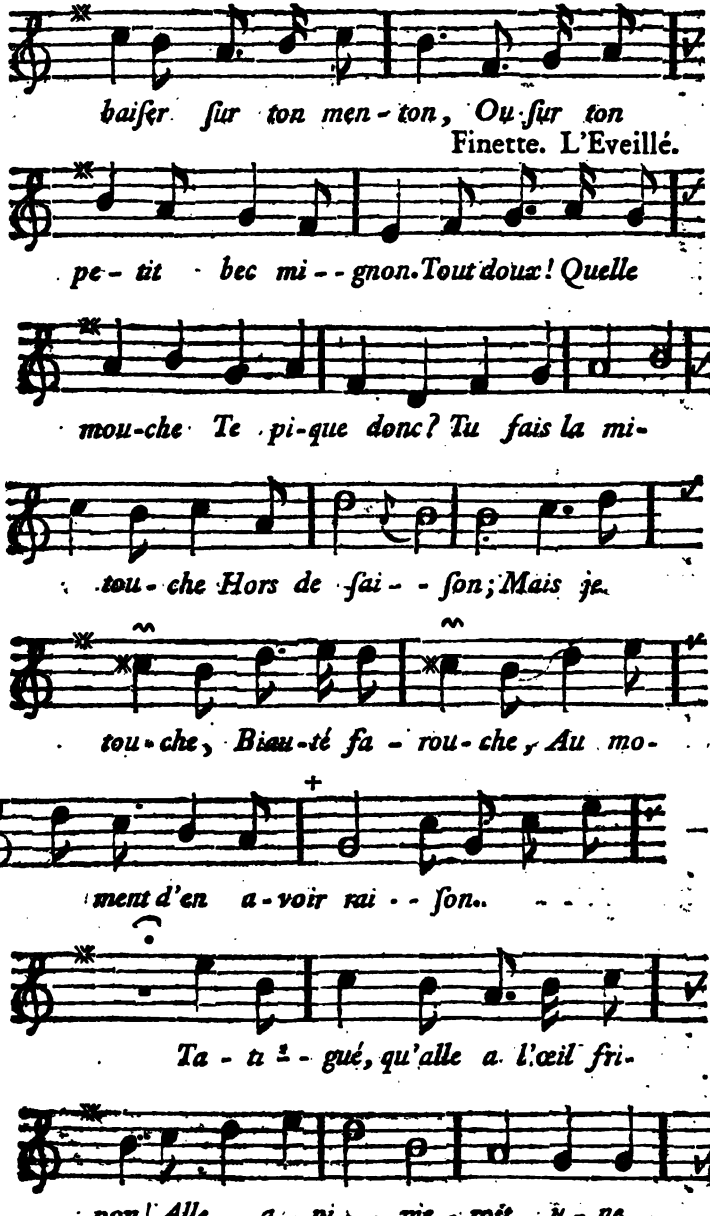
N°. 55. L'Eveillé.

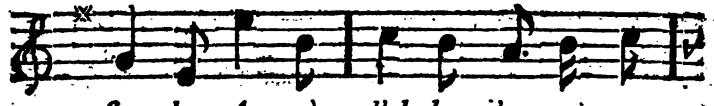


Tu ne fe-ras plus le dra-gon,

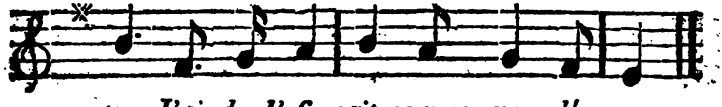


Bel-le Bru-nette, ſi ma bou-che Vole un


baiſer ſur ton men-ton, Ou ſur ton
Finette. L'Eveillé.
pe-tit bec mi--gnon. Tout doux! Quelle
mou-che Te pi-que donc? Tu fais la mi-
tou-che Hors de ſai--ſon; Mais je
tou-che, Beau-té fa-rou-che, Au mo-
ment d'en a-voir rai--ſon.
Ta-tu-gué, qu'alle a l'œil fri-
pon! Alle a-ni-me roit une

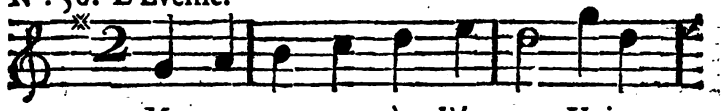


ſou- che : Au-près d'el-le, j'ar - ni-co-

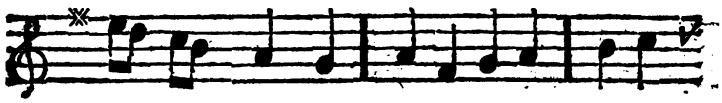


ton, J'ai de l'eſ- prit comme un dé-mon.

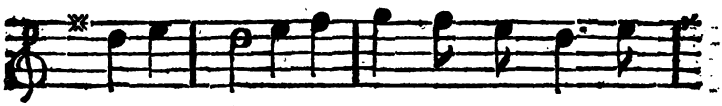
N°. 56. L'Eveillé.



Me pro-me-nant à l'é- cart, Un jour

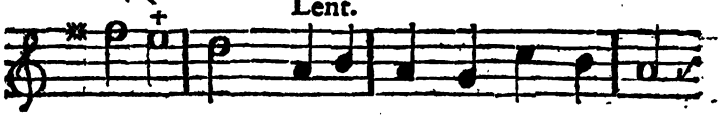


au fond d'un bo - - ca-ge Je t'a--vi-ſis



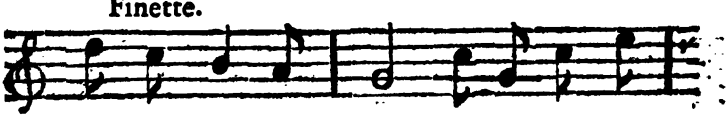
par ha - zard, A l'a-bri d'un é-pais feuil-

Lent.



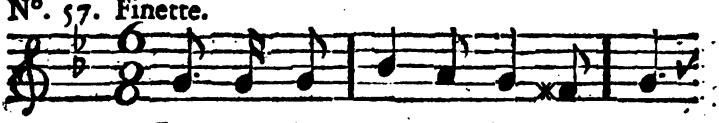
la - - ge. Tu dor-mois tran-quil- le - ment.

Finette.

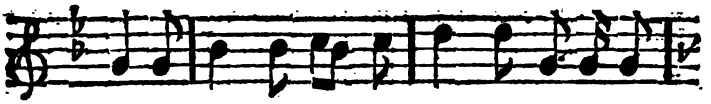


Oh! vrai - ment, j'en fai - ſois ſem - blant.

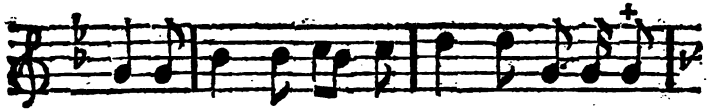
N°. 57. Finette.



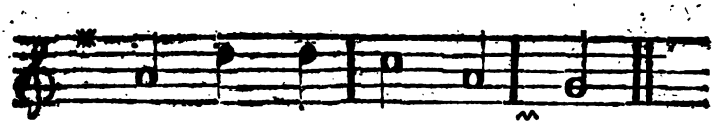
Les ſoins, les ſou-cis, l'em-bar-ras,



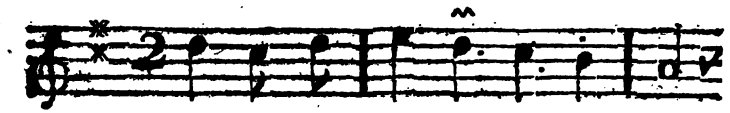
ſont les fruits du ma - ri - a - gè; On a des



en-fans ſur les bras, Il faut faire un mé-na-



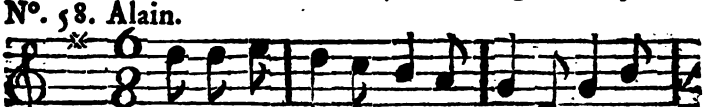
gè; Mais de tou - tes ces pei - nes-



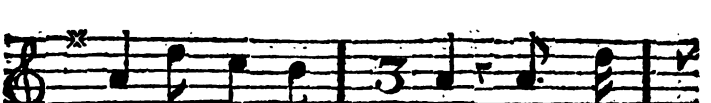
là, Un E-poux ré - com - pen-ſe. Ta la la

la la la la la, Toujours va qui dan-ſe.

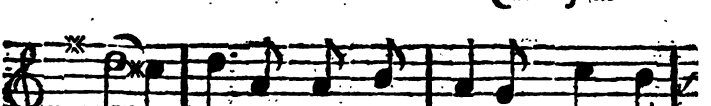
N°. 58. Alain.



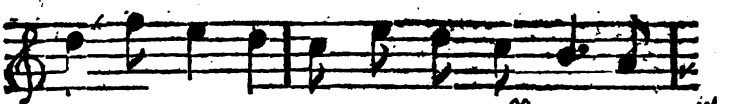
Ho-là, bel-le, Ni-cette, ho-là; Où donc é-



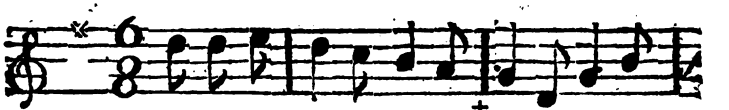
tes-vous? La voi - - - là Qui ſom-



meil - - le. A - vec ces ru-bans or-nons-

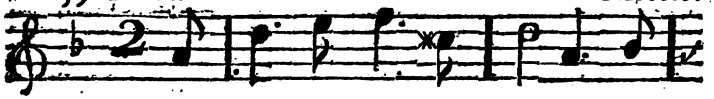


la; Mais prenons gar-de que ce-



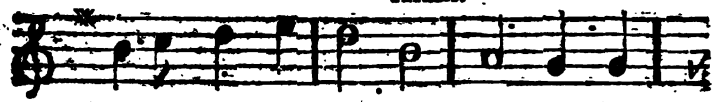
la. Ne la ré - - veil - - - - le.

N°. 59. Alain. Nicette.



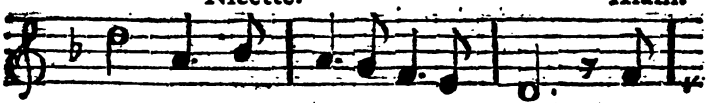
On prend la main en - - co - re. En-

Alain.



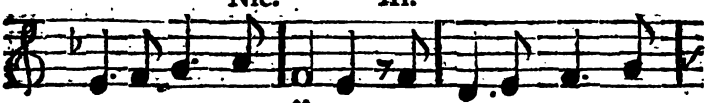
ſui-te que fait-on? Puis on la baiſe en-

Nicette. Alain.



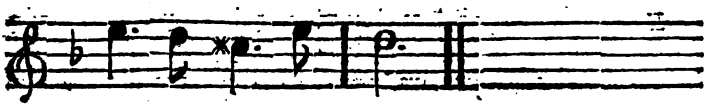
co - re. L'eſ-prit ain-ſi vient donc? Puis

Nic. Al.



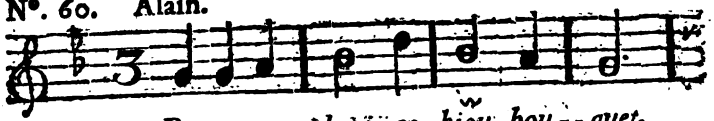
on embraſſe. En-co - re! Oh! l'on n'y man-que

point; Et d'en-core en en - co - re, l'eſ-



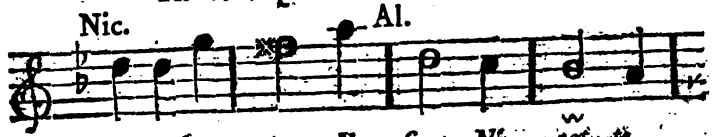
prit vient à ſon point.

N°. 60. Alain.

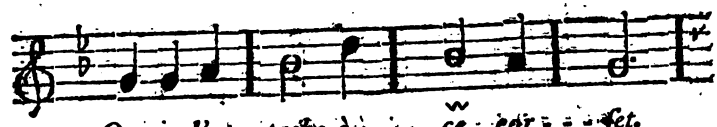


Re-ce-vez-donc ce biau bou--quet.

Nic. Al.

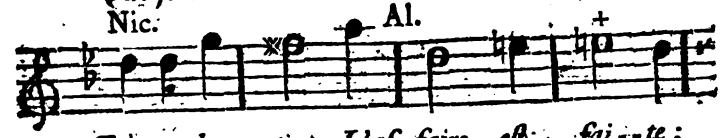


Très-vo-lon---tiers. Il faut, Ni--cet--te,

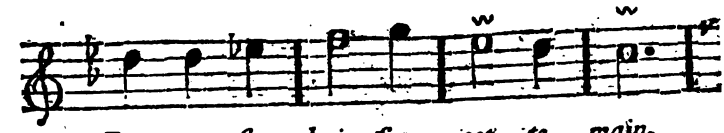


Que je l'at--tache à ce cœur---set.

Nic. Al.

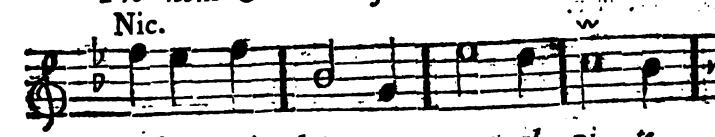


Très-vo-lon---tiers. L'af-faire eſt fai--te;



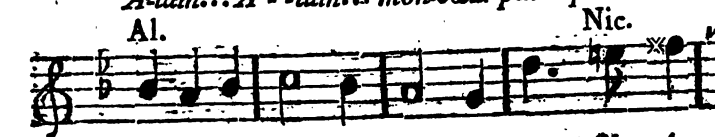
Pre-nons & bai--ſons cet---te main.

Nic.

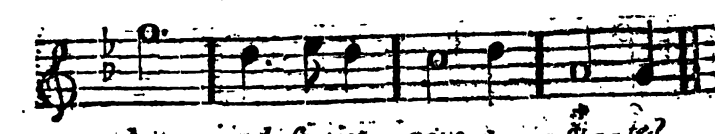


A-lain... A--lain... mon cœur pal--pi--te.

Al. Nic.

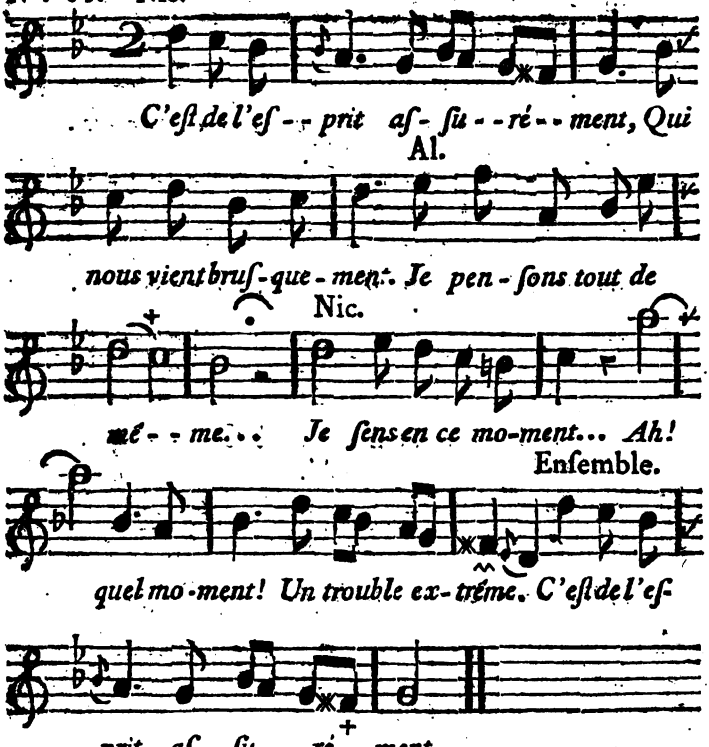


Le mien ga-lope auſ-ſi ſon train. Cher A-

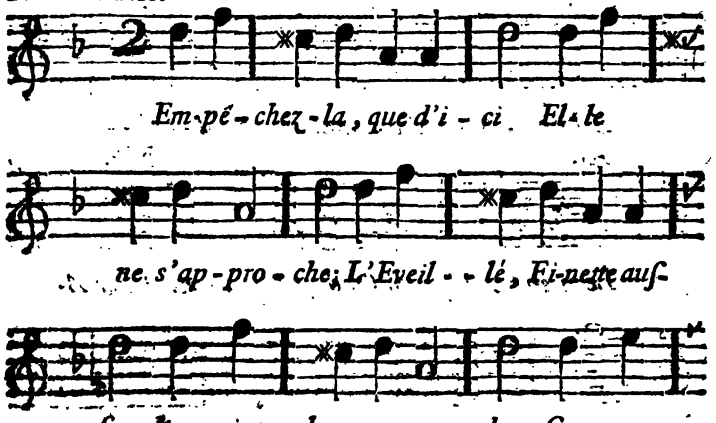


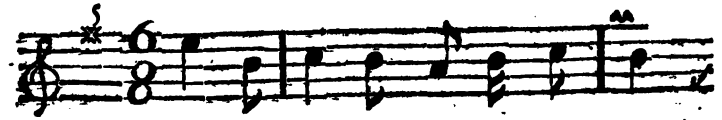
lain, quel ſu-jet nous a---gi--te?

N°. 61. Nic.

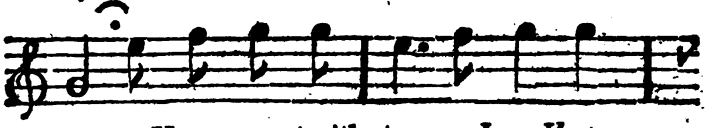


N°. 62. Nic.

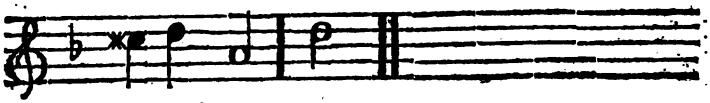




ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-

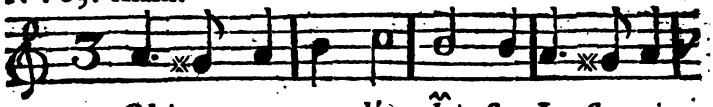


nent. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en



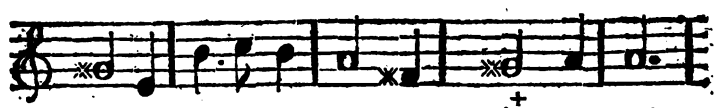
voir s'ils vien-nent.

N°. 63. Alain.



Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,

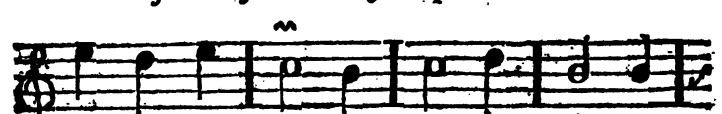
ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bien



ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.

N°. 64. Alain.

C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,

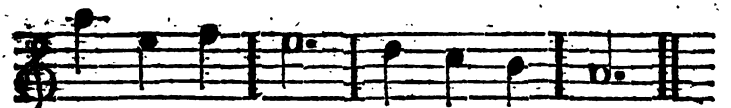


Il re-gle-ra no-tre con-dui-te.

J'en é-tions à l'em-braſ-ſe-ment;

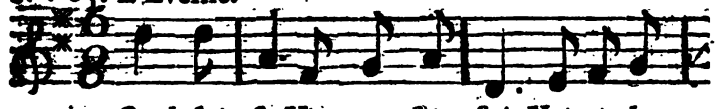
De ma le-çon, c'eſt u-ne ſuite.

Bel-le Ni-cette, é-prou-vons-la,

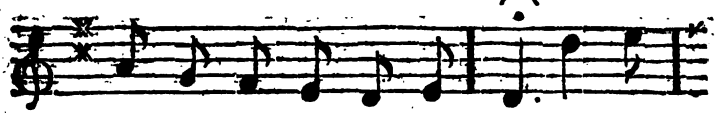


Pour voir un peu comment ça ſ'ra.

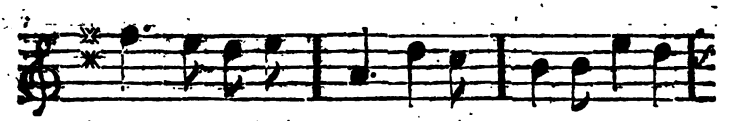
N°. 65. L'Eveillé.



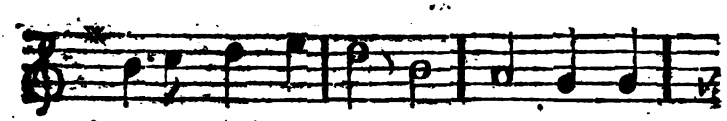
Quel plaiſir Vient me faire! Voi-ci le



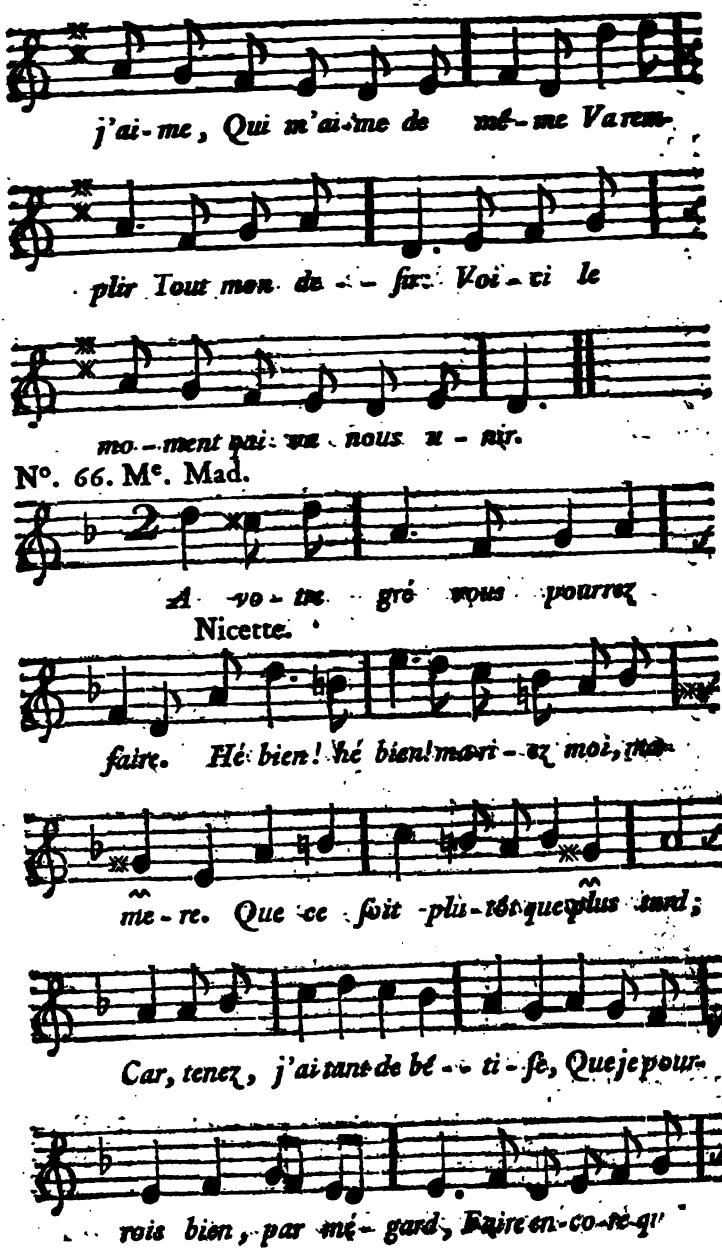
mo-ment qui va nous u-nir. Qu'il m'eſt

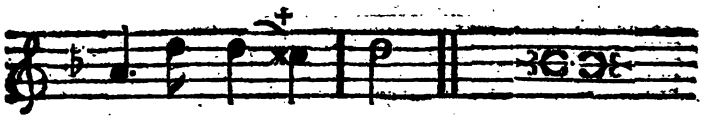


doux de l'ob-te-nir! Ma bru-net-te, Fo-li-



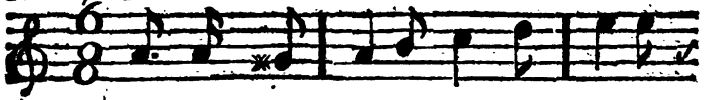
et-te; Quel plaiſir Vient me faire! Cel-le que


j'ai-me, Qui m'ai-me de mê-me Va rem-
plir Tout mon de- fir. Voi-ci le
mo-ment pai- en nous u - nir.
N°. 66. Me. Mad.
A vo-tre gré vous pourrez
Nicette.
faire. Hé bien! hé bien! mari-ez moi, ma-
me-re. Que ce ſoit plu-tôt que plus tard;
Car, tenez, j'ai tant de bé- ti-ſe, Que je pour-
rois bien, par mé- garde, Faire en-co-re qu'

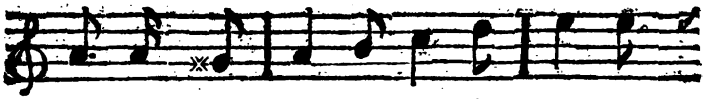


que ſo - ti - - - ſe.

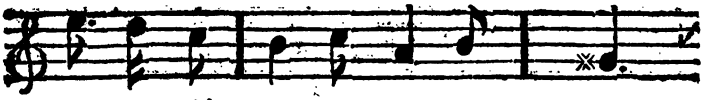
N°. 67. Nicette.



A pré - - ſent je ne dois plus fein-dre;

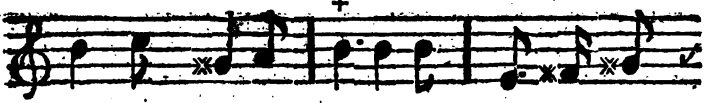


De vous je n'ai plus rien à crain-dre:

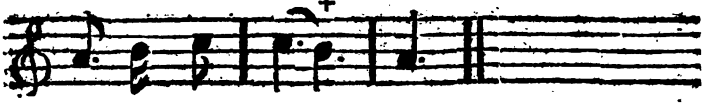


A - lain m'é - - pou-ſe - ra de - - - main.

Au plaiſir mon a - me ſe li - - vre. Si je n'a-



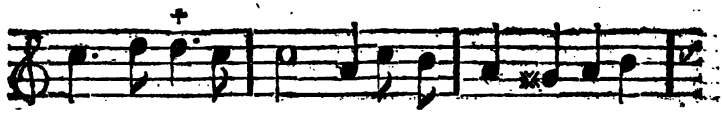
vois mon cher A - - lain, Je crois que je



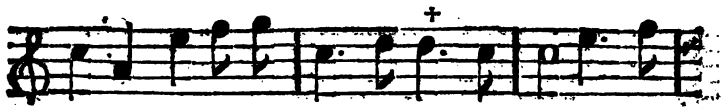
ne pour-rois vi - - - vre.

N°. 68. Alain.

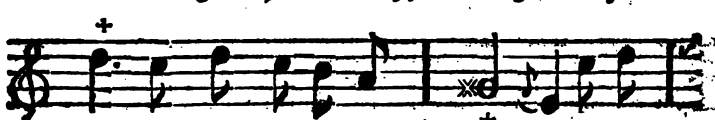
Bon ef-fet ça vient de pro - duire, Gramer-ci,



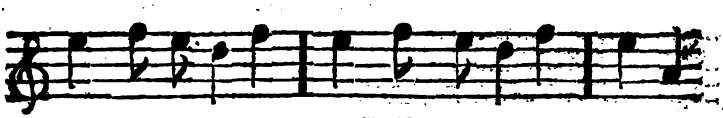
Ma-da-me Ma-dré; Vous a-vez bian vou-lu m'inſ-



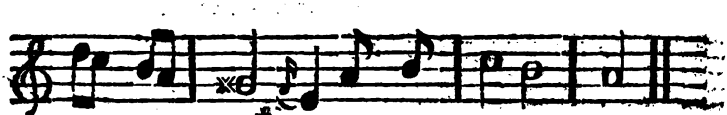
trui-re: Morgué, je vous en ſçais bon gré. J'inſ-trui-



ſons vo-tre fil-le. Ni - - cet-te, Je li-

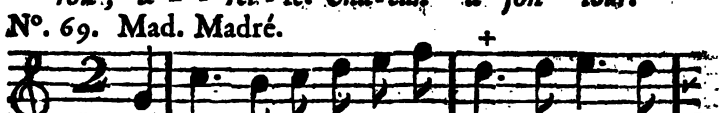


montre à fai-re l'a-mour. Cha-cun a ſon tour, li-



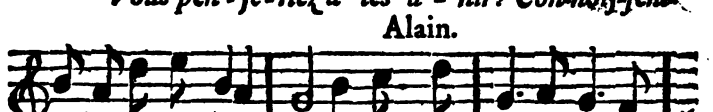
ron, li - - ret-te. Cha-cun a ſon tour.

N°. 69. Mad. Madré.



Vous pen-ſe-riez à les u-nir? Con-noiſ-ſens

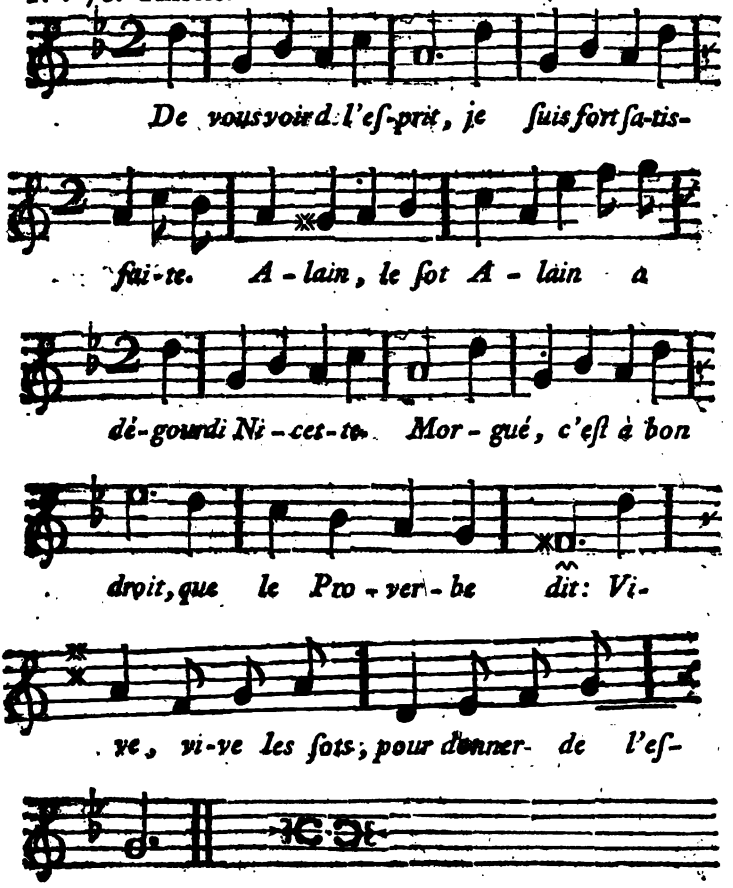
Alain.



ils le ma-ri-a - - ge? L'eſprit commence à nous ve-

nir, J'en trouvarons bientôt l'u-ſa-ge.

N°. 70. Finette.



FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur-Libraires de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

LES
CHINOIS,
COMÉDIE
EN UN ACTE EN VERS,
MÊLÉE D'ARIETTES;

PARODIE DEL CINESE:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 18 Mars 1756.

ACTEURS.

XIAO, *Mandarin de la Premiere Claſſe, Pere d'Agéſie.*

AGESIE.

TAMTAM, *Amant d'Agéſie.*

CHIMCA, *Eſclave, ſuivante d'Agéſie.*

UN INTENDANT DE XIAO, *Perſonnage muet.*

PLUSIEURS ESCLAVES DE XIAO.

La Scene ſe paſſe au Palais de Xiao, dans l'Appartement des Femmes.

LES CHINOIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

Le Théatre repréſente un Appartement décoré & meublé à la Chinoiſe ; on voit dans le fond du Théatre l'horiſon à travers une jalouſie briſée.

SCENE PREMIERE.

XIAO, & à quelque diſtance ſon Intendant & pluſieurs Eſclaves qui attendent ſes ordres.

XIAO, *à ſon Intendant.*

ARIETTE : *du Tracolo, queſto foglio, &c.*
Notée N°. 1.

QU'une Fête
Pour ce ſoir ſe trouve prête ;

Il faudra que tu commandes
Des parfums & des guirlandes,
Habits de cérémonie,
Artifice & ſimphonie,
Feſtin, bal, & maſcarade.
Si tu crains la baſtonnade, (*bis.*)
Réponds vîte à mon eſpoir;
Qui t'arrête? Sois donc habile;
Car ma bile (*ter.*)
Contre toi va s'émouvoir.
Quoi? j'aurois dû prévoir?
Oh! c'eſt à toi de voir;
Fais ton devoir.
Qu'une Fête
Se trouve prête:
Que l'on pare ces Eſclaves.
Soyez tous leſtes & braves;
Feſtin, bal & maſcarade.
Artifice & Sérénade;
Si tu crains la baſtonnade,
La houpade, (*)
Que tout ſoit prêt pour ce ſoir.
Sans replique,
Que l'on s'applique,
Sans replique,
A répondre à mon eſpoir.
Si tu crains la baſtonnade,
La houpade, (*bis.*)
Qui t'arrête?
Oui la Fête,
Sans remede eſt pour ce ſoir;
Oui, oui, c'eſt pour ce ſoir. (*bis.*)
Fais ton devoir.

(*) *Supplice dont on punit les Eſclaves à la Chine.*

Tout ce que tu dirois ſeroit fort inutile.
Ne t'excuſe pas ſur le temps.
Apprends, ô le plus ſot de tous les Intendants,
Qu'avec l'argent on trouve tout facile;
L'argent commande au temps, aux élémens,
Et vient à bout de tout. Ouvre mes coffres, prends.
Ce ſoir je donne un Epoux à ma fille;
N'épargne rien, s'il le faut, vole, pille;
Mais qu'on me ſerve. Un homme tel que moi
Ne connoît point d'obſtacle : il faut que le goût brille
Dans tout ce que j'ordonne, ou je m'en prends à toi :
Sors. Quand j'ai dit un mot, ce mot eſt une loi.

(*L'Intendant ſe retire avec les Eſclaves.*)

SCENE II.

XIAO, ſeul.

ARIETTE, *du Chinois : gia colmo di piacer;* Notée N°. 2.

JE vais, grace à ma Fille,
Accroître ma famille;

Un tas d'enfants fourmille :
Ah ! je les vois déja.
Tandis que l'un ſautille,
L'autre à l'envi babille ;
J'aurai de la famille,
Elle ſera gentille,
Et me reſſemblera. (*3 fois.*)
Je ſuis, grace à ma Fille,
Grand-Pere de famille ;
Un tas d'enfants fourmille,
Autour de moi ſautille,
En m'appellant Papa.
Je ne me ſens pas d'aiſe,
L'un grimpe ſur ma chaiſe, } (*bis.*)
En m'appellant Papa,
Et me baiſe.
L'un grimpe ſur ma chaiſe,
L'autre joue au dada,
En m'appellant Papa. (*bis.*)
Paix-là. Taiſez-vous, paix-là,
Paix-là, vous dis-je.
Encor ! Ce bruit m'afflige,
Il faut que je corrige....

(*Contrefaiſant la voix d'un Enfant.*)

Ah ! ah ! pardon, pardon, mon grand-Papa :
Je ne le ferai plus, non, non.

(*De ſa voix naturelle.*)

Levez-vous donc.
Je vais, &c. (*dacapo.*)

SCENE III.

XIAO, AGESIE, CHIMCA.

XIAO.

APproche, ma chere Agéſie;
Il eſt temps que je te marie,
Et ce ſera dès aujourd'hui.

AGÉSIE.

Dès aujourd'hui, mon Pere.

XIAO.

Eh ! oui.
Cela te fâche ?

AGÉSIE.

Oh ! point du tout, mon Pere;
Mais, le ſort qui m'attend, ſera-t-il auſſi doux
Que le bonheur de reſter avec vous ?

XIAO.

Ma fille, tu n'es pas ſincere.

AGÉSIE.

Cet Epoux ſaura-t-il me plaire ?

CHIMCA.

Bon ! bon ! c'eſt toujours un Epoux.

XIAO.

Chimca penſe très-bien, très-juſte, ici l'uſage
Eſt de ſe marier au gré de ſes parents;
C'eſt une coûtume fort ſage.

CHIMCA.

Pas toujours.

XIAO.

Taiſez-vous, eſprit à contre ſens.
Elle eſt fort ſage, & ſur-tout pour les Grands.
L'art de ſe maintenir, eſt notre étude unique,
Et nous regardons nos enfants
Comme des inſtruments de bonne politique,
Qui doivent cimenter la fortune & les rangs.
Voilà le ſeul point néceſſaire.
En t'annonçant l'Epoux je termine l'affaire :
Ma volonté ſuffit.

AGÉSIÉ.

Mon Pere je me rends :
Mon goût doit ſe ſoumettre au vôtre ;
Mais comment eſt-il fait cet Epoux ?

XIAO.

Comme un autre ;
Je n'ai pas pu le voir encor.
Depuis cinq ou ſix ans, après un long eſſor,
Il revient d'un très-grand voyage ;
Mais c'eſt ton fait : ſon Pere a du crédit, de l'or :
De plus, c'eſt l'Empereur qui fait ce mariage.

J'y trouve encore un avantage :
Ton Epoux eſt le fils du plus grand ennemi
Qu'ait jamais eu notre famille.

AGÉSIE.

Vous me faites frémir.

XIAO.

Ainſi,
Leur intérêt au mien ſe trouve uni :
A d'autres nous nuirons en commun. Toi, ma fille,
Sur les meſures que je prends,
Dépêche-toi d'avoir beaucoup d'enfants :
Eterniſe mon ſang par ta progéniture.

AGÉSIE.

Je n'épargnerai rien, mon Pere, je vous jure,
Pour rendre vos deſirs contents.

XIAO.

Mais, c'eſt trop m'arrêter; je vais trouver mon Gendre,
Et pour t'unir à lui, je reviendrai te prendre.

ARIETTE; Notée N°. 3.

Ma Fille, ma chere Fille,
Pour l'honneur de la famille,
Sois toujours d'humeur gentille :
Sans ceſſe,
Avec tendreſſe,
Careſſe ton Époux.

Avec tendreſſe,
Avec adreſſe,
Careſſe ton Époux. (*bis.*)
Sans ceſſe, &c.
Et, pour te rendre maîtreſſe,
Prends un air ſimple & doux.
Si l'amour ſommeille,
Fais qu'il ſe réveille,
Ranime l'entretien,
Et tu t'en trouveras bien;
Oui, tu t'en trouveras bien.

SCENE IV.

AGESIE, CHIMCA.

CHIMCA.

Vous devez être bien charmée.

AGÉSIE.

L'Hymen me flatte, & je ſuis allarmée.

CHIMCA.

Comment! pourquoi vous effrayer?

AGÉSIE.

Si l'on va me ſacrifier.

CHIMCA.

Ah! N'eſt pas qui veut la victime.

AGÉSIE.

Mais, ſi l'Epoux eſt mal fait, Cacochime.
J'éprouve en même-temps la crainte & le deſir.

Dès l'enfance, au Sérail, quoique de près gardées,
Sur les hommes toujours il nous vient des idées
Que l'inſtinct tâche d'éclaircir.
Encor ſi cet Epoux que je n'ai pu choiſir...
Reſſembloit.....

CHIMCA.

Reſſembloit?

AGÉSIE.

Par l'âge, la figure....
Mais, n'en parle à perſonne.

CHIMCA.

Oh! non, ſoyez-en sûre.
Ai-je jamais rien dit de nos petits ſecrets?

AGÉSIE.

Hé! bien, tu ſauras donc.....

CHIMCA.

Après.

AGÉSIE.

Hé! bien : la ſemaine derniere,
J'étois ſeule en ce pavillon;
De ce côté, ſur la Riviere,
J'entends jouer un carillon.
De voir d'où le bruit part, il me prend fantaiſie;
J'approche de la jalouſie,
Lorſqu'un coup de vent imprévu
L'abbat. Je vois.... je vois....

CHIMCA.

Hé! bien, qu'avez-vous vu?

AGÉSIE.

Un jeune homme charmant étoit dans une barque;
Il la fait arrêter, ſi-tôt qu'il me remarque,
Il reſte d'abord interdit,
Mais, un inſtant; car il eſt plein d'eſprit.

CHIMCA.

Il vous a donc parlé?

AGÉSIE.

Non, il ne m'a rien dit;
Mais pour homme d'eſprit j'ai pu le reconnoître,
Aux différents tranſports qu'en lui je faiſois naître.

CHIMCA.

Ah! vraiment, ſans doute; il ſuffit
Qu'il vous trouve charmante, & tout cela doit être.

AGÉSIE.

De Chinois quoiqu'il ait l'habit,
Il n'en a point le maintien flegmatique,
Et certain air qui prévient & qui pique...

CHIMCA.

En un mot, s'il vous plaît, voyons ce qui s'enſuit.

AGÉSIE.

Oh!..... rien.

CHIMCA.

Rien?

AGÉSIE.

Non, j'ai vu venir mon Pere

Je me ſuis retirée.

CHIMCA.

Oh! cela déſeſpere.

AGÉSIE.

Paix, taiſons-nous. J'entends du bruit.

CHIMCA.

Comment, comment, par la fenêtre
Un homme.....

AGÉSIE.

C'eſt lui-même! Il oſe ici paroître.

SCENE V.

AGESIE, CHIMCA, TAMTAM.

CHIMCA.

ARIETTE : *Il m'a démis l'aluette ;* Notée N°. 4.

ICi que venez vous faire?
Ah! quelle audace eſt-ce là!

AGÉSIE.

Hélas! mon Pere le ſaura.

TAMTAM.

Ne craignez rien, ma chere.

AGÉSIE.

Sortez, ſortez.

CHIMCA.

Vous excitez ſa colere,
Téméraire.

AGÉSIE.

Il rend tous mes ſens agités.

A Tamtam.

Sortez, ſortez.

TAMTAM.

Mais du moins écoutez....

AGÉSIE.

Téméraire.

TAMTAM.

Quoi! mon ardeur ſincere
Peut-elle vous déplaire? *(bis.)*

AGÉSIE.

Quel étrange embarras!
Ah! ah! fuyons, mais je n'ai pas
La... la force de faire un pas.

CHIMCA.

Ici que venez vous faire?
Ah!
Quelle audace eſt-ce là!

TAMTAM, *à Agéſie.*

Aurai-je pu vous déplaire?
C'eſt une ardeur ſincere....

AGÉSIE.

Ah! comme le cœur.... me bat....

CHIMCA.

Voulez-vous que j'appelle?

AGÉSIE.

Oui.... Mais ne fais point d'éclat.

TAMTAM.

Vous êtes bien cruelle.

AGÉSIE.

Sortez, ſortez.

CHIMCA.

Sortez, ſortez.

AGÉSIE.

Je vais tomber en foibleſſe.

TAMTAM.

Oh! Ciel!

CHIMCA, *à Tamtam.*

Quoi! toujours vous reſtez!
(*A Agéſie.*) Ma Maîtreſſe, ma Maîtreſſe!
Dieux!

TAMTAM.

Hé! bien, je vous laiſſe.
Oui, oui, raſſure-la.

AGÉSIE.

Ah! eſt-il bien vrai qu'il s'en va? (*bis.*)

CHIMCA.

Eh! oui, vraiment il ſe retire.

AGÉSIE.

Qu'il écoute un moment.

CHIMCA.

Ecoutez.

TAMTAM, *revenant.*

Me voilà.

AGÉSIE.

Je vous appelle pour vous dire
De ſortir au plus vîte.

TAMTAM.

Ah! j'étois loin déjà,
Vous ſerez obéïe. *Il s'éloigne.*

AGÉSIE.

Ecoutez.

CHIMCA.

Venez çà. *Tamtam revient.*

AGÉSIE.

Quand vous êtes entré, vous a-t-on vu?

TAMTAM.

Perſonne.
J'ai ſaiſi le moment....

AGÉSIE.

Tant d'audace m'étonne :
Partez de même.... un mot.... mais...
quelqu'un vous verra.

TAMTAM.

Ne craignez rien.

AGÉSIE.

Je crois qu'il eſt de la prudence
D'attendre au ſoir.

TAMTAM.

Non, non, je vous offenſe;
Et votre Pere le ſaura.

AGÉSIE.

Non, mon Pere eſt ſorti.

TAMTAM.

Quelqu'un me ſurprendra :
Je ſens qu'il eſt de conſéquence.....

AGÉSIE.

Nul eſclave ici n'entrera.

TAMTAM.

Mais, ſi vous tombez en foibleſſe.

CHIMCA.

Hé! bien, cela ſe paſſera.

TAMTAM.

Tenez, je vois que mon aſpect vous
bleſſe.

AGÉSIE.

Eh! non, vous dis-je.

CHIMCA.

CHIMCA.

Enfin nous y voilà.

TAMTAM.

Ah ! quel bonheur !

AGÉSIE.

Je ne prétends point dire....

CHIMCA.

Voyons où ceci va conduire.

TAMTAM.

ARIETTE du Chinois : *Zerbinotti d'oggidi* : Notée N°. 5.

Que je baiſe cette main.
Mais, pourquoi cet air mutin ?
Que vous ſert-il d'être belle,
Si vous êtes ſi cruelle ?
Mais perſonne ne nous voit.
Qu'elle eſt farouche !
Que je touche
Seulement le bout du doigt.
Mais perſonne ne nous voit.
Que vous ſert-il d'être belle,
Si vous êtes ſi cruelle ?
Vous ſouffrez de vos rigueurs.
C'eſt à notre âge
Que l'on s'engage ;
Le Printemps eſt pour les fleurs,
Et l'Amour eſt pour nos cœurs ;
La ſageſſe
Pour la Vieilleſſe ;
La tendreſſe
Pour nos cœurs.

AGÉSIE.

Doucement, doucement.

TAMTAM.

Quelle offenſe nouvelle !

AGÉSIE.

Vous êtes bien hardi ! Finiſſez où j'appelle.
Juſqu'au moment où vous puiſſiez ſortir,
Par pitié pour vos jours, je veux bien vous ſouffrir ;
Mais à condition ; ſi de votre tendreſſe
Vous ſaurez dire un mot, je ſaurai vous punir.

TAMTAM.

Quoi ! mon amour....

AGÉSIE.

N'a rien qui m'intéreſſe.
Dans un profond reſpect ſachez vous contenir.

TAMTAM.

Ah ! comment ſe contraindre en voyant ce qu'on aime !
Un mot peut m'échapper, un mot.

AGÉSIE.

Un mot vous perd.

TAMTAM.

Un ſoupir, un regard.

AGÉSIE.

De même.

TAMTAM.

Je tâcherai d'obéir.

CHIMCA, *bas à Agéſie.*

A quoi ſert
De tant diſſimuler. Parlons à cœur ouvert.

TAMTAM.

En France, où j'ai fait un voyage,
Le ſexe n'eſt pas ſi ſauvage.

AGÉSIE.

En France, dites-vous?

TAMTAM.

Que ces climats heureux
Sont différents du pays où nous ſommes
Les Femmes à Pékin ſont eſclaves des Hommes;
Mais à Paris elles regnent ſur eux.
Toutes les Belles s'y font gloire
D'enchaîner mille Amants, d'exciter des deſirs;
L'Amour qui remplit leurs loiſirs,
Les conduit chaque jour, de victoire en victoire,
Dans des tourbillons de plaiſirs.

AGÉSIE.

Comment! en liberté les Hommes & les Femmes...

TAMTAM.

S'entretiennent d'Amour du matin juſqu'au ſoir.

CHIMCA.

Ah! que c'eſt un pays que je voudrois bien voir!

TAMTAM.

Ici nous ignorons ce doux plaiſir des ames,
L'art de filer l'Amour, l'art d'occuper ſon Cœur,
Et de préparer le bonheur.

CHIMCA.

Comment fait-on l'Amour à la Françoiſe?

TAMTAM, *à Agéſie.*

Si vous le permettez....

AGÉSIE.

Mais, oui : l'on eſt bien aiſe
De ſavoir d'un pays les uſages, les mœurs.

TAMTAM.

Pour donner au Tableau de plus vives couleurs,
Il faudroit, ne vous en déplaiſe,
Me ſeconder & me prêter du jeu.
Tenez, figurez-vous que vous êtes l'Amante,
Moi, l'Amant.

AGÉSIE.

Soit.

TAMTAM.

Vous, la Suivante
Que je vais engager à protéger mon feu.

CHIMCA.

Voyons cela.

AGÉSIE, *va s'aſſeoir & prend le thé.*

Oui, oui, voyons un peu.

TAMTAM.

ARIETTE du Chinois; *Miſta d'incanto*:

Notée N°. 6.

Avec adreſſe,
A ta Maîtreſſe,
Avec adreſſe,
Peins ma tendreſſe.

CHIMCA.

Qui moi! Seigneur,
J'ai trop d'honneur.

TAMTAM.

Eh! quoi! belle Suivante.....

CHIMCA.

Non, non, frivole attente.

TAMTAM.

Fais mon bonheur.

CHIMCA.

Pour vous ſervir j'ai trop d'honneur.

ENSEMBLE.

TAMTAM. { Daigne ſervir ma ſincere ardeur
CHIMCA. { Pour vous ſervir, j'ai trop d'honneur.

TAMTAM.

Sois ma reſſource,
Prends cette bourſe;
Mais, quelle enfance!

CHIMCA.

Mais, prend-on en France?

TAMTAM.

Sans réſiſtance.

CHIMCA.

Je prends donc, Seigneur.

TAMTAM.

Oh! çà, fais voir ton zele;
Sur-tout, ſois-moi fidelle.

CHIMCA.

Qui moi ! Seigneur.
Pour vous trahir j'ai trop d'honneur.

ENSEMBLE.

CHIMCA. { Pour vous trahir j'ai trop d'honneur.
TAMTAM. { Daigne ſervir ma ſincere ardeur.

AGÉSIE, *à Chimca.*

Quoi ! vous ſerrez la bourſe ?

CHIMCA.

Eſt-ce qu'il faut la rendre ?

AGÉSIE.

Ceci n'eſt point une réalité.

TAMTAM.

L'amant ne doit point la reprendre,
Cela rend mieux la vérité.
Alors la Soubrette obligeante
Va d'une façon engageante,
A ſa Maîtreſſe apprendre mon Amour.
Allons, partez à votre tour.
Dites-lui bien que d'une ardeur extrême
Je la chéris cent fois plus que moi-même;
Que mon cœur pour toujours s'enchaîne ſous ſa loi.
Dites-lui.

CHIMCA.

Fiez-vous à moi.

ARIETTE : *Non ſum picina ;* Notée N°. 7.

Sous votre empire,
Quelqu'un ſoupire,
Et vous aime, vous aime
Plus que lui-même.
Qui voit vos charmes

Vous rend les armes,
Qui voit vos charmes
En perd l'eſprit.

TAMTAM.

Bon, bon.

CHIMCA, *à Tamtam.*

Ai-je bien dit?

TAMTAM.

Oui, oui, c'eſt fort bien dit.

CHIMCA, *à Agéſie.*

Sous votre empire,
Quelqu'un ſoupire,
Et vous aime, vous aime
Plus que lui-même.
Oui, pour vous s'il s'engage:
C'eſt votre ouvrage.
Vous rendre hommage
Eſt-ce un outrage?
C'eſt un devoir.
Sous votre empire,
Quelqu'un ſoupire,
Eh! eh! daignez le voir.

Ne le condamnez pas du moins ſans le connoître.
Il attend ſon arrêt.

AGÉSIE.

Hé! bien, il peut paroître.

CHIMCA, *à Tamtam.*

Venez.

TAMTAM.

L'Amant s'approche en s'inclinant bien bas.

Il faut vous prévenir qu'en voyant tant d'appas,
L'Amant de ſes tranſports n'eſt pas ſouvent le maître.
De ce que je dirai ne vous allarmez pas;
Car ce n'eſt entre nous qu'une feinte.

AGÉSIE.

Oh! ſans doute.
Que l'Amant parle, je l'écoute.

TAMTAM, *à Chimca.*

Et vous, tenez-vous à deux pas.

ARIETTE *M'ha detto la mia mama*; Notée N°. 8.

Son cœur d'abord palpite:
Il veut, mais il héſite;
Il dit des mots ſans ſuite;
Certain trouble l'agite,
Il a peur de manquer d'égards;
Et la crainte
Eſt peinte
Dans ſes regards.
Bientôt l'Amour l'inſpire,
Il vante les attraits:
Quels yeux charmants! quels traits!

AGÉSIE.

Après.

TAMTAM.

L'Amant ſoupire:
Il l'oſe dire;
Et l'aveu ne déplaît pas. *bis.*
Ainſi l'Amour, pas à pas,
Pour engager, tend ſes lacs.

AGÉSIE, *avec un peu d'émotion.*

La peinture intéreſſe.

CHIMCA, *à part.*

Ah! ma pauvre Maîtreſſe
Commence à ſe troubler. (*bis.*)
Ah! ma pauvre Maîtreſſe!
Son cœur ſe laiſſe aller,
Se laiſſe, laiſſe, laiſſe,
Se laiſſe, laiſſe aller.

TAMTAM.

Le cœur plus fort palpite;
On veut, mais on héſite;
On dit des mots ſans ſuite;
Un nouveau trouble agite;
L'amour brille dans les regards;
Et l'audace
Chaſſe
Les vains égards.
La Belle ſe retire,
Et paroît ſe fâcher.

AGÉSIE.

Eh! mais!

TAMTAM.

L'amant ſoupire,
Et ſon martyre
Commence à la toucher.
La belle ſe retire.

AGÉSIE.

Eh! mais!

TAMTAM.

L'amant ſoupire, (*bis.*)
Et ſaiſit un bras.

AGÉSIE, *en ſoupirant.*

Après.

TAMTAM.

Doucement il le flatte,

Qu'il eſt rond, blanc & frais!
Ah! quelle peau délicate!
Que je le baiſe.

AGÉSIE.

Mais!

TAMTAM.

Quoi!

AGÉSIE, *troublée.*

Quoi!

TAMTAM, *baiſant la main d'Agéſie.*

Le tendre amant le baiſe.

AGÉSIE, *plus émue.*

Après.

TAMTAM.

Et le rebaiſe;
Elle s'appaiſe,
Et ne ſe défend pas. (*bis.*)
Ainſi l'Amour, pas à pas,
La fait tomber dans ſes lacs.

CHIMCA, *à part.*

Ah! ma pauvre Maîtreſſe!
Je la vois ſe troubler.
Ah! ma pauvre Maîtreſſe!
Son cœur ſe laiſſe aller,
Son cœur ſe laiſſe, laiſſe, laiſſe,
Se laiſſe, laiſſe aller.
(*A part.*) L'amour, je le vois bien, a plus d'une reſſource,
(*A Agéſie.*) Maîtreſſe, ſi je rends la bourſe,
Vous rendrez auſſi le baiſer.

AGÉSIE, *s'apperçevant de ſa foibleſſe.*

Il eſt vrai que c'eſt trop oſer.

TAMTAM.

Eh! bien, je vous adore : il n'eſt plus
temps de feindre;
J'ai trop ſouffert à me contraindre.
Si j'excite votre courroux,
Que vos ſurveillants implacables,
Puniſſent mon amour; je me livre à leurs
coups :
J'attends la mort à vos genoux.

AGÉSIE, *tendrement.*

On auroit à punir à la fois deux coupables.
Ah! je le ſuis autant que vous.

CHIMCA.

Hélas! Et moi je ne puis l'être.

TAMTAM, *à Agéſie.*

Vous m'aimez?

AGÉSIE.

Sans aucun eſpoir :
Un Epoux, ou plutôt un maître,
Ce ſoir doit m'obtenir : quel funeſte de-
voir!

TAMTAM.

Quel eſt l'Epoux heureux?....

AGÉSIE.

Vous ſavez qu'à la Chine
On diſpoſe de nous, ſans nous faire ſavoir
La perſonne qu'on nous deſtine.

TAMTAM.

J'ignore auſſi qui j'épouſe ce ſoir;
Mais à l'inſtant je viens de recevoir
Le Portrait....

AGÉSIE.

Le Portrait?

CHIMCA.

Voyons; que j'examine.

TAMTAM, *donnant le Portrait.*

Ah! je n'ai pas daigné le voir.

CHIMCA.

Ah! ma maîtreſſe, c'eſt vous-même.

AGÉSIE.

C'eſt moi!

TAMTAM.

C'eſt vous!

CHIMCA.

C'eſt vous.

TAMTAM.

Mon bonheur eſt extrême.

SCENE VI. & derniere.

AGESIE, TAMTAM, CHIMCA, & XIAO *entrant le ſabre à la main.*

XIAO.

ARIETTE Notée N°. 9.

QU'il tombe, qu'il meure,
Qu'il meure
Sur l'heure,
Le traître, l'indigne,
Qui m'oſe offenſer.

L'affront eſt inſigne.
Son ſang va l'effacer. (*bis.*)
Il brave ma rage.
Tamtam regarde Xiao d'un air content.
Il comble l'outrage. (*bis.*)
Qu'il meure
Sur l'heure.
Agéſie ſe met devant Tamtam.
O Fille ſans ame,
Tu crains pour l'infame!
Tu partages l'audace;
Partage le danger.
Non, non, non, point de grace;
Je veux me venger.

AGÉSIE.

Ecoutez-nous.

XIAO.

Non, non: quoi! lorſque l'hymenée
Doit au jeune Tamtam unir ta deſtinée,
Et réunir nos maiſons pour jamais....

TAMTAM.

Eh! daignez au moins nous entendre.
Voulez-vous tuer votre gendre?
C'eſt moi qui ſuis Tamtam. La preuve eſt dans ces traits.

XIAO.

Oh! oh!

CHIMCA.

Faites la paix.

XIAO.

Comment avez-vous pu chez moi vous introduire?

TAMTAM.

Nous vous à loiſir nous ſaurons vous
instruire,
Accordez-moi mon pardon.

XIAO.

De bon cœur;
Mais sortez en ſecret. Si quelqu'un par
malheur
Apprenoit que mon gendre, avant le
mariage,
A ma Fille ait parlé, victime de l'uſage,
Je ſerois, malgré moi, contraint de vous
punir;
La mode en tous climats eſt le tyran du
ſage.
Allez vous préparer, & je vais vous unir.

QUATUOR.

Notée N°. 10.

(ENSEMBLE.)

XIAO & CHIMCA.	TAMT. & AGÉSIE.
Leur ſort m'enchante.	Mon ſort m'enchante.
Que chacun chante,	A mon attente
La, la, la, la, la;	Tout répondra.
Que l'on embraſſe	Je vous rends grace;
Le cher Papa.	Mon cher Papa.

XIAO, *à Agéſie.*

Sois complaiſante,
Sois amuſante.

(TOUS.)

XIAO. A mon attente

Les 3 autres. A votre

Tout répondra.

XIAO, *à Tamtam.*

Et toi mon gendre,
Sois toujours tendre.

TAMTAM.

Bientôt j'eſpere
Vous voir grand-pere

(ENSEMBLE.)

XIAO & CHIMCA. TAMT. & AGÉSIE.

A { Mon attente Votre } Tout répondra. — Mon ſort m'enchante, Mon cher Papa.

XIAO, *à Tamtam.*

Mon Fils, ſois ſage,
Fais bon ménage.

TAMTAM.

Son avantage
Me conduira.

XIAO.

Ah! je me pâme.

TAMTAM, *à Agéſie.*

Ma chere Femme,
Jamais ma flamme
Ne s'éteindra.

XIAO.

Eſt-tu contente?

AGÉSIE.

Mon ſort m'enchante!

(ENSEMBLE.)

XIAO & CHIMCA. TAMT. & AGÉSIE.

Que l'on embraſſe Le cher Papa. — Je vous rends grace, mon cher Papa.

CEREMONIE DU MARIAGE.

XIAO, CHOEUR.

XIAO.

Air Noté N°. II.

O *Tien!* à leurs vœux ſois propice,
Que ta main les uniſſe.
Goûtez, heureux Époux,
Le bonheur le plus doux:
Que vos nobles travaux
Enfantent des Héros.

CHŒUR.

* O XIN, XIN, KANIN, XIN,
XIN. Nite. ſo.

XIAO.

O *Tien!* fais naître pour leur bien des fils
En tout point accomplis.

CHŒUR.

O

XIAO.

Et des filles....

CHŒUR.

O

XIAO.

Bien gentilles....

CHŒUR.

O

XIAO.

Dont les yeux ſoient longs,
Les pieds mignons.

CHŒUR.

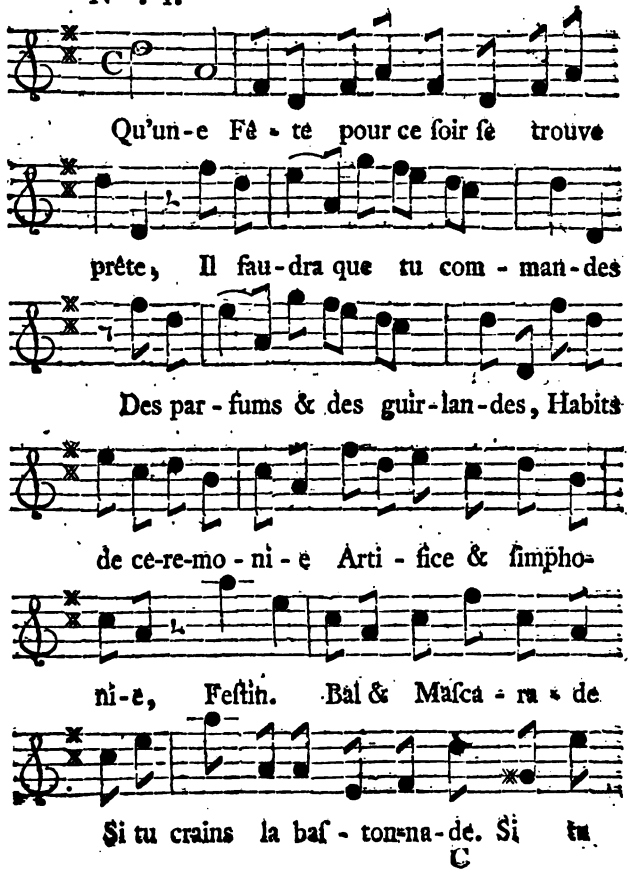
XIN, XIN, KANIN, XIN, XIN. Nite ſo.

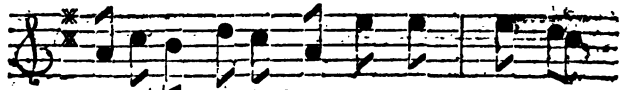
* *Nom des Divinités de la Chine, que l'on invoque pour le mariage.*

FIN.

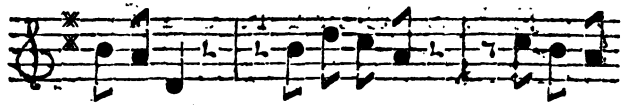
ARIETTES DES CHINOIS.

N°. 1.

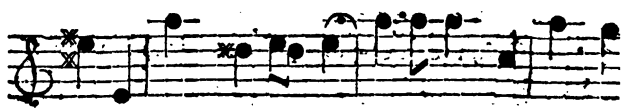




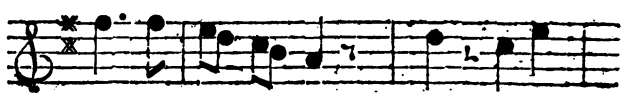
crains la baſtonna - de ; Répons vîte à



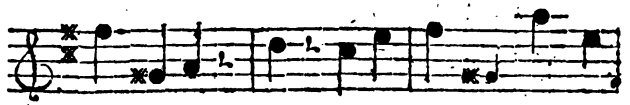
mon eſ-poir ; Qui t'arrê - te ? Sois donc ha-



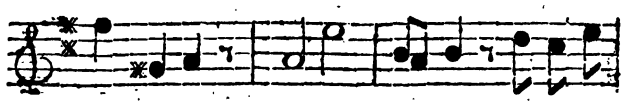
bi-le ; Car - ma bi - le, Car-ma bi - le, con-tre



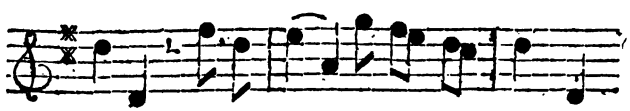
toi va s'é - mou - voir. Quoi ? j'au-rois



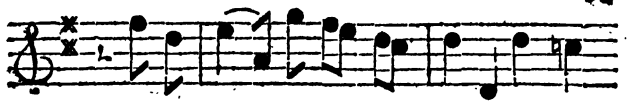
dû pré - voir ; Oh ! c'eſt à toi de voir ; Fais



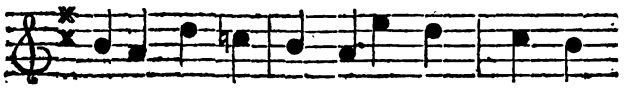
ton devoir. Qu'u-ne Fê - te ſe trou-ve



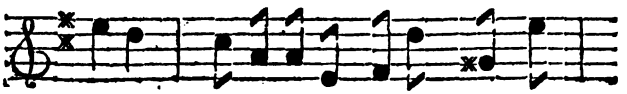
prête : Que l'on pa - re ces eſ - cla - ves.



Soyez tous leſ-tes & braves; Feſ-tin,

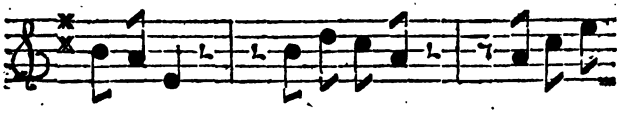


Bal & Maſca - ra - de, Arti - fice &

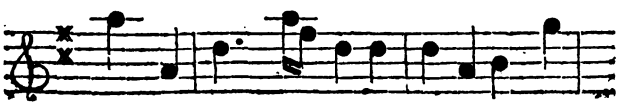


fé-ré - na-de; ſi tu crains la baſ-ton-

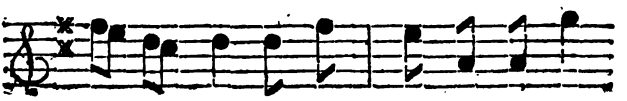
na-de, la houpa - de, Que tout ſoit prêt



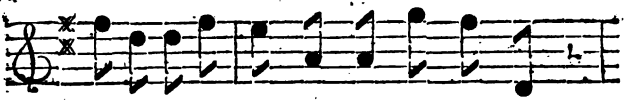
pour ce ſoir. Sans re-pli-que, Que l'on s'ap-



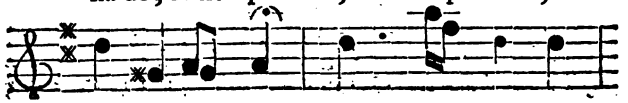
pli-que, ſans re - pli-que, A répondre à



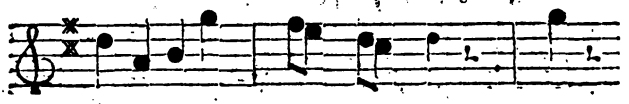
mon eſ - poir. Si tu crains la baſton-



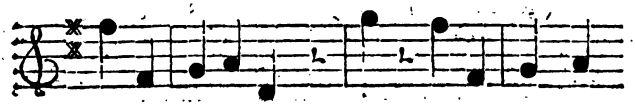
na de, la hou-pa - dé, la houpa - de;



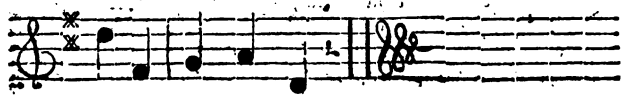
Qui t'ar-rê - te? Oui, la Fê - te,



ſans re-miſe eſt pour ce ſoir; Oui,

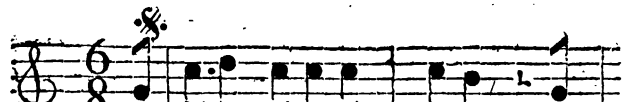


Oui, c'eſt pour ce ſoir. Oui, oui, c'eſt pour ce

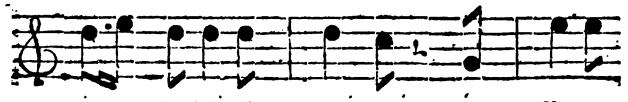


ſoir, Fais ton de-voir.

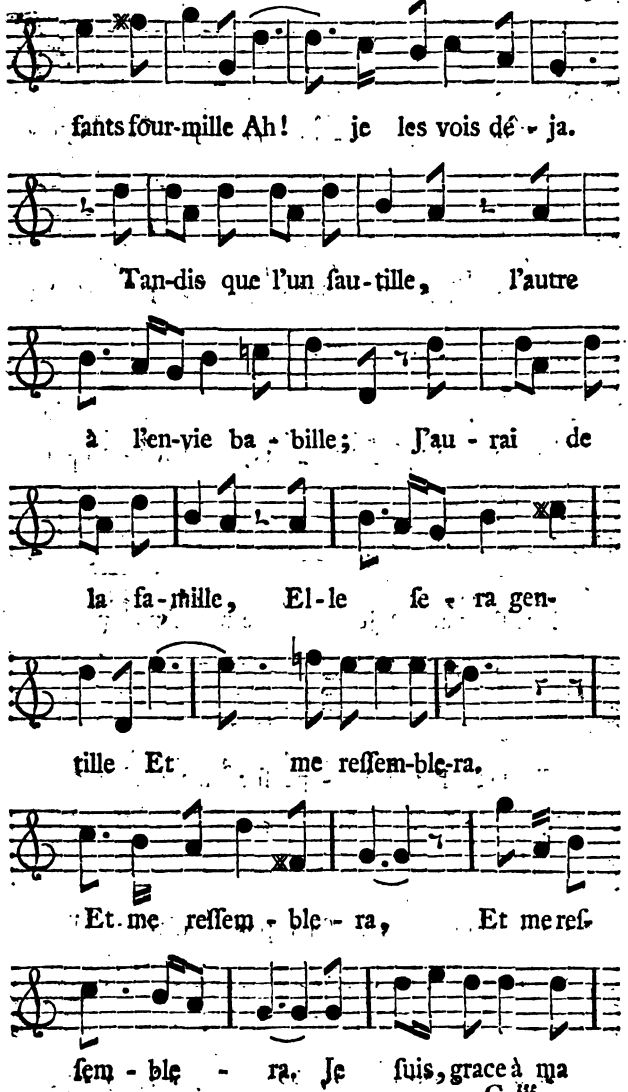
N°. 2.

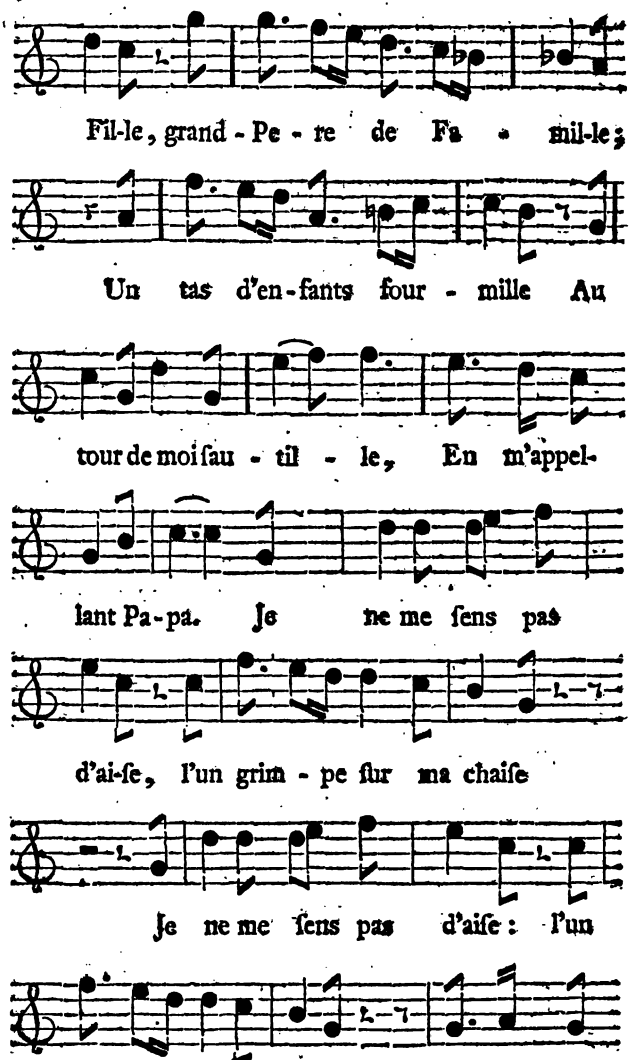


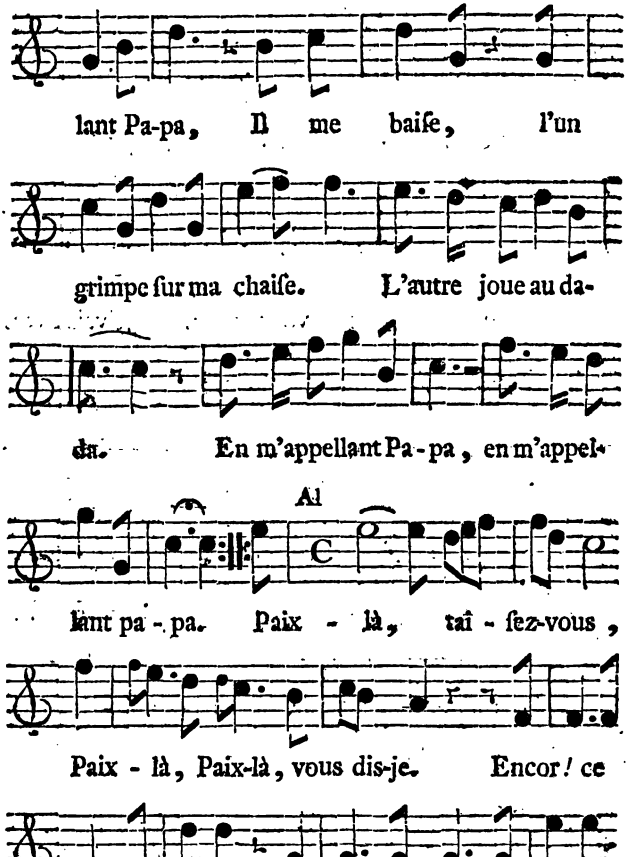
Je vais, grace à ma Fille. Ac-

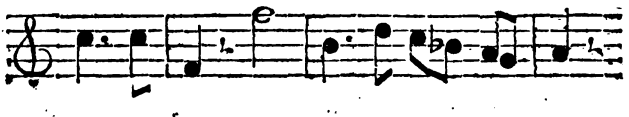


croî - tre ma fa - mille; Un tas d'en-

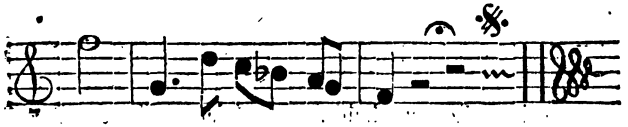

fants four-mille Ah! je les vois dé-ja.
Tan-dis que l'un ſau-tille, l'autre
à l'en-vie ba-bille; J'au-rai de
la fa-mille, El-le ſe-ra gen-
tille Et me reſſem-ble-ra,
Et me reſſem-ble-ra, Et me reſ-
ſem-ble-ra. Je ſuis, grace à ma


Fil-le, grand-Pe-re de Fa-mil-le;
Un tas d'en-fants four-mille Au
tour de moi ſau-til-le, En m'appel-
lant Pa-pa. Je ne me ſens pas
d'ai-ſe, l'un grim-pe ſur ma chaiſe
Je ne me ſens pas d'aiſe: l'un
grim-pe ſur ma chaiſe, En m'ap-pel-


lant Pa-pa, Il me baiſe, l'un
grimpe ſur ma chaiſe. L'autre joue au da-
da. En m'appellant Pa-pa, en m'appel-
Al
lant pa-pa. Paix-là, taî-ſez-vous,
Paix-là, Paix-là, vous dis-je. Encor! ce
bruit m'affli-ge, Il faut que je corri-ge...
Ah! ah! par-don, pardon, mon grand, mon

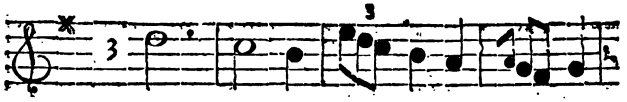


grand Pa-pa : Je ne le fe - rai plus

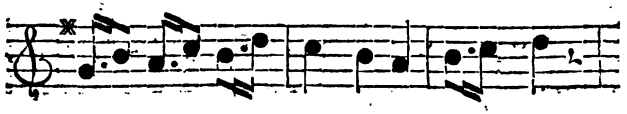


Non, non, le-vez - vous donc. Je vais, &c.

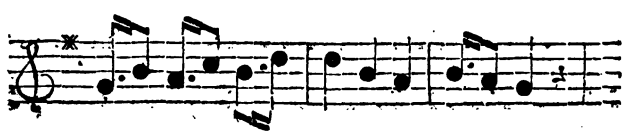
N°. 3.



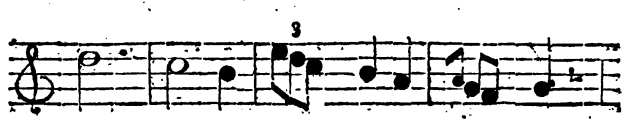
Ma Fil-le, ma che-re fil - le,



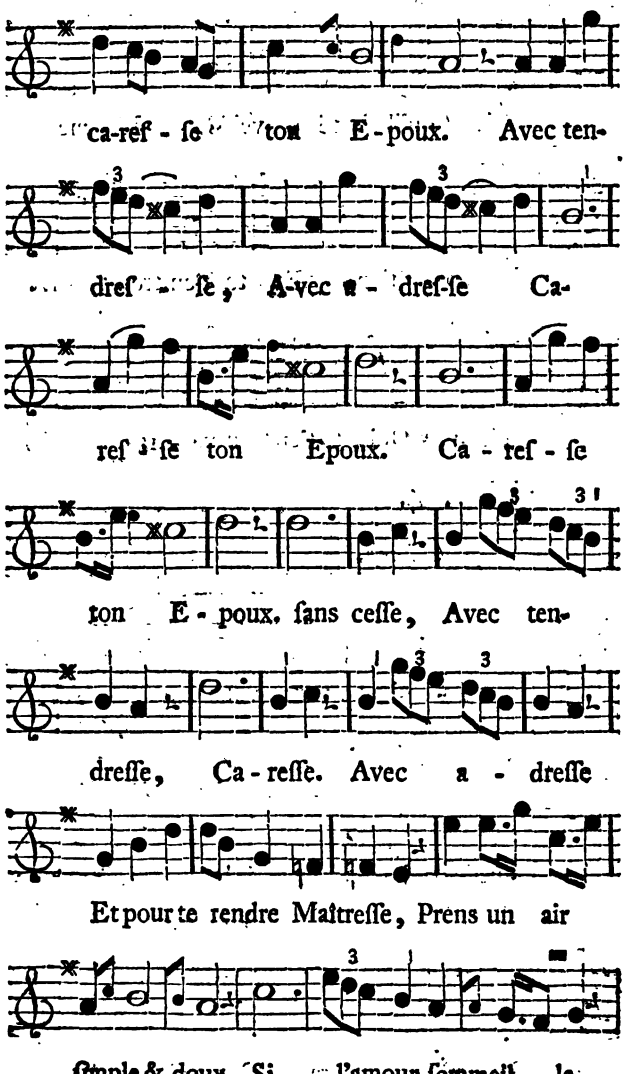
Pour l'hon - neur de la fa - mil - le,

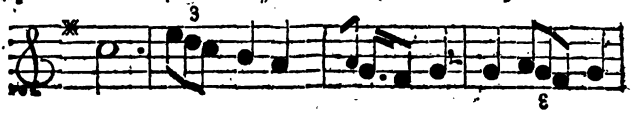


ſois tou - jours d'humeur gen-til-le ;

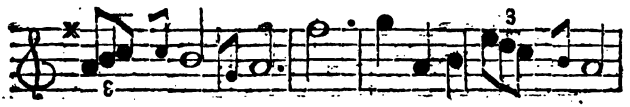


ſans ceſſe, A - veo - ten - dreſſe.


ca-reſ - ſe ton É - poux. Avec ten-
dreſ - ſe, Avec a - dreſ-ſe Ca-
reſ - ſe ton Epoux. Ca - reſ - ſe
ton É - poux, ſans ceſſe, Avec ten-
dreſſe, Ca - reſſe. Avec a - dreſſe
Et pour te rendre Maîtreſſe, Prens un air
ſimple & doux. Si l'amour ſommeil - le,



Fais qu'il ſe ré - veille, Ranime

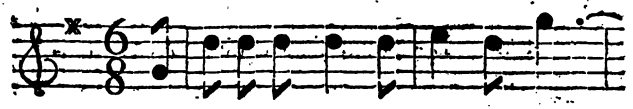


l'entre - tien, Et tu t'en trou-ve - ras

bien; Oui, tu t'en trou-ve - ras bien.

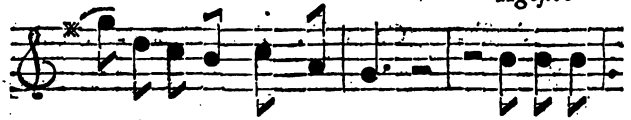
N°. 4.

Chimea.



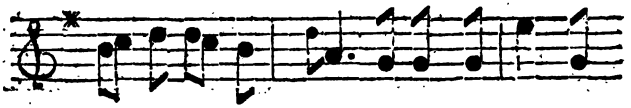
I - ci que venez-vous faire? Ah!

Agéſie.



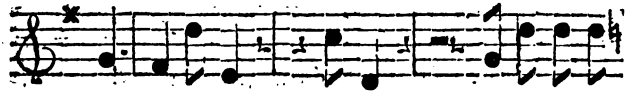
quelle au-dace eſt-ce là! Hélas! mon

Tamtam.



Pe - re le ſau - ra. Ne craignez rien, ma

Agéſie *Chimea.*

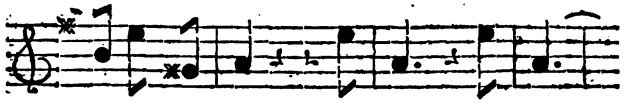


che - re. Sortez. Sortez. Vous exci-tez

Agéſie.

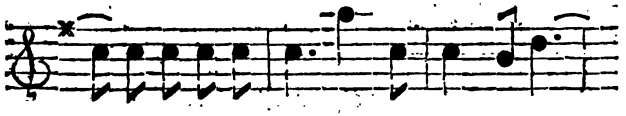
ſa co - le - re. Té-mé - rai-re. Il rend tous mes

Tam.

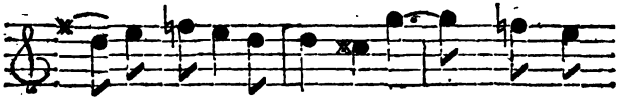


ſens a - gi - tés. Sor-tez, ſortez. Mais

Agéſie. *Tamtam.*

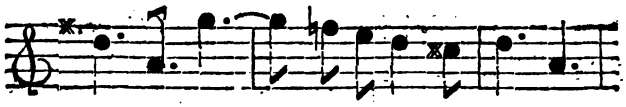


du moins é-cou-tez... Témé-raire. Quoi!



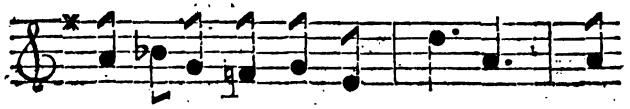
mon ar-deur ſin-ce-re Peut - el - le

vous dé-plaire? Peut - el-le vous dé-



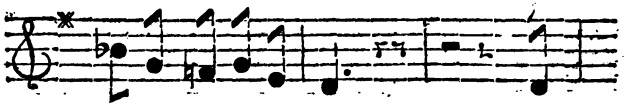
plaire? Quel é-trange embar-ras!

Agéſie.

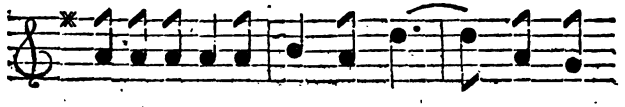


Ah! fuyons, mais je n'ai pas la... la

Chimca.

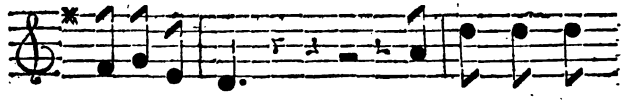


for - ce de faire un pas. I-

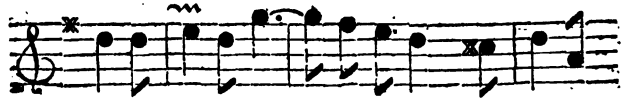


ci que ve-nez vous faire? Ah! Quelle au-

Tamtam.

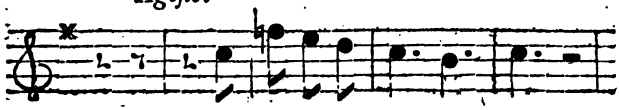


dace eſt-ce là! Aurai - je pu



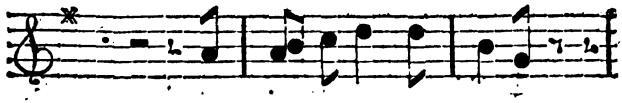
vous dé - plaire? C'eſt une ardeur ſin - ce-re...

Agéſie.



Ah! comme le cœur... me bat...

Chimca.

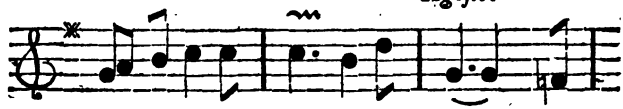


Vou-lez vous que j'ap - pelle?

Agéſie. *Tamtam.*

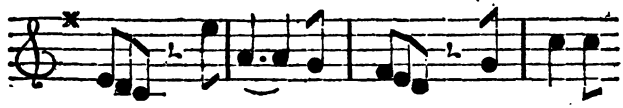
Oui, mais ne fais point d'é-clat. Vous

Agéſie.



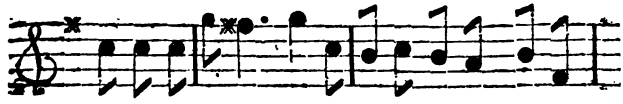
é - tes bien cru-el - le. Sortez, for-

Chimca. *Agéſie.*

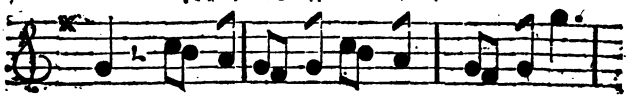


tez. for-tez, for - tez. Je vais tom-

Tamtam. *Chimca.*

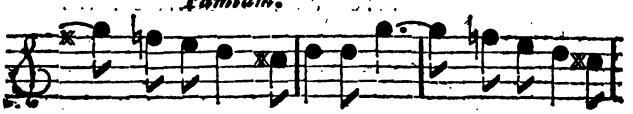


ber en foi - bleſſe. O Ciel! Quoi toujours vous ref-



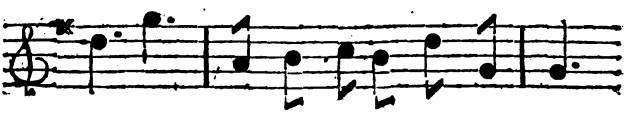
tez ! Ma Maitreſſe. Ma Maîtreſſe ! Dieux !

Tamtam.

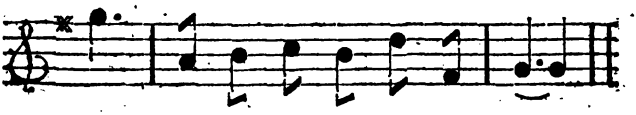


Eh ! bien, je vous laiſſe. Oui, Oui, raſſure-

Agéſie.

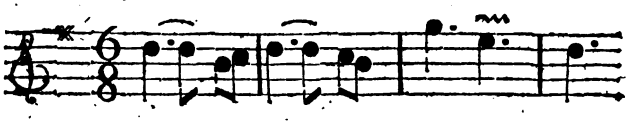


ſa. Ah ! Eſt-il bien vrai qu'il s'en va ?

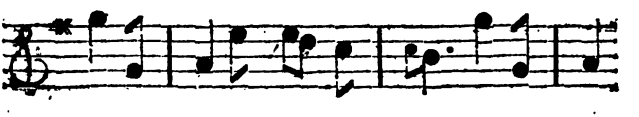


Ah ! eſt-il bien vrai qu'il s'en va.

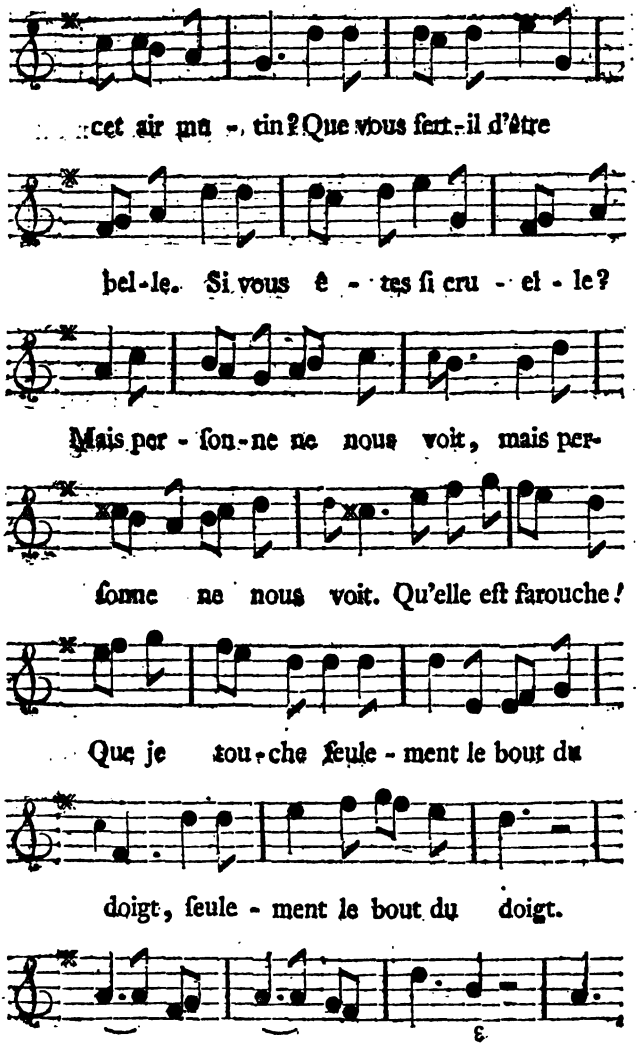
N°. 5.

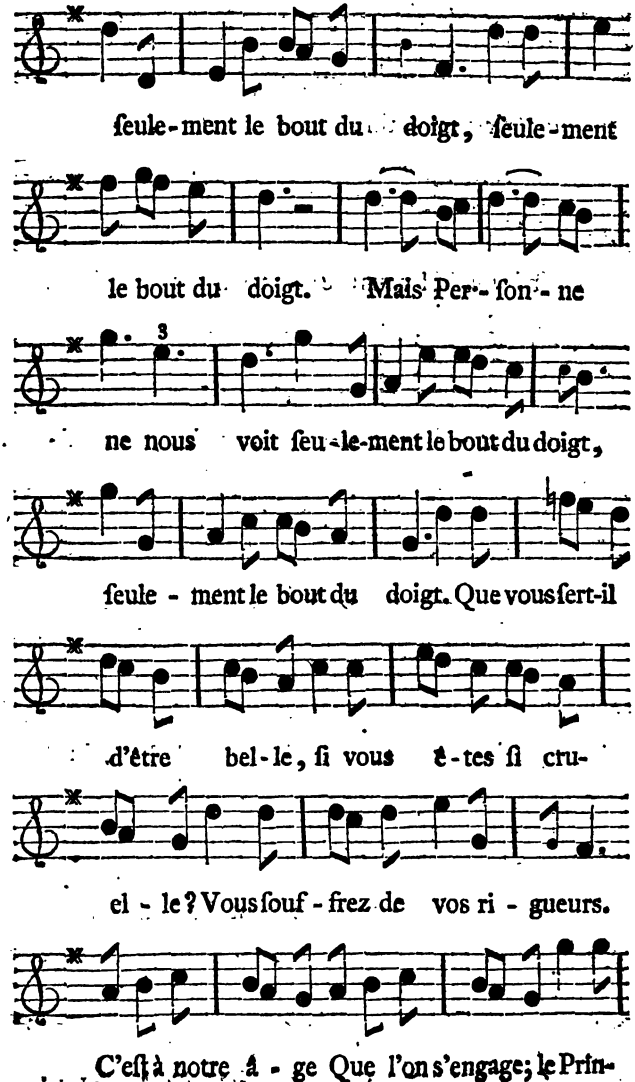


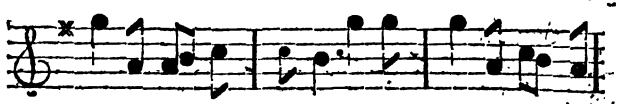
Que je bai-ſe cet-te main



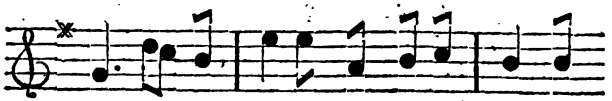
Mais, pourquoi cet air mu-tin ? mais pourquoi


cet air ma - tin? Que vous fert-il d'être
bel-le. Si vous ê - tes ſi cru - el - le?
Mais per - ſon-ne ne nous voit, mais per-
ſonne ne nous voit. Qu'elle eſt farouche!
Que je tou-che ſeule - ment le bout du
doigt, ſeule - ment le bout du doigt.
Mais, per - ſon - ne ne nous voit.

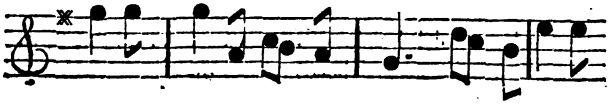

ſeule-ment le bout du doigt, ſeule-ment
le bout du doigt. Mais Per-ſon-ne
ne nous voit ſeu-le-ment le bout du doigt,
ſeule-ment le bout du doigt. Que vous ſert-il
d'être bel-le, ſi vous ê-tes ſi cru-
el-le? Vous ſouf-frez de vos ri-gueurs.
C'eſt à notre â-ge Que l'on s'engage; le Prin-
temps



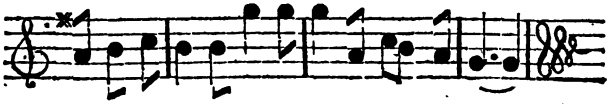
temps eſt pour les fleurs, Et l'A-mour eſt pour nos



cœurs; la ſa - geſſe pour la vieil - leſ - ſe;



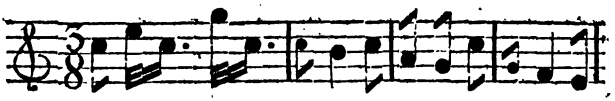
la ten - dreſſe pour nos cœurs la ſa-geſſe



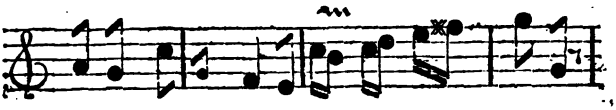
Pour la vieilleſſe, la ten-dreſſe pour nos cœurs.

N°. 6.

Tamtam.

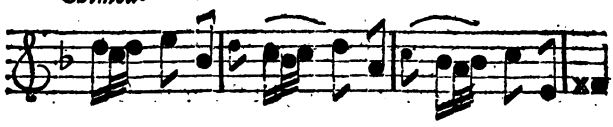


A - vec a - dreſſe, A ta Maî - treſſe,



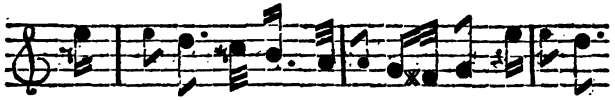
A-vec a - dreſſe Peins ma ten - dreſſe.

Chimca.



Qui moi! Sei-gneur? J'ai trop d'honneur.

Tamtam. *Chimca.*



Eh! quoi! bel-le ſui-vante... Non, non,

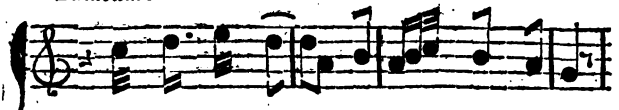
Tam.

fri-vole at - - ten-te. Fais mon bon-heur.

Chimca.

Pour vous ſer-vir j'ai trop d'hon-

Tamtam.



Daig-nez ſer-vir ma ſin-cere ardeur,

Chimca.

neur, pour vous ſer-vir, Oh! j'ai trop d'honneur,

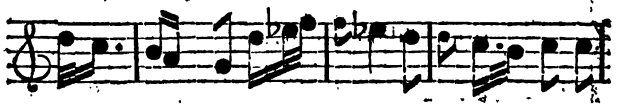
Tamtam.

Sois ma reſ - ſour - ce, Prens cet - te bou-

Chimca.

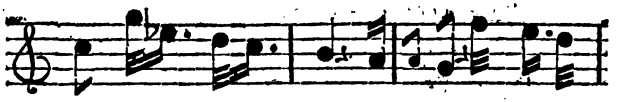
ſe; Mais, quelle en - fan - ce! Mais, prend-on

Tamt. *Chimca.*

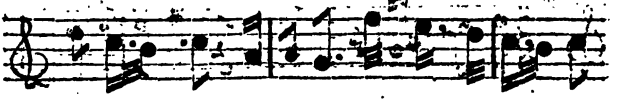


en Fran - ce? ſans ré-ſiſ - tan - ce. Je

Tamtam.

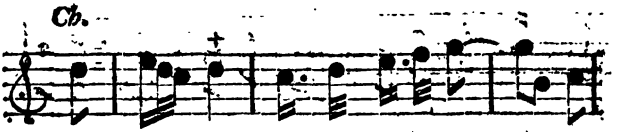


prends donc, Sei - gneur. Oh! ça, fais voir ton

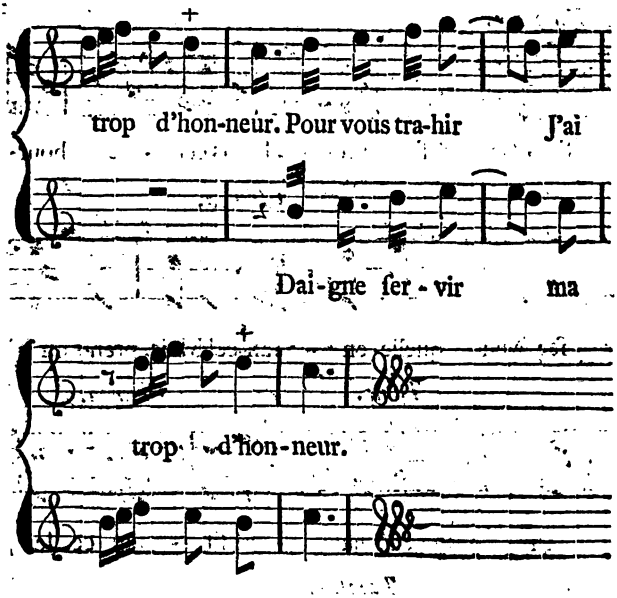


ze là; ſur - tout fois-moi fi - dé - le.

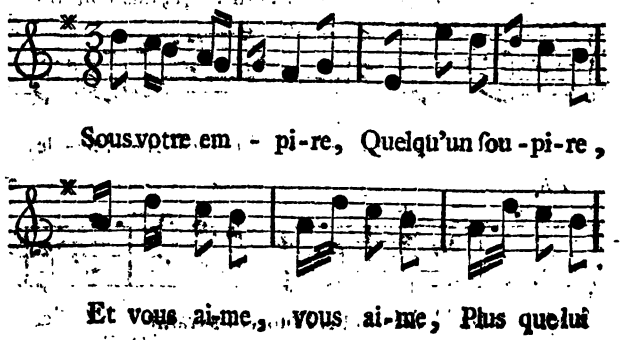
Ch.

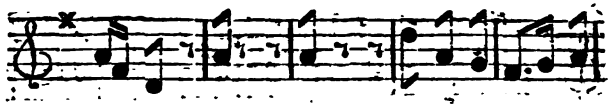


Qui moi! Sei - gneur. Pour vous trahir j'ai

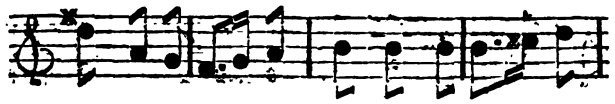

trop d'hon-neur. Pour vous tra-hir J'ai
Dai-gne ſer-vir ma
trop d'hon-neur.
ſin-cere ar-deur.

N°. 7.


Sous votre em-pi-re, Quelqu'un ſou-pi-re,
Et vous ai-me, vous ai-me, Plus que lui

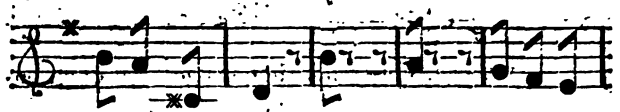


même. Oui, oui, qui voit vos charmes,



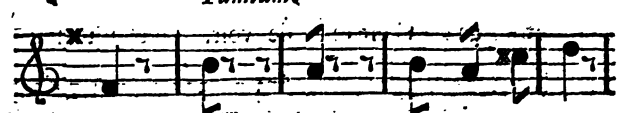
Vous rend les ar - mes, Qui voit vos char - mes

Tamtam. *Chimca.*



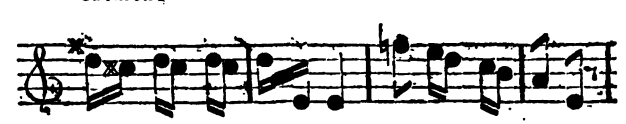
En perd l'eſ - prit. Bon, bon, ai-je bien

Tamtam.

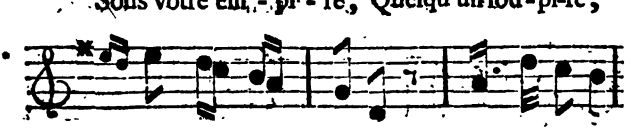


dit! Oui, oui, c'eſt fort bien dit.

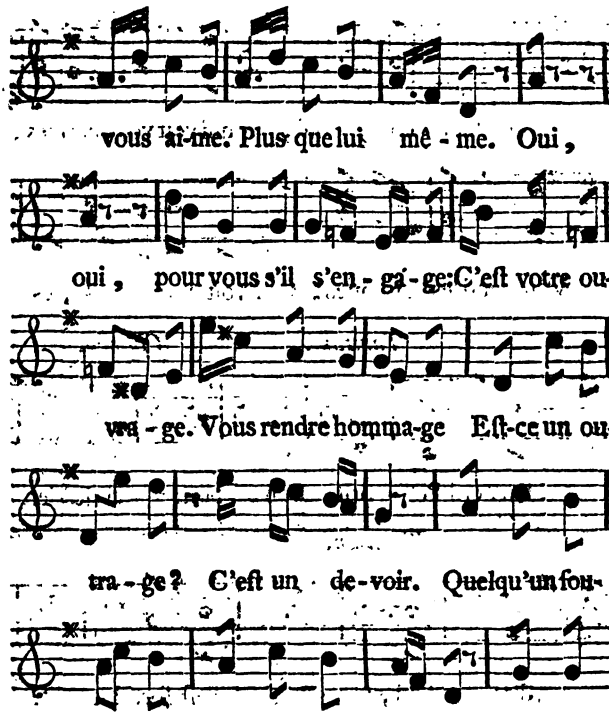
Chimca.

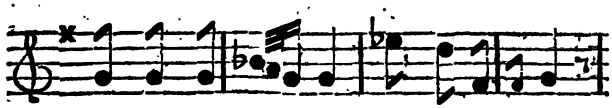


Sous votre em - pi - re, Quelqu'un ſou-pi-re,

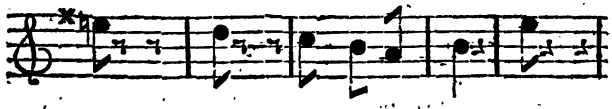


Quelqu'un ſou - pi-re, Et vous ai-me

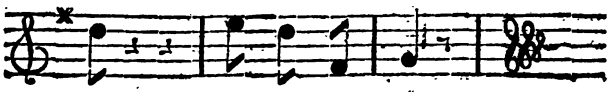

vous ai-me. Plus que lui mê-me. Oui,
oui, pour vous s'il s'en-ga-ge: C'eſt votre ou-
vra-ge. Vous rendre homma-ge Eſt-ce un ou-
tra-ge? C'eſt un de-voir. Quelqu'un fou-
pi-re Sous votre Em-pi-re, Vous rendre
hom-ma-ge? Eſt-ce un ou-tra-ge?
C'eſt un de-voir, Sous votre em-pi-re,



Quelqu'un ſou - pi - re. Daig-nez le voir.



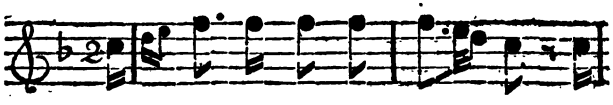
Eh! eh! Dai-gnez le voir. Eh!



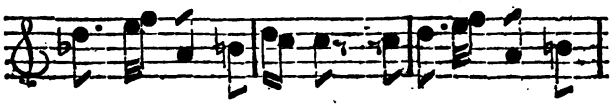
eh! Dai-gnez le voir.

N°. 8.

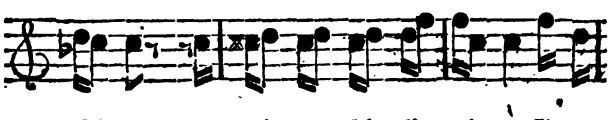
Tamtam.



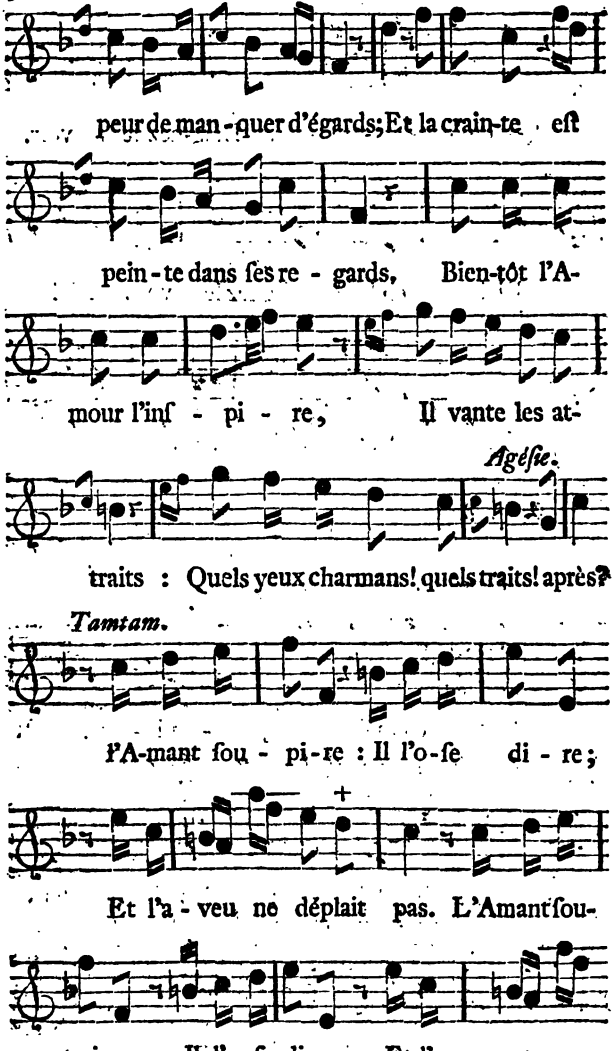
Son cœur d'a-bord pal - pi - te. Il

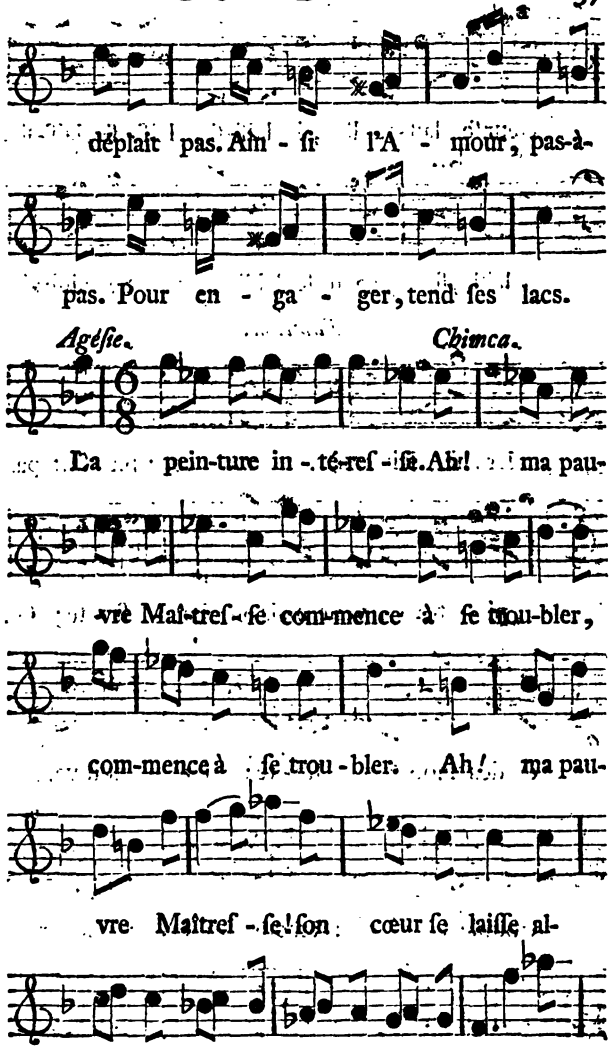


veut, mais il hé-ſi-te; Il dit des mots ſans

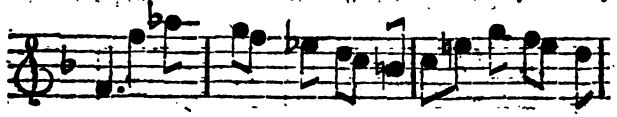


ſui-te; cer-tain trou-ble l'a-gi-te, Il a


peur de man-quer d'égards; Et la crain-te eſt
pein-te dans ſes re-gards, Bien-tôt l'A-
mour l'inſ-pi-re, Il vante les at-
Agéſie.
traits : Quels yeux charmans! quels traits! après?
Tamtam.
l'A-mant ſou-pi-re : Il l'o-ſe di-re;
Et l'a-veu ne déplait pas. L'Amant ſou-
pi-re : Il l'o-ſe di-re; Et l'a-veu ne

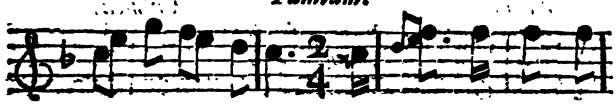

déplaît pas. Ain - ſi l'A - mour, pas-à-
pas. Pour en - ga - ger, tend ſes lacs.
Agéſie.
Chimca.
La pein-ture in - té-reſ - ſe. Ah! ma pau-
vre Maî-treſ - ſe com-mence à ſe trou-bler,
com-mence à ſe trou - bler. Ah! ma pau-
vre Maîtreſ - ſe! ſon cœur ſe laiſſe al-
- ler, ſe laiſ - ſe, laiſ - ſe, laiſ - ſe, laiſſe, ſon

cœur ſe laiſ-ſe aller, ſe laiſ-ſe, laiſ-ſe, laiſ-ſe,



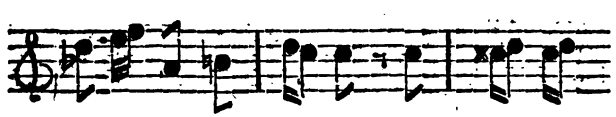
laiſſe, ſon cœur ſe laiſſe aller. Se laiſſe al-

Tamtam.

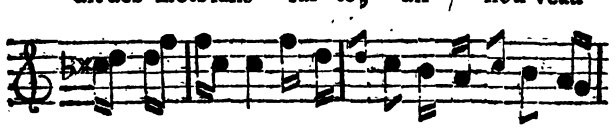


ler, ſe laiſſe aller. Le cœur plus fort pal-

pi-te; On veut, mais on hé-ſi-te; On

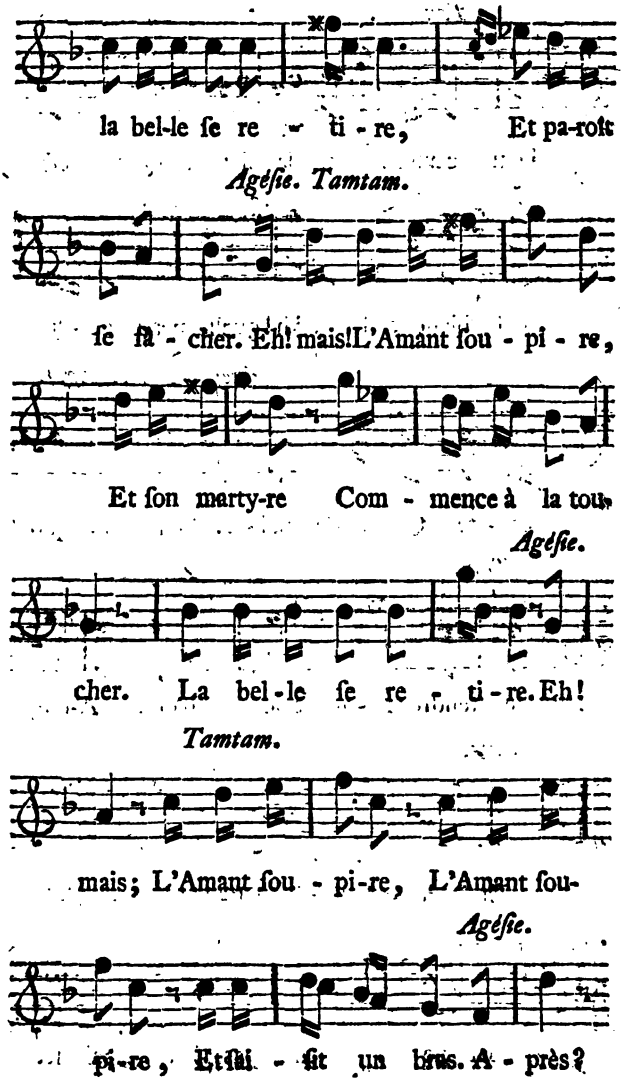


dit des mots ſans ſui-te; un nou-veau

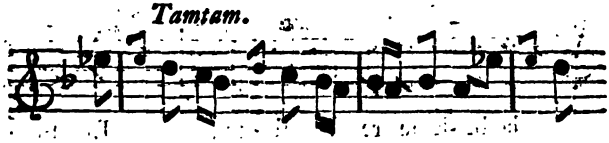


trouble a-gi-te; l'amour bril-le dans les re-

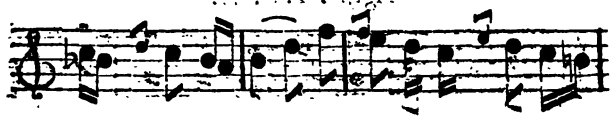
gards. Et l'au-da-ce Chaſ-ſe les vains é-gards


la bel-le ſe re - ti - re, Et pa-roît
Agéſie. Tamtam.
ſe fa - cher. Eh! mais! L'Amant ſou - pi - re,
Et ſon marty-re Com - mence à la tou-
Agéſie.
cher. La bel-le ſe re - ti - re. Eh!
Tamtam.
mais; L'Amant ſou - pi-re, L'Amant ſou-
Agéſie.
pi-re, Et fait un bruit. A - près?

Tamtam.



Dou - cement il la flat - te Qu'il eſt

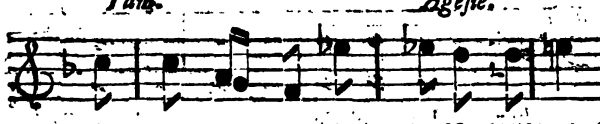


rond, blanc & frais! Ah! quelle peau dé - li-

Agéſie. Tamt. Agéſ.

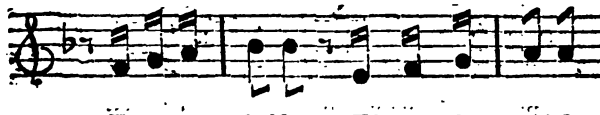
ca - te Que je le bai - ſe. Mais! quoi! quoi!

Tam. *Agéſie.*

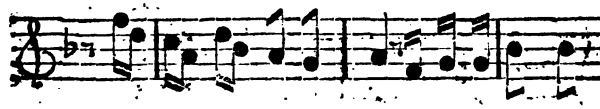


le tendre A - mant le baiſe. A-près?

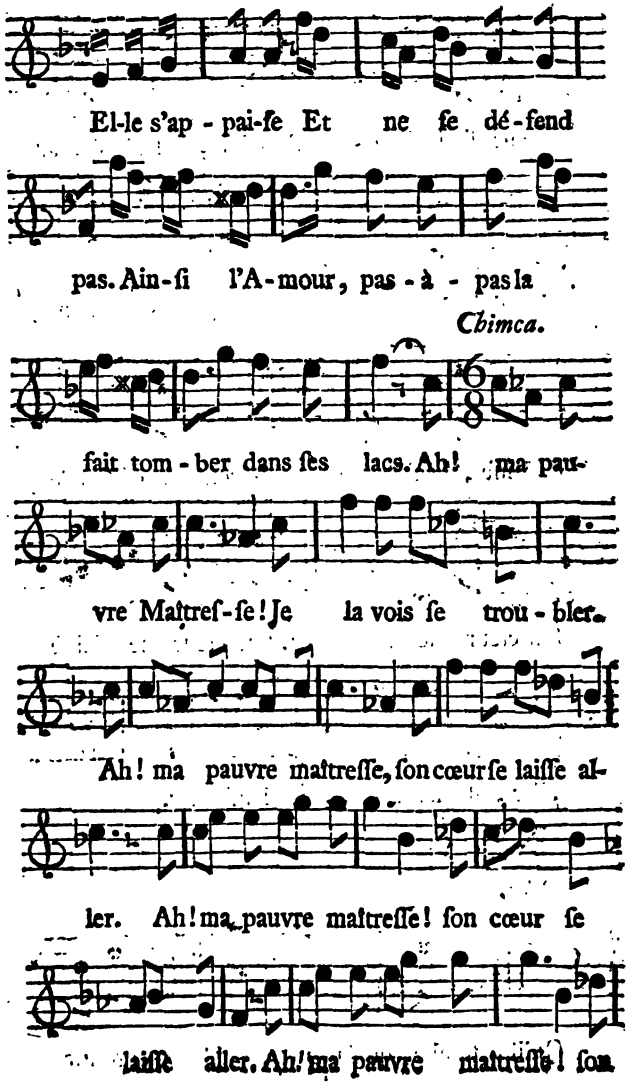
Tamtam.

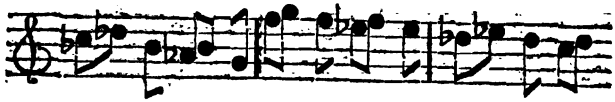


Et le re - baiſe; El - le s'ap - pai-ſe,

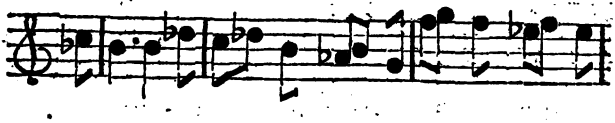


Et ne ſe défend pas. Et le re-bai - ſe.


Elle s'appaiſe Et ne ſe défend
pas. Ainſi l'Amour, pas-à-pas la
Chimca.
fait tomber dans ſes lacs. Ah! ma pau-
vre Maîtreſſe! Je la vois ſe troubler.
Ah! ma pauvre maîtreſſe, ſon cœur ſe laiſſe al-
ler. Ah! ma pauvre maîtreſſe! ſon cœur ſe
laiſſe aller. Ah! ma pauvre maîtreſſe! ſon

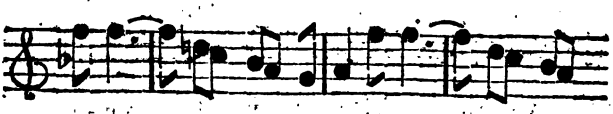


cœur ſe laiſſe al-ler. Se laiſſe, laiſ-ſe, laiſ-

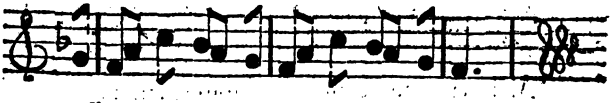


ſe, laiſſe, ſon cœur ſe laiſſe aller, ſe laiſſe,

laiſſe, laiſſe, laiſſe, ſon cœur ſe laiſſe aller,



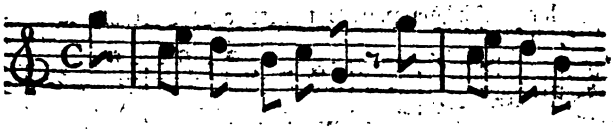
ſon cœur ſe laiſſe aller, ſon cœur ſe laiſſe



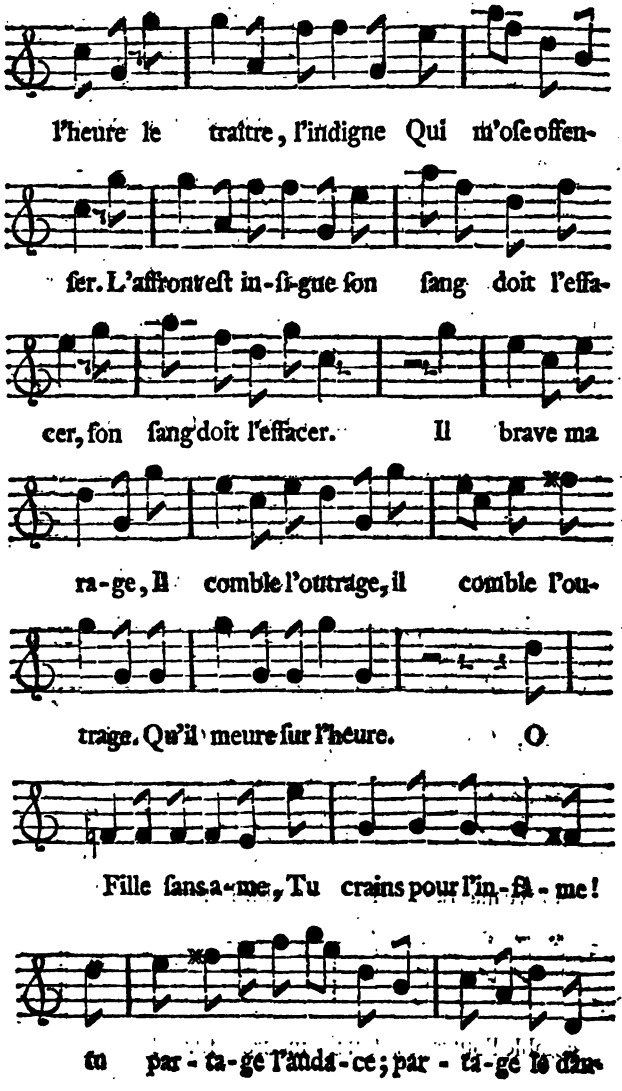
aller, ſe laiſſe aller, ſe laiſſe aller.

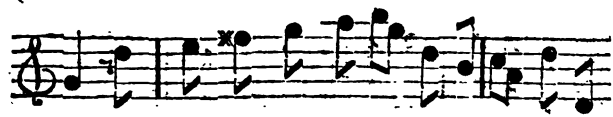
N°. 9.

Xiao.

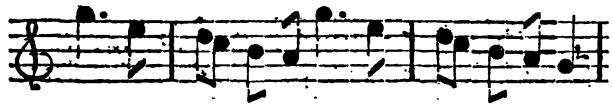


Qu'il tombe, qu'il meure, qu'il meure ſur

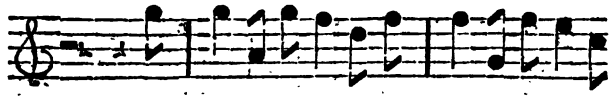

l'heure le traître, l'indigne Qui m'oſe offen-
ſer. L'affront eſt in-ſi-gne ſon ſang doit l'effa-
cer, ſon ſang doit l'effacer. Il brave ma
ra-ge, Il comble l'outrage, il comble l'ou-
trage. Qu'il meure ſur l'heure. O
Fille ſans a-me, Tu crains pour l'in-fa-me!
tu par-ta-ge l'audа-ce; par-ta-ge le dis-



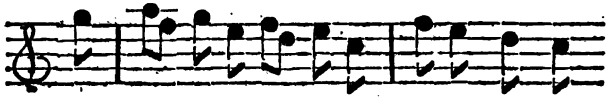
ger. Non, non, non point de gra-ce, Je veux me ven-



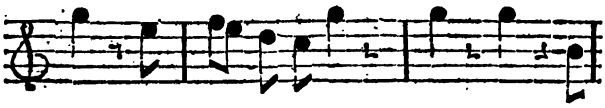
ger, Je veux me venger, je veux me venger.



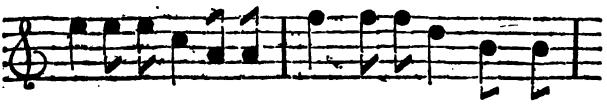
Qu'il meure ſur l'heure le traître, l'indigne,



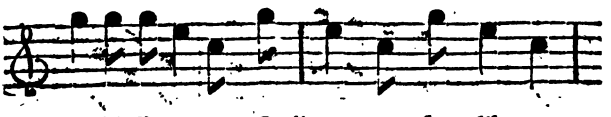
L'affront eſt in-fi-gne ſon ſang va l'ef-fa-



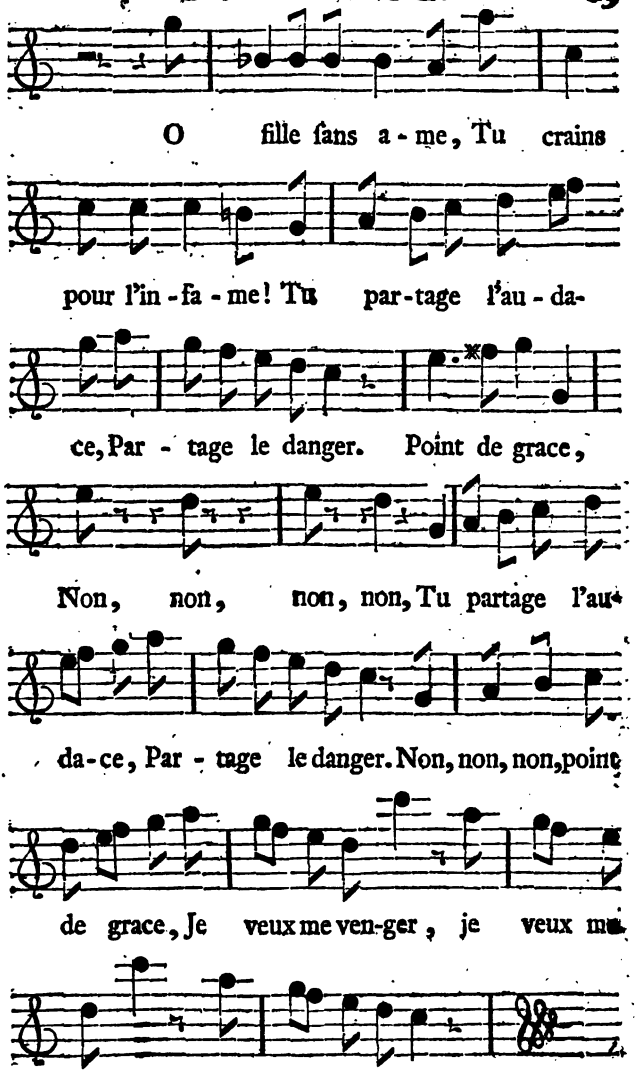
cer, C'eſt trop m'offenſer, Oui, oui, il



brave ma rage, Il comble l'outrage. Il

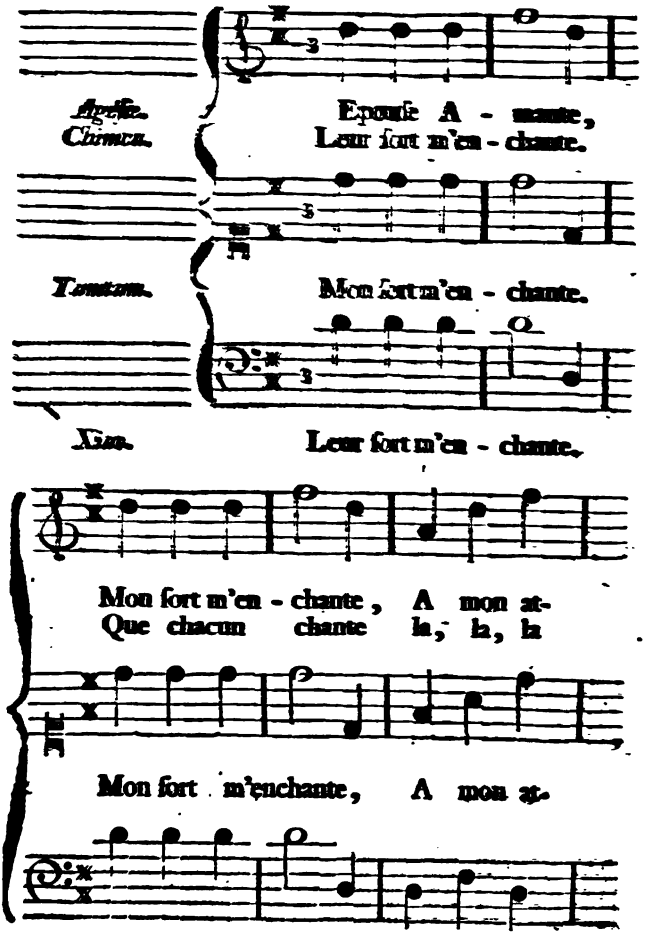


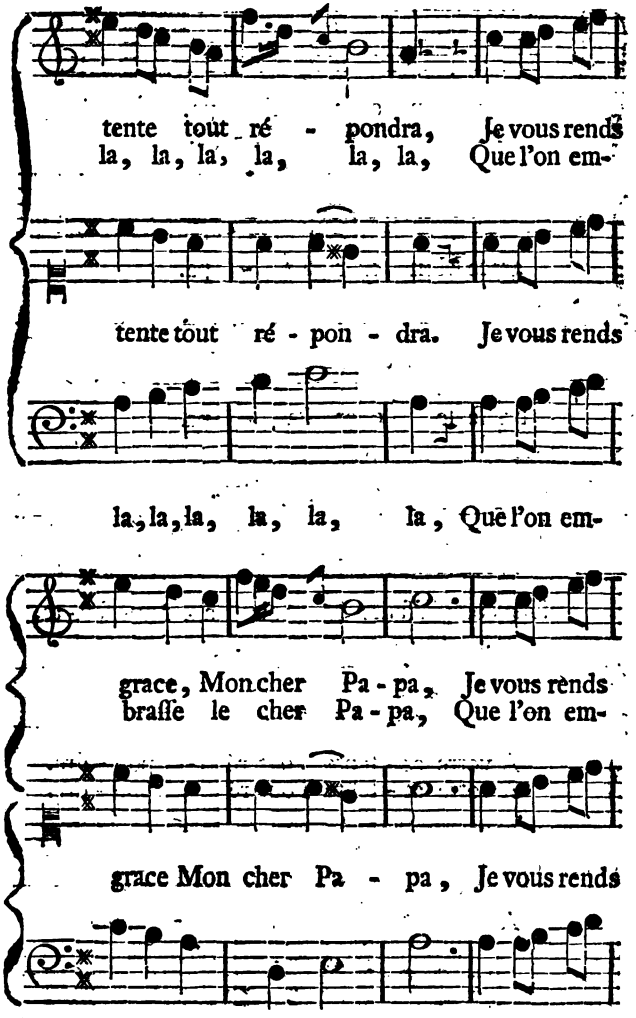
comble l'outrage, Qu'il meure ſur l'heure,

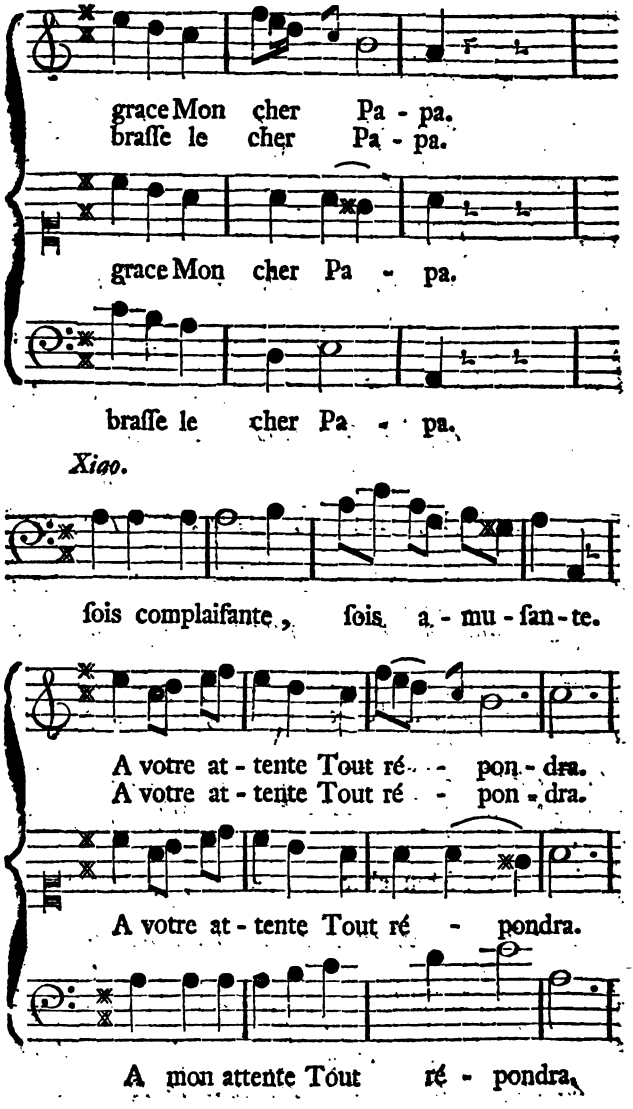

O fille ſans a-me, Tu crains
pour l'in-fa-me! Tu par-tage l'au-da-
ce, Par-tage le danger. Point de grace,
Non, non, non, non, Tu partage l'au-
da-ce, Par-tage le danger. Non, non, non, point
de grace, Je veux me ven-ger, je veux me
venger, je veux me venger.

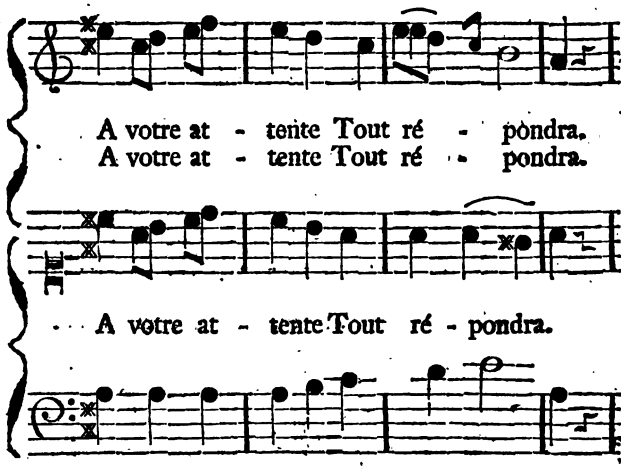
QUATUOR.

N°. 10.

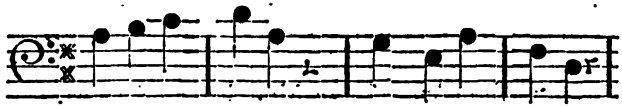

Agathe.
Chinca.
Epouse A - mante,
Leur fort m'en - chante.
Tamerlan.
Mon fort m'en - chante.
Xan.
Leur fort m'en - chante.
Mon fort m'en - chante, A mon at-
Que chacun chante la, la, la
Mon fort m'enchante, A mon at.
Que chacun chante la, la, la


tente tout ré - pondra, Je vous rends
la, la, la, la, la, la, Que l'on em-
tente tout ré - pon - dra. Je vous rends
la, la, la, la, la, la, Que l'on em-
grace, Mon cher Pa - pa, Je vous rends
braſſe le cher Pa - pa, Que l'on em-
grace Mon cher Pa - pa, Je vous rends
braſſe le cher Pa - pa, Que l'on em-

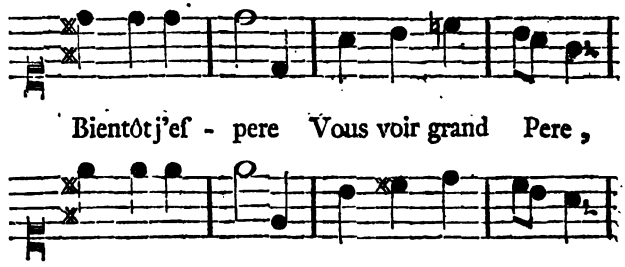

grace Mon cher Pa - pa.
braſſe le cher Pa - pa.
grace Mon cher Pa - pa.
braſſe le cher Pa - pa.
Xiao.
ſois complaiſante, ſois a - mu - ſan - te.
A votre at - tente Tout ré - pon - dra.
A votre at - tente Tout ré - pon - dra.
A votre at - tente Tout ré - pondra.
A mon attente Tout ré - pondra.

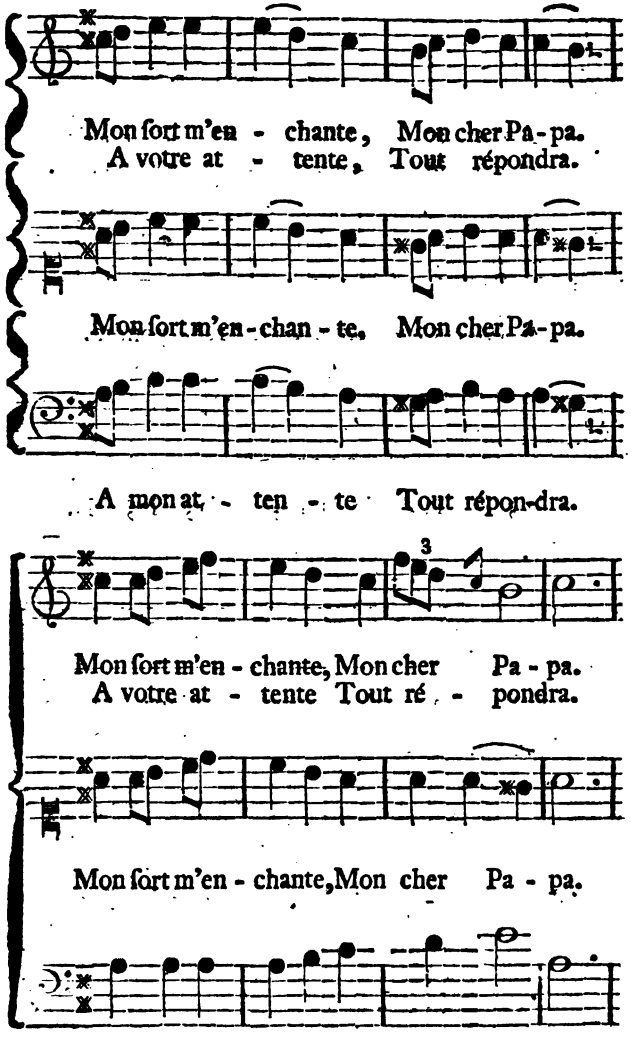

A votre at - tente Tout ré - pondra.
A votre at - tente Tout ré - pondra.
A votre at - tente Tout ré - pondra.
la, la, la, la, la la, la, la, la.

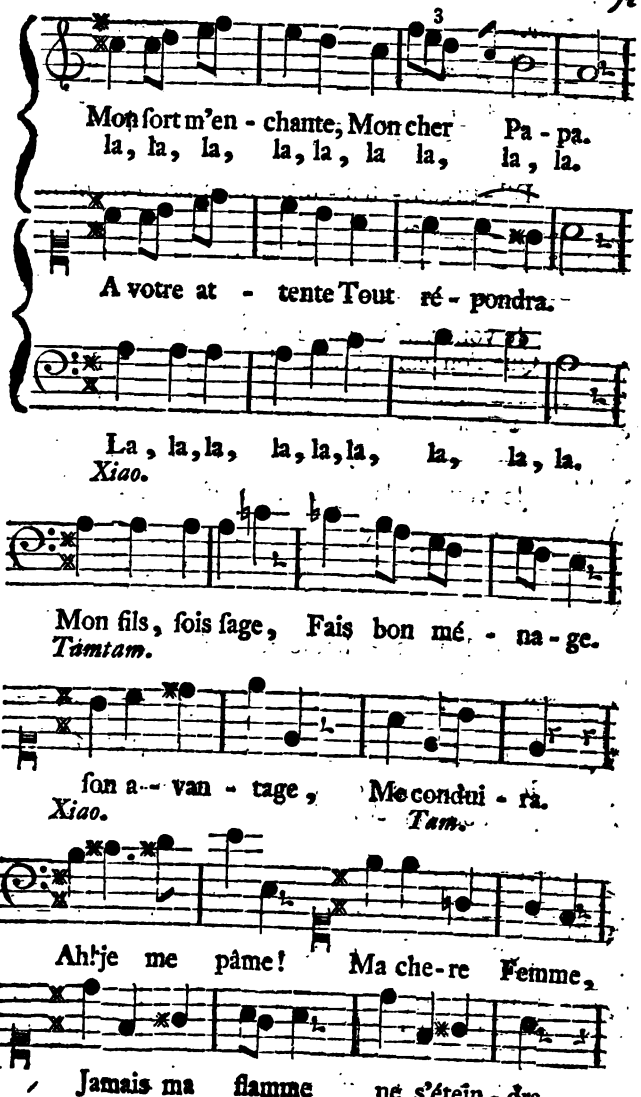
Xiao.

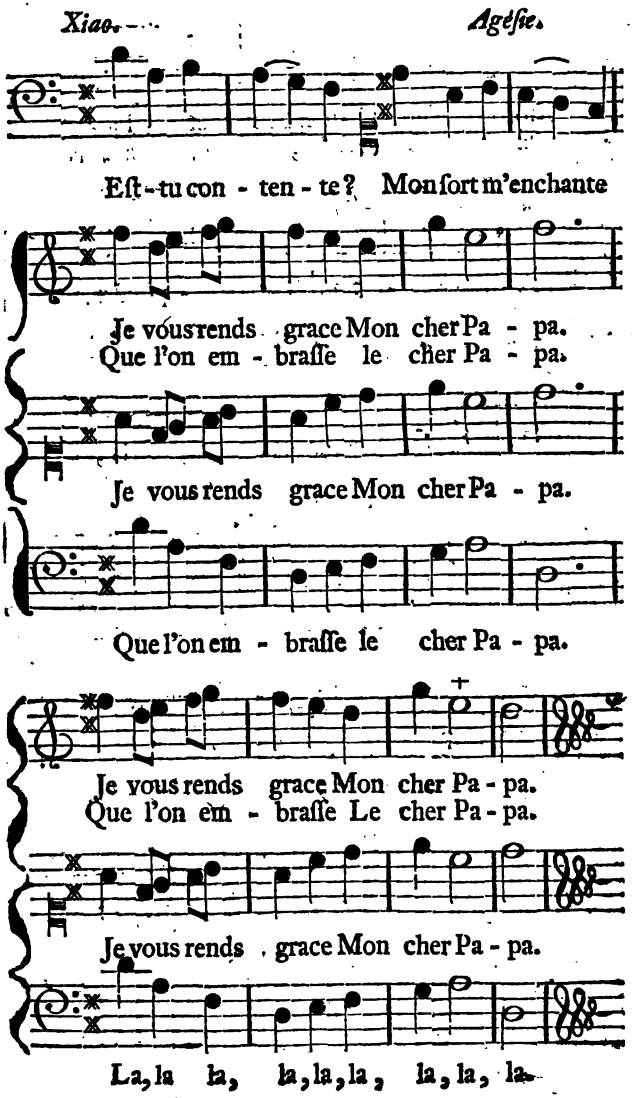

Et toi mon gendre, ſois toujours tendre.

Tamtam.


Bientôt j'eſ - pere Vous voir grand Pere,
Bientôt j'eſ - pere Vous voir grand Pere.


Mon ſort m'en - chante, Mon cher Pa - pa.
A votre at - tente, Tout répondra.
Mon ſort m'en - chan - te, Mon cher Pa - pa.
A mon at - ten - te Tout répon-dra.
3
Mon ſort m'en - chante, Mon cher Pa - pa.
A votre at - tente Tout ré - pondra.
Mon ſort m'en - chante, Mon cher Pa - pa.
A mon at - tente Tout ré - pondra.

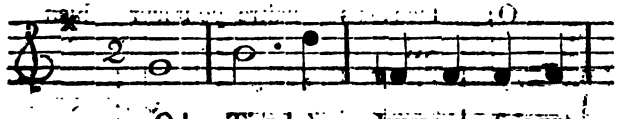

Mon ſort m'en - chante, Mon cher Pa - pa.
la, la, la, la, la, la la, la, la.
A votre at - tente Tout ré - pondra.
La, la, la, la, la, la, la, la, la.
Xiao.
Mon fils, ſois ſage, Fais bon mé - na - ge.
Tamtam.
ſon a - van - tage, Me conduira.
Xiao.
Tam.
Ah! je me pâme! Ma che-re Femme,
Jamais ma flamme ne s'étein - dra.


Xiao.
Agéſie.
Eſt-tu con - ten - te? Mon ſort m'enchante
Je vous rends grace Mon cher Pa - pa.
Que l'on em - braſſe le cher Pa - pa.
Je vous rends grace Mon cher Pa - pa.
Que l'on em - braſſe le cher Pa - pa.
Je vous rends grace Mon cher Pa - pa.
Que l'on em - braſſe Le cher Pa - pa.
Je vous rends grace Mon cher Pa - pa.
La, la la, la, la, la, la, la, la.

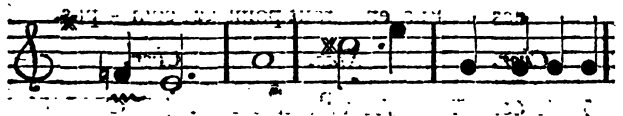
CÉRÉMONIE DU MARIAGE.

N°. 11.

Xiao.

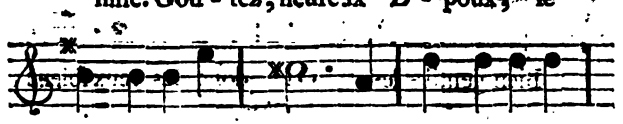


O! Tien! à leurs vœux ſois pro-



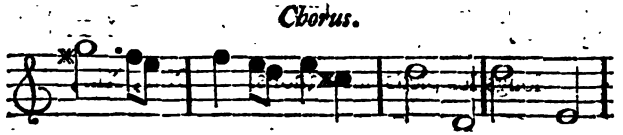
pi-ce, O! Tien! Que ta main les u-

niſſe. Goû-tez, heureux E-poux, le

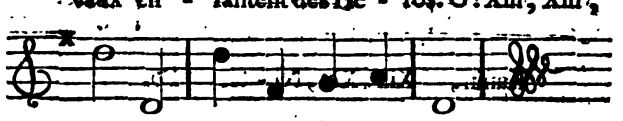


bonheur le plus doux: Que vos nobles tra-

Chorus.

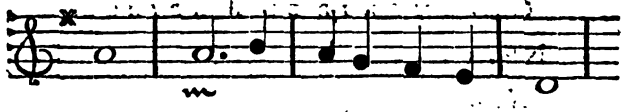


vaux en-fantent des Hé-ros. O! Xin, Xin,

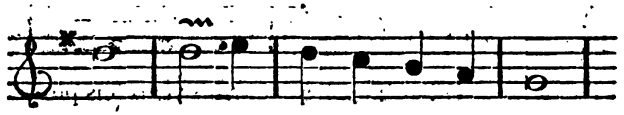


Kanin, Xin, Xin, Ni-te. Fo.

Xiao.

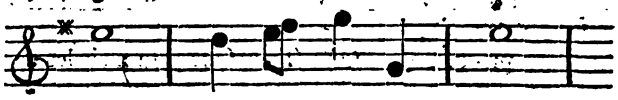


O! Tien! fais naître pour leur bien



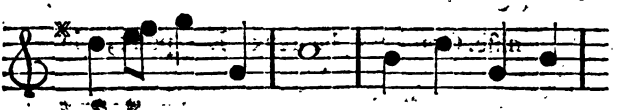
des Fils en tout point ac-com-plis.

Chor. *Xiao.* *Chor.*



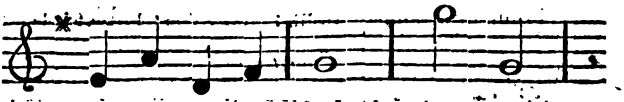
O! Et des Fil-les. O!

Xiao. *Chor.* *Xiao.*

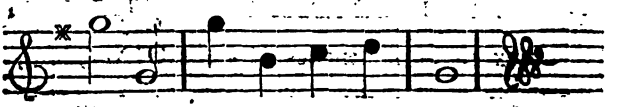


Bien gentil-les. O! dont les yeux soient

Chor.



longs les pieds mi-gnons. Xin, Xin,



Kanin, Xin, Xin, Nj-te. Fo.

FIN.

LE CHINOIS POLI EN FRANCE,

PARODIE

DU CHINOIS DE RETOUR;

Intermede Italien.

EN UN ACTE.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent, le ſamedi 20 Juillet 1754.

Par M. Louis ANSEAUME.

Le prix eſt de 24 ſ. avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques; au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

UN MANDARIN, *Mr. de Hautemer.*

NOUREDDIN, Chinois qui a voyagé en France, *M. de la Ruette.*

HAMSI, autre Chinois, *M. Darcis.*

EGLÉ, ZAIDE, filles du Mandarin, *Mlles* *Roſaline.* *Deſchamps.*

La Scene eſt dans la Maiſon du Mandarin.

LE CHINOIS POLI
EN FRANCE,
PARODIE
EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE MANDARIN, EGLÉ, ZAIDE.

LE MANDARIN.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

D'UN projet qui doit vous flatter,
Il eſt tems que je vous inſtruiſe ;
Mes filles, il faut m'écouter,
Et me répondre avec franchiſe.
Je veux à chacune de vous
Aujourd'hui donner un Epoux.

EGLÉ, *à part.*

AIR. *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

Aujourd'hui même, quel plaiſir !

ZAIDE, *à part.*

O Dieux ! quelle peine cruelle !

haut.

Vous ſçavez, pour vous obéir,
Quel fût de tout tems notre zéle ;
Pardonnez, pour la premiére fois,
Si nous réſiſtons à vos loix.

LE MANDARIN.

AIR. *Paſſerons-nous ſans amours.*

Plait-il ?

EGLÉ.

Où tend ce diſcours ?

ZAIDE.

Quand tous les jours,
Vous faites éclater
Sur nous votre tendreſſe,
Pouvons-nous ſans triſteſſe
Songer à vous quitter ?

LE MANDARIN.

AIR. *Ah ! que je me laſſe d'être.*

On peut s'affliger ſans doute,
Lorſque d'un pere chéri
Il faut ſe ſéparer ainſi ;
Mais ſi cette perte coûte,
Pour en adoucir l'ennui,
Rien ne vaut mieux qu'un bon mari.

ZAIDE.

Non, jamais la joüiſſance
Des biens que l'Hymen diſpenſe
N'aura tant d'attraits pour nous
Qu'une heureuſe indépendance.

EGLÉ.

Hé, ma Sœur, parlez pour vous.

ZAIDE.

AIR. *Bouchez Nayades vos fontaines.*

Quoi, vous penſez au mariage!

LE MANDARIN.

Elle raiſonne en fille ſage:
La vertu dans le célibat
Eſt d'un uſage difficile;
Dans l'Hymen elle a moins d'éclat;
Mais elle eſt auſſi plus facile.

EGLÉ.

AIR. *A deux genoux près de Sylvie.*

Je ne ſçais point me contrefaire;
Ce que mon Pere ordonnera,
Je me ſens d'humeur à le faire,
Et prête à tout ce qu'il voudra.

ZAIDE.

AIR. *Le jeune Berger qui m'engage.*

Il eſt un moyen très-facile
De nous contenter toutes deux:
Puiſque ma Sœur eſt ſi docile,
Qu'un doux Hymen comble ſes vœux:
Moi qui, malgré ſa longue abſence,
Garde mon cœur à Noureddin,
Souffrez qu'avec même conſtance,
Je lui réſerve auſſi ma main.

LE MANDARIN.

AIR. *de Joconde.*

Je ne ſçaurois blâmer en toi
Cette délicateſſe ;
Non, tu n'engageras ta foi
Qu'au gré de ta tendreſſe ;
Ton Amant...

ZAIDE.

Ciel ! que dites-vous ?

LE MANDARIN.

De retour à la Chine,
Eſt, ma fille, l'heureux époux,
Qu'un Pere te deſtine.

EGLÉ.

AIR. *A quoi s'occupe Magdelon ?*

Et moi ne pourrai-je ſçavoir
A qui je ſuis deſtinée ;
Et moi ne pourrai-je ſçavoir
Quel Epoux je dois avoir ?

LE MANDARIN.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Si le jeune Hamſi peut te plaire,
Tu connois ſon rang & ſon bien ;
Sitôt je termine l'affaire,

EGLÉ.

Votre choix décide le mien.

LE MANDARIN.

Il doit venir par ſa préſence
De ſes feux hâter le ſuccès :
Moi, de cette double alliance,
Je vais ordonner les apprêts.

Il ſort.

SCENE II.

EGLÉ, ZAIDE.

EGLÉ.

AIR. *Ah ! le bel oiſeau, maman.*

SEREZ-vous toûjours, ma Sœur,
Triſte, rêveuſe, inquiette :
Hé quoi, de votre bonheur
Qui peut troubler la douceur ?
Votre Amant eſt de retour ;
Pour vous unir tout s'apprête.

ZAIDE.

O ! moment que mon amour
Craint autant qu'il le ſouhaite ;
Ce Noureddin que j'attends,
M'aimoit d'une ardeur parfaite !
Mais qui ſçait, après trois ans,
Quels ſeront ſes ſentimens ?

EGLÉ.

AIR. *Noté* N°. 1.

D'une vaine crainte,
Votre ame eſt atteinte ;
Une vaine crainte
Vous tient en ſuſpens.
Soyez plus prudente,
Et cedez au tems,
Comme il ſe preſente,
Pour moi je le prends.

AIR. *Tous les matins dans nos forêts.*

Mais à propos, de nos Amans,
Nous attendons la viſite;
Vous ſçavez que les agrémens
Font auprès d'eux notre mérite,
C'eſt par nos charmes
Qu'ils ſont enchaînés.
Venez, venez,
Nous mettre ſous les armes.

ZAIDE.

AIR. *Que craignez-vous, charmante Reine.*

Des ſeuls attraits de la nature,
Paroiſſons, à leurs yeux, emprunter notre fard,
N'employons point d'autre parure;
L'art de plaire toûjours eſt de plaire ſans art.

EGLÉ.

AIR. *L'équipage le plus en uſage.*

La plus ſage
Peut mettre en uſage
Les moyens permis
Pour faire des amis;
Quand pour plaire
L'art eſt néceſſaire,
On doit s'en ſervir
Si l'on veut réuſſir.

Les hommes toûjours
Jugent par l'écorce;
Nos atours
Pour eux ſont une amorce;
Tout dépend

D'un premier moment,
Si dans l'inſtant
Le cœur ne ſe prend,
Sans nul eſpoir
Notre beauté perd ſon pouvoir.
Elle tire un miroir de ſa poche, & rajuſte ſa coëffure.
La plus ſage
Peut mettre en uſage
Les moyens permis
Pour faire des amis;
Quand pour plaire,
L'art eſt néceſſaire,
On doit s'en ſervir
Si l'on veut réuſſir.

ZAIDE.

AIR. *Comme un coucou que l'Amour preſſe.*

Quelqu'un vient, c'eſt Hamſi, je penſe.

EGLÉ.

Cachons vîte notre miroir.
L'art eſt permis; mais par prudence,
Il ne faut pas le laiſſer voir.

SCENE III.

EGLÉ, ZAIDE, HAMSI.

HAMSI.

AIR. *La nuit dans les bras du repos.*

SI j'en crois ce qu'en ce moment
Votre Pere vient de m'apprendre,

Vous approuvez le ſentiment
Qui l'a fait me nommer ſon gendre ;
Mais il faut que votre cœur
Confirme un aveu ſi tendre ;
Mais il faut que votre cœur
Conſente à faire mon bonheur.

EGLÉ.

AIR. *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

De mon deſtin mon Pere eſt maître,
Je ſouſcris ſans peine à ſes loix ;
Mais en me voyant, votre choix,
Commence à vous gêner peut-être :
Vous me ſuppoſiez des appas,
Qu'en moi vous ne trouverez pas.

HAMSI.

AIR. *Branle de Metz.*

Belle Eglé, pouvez-vous faire
Cet outrage à vos attraits ?
J'en reſſens trop les effets ;
Oui, ſoyez ſûre de plaire :
Mais un goût plus délicat
Me conduit dans cette affaire,
Vos vertus ont un éclat
Dont je fais bien plus d'état.

ZAIDE.

AIR. *A l'ombre de ce verd boccage.*

D'une maniere ingénieuſe
On vous fait entendre par-là,
Qu'il faut être moins curieuſe
De ſa beauté.

EGLÉ.

Pourquoi cela ?
A l'honneur de paſſer pour ſage,
Lorſque l'on joint les agrémens :
N'eſt-ce pas un double avantage ?

HAMSI.

C'eſt raiſonner de très-bon ſens.

à part.

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Mais l'autre raiſonne encor mieux.

ZAIDE, *à part.*

Il ne dit pas tout ce qu'il penſe.

EGLÉ, *à part.*

Il me paroit bien ſérieux.

ZAIDE.

J'augure mal de ce ſilence,

EGLÉ.

Avant de conclure, il eſt bon
D'y faire quelque attention.

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Aux qualités du cœur, on doit
Accorder ſon eſtime,
C'eſt un tribut qu'on ne ſçauroit
Leur refuſer ſans crime.

ZAIDE.

Et l'amour ?

EGLÉ.

Et l'amour, je crois,
Eſt l'effet d'un joli minois.

HAMSI.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

Un objet moins gracieux,

Je vous le repete,
S'il eſt ſage & vertueux,
Sur une beauté parfaite,
Dans mon cœur l'emportera.

EGLÉ.

Le pauvre Galant ! il n'a
Que ſa ſageſſe en tête.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Etes-vous toûjours raiſonnable,

HAMSI.

Oui,

EGLÉ.

Tant pis,

HAMSI.

Je reſte interdit.

ZAIDE.

Vous verrez que pour être aimable,
Il faut avoir perdu l'eſprit.

HAMSI.

AIR. *M. le Prévôt des Marchands.*

Ennemi de la vanité,
Toujours avec ſincerité,
Tel je ſuis, tel je veux paroître.
Prêts de nous lier pour jamais
Nous ne pouvons trop nous connoître.

EGLÉ, *à part.*

Il ſemble qu'il le faſſe exprès.

AIR. *Tant de valeur.*

haut.

Hamſi, vous avez en partage

Tout ce qui peut faire eſtimer ;
Si vous voulez vous faire aimer,
Croyez-moi, changez de langage.

ZAIDE.

AIR: *Donnez amans, mais donnez bien.*

Ma Sœur, vous êtes la premiere
Qui faſſiez un crime à quelqu'un
D'avoir beaucoup de ſens commun ;
Il eſt ſi rare ſur la terre,
Qu'on ne ſçauroit trop le chérir,
Où l'on a pû le découvrir.

AIR.

L'Amour eſt un enfant badin,
Les jeux forment ſon empire ;
Qui ſçait folâtrer & rire
Devient heureux ſoudain.
Souvent il ſe tient caché
Dans un cœur qui l'ignore,
Sans qu'on s'en doute encore ;
Le trait eſt lâché.
L'Amour eſt un enfant badin,
Les jeux forment ſon empire :
Qui ſçait folâtrer & rire,
Devient heureux ſoudain.

HAMSI.

AIR. *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.*

Très-clairement, c'eſt me faire entendre,
Qu'à votre main, j'ai tort d'aſpirer.

EGLÉ, *froidement.*

Ah ! vous pouvez toujours y prétendre.

HAMSI, *à part.*

Mais le plus ſûr eſt de me retirer.

ZAIDE.

AIR. *Ton humeur eſt Cathéreine.*

Que faut-il donc pour vous plaire ;
Si vous penſiez comme il faut,
Sa tranquilité, ma chere,
Ne ſeroit plus un défaut ;
Vous ne ſçavez pas encore
Qu'en fait d'Hymen ou d'Amour,
La plus agréable aurore
Ne fait pas le plus beau jour.

SCENE IV.

NOUREDDIN, *& les précédents.*

NOUREDDIN, *à part dans l'enfoncement.*

AIR. *Cotillon couleur de roze.*

DU tems que j'ai mis à mon voyage,
Montrons ici que j'ai profité,
J'ai ſans vanité
Un joli jargon, de l'uſage ;
Cela me ſuffit,
Je crois, pour me mettre en crédit ;
Allons à Zaide en faire hommage,
Du moindre retard ſon cœur gémit.

à Zaide.

Le deſtin propice à mes vœux
Me rend enfin tout ce que j'aime.
Eſt-il un mortel plus heureux ?

ZAIDE.

C'eſt vous Noureddin ?

NOUREDDIN.

C'eſt moi-même.
Depuis trois ans, loin de vos yeux,
J'ai ſouffert une peine extrême.

ZAIDE.

Si l'abſence fait tant ſouffrir,
Il falloit plûtôt revenir.

NOUREDDIN.

AIR. *Je ſuis un bon Soldat.*

Le reproche eſt flatteur
Pour mon cœur.
Oui, ma chere Zaïde,
Je vois avec tranſport
Cet effort
De l'Amour qui vous guide.

ZAIDE.

AIR. *J'ai rêvé toute la nuit.*

N'êtes-vous que de ce jour
A la Chine de retour ?

NOUREDDIN.

Les Amis & les Parens
Ont juſqu'à préſent rempli tout mon tems.

ZAIDE.

L'Amour devoit bien du moins
Occuper vos premiers ſoins.

NOUREDDIN.

AIR. *Noté*, N°. 2.

Ne craignez rien, vous êtes trop belle,
Et votre Amant eſt trop fidelle
Pour vous avoir manqué de foi :
Je veux mourir ſous votre loi.
Le trait par vos yeux lancé,
Jamais ne peut être chaſſé.
C'eſt lui qui me ramene
Mon cœur, de reprendre ſa chaîne,
Se trouve forcé.

AIR. *Le Démon malicieux & fin.*

Eh, que fait cet homme auprès de vous ?

ZAIDE.

De ma Sœur ce doit être l'Epoux.

NOUREDDIN.

Ah, fort bien.

ZAIDE.

Mais un petit caprice,
Dans leur amour répand quelque froideur ;
Vous pouvez lui rendre un bon office,
En nous aidant à la tirer d'erreur.

NOUREDDIN.

AIR. *Babet que t'es gentille.*

C'eſt donc là votre Sœur ?
Elle eſt parbleu jolie :
Si vous n'aviez mon cœur,
J'en aurois preſqu'envie.

EGLÉ.

Qu'il eſt délicat !

HAMSI.

HAMSI.

Qu'il me paroît fat !

NOUREDDIN, *à Hamsi.*

Vous l'aimez bien, ſans doute ?

HAMSI.

Aſſurément.

NOUREDDIN.

C'eſt fort bien fait.
Ça voyons donc pour quel ſujet,
Entr'eux le divorce ſe met :
Parlez, je vous écoute. *bis.*

ZAIDE.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Chacun ſelon ſon humeur,
Tâche d'exprimer ſa tendreſſe !
L'un en parle avec douceur,
Et l'autre en folâtrant ſans ceſſe ;
Or, je dis...

NOUREDDIN.

Vous avez raiſon.

ZAIDE.

Laiſſez-moi donc achever...

NOUREDDIN.

Bon !

ZAIDE.

Vous n'êtes pas inſtruit...

NOUREDDIN.

D'accord ;
Mais vous ne ſçauriez avoir tort.

ZAIDE.

AIR. *Dans un bois, la trop ſimple Annete.*

Je ſoutiens qu'un Amant peut plaire ;
Quoique d'un air ſérieux
Il exprime ſes feux,
A l'objet de ſes tendres vœux :
Ma Sœur qui penſe le contraire,
Aux dépens du ſentiment
Cherche dans un Amant
L'enjouement.

NOUREDDIN.

AIR. *Du haut en bas.*

Elle a raiſon,
On ne doit aimer que pour rire,
Elle a raiſon.

ZAIDE.

Eh, comment l'entendez-vous donc ?

NOUREDDIN.

C'eſt un fardeau, c'eſt un martire,
Qu'un Galant qui toujours ſoupire :
Elle a raiſon.

EGLÉ.

AIR. *L'Oiſeau Royal.*

A notre âge,
Un doux badinage
Eſt-il donc
Hors de ſaiſon ?
La jeuneſſe
Doit rire ſans ceſſe :
La ſageſſe un jour

Aura ſon tour.
Il faut dans la vie
Un peu de folie,
Sans quoi tout languit,
Tout s'aſſoupit.
Le plaiſir enchante,
La raiſon tourmente;
C'eſt donc au plaiſir
A la bannir.

NOUREDDIN.

A ſon âge,
Un doux badinage
Eſt-il donc
Hors de ſaiſon?
La Jeuneſſe
Doit rire ſans ceſſe;
La Sageſſe un jour
Aura ſon tour.

ZAIDE.

AIR. *Je ne ſçais pas écrire.*

Vous n'avez jamais eu ce ton.

NOUREDDIN, *à Hamſi.*

Ainſi, Monſieur le Céladon,
Pour apprendre l'uſage,
Allez en France, comme moi,
Vous avez beſoin ſur ma foi,
De ce petit voyage.

HAMSI.

AIR. *Sûre de ta foi.*

Ah! Si j'ai beſoin

D'acquerir du ſçavoir,
Sans aller ſi loin,
Il ſuffit de vous voir.

NOUREDDIN.

Oui, ſans hiperbole;
Pour vous, mes leçons
Seroient une Ecole
Des belles façons.

HAMSI.

AIR. *Joli cœur n'eſt point volage.*

Vous êtes pétri de graces;
On ne ſçauroit s'égarer
Quand on marche ſur vos traces.

NOUREDDIN.

Je veux bien vous les montrer.

EGLÉ.

AIR. *Preuve de folie.*

Ma Sœur, il eſt charmant.

HAMSI.

Dieux! quelle modeſtie!

ZAIDE.

Hélas! je vois à tout moment
Croître ſa folie.

NOUREDDIN.

AIR. *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

Que chuchottez-vous enſemble?
Vous me paroiſſez ſurpris,
De mon habit ce me ſemble;
N'eſt-il pas d'un goût exquis?

HAMSI.

Oui, mais le ſage,

En tous lieux doit être mis
Selon l'uſage.

NOUREDDIN.

AIR. *Du haut en bas.*

Le Sage ? bon !

ZAIDE.

Par tout, je crois, c'eſt la méthode.

NOUREDDIN.

Vous croyez donc ?
Mais en dépit de ſa leçon,
L'homme aimable établit la mode,
Et malgré le ſage incommode,
Donne le ton.

AIR. *De l'Amour tout ſubit les loix.*

Croiriez-vous que même à Paris,
Moi, moi tout Chinois que je ſuis,
J'en ai mis en vogue plus d'une,
Que mon goût
Faiſoit loi par tout :
Qu'à la Cour les jeunes marquis
Venoient prendre de mes avis ;
Que les Magots y font fortune
Tout comme en ce Pays.

AIR. *Paris eſt au Roi, mon cœur eſt à moi.*

Nos lacqs, nos vernis,
Nos fleurs & nos fruits,
Nos petits pots-pouris
Y ſont d'un grand prix ;
Dans tous leurs bijoux
Ils ont pris nos goûts,

Pour danſer nos ballets
On s'y met en frais.

Puiſqu'en France
On commence
A donner dans le Chinois,
J'imagine
Qu'à la Chine,
Bientôt des François
Nous prendrons des loix,

Nos lacqs, nos vernis, &c.

ZAIDE.

AIR. *Du Cap de bonne eſperance.*

D'un Peuple vain & volage,
Deviez-vous prendre les airs?
Vous que j'ai connu ſi ſage,
Vous donnez dans ce travers?

NOUREDDIN.

Quoiqu'il ait l'humeur légere,
C'eſt le peuple de la terre,
Qui connoît mieux le plaiſir,
Et ſçait mieux l'art d'en joüir.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Un François jamais ne s'ennuye,
Il n'a d'autre ſoin dans la vie,
Que le choix des amuſemens;
Tous les autres Païs enſemble
N'offrent point autant d'agrémens,
Qu'en ſon ſein Paris en raſſemble.

AIR. *Changement pique l'appetit.*

Là, chacun pour ſe ſatisfaire,

Trouve concerts, jeux, bonne chére,
La Comédie & l'Opéra.

EGLÉ.

L'Opéra! qu'eſt-ce qu'on fait-là?

NOUREDDIN.

AIR. *La Chaîne, ou Sylvie.*

Des Fillettes,
Fort bien faites
Chaque ſoir
Vont s'y faire voir;
Leur ſageſſe,
Peu rigreſſe,
D'un tendre feu
Quête l'aveu.
Dans ce commerce de tendreſſe,
Un goût léger tient lieu de ſentiment,
Sans ſçavoir comment
La fin du Roman
Touche ſouvent au commencement.

AIR. *Lulli n'eſt plus à l'Opéra.*

Plus loin ſe trouve un bois charmant;
Azile du tendre miſtére,
Où le Dieu d'amour eſt ſouvent
Plus honoré que dans Cithére.
Là, de ce Peuple ſémillant,
S'annonce en tout le caractére;
On y voit de jeunes plumets,
Dans de légers cabriolets,
Traînés par un Courſier fringant,
Dar, dar, dar, dar, dar, & flin, flan, flan,
Courir plus vîte que le vent.

ZAIDE, *à Hamſi.*

AIR. *Si ma Philis vient en vandanges.*

Vous ſortez ?

HAMSI.

Je ſuis las d'entendre,
Un ſi fatiguant Diſcoureur,
Et je vais de ce pas à votre Pere apprendre
Le peu d'eſpoir qui reſte à mon ardeur.

SCENE V.

EGLÉ, ZAIDE, NOUREDDIN.

NOUREDDIN.

AIR. *Non, je ne ferai pas.*

EH, laiſſez-le partir, ma foi, c'eſt un ſot homme;
Avec ſon air benin, ſa gravité m'aſſomme,
Il voudroit raiſonner; mais quand on n'a rien vû,
Il ſied mal, entre nous, de faire l'entendu.

ZAIDE.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Vous le blâmez, vous êtes plus à plaindre.

NOUREDDIN.

Quoi, contre moi, vous prenez ſon parti ?
Mais, mais, comment, vous m'allez faire craindre,
Puis-je eſperer de l'emporter ſur lui ?

ZAIDE.

AIR. *Non, toujours dire non.*

Non,

NOUREDDIN.

Que veut dire non ?
Vous n'y penſez pas, ma Reine ;
D'honneur, vous m'étonnez,
Vous badinez,
Il lui prend la main.

ZAIDE, *le rebutant.*

Ah ! finiſſez.

NOUREDDIN.

Quoi, vous me repouſſez ;
L'ardeur de vos feux
Eclate dans vos yeux,
Non, cette rigueur
N'eſt point dans votre cœur.
Baniſſez la pudeur
Qui vous gêne.
Quand nous ſerons unis,
Je veux...

ZAIDE.

Votre attente eſt vaine.

NOUREDDIN.

Vous donner ſi je puis,
L'air des Dames de Paris.

ZAIDE.

AIR. *Je paſſe la nuit & le jour.*

Souffrent-elles patiemment,
Que de trop près on les approche ?

NOUREDDIN.

L'uſage dans un cas preſſant
Leur dicte bien certain reproche ;
Mais en vous écartant ainſi,
Elles ont un ton ſi poli,

Si radouci,
Si radouci,
Qu'il veut dire revenez-y.

ZAIDE.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Eh bien, retournez en France.

NOUREDDIN.

De cette ſeconde abſence
Vous auriez trop de regret.

ZAIDE.

Je vous quitte de ce zéle.

NOUREDDIN.

Mais voilà ce qui s'appelle
Un caprice bien complet.

ZAIDE.

AIR. *Noté* N°. 4.

Petits Maîtres ſans cervelle,
Que vous êtes dans l'erreur ;
Vous croyez que d'une belle,
Un geſte, un ſouris flatteur
En dépit d'elle,
Doivent ſurprendre le cœur.
Petits Maîtres ſans cervelle,
Que vous êtes dans l'erreur !

SCENE VI. *& derniere.*

EGLÉ, ZAIDE, NOUREDDIN, HAMSI, LE MANDARN.

LE MANDARIN, *à Hamſi.*

AIR. *D'Epicure.*

VOus perdez trop tôt l'eſpérance,
Sur ma fille j'ai du pouvoir;
Je ſuis ſûr de ſa complaiſance.

HAMSI.

Mais je ne veux lui rien devoir.

NOUREDDIN.

Votre Pere, à propos, s'avance,
Devant lui nous nous entendrons.

ZAIDE.

J'y conſens...

NOUREDDIN.

De votre inconſtance,
Du moins nous ſçaurons les raiſons.

LE MANDARIN.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Eglé...

EGLÉ.

Nous voici dans la criſe.

LE MANDARIN.

On dit que votre cœur mépriſe,
Les vœux qui vous ſont adreſſés.

EGLÉ.

Mépriſer ! non, je vous aſſure.

LE MANDARIN.

Vous voyez...

EGLÉ.

Mais...

LE MANDARIN.

Vous balancez ?
Qui vous empêche de conclure ?

EGLÉ.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

S'il le falloit abſolument...

HAMSI.

Non je ne veux point vous contraindre ;

LE MANDARIN.

Tantôt vous parliez autrement,
Et rien ne vous forçoit à feindre.

AIR. *Que de Gentilleſſe.*

Zaide plus ſage,
Et moins volage,
A ſon choix ſçait mieux s'en tenir;
Suivez ſon modele,
Faites comme elle.

EGLÉ.

Avec bien du plaiſir.

ZAIDE.

AIR. *Hélas! ma ſœur, je tremble.*

Hélas! je vais mon Pere,
Peut-être vous déplaire;
Mais enfin, Noureddin,
Compte envain ſur ma main.
L'amour que j'eus pour lui
S'eſt éteint aujourd'hui.

LE MANDARIN.

Voilà bien des façons.

ZAIDE.

J'ai de fortes raiſons
Pour cela,

LE MANDARIN.

ta, tá, ta, ta, ta, ta.
Quelles ſont ces raiſons-là ?

ZAIDE.

Tout l'avantage
Que ſon voyage
Lui donne, eſt d'être léger, volage,
Malgré ſon brillant étalage,
Ses vœux ſont mal reçus,
Je romps le nœud qui nous engage ;
Enfin, je n'en veux plus.

LE MANDARIN.

Quel abus !
Quel abus !

ZAIDE.

Non, non, je n'en veux plus.

ZAIDE. LE MANDARIN.

Je n'en veux plus, Ah ! quel abus !
Je n'en veux plus. Ah ! quel abus !

LE MANDARIN.

AIR. *Je ne ſçais pas écrire.*

A vous entendre toutes deux,
Chacune dans ſon Amoureux,

Trouve un défaut étrange.
Il faut pourtant s'accommoder,
Le moyen de vous accorder
Eſt de faire un échange.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Hamſi, ſolide & ſérieux,
A Zaide conviendra mieux;
Eglé qui veut que pour lui plaire
On ſoit leger, vif & badin,
En ſe donnant à Noureddin
Trouvera, je crois, ſon affaire.

AIR. *Trois enfans gueux.*

Que dites-vous de cet arrangement?

NOUREDDIN, *à Zaide.*

Ah! j'y conſens pour vous punir volage.
à Eglé.
Je ſuis à vous, Eglé dès ce moment,
Si vous daignez recevoir mon hommage.

HAMSI, *à Zaide.*

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

A ce parti que l'on projette,
Donnerez-vous votre agrément?

ZAIDE.

Très-volontiers.

HAMSI.

Qu'en ce moment,
Mon ame eſt ſatisfaite!

LE MANDARIN.

AIR. *Rions, chantons.*

Enfin, voici vôtre Hyménée
Au gré de mon ardent ſouhait,
Mes enfans, heureuſement fait,
Pour terminer cette journée,
Rions, danſons, célébrons les nœuds
Qui comblent aujourd'hui nos vœux.

DUO.

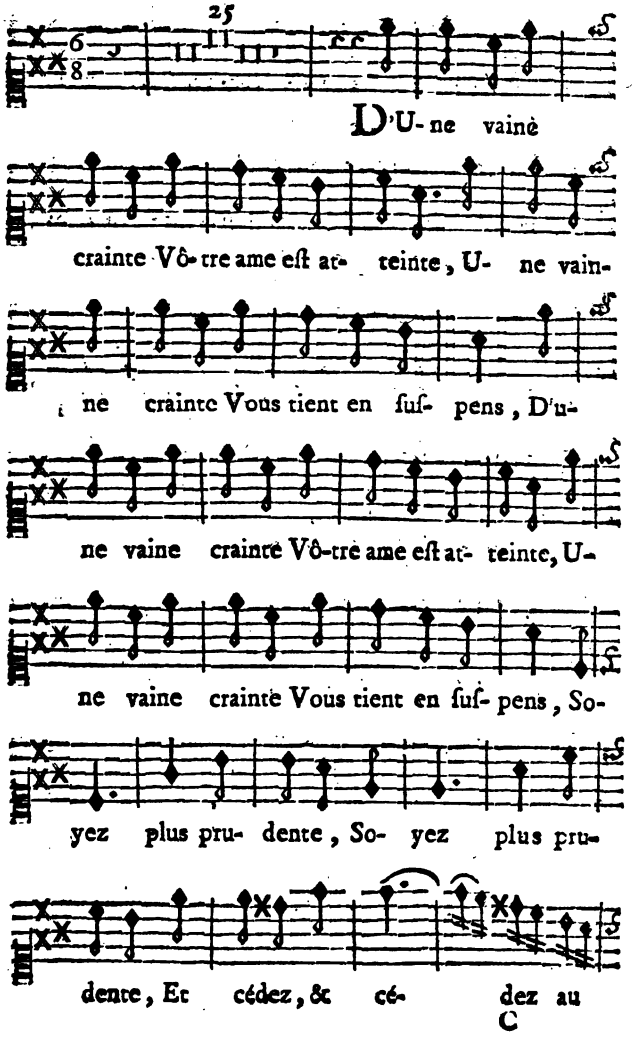
EGLÉ & NOUREDDIN.

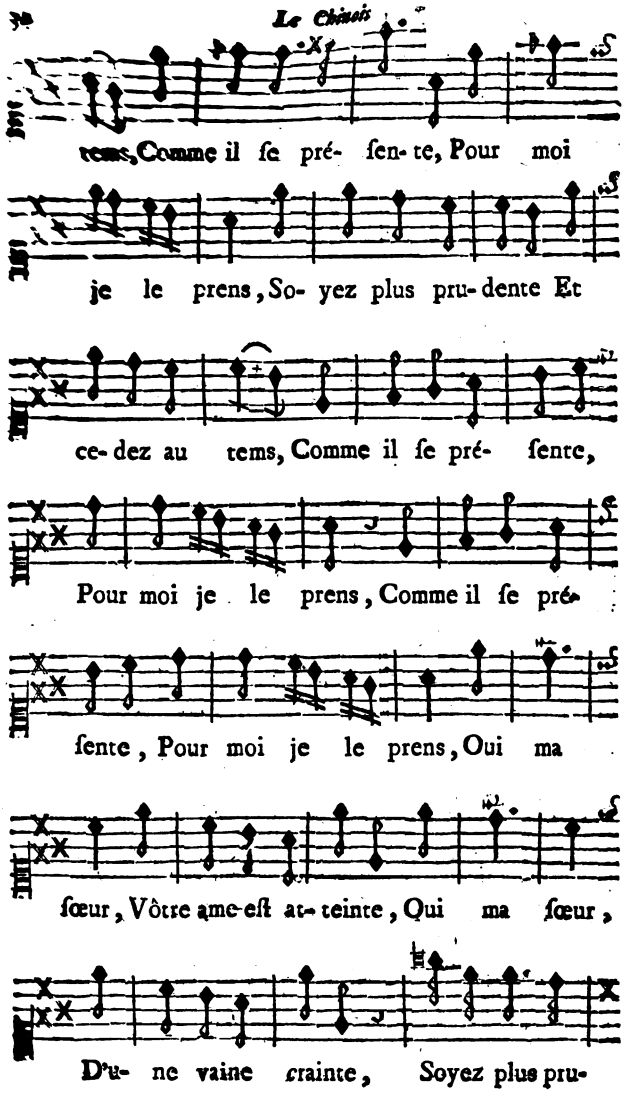
L'Amour d'un trait vainqueur,
Perce mon âme,
Oui, je ſens que d'un trait vainqueur,
L'Amour perce mon cœur.
Il m'enflâme.
Goutons la plus vive allegreſſe;
M'aimerez-vous toûjours?
Oui, j'aimerai ſans ceſſe
Nos fidéles amours,
Oui, dureront toûjours.

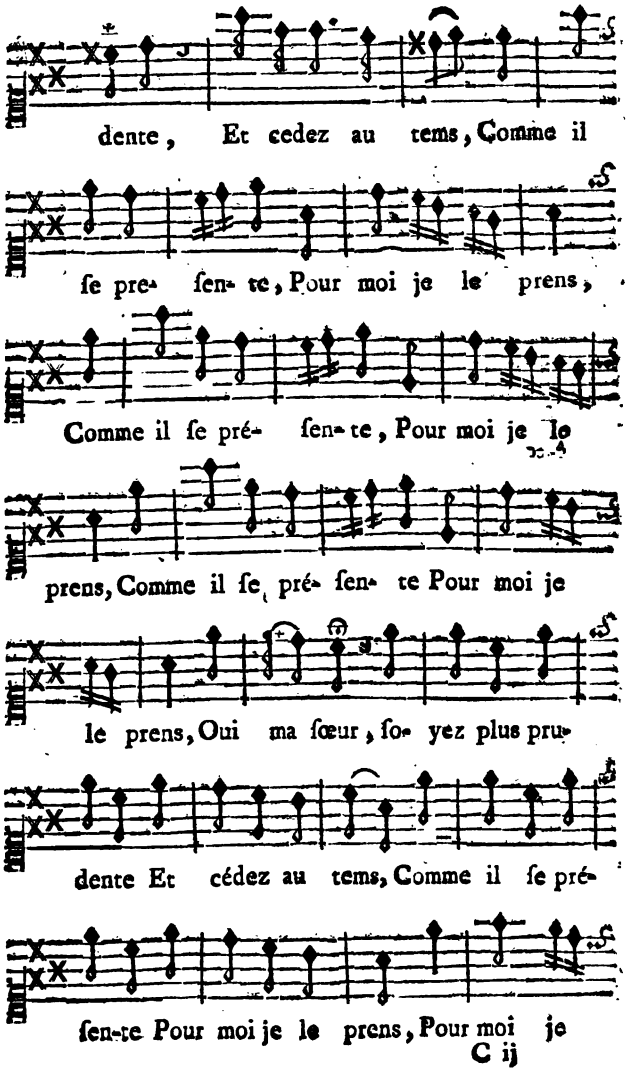
FIN.

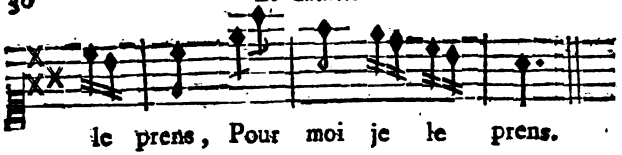
Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du nouveau Recueil des Piéces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera Comique.

Iere. A R I E T T E.

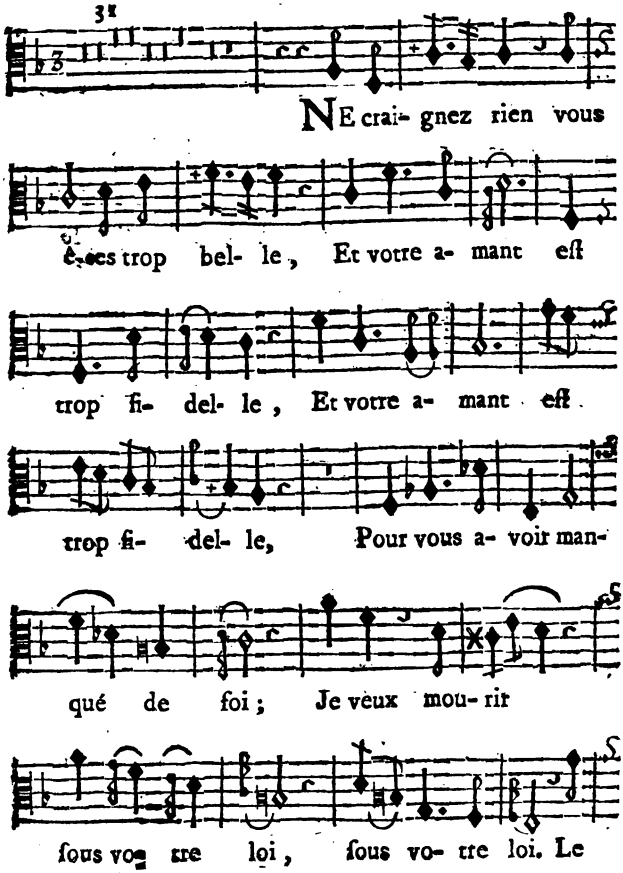


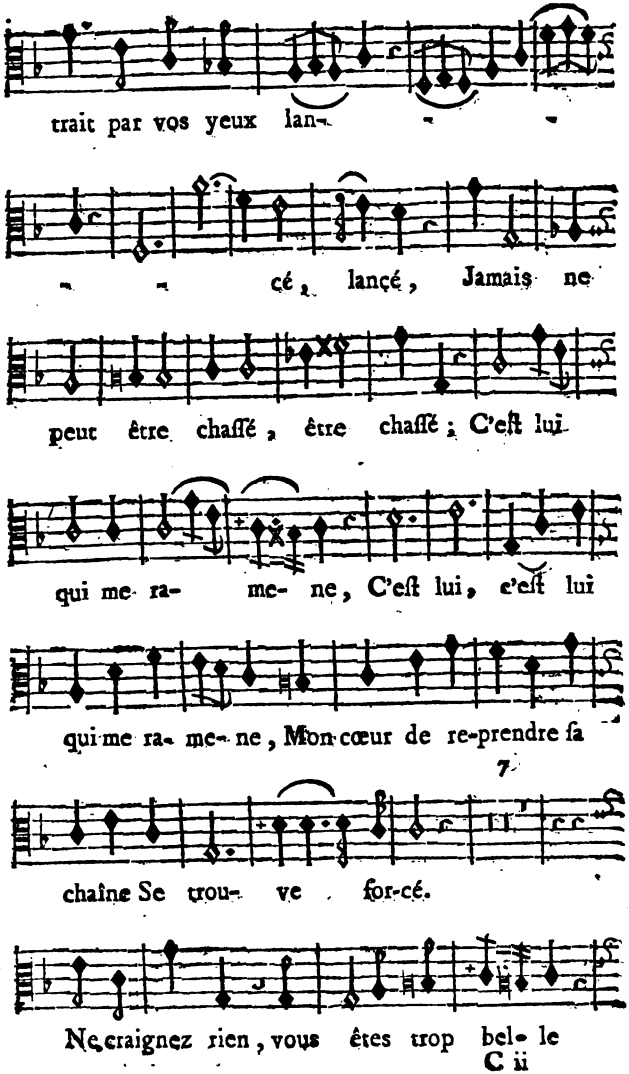

tems, Comme il ſe pré- ſen- te, Pour moi
je le prens, So- yez plus pru- dente Et
ce- dez au tems, Comme il ſe pré- ſente,
Pour moi je le prens, Comme il ſe pré-
ſente, Pour moi je le prens, Oui ma
ſœur, Vôtre ame eſt at- teinte, Qui ma ſœur,
D'u- ne vaine crainte, Soyez plus pru-

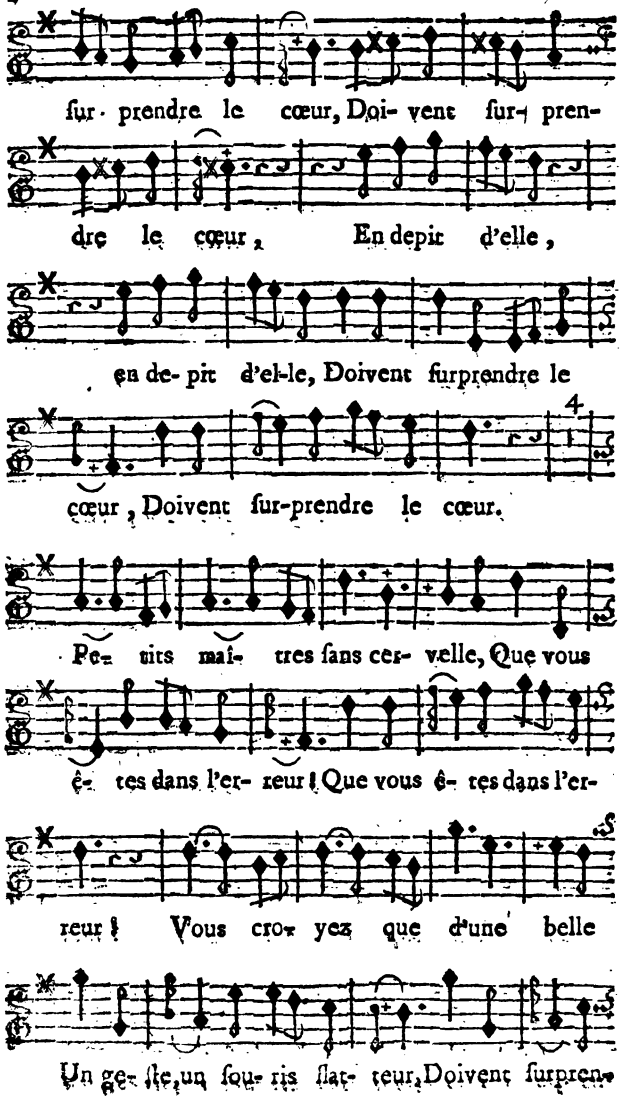

dente, Et cedez au tems, Comme il
ſe pre- ſen- te, Pour moi je le prens,
Comme il ſe pré- ſen- te, Pour moi je le
prens, Comme il ſe pré- ſen- te Pour moi je
le prens, Oui ma ſœur, ſo- yez plus pru-
dente Et cédez au tems, Comme il ſe pré-
ſen-te Pour moi je le prens, Pour moi je

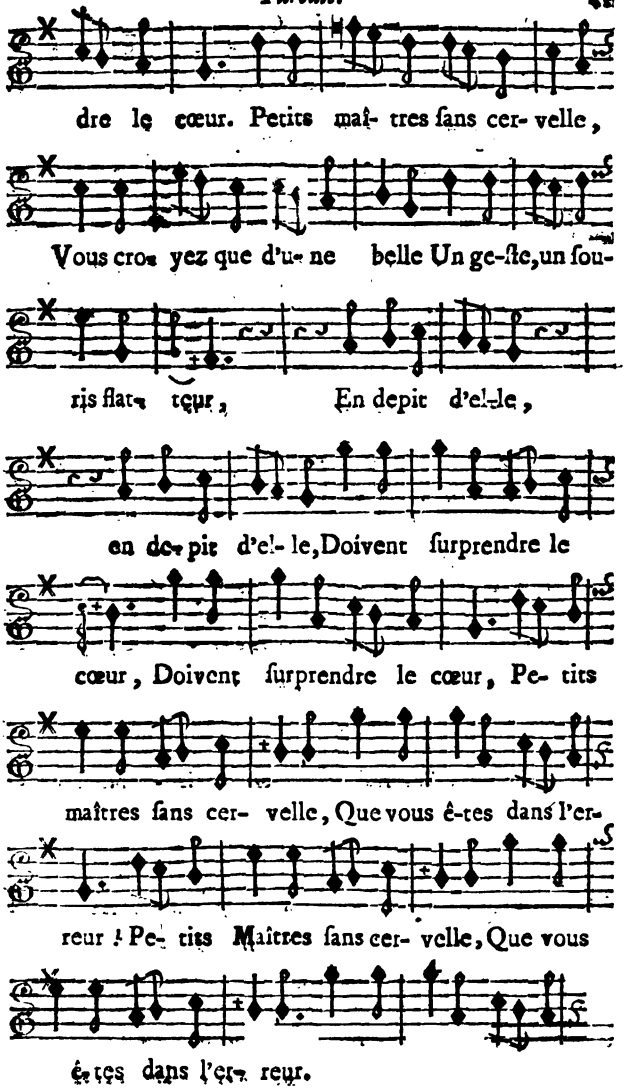

le prens, Pour moi je le prens.

IIe. ARIETTE.

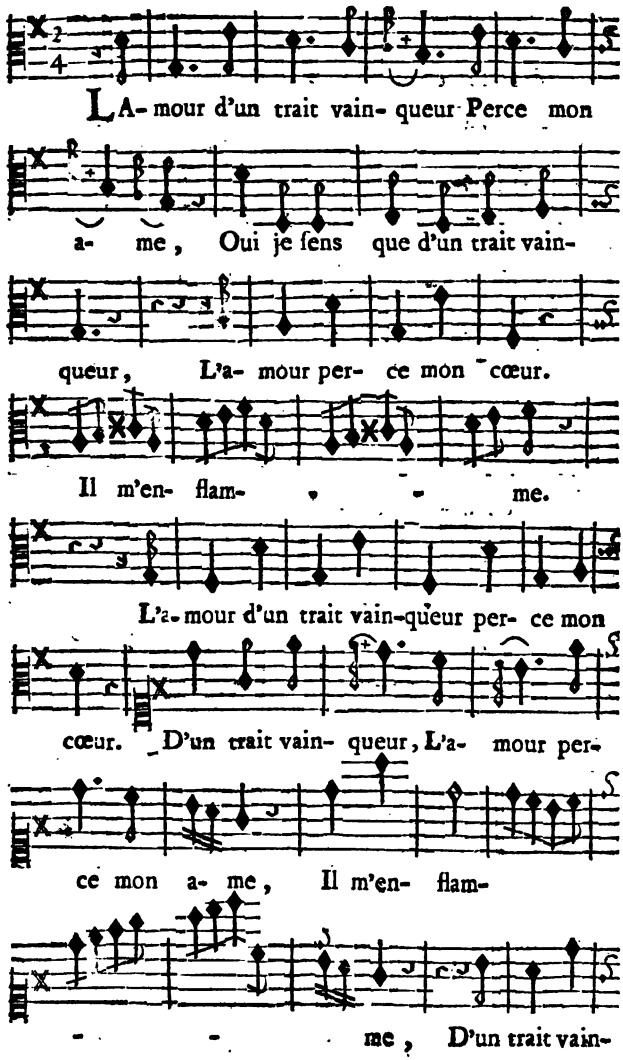

NE crai- gnez rien vous
ê- tes trop bel- le, Et votre a- mant eſt
trop fi- del- le, Et votre a- mant eſt
trop fi- del- le, Pour vous a- voir man-
qué de foi; Je veux mou- rir
ſous vo- tre loi, ſous vo- tre loi. Le

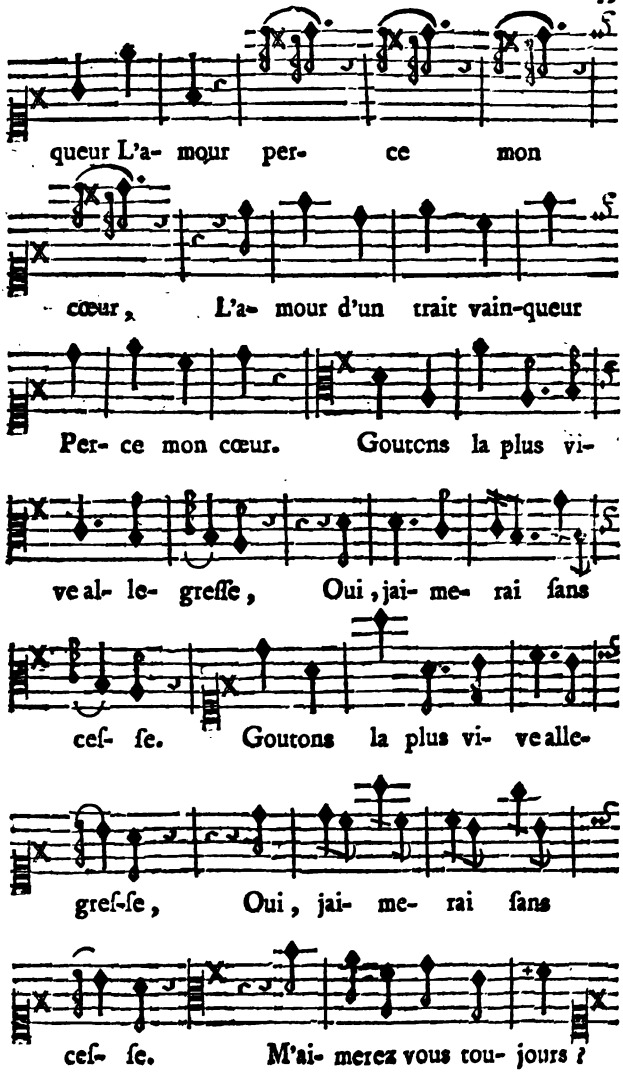

trait par vos yeux lan-
cé, lancé, Jamais ne
peut être chaſſé, être chaſſé; C'eſt lui
qui me ra- me- ne, C'eſt lui, c'eſt lui
qui me ra- me- ne, Mon cœur de re-prendre ſa
chaîne Se trou- ve for-cé.
Ne craignez rien, vous êtes trop bel- le

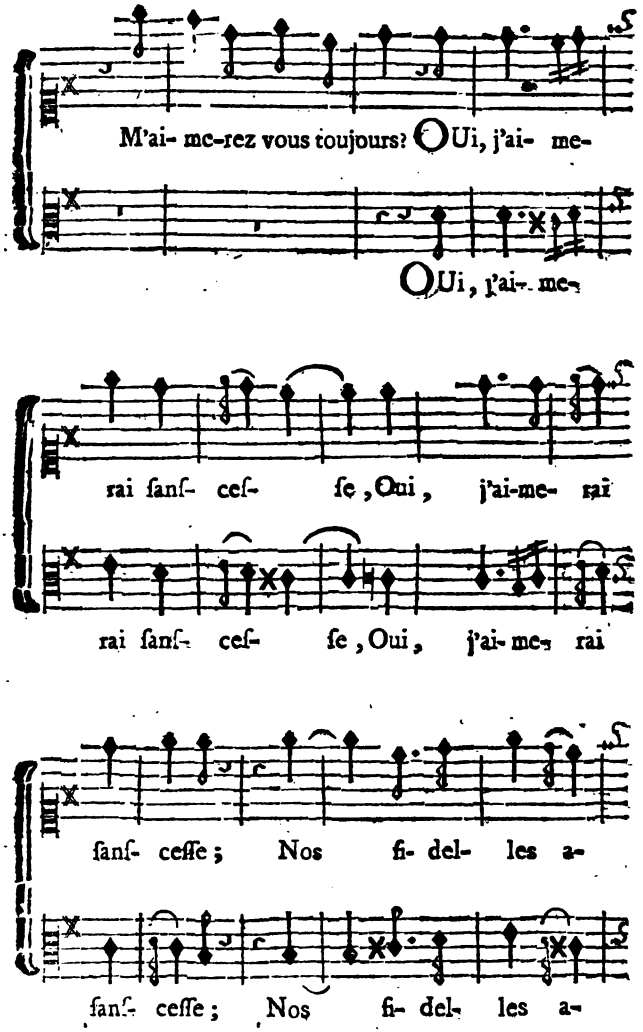

ſur-prendre le cœur, Doi-vent ſur-pren-
dre le cœur, En depit d'elle,
en de-pit d'el-le, Doivent ſurprendre le
cœur, Doivent ſur-prendre le cœur.
Pe-tits maî-tres ſans cer-velle, Que vous
ê-tes dans l'er-reur! Que vous ê-tes dans l'er-
reur! Vous croyez que d'une belle
Un ge-ſte, un ſou-ris flat-teur, Doivent ſurpren-

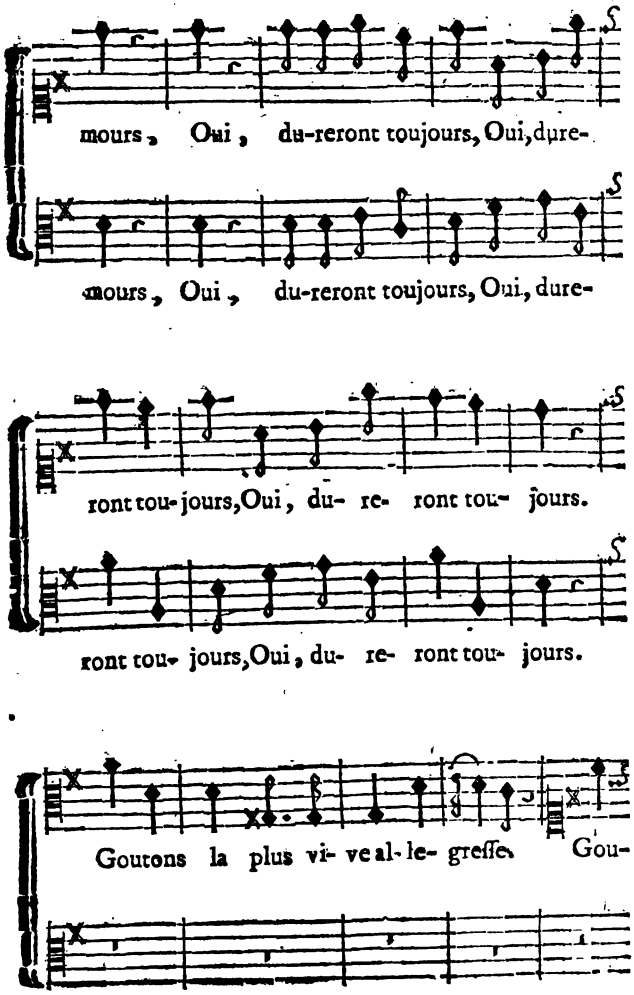

dre le cœur. Petits maî- tres ſans cer- velle,
Vous cro- yez que d'u- ne belle Un ge-ſte,un ſou-
ris flat- teur, En depit d'el-le,
en de- pit d'el- le,Doivent ſurprendre le
cœur, Doivent ſurprendre le cœur, Pe- tits
maîtres ſans cer- velle, Que vous ê-tes dans l'er-
reur ! Pe- tits Maîtres ſans cer- velle, Que vous
ê- tes dans l'er- reur.

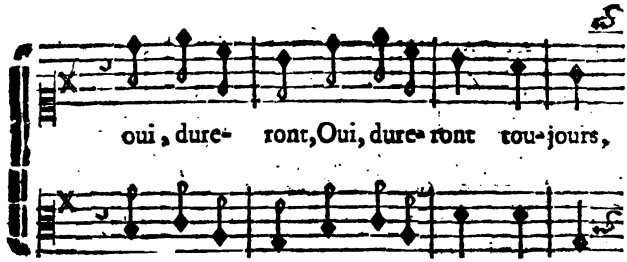
D U O.

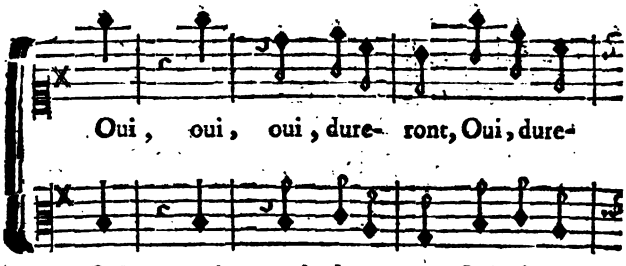

LA- mour d'un trait vain- queur Perce mon
a- me, Oui je ſens que d'un trait vain-
queur, L'a- mour per- ce mon cœur.
Il m'en- flam- me.
L'a- mour d'un trait vain-queur per- ce mon
cœur. D'un trait vain- queur, L'a- mour per-
ce mon a- me, Il m'en- flam-
me, D'un trait vain-

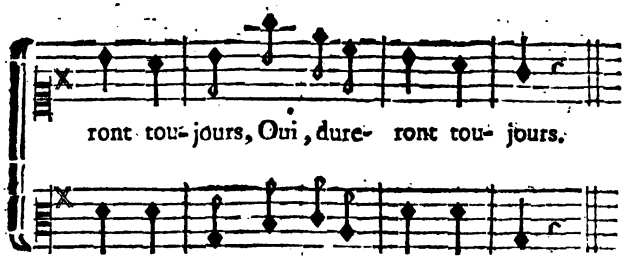

queur L'a- mour per- ce mon
cœur, L'a- mour d'un trait vain-queur
Per- ce mon cœur. Goutons la plus vi-
ve al- le- greſſe, Oui, jai- me- rai ſans
ceſ- ſe. Goutons la plus vi- ve alle-
greſ-ſe, Oui, jai- me- rai ſans
ceſ- ſe. M'ai- merez vous tou- jours ?


M'ai- me-rez vous toujours? Oui, j'ai- me-
Oui, j'ai- me-
rai ſanſ- ceſ- ſe, Oui, j'ai-me- rai
rai ſanſ- ceſ- ſe, Oui, j'ai-me- rai
ſanſ- ceſſe; Nos fi- del- les a-
ſanſ- ceſſe; Nos fi- del- les a-


mours, Oui, du-reront toujours, Oui, dure-
mours, Oui, du-reront toujours, Oui, dure-
ront tou-jours, Oui, du- re- ront tou- jours.
ront tou- jours, Oui, du- re- ront tou- jours.
Goutons la plus vi- ve al- le- greſſe. Gou-


oui, dure- ront, Oui, dure- ront tou- jours,
oui, du- re- ront, Oui, dure- ront tou- jours,


Oui, oui, oui, dure- ront, Oui, dure-
Oui, oui, oui, dure- ront, Oui, dure-


ront tou- jours, Oui, dure- ront tou- jours.
ront tou- jours, Oui, dure- ront tou- jours.

FIN.

Duni, Egidio Romualdo.

LA CLOCHETTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MESLÉE D'ARIETTES;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 24 Juillet 1766.

ACTEURS.

COLINETTE, *jeune Bergere*, Mde. La Ruette.

COLIN, *Berger, Amant de Colinette*, M. Clairval.

NICODEME, *vieux Fermier, Amoureux de Colinette*, M. La Ruette.

LA CLOCHETTE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Payſage: d'un côté eſt une cabane, de l'autre eſt un boſquet.

SCENE PREMIERE.

NICODEME, *ſeul.*

ARIETTE.

AH! Colinette! hélas! pourquoi
Tes attraits me font-ils la loi?

Nouveau Fermier de ce village,
Et le plus riche du canton,
Je s'rois heureux, ſi j'étois ſage:
Mais l'Amour m'ôte la raiſon.
Ah! Colinette! &c.

Je deviens lourd, triſte & mauſſade;
Je n'ai plus d'goût ni d'cœur à rien.
Il ſembleroit que j'ſuis malade;
Ç'pendant je ſens que je m'porte bien.
Ah! Colinette! &c.

SCENE II.

NICODEME, COLIN.

COLIN, *à part, ſans voir Nicodeme.*

C'Est ici que ſouvent ſes moutons viennent paître.

NICODEME, *à part, ſans voir Colin.*

Que diable eſt-ce donc que l'Amour?
Et comment de nos cœurs peut-il ſe rendre maître?

COLIN, *à part.*

J'attendrai, s'il le faut, juſqu'à la fin du jour.
Elle a beau m'éviter; je la verrai paroître.

NICODEME, *à part.*

J'ai beau ruminer ça, je n'y puis rien connoître.
On voit un p'tit minois genti;
N'en faut pas davantage, on eſt tout étourdi....
Mais pourquoi s'allarmer en cette conjoncture,
S'il eſt vrai, comme on me l'a dit,
Que ſtel'-là qui fait la bleſſure,
Eſt auſſi celle qui guérit?
Tout ça me tourne la cervelle.
J'n'y comprends rien.

COLIN, *ſoupirant.*

Ah ! Bergere cruelle !

NICODEME, *ſe retournant.*

J'entends quelqu'un. C'eſt vous, Monſieur Colin? Qu'eſt-ç'donc que vous avez? vous paroiſſez chagrin.

COLIN.

J'en ai ſujet.

NICODEME.

Bon ! bon ! c'eſt une bagatelle. N'faut pas penſer à ça.

COLIN.

Vous ſavez donc ?

NICODEME.

Voir'ment ! Quand on pourſuit quelqu'choſe avec empreſſement, Et qu'on trouve en chemin quelqu'un qui vous ſupplante, On n'a pas l'ame trop contente.

COLIN.

Vous m'avez ſupplanté ?

NICODEME.

Vous vous gauſſez, je croi. Qui ſait ça mieux que vous & moi?

COLIN.

Depuis quand ?

NICODEME.

Vous me faites rire. Qu'eſt-il beſoin de vous le dire? N'avez-vous pas été mon concurrent ?

COLIN.

Cela n'eſt pas poſſible. Et quand ?

NICODEME.

Quand, pour avoir la préférence,

J'ai ſçu mettre à propos vingt-cinq louis comptant,
Vous n'en pouviez pas mettre autant,
Vous avez prudemment abandonné la chance ;
Et de la ferme enfin je ſuis maître à préſent,
Grace au Tabellion qu'a reçu ma finance.

COLIN.

Gardez-la, que m'importe ?

NICODEME.

Eh ! c'eſt bien mon avis.
Ça n'empêchera pas que nous n'ſoyons amis.

COLIN.

Ce n'eſt pas là le ſujet de ma peine.

NICODEME.

Ah ! il y a donc d'l'amour ſur jeu ?
C'eſt un rude tourment, j'en ai preuve certaine.

COLIN.

Vous êtes amoureux ?

NICODEME.

Oui ; j'vous en fais l'aveu.
Par bonheur, j'ai de quoi. C'eſt un grand avantage,
Quand on eſt, comme moi, riche & bien établi,
On eſt ſûr, quand on veut, de ſe mettre en ménage.

COLIN.

C'eſt bien l'entendre.

NICODEME.

Ah ! Dieu merci,
Je ſçavons un peu les affaires.

COLIN.

Mais l'amour ne va pas ainſi.
Il y faut bien d'autres myſteres.

NICODEME.

Bon ! bon ! tous ces petits détours,
Ces propos doucereux, ces belles ſimagrées,

Ces phraſes tendres & ſucrées,
Que tant de beaux galans employent tous les jours,
Ne ſont pas, ſelon moi, le ſuccès des amours.

COLIN.

Et que faut-il de plus ?

NICODEME.

Joindre à ce doux langage
D'un petit coffre-fort l'infaillible ſecours.
Avec ça l'on ne rend jamais un vain hommage,
On fait parler une Beauté ſauvage,
Et l'on fait entendre les ſourds.

DUO.

NICODEME.

Quand on prend une ferme....
Pas tant, pas tant, pas tant.
On va chez le Notaire,
Où le Propriétaire
Met ſon bien à l'enchere.
J'en donne tant... moi tant.
Cinquante écus... moi cent.
Toujours en augmentant.
L'argent fait tout l'affaire.
N'y a pas là de compere,
D'ami ni de parent.
Celui-là qu'a l'plus d'argent
Reçoit un adjugé;
Et l'autre ſon congé.
Quand on prend une femme....
Pas tant, pas tant, pas tant.
On va trouver le pere,

COLIN.

Ah ! c'eſt bien différent.

Ah ! c'eſt bien différent.

Bon jour... Eh bien! qu'eſt qu' c'eſt?
Votre fille me plaît,
Vite baclons l'affaire :
Elle a tant, moi j'ai tant,
Un autre vient doucement :
Je demande qu'on m'préfere,
Et y a tant de pot d'vin....
V'là qu'eſt fini, compere,
Dit le Papa ſoudain ;
Ma fille, dès demain,
Vous baillera la main.

Quand on prend une femme.... Oui, bon : oui, bon.
Quand on prend une femme,... Eh ! non : eh ! non.
C'eſt même arrangement ; Et c'eſt le ſentiment
Tout eſt au plus offrant. Qui fait l'heureux Amant.

COLIN.

Puiſque vous êtes ſûr de votre réuſſite,
Pourquoi faire les frais d'une vaine pourſuite?
Vous n'avez qu'à nommer l'objet de votre ardeur,
Et ſur le champ vous en ſerez vainqueur.

NICODEME.

Le conſeil eſt fort bon. Si j'avois d'la prudence,
Je le ſuivrois certainement.
Mais le Diable, ou l'Amour, (car c'eſt tout un, je penſe,)
En ordonne tout autrement.
J'pourrois choiſir, (vous le ſavez vous-même,)
Ou la grande Jacqu'line, elle a bien des écus ;
Ou la veuve à Grandjean, qu'en poſſede encor plus.
Tout ça n'me tente pas. Pourquoi? parce que j'aime.

COLIN.

Quelque Beauté ſans doute?

NICODEME.

Eh! oui; pour mon malheur.
C'eſt la fille la plus av'nante,
La mine la plus attrayante....
Mais c'eſt qu'elle n'a rien. V'là ç' qui me tient au cœur.

COLIN.

Et de cette Beauté parfaite
Peut-on ſavoir le nom?

NICODEME.

Oui-dà. C'eſt Colinette.

COLIN.

Hem?

NICODEME.

Plaît-il?

COLIN.

Quoi?

NICODEME.

Comment?

COLIN.

Son nom?

NICODEME.

C'eſt Colinette.

COLIN.

Cela ſuffit.

NICODEME.

Qu'eſt qu' ça veut dire donc?
Eſt-ce que mon choix n'eſt pas bon?

COLIN.

ARIETTE.

Colinette eſt faite pour plaire,
On ne peut la voir ſans l'aimer;
Il n'eſt point ici de Bergere,
Il n'en eſt point plus digne de charmer.
D'un ſeul regard c'eſt qu'elle enchante;
Elle ravit quand elle chante;
Du Roſſignol, dans le bocage,
On croit entendre le ramage.
Colinette eſt faite pour plaire,
On ne peut la voir ſans l'aimer,
Il n'eſt point ici de Bergere,
Il n'en eſt point plus digne de charmer.

NICODEME.

Morguenn'! qu'elle eſt aimable! il en faut convenir.
Pour celui qui l'aura....

COLIN, *vivement.*

C'eſt un bonheur extrême.

NICODEME.

Oh! oui. C'eſt qu'elle eſt jeune, elle eſt faite....

COLIN.

A ravir.

NICODEME.

Enfin, c'eſt qu'j'en raffolle.

COLIN.

Eh bien! moi tout de même.

NICODÈME, *ſurpris.*

Bah!

COLIN.

Oui.

NICODEME.

Tu veux te divertir?

COLIN.

Non; je te parle vrai. S'il faut qu'à Colinette
Tu diſe' un mot d'amour, je te parlerai moi:
Ainſi, tiens ta flamme ſecrette.

NICODEME.

Qu'eſt-ce que ça t'fait donc à toi?
Tu parles là d'un ton qui ne te convient guere,
Eſt-ce ainſi qu'un ami?....

COLIN.

Je ne le fus jamais.

NICODEME.

Eh bien! j'm'en moque, & tout exprès
Je m'en vas trouver ma Bergere,
Lui conter mon amour; & puis j'varrons après....
Si j'ai le bonheur de li plaire,
Je rirons bien.

COLIN.

Crois-moi, va-t-en.

NICODEME.

Palſanguenne! va-t-en toi-même.
Tu crois me faire peur: mais je ſuis un vivant....

COLIN, *le menaçant.*

Si je voulois, mon pauvre Nicodeme....

A l'abri des cruelles peines,
Dont l'Amour tourmente mon cœur,
L'inſtant où vous portez ſes chaînes,
Eſt pour vous l'inſtant du bonheur.

J'aimais Colin dès l'âge le plus tendre;
Son amour & ſes ſoins avoient ſçu m'engager.
Au deſtin le plus doux j'avois droit de prétendre....
Hélas! Colin a pu changer!
Je n'ai pour toute compagnie
Que mes moutons, mon chien & mon agneau.
Petit agneau, ſeul plaiſir de ma vie,
Eſſaye-toi: rejoins le reſte du troupeau.
Va, commence à courir ſur l'herbette fleurie;
Mais ſonge à ne pas t'égarer.
Je mourrois, s'il falloit de toi me ſéparer.

SCENE IV.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME, *à part.*

FORT à propos ici j'apperçois Colinette.
Elle eſt ſeule; pargué! profitons de l'inſtant.
Il faut, pour l'informer de ma flamme ſecrette,
Lui tourner un p'tit compliment.

ARIETTE, Nº. 2.

Vous n'me connoiſſez pas:
Mais dans l'inſtant je vas

Elle m'a reluqué, vois-tu !
Et ſans doute à m'aimer v'là qu'elle ſe diſpoſe.

COLIN, *à part.*

J'apperçois des moutons là-bas.
Ma Bergere peut-être ici porte ſes pas.

NICODEME, *à part.*

J'vois un troupeau dans la prairie.

COLIN, *à part.*

Je voudrois bien lui parler ſans témoin.

NICODEME, *à part.*

C'eſt Colinette. Ah ! ſi ç'drôle étoit loin,
J'irois lui tenir compagnie.
(*Haut.*)
N'faiſons ſemblant de rien. Adieu, Monſieur Colin.
Sans rancune j'irons chacun notre chemin :
Le plus heureux d'nous deux emport'ra la balance.
(*Il ſort.*)

COLIN.

Avec mon infidelle eſt-il d'intelligence ?....
Non, je ne puis le croire. O Dieux !
Suivons-le ; j'en croirai le rapport de mes yeux.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

COLETTE, *ſeule gardant ſes moutons.*

ARIETTE.

DU Printems qui vient de renaître,
Chers moutons, goûtez la douceur.
Tout vous rit dans ce lieu champêtre ;
C'eſt pour vous qu'eſt fait le bonheur.

Ce que j'vous offre eſt choſe ſûre.
Mon bien eſt clair ; & mon cœur, je vous jure,
A ſe donner à vous trouve tant de plaiſir,
Que, tant que vous voudrez, vous pourrez le r'tenir.
C'eſt à vous maintenant à décider la choſe.

(*Colin paroît dans le fond du Théâtre.*)

COLINETTE.

Je vois Colin.... Feignons pour cauſe.
Excitons ſon dépit. Faiſons-lui reſſentir
Tous les maux qu'il m'a fait ſouffrir.

NICODEME.

Vous parlez toute ſeule ?....

COLINETTE.

Eh ! oui, c'eſt que je penſe....

NICODEME.

Et vous avez raiſon, lorſque l'on fait un choix,
Il faut y r'garder à deux fois.
Eh bien ! qu'eſt qu' vous penſez ? fait'-m'en donc confidence ?

COLINETTE.

Ce que je penſe eſt très-fort de ſaiſon.

NICODEME.

Je n'en doute pas. Voyons donc.

COLINETTE.

ARIETTE.

L'Amour trop prompt à naître,
Ne tarde pas à diſparoître :
Un Rien le fait éclore ;
D'un rien il s'évapore ;
C'eſt un ſouffle léger
Que rien ne peut fixer.

NICODEME.

NICODEME.

Vous dégoiſez ça joliment,
C'eſt un charme d'vous entendre.
Mais qu'eſt qu'ça m'fait à moi tout ç'biau raiſonnement?
J'ſuis un Amant fidele & tendre,
D'une amitié ſolide.... Eſt-ç'qu'vous n'aimez pas ça?

COLINETTE.

C'eſt tout ce que j'aime, au contraire.

NICODEME.

En ç'cas-là, j'ſuis bien votre affaire.
Ce que vous aimez, le voilà.

(*Il montre ſon cœur.*)

SCENE V.

NICODEME, COLINETTE, COLIN.

COLIN, *ſe montrant tout-à-coup.*

NON; on te trompe, Nicodeme.

NICODEME.

Voilà l'autre à préſent! jarni, quel embarras!

COLINETTE, *à Colin.*

Qui vous demande ici?

COLIN, *vivement.*

Non, vous ne l'aimez pas.

NICODEME.

Je te dis qu'ſi, moi, qu'elle m'aime.

COLINETTE, *ironiquement.*

Nenni, je n'oſerois; Colin me le défend.

NICODEME.

Lui! parguenne, il n'eſt pas vot'maître.

COLIN.

Me voilà donc certain de votre changement!
C'eſt un nouveau venu que vous aimez!....

COLINETTE, *ironiquement.*

Peut-être.

COLIN.

C'eſt chaque jour nouveau galant!

COLINETTE, *d'un ton plus ſérieux.*

Ah! Monſieur Colin, doucement.

COLIN.

ARIETTE.

Eh bien! ſuis donc ton penchant volage;
Mon cœur enfin, mon cœur ſe dégage.
Le dépit, en ce jour,
Sans retour,
Oui, le dépit ſuccede à l'amour.
Déſormais
Je fuirai tes attraits.
C'en eſt fait, je vais rompre ma chaîne.
Oui, la haîne,
Dès ce jour,
Succede à l'amour.

COLINETTE.

Je me le tiens pour dit, Colin. Séparons-nous.

NICODÈME.

Allez-vous-en.

COLIN.

Tais-toi, redoute mon courroux.

COLINETTE, *à Colin.*

Sortez.

NICODÈME.

Vous le voyez; c'eſt elle qui l'exige.

(*A Colinette.*)

Fi! qu'c'eſt laid d'étr' comm'ça querelleur & jaloux!

COLINETTE.

Laiſſez-moi tranquille, vous dis-je.

COLIN, *avec dépit.*

Vous le voulez.... Eh bien! je pars.
De mon heureux rival récompenſez la flamme;
Etalez-à ſes yeux les tranſports de votre ame.
Il le mérite à tant d'égards!
Adieu.

(*Il paſſe du côté de Nicodeme qui fait un mouvement de frayeur. Il lui prend la main qu'il ſecoue rudement en diſant:*)

Adieu!

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

NICODEME, COLINETTE.

NICODEME, *secouant la main comme si Colin lui avoit fait mal.*

MORGUÉ, pas tant de politeſſe.
(*A Colinette.*)
C'eſt un traître, il n'faut pas s'y fier.
Il cherche, en vous faiſant careſſe,
Les moyens de vous eſtropier.
Vous faites bien de l'éconduire.
Tenez, n'me parlez pas de ces p'tits freluquets.
Dans l'abord ils peuvent ſéduire :
Mais ils perdent beaucoup, quand on les voit de près.
N'penſez-vous pas de même.

COLINETTE.

Oh ! oui, je vous aſſûre.
La mine eſt trompeuſe à préſent.

NICODEME.

En ç'cas-là méfiez-vous-en ;
Ne vous arrêtez pas à la ſeule figure ;
Et pour être à l'abri des piéges qu'on nous tend,
Terminons ſans délai notre petite affaire.

COLINETTE.

Terminer eſt bien dit. Mais je crois qu'il faudroit
Un peu mieux ſe connoître.

NICODEME.

Il n'eſt pas néceſſaire.

Moins on choiſit, ſouvent moins on a de regret.

COLINETTE.

Mais enfin....

NICODEME.

Mais enfin, d'une ſimple Bergere ;
Je veux faire de vous une riche fermiere :
Voilà ç'qui doit pour moi fixer votre raiſon.

COLINETTE.

Mais tout cela n'eſt rien.

NICODEME.

Si, pargué ! c'eſt quelqu'choſe ;
On ne trouv' pas toujours ſi bonne occaſion.
Et je n'mets au marché qu'une petite clauſe,
C'eſt que de votre cœur il faut me faire don.

COLINETTE.

ARIETTE.

Je ne veux plus donner mon cœur,
Sans ſavoir à qui je le donne.

Fillette dont l'ame eſt trop bonne,
Fait elle-même ſon malheur.

Je ne veux plus donner mon cœur,
Sans ſavoir à qui je le donne.

Telle qui cède à ſon vainqueur
De ſon amour le prix flatteur,
Dans le Berger qu'elle couronne,
Trouve un ingrat qui l'abandonne.

Je ne veux plus donner mon cœur,
Sans ſavoir à qui je le donne.

NICODEME.

C'eſt fort bien arrangé. Mais qu'eſt qu'tout ça veut dire ?

COLINETTE.

Que je n'ai pour vous nul penchant.
Que ſi, pour ſoulager votre tendre martyre,
Vous attendez de moi quelqu'adouciſſement,
Vous perdez votre peine.

NICODEME.

Eh bien ! v'là qui s'entend.
Vous n'm'aimez pas ?

COLINETTE.

C'eſt la vérité même.

NICODEME.

Tant pis, car je croyois....

COLINETTE.

Non, Monſieur Nicodeme,
Vos offres ne me tentent pas.
Autant que je le dois, j'en ſuis reconnoiſſante.
De vous, de vos écus je fais beaucoup de cas ;
Mais je ſuis bien votre ſervante.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

NICODEME, *ſeul.*

Elle eſt franche, du moins, malgré tous ſes mépris;
C'eſt une qualité qui vaut toujours ſon prix.
Mais, d'la façon dont ell' s'arrange,
Je n'ai pas trop d'eſpoir, à ce qu'il me paroît.
Seroit-elle ſi peu ſenſible à l'intérêt?
Pargué! mon malheur eſt étrange.
Dans le monde on publie, on s'plaint d'tous les côtés,
Qu'il n'eſt plus de jeunes Beautés
Qu'on ne puiſſe adoucir en leur f'ſant avantage;
Et s'il en eſt que l'on doive excepter,
S'il en eſt que le bien ne puiſſe pas tenter,
N'y en a qu'une, peut-être..... ell' me tombe en partage!
Je n'y renonce pas encore tout-à-fait,
Morguenne! & puiſqu'on me refuſe,
J'veux lui jouer quelqu'tour, inventer quelque ruſe.
Qui l'oblige à m'aimer en dépit qu'elle en ait.
Oh! j'vais méditer un projet ...
Bon... Je le tiens... Eh! vive Nicodeme,
On verra qu'il n'eſt pas un ſot.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

COLIN, COLINETTE.

COLIN, *pourſuivant Colinette.*

DE grace, encor un petit mot.

COLINETTE.

Non, Colin, laiſſe moi.

COLIN.

Quelle rigueur extrême!
Qu'eſt devenu l'amour que vous aviez pour moi?

COLINETTE.

Cet amour eſt éteint.

COLIN, *vif & animé.*

Je veux ſavoir pourquoi?

COLINETTE.

Il vous ſied bien, perfide que vous êtes,
Il vous ſied bien d'oſer m'interroger!
Après les tours que vous me faites,
Quelles raiſons de moi pouvez-vous exiger?

COLIN, *d'une colere froide.*

Aucune. Le caprice eſt diſpenſé d'en rendre,

COLINETTE, *de même.*

Fort bien. Je ſuis, à vous entendre.
Une capricieuſe, une ingrate.... mais vous,
Que d'un mot je pourrois confondre....

COLIN, *plus vif.*

Parlez donc, je m'éxpoſe à tout votre courroux ;
Parlez, je ſaurai vous répondre.

COLINETTE, *ironiquement.*

Je le crois. Rien de vous ne m'étonne à préſent.

COLIN, *plus radouci.*

D'accord. De mon dépit je ne ſuis plus le maître,
J'y mêle trop d'aigreur peut-être :
Mais de grace, écoute un moment.
Depuis le jour heureux... Non, ton ame perfide
Me préparoit dès-lors tous les maux que je ſens.
Depuis ce jour enfin où ta bouche timide
Me fit ce tendre aveu qu'aujourd'hui tu déments,
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait, qui ne tendît encore
A t'aſſûrer d'un cœur où tu régnois trop bien ?
Dans nos champs, pour te voir, je devançois l'aurore ;
Pour ſoigner ton troupeau j'abandonnois le mien ;
Nos travaux, nos loiſirs, le plaiſir & la peine,
Tout étoit commun entre nous.
Peux-tu te rappeller une ſi belle chaîne,
Et ne pas regretter des momens auſſi doux ?

COLINETTE.

Sans doute, je me le rappelle,
Ce tems où je croyois Colin tendre & fidele :
Mais je me le rappelle en vain,
Rien ne peut à mes yeux juſtifier Colin.

COLIN.

Dites plutôt que j'ai ſu vous déplaire,
Que vous vous ennuyez de mes ſoins aſſidus ;
Sans affecter une fauſſe colere,
Sans m'imputer des torts que je n'ai jamais eus.

COLINETTE.

Jamais ? je vous croirois peut-être,
Si vous ne m'aviez pas appris à vous connoître,
Mais j'ai vu de mes yeux votre infidélité.
Démentez donc la vérité.

ARIETTE.

A la fête du village,
(Je m'en ſouviendrai long-tems ;)
Au mépris de vos ſermens,
Liſon reçut votre hommage.
Eſt-ce ainſi qu'un tendre Amant
Sait prouver qu'il eſt conſtant ?

COLIN.

Dès l'inſtant que Nicodeme
Oſe vous parler d'amour,
Vous, ſans uſer de détour,
Vous lui répondez de même.
Eſt-ce ainſi qu'à votre Amant
Vous gardez un cœur conſtant ?

COLINETTE.

Je pouvois très-bien entendre,
Vous demandiez un baiſer ;
On voulut vous refuſer :
Mais vous ſûtes bien le prendre.
Eſt-ce ainſi qu'un tendre Amant
Sait prouver qu'il eſt conſtant ?

COLIN.

Cet aveu qu'à ma tendreſſe
Vous aviez tant refuſé,
Pour lui devient plus aiſé ;
Il l'obtient par ſa richeſſe.
Eſt-ce ainſi qu'à votre Amant
Vous gardez un cœur conſtant ?

ENSEMBLE.

COLINETTE.

Après tant de perfidie,
Tu ne fais qu'un vain effort;
Et le malheur de ma vie
Seroit de t'aimer encor.

COLIN.

Et, malgré ta perfidie,
Mon penchant eſt le plus fort.
Pour le malheur de ma vie,
Il faut que je t'aime encor.

(*Colinette ſort.*)

SCENE IX.

COLIN, *un moment ſeul, &* NICODEME *enſuite.*

COLIN.

Elle ne m'aime plus! Nicodeme l'emporte.
Il avoit bien raiſon, la fortune fait tout.
Auroit-elle ſi peu de goût?
Nicodeme!.... à ce nom la fureur me tranſporte.

NICODEME.

Colin rêve toujours.

COLIN.

Oui, je penſois à toi.
J'enviois ton bonheur.

NICODEME.

Il n'eſt pas grand encore.

COLIN.

Tu veux diſſimuler. Je gage qu'on t'adore.

NICODEME.

Pas du tout.

COLIN.

On t'a dit de cacher....

NICODEME.

Non, ma foi.
On m'a dit nettement qu'i gn'y avoit rien à faire;
Que j'avois beau d'mander, que je n'obtiendrois rien.
Mais je la réduirai, j'en ſais un bon moyen.

COLIN.

Quel eſt-il?

NICODEME.

Oh! c'eſt mon affaire.
Tous les moutons que garde la Bergere
Lui ſont donnés en compte.... Il eſt de ſon devoir
D'empêcher qu'i n's'en perde.... Et quand ce vient le ſoir,
S'il s'en trouve un de moins, elle en eſt reſponſable.

COLIN.

Sans doute. As-tu fondé tes projets là-deſſus,
Pour rendre Colinette à tes vœux favorable?
Cela ſeroit plaiſant & nouveau.

NICODEME.

J'ai fait plus.

COLIN.

Quoi donc?

NICODEME.

Rien, rien: ſuffit. Tout-à-l'heure la Belle
Avec vous cauſoit gentiment.
Quand on cauſe, le tems s'écoule promptement.
On croit que l'chien eſt là pour faire ſentinelle:
La Bergere manque de ſoin;
Mais le loup quelqu'fois n'eſt pas loin.
Le chien s'endort, & la bête cruelle,
Profitant de l'occaſion,

S'élance ſur ſa proie, enleve quelqu'mouton,
Quelqu'brebis, quelqu'agneau....

COLIN, *vivement.*

Dieux! ſeroit-il poſſible!
Ah! ce coup lui ſera ſenſible.
Son agneau, ſon agneau chéri,
Une bête l'auroit ravi!

NICODEME.

Une bête? Oui... non... ſi fait.

COLIN.

Mais Colinette
Ne pourra pas s'en conſoler.
Puiſque tu le voyois, butord....

NICODEME, *étonné.*

Comme il me traite!....

COLIN.

Au ſecours de l'agneau pourquoi ne pas voler?

NICODEME.

Vous penſez donc que la Bergere
Pour qui le lui rendroit, auroit quelque retour?

COLIN, *à part.*

Je crois voir ici du myſtere.

NICODEME.

Que ça f'roit naître ſon amour?

COLIN.

(*Haut.*) (*A part.*)
Sans doute. Et dans mon cœur je ſens l'eſpoir renaître.
(*Haut.*) Il en eſt tems encor, peut-être.
De tous côtés je m'en vais le chercher,
Le délivrer ou le venger.

[*Il ſort.*]

SCENE X.

NICODEME, *ſeul.*

CHERCHE, cherche ; je ſuis tranquille ;
S'il le trouve, il s'ra bien habile.
Dans la grange où je l'ai niché,
Le p'tit animal eſt caché.
J'entends des pleurs.... c'eſt Colinette.
Ell' gémit ſûrement d'la perte qu'elle a faite.
Laiſſons-la s'affliger encor un p'tit moment.
Quand j'la conſolerons, ſon plaiſir s'ra plus grand.

(Il ſe cache.)

SCENE XI.

COLINETTE.

ARIETTE.

MOn cher agneau, quel triſte ſort!
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

On me l'a pris. Où peut-il être?
L'hiver dernier l'avoit vu naître.
Il ne prenoit que de ma main
L'herbe des prés, la fleur de thym.
On l'aura pris. Où peut-il être?
Mon cher agneau, quel triſte ſort!
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

Il me ſuivoit toujours bêlant;
D'un coup de tête careſſant,
Il répondoit à ma tendreſſe....
Ah! quel chagrin! quelle triſteſſe!
Il portoit au cou le ruban
Dont Colin m'avoit fait préſent.
Colin, Colin n'étoit qu'un traître.
Mais mon agneau.... Où peut-il être?
Mon cher agneau, quel triſte ſort!
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

SCENE XII.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME.

QU'AVEZ-vous donc? vous v'là bien éplorée.

COLINETTE.

Mon cher Monſieur, je ſuis déſeſpérée.
Apprenez-moi ce qu'il eſt devenu.

NICODEME.

Qui?

COLINETTE.

Par haſard ne l'auriez-vous pas vu?

NICODEME.

Et qui donc?

COLINETTE.

Mon cher Nicodeme....

NICODEME.

(*A part, en s'applaudiſſant.*)
Mon cher! fort bien. La ruſe fait effet.

COLINETTE.

Je l'ai perdu, j'en ai bien du regret.

NICODEME.

Dites-donc ce que c'eſt.

COLINETTE.

Hélas! tout ce que j'aime;
Mon agneau.

NICODEME.

Ce petit mouton,

Si

Si jeune, ſi gentil, ſi doux ?...

COLINETTE.

Achevez donc.

NICODEME.

Qui porte une ſonnette au cou ?

COLINETTE.

C'eſt cela même.

NICODEME.

Il eſt perdu ?

COLINETTE.

Perdu.

NICODEME.

Je le retrouverai.

COLINETTE.

Tout de bon ?

NICODEME.

Oui, oui; je l'eſpere.

COLINETTE.

Vous ſçavez donc ?....

NICODEME.

Laiſſez-moi faire.

COLINETTE, *lui prenant la main.*

Ah! comme je vous aimerai !

NICODEME.

(*A part, d'un air ſatisfait.*) (*Haut.*)

Je l'ſçavois bien. Ne ſoyez pas en peine.

COLINETTE.

Il ne peut être loin d'ici.

Ne vous rebutez pas.

NICODEME, *affectueuſement.*

Non, ma petite Reine.

COLINETTE, *s'en allant.*

De mon côté, je vais chercher auſſi.

NICODEME.

C'eſt comm'ſi vous l'aviez. Mais ſi je vous l'ramene...
Ecoutez donc. Voyons : qu'eſt ç'que vous m'donnerez ?

COLINETTE, *vivement.*

Oui, oui ; tout ce que vous voudrez.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIII.

NICODEME, *ſeul.*

V'Là qui vaut fait ; j'ai ſa promeſſe.
Pargué, Monſieur Colin, je nous moqu'rons bien d'vous.
Avec ſon p'tit air aigre-doux,
Il ſemble devant lui qu'il faut que tout s'abaiſſe.
Pour la ſeconde fois, j'l'emport'rai donc ſur lui.
J'ai la ferme, bientôt je vais avoir la femme :
Il en enragera dans l'âme ;
Tant mieux. Je rabattrai ſon caquet étourdi.
Allons chercher d'abord....

SCENE XIV.

NICODÈME, COLIN.

COLIN.

OU vas-tu donc ſi vite ?

NICODÈME.

Je vais... Toi-même d'où viens-tu ?
L'as-tu trouvé?

COLIN.

Quoi ?

NICODÈME.

Le mouton perdu.

COLIN.

Ma foi, je n'ai tenté qu'une vaine pourſuite.
Dans les champs, dans les bois, j'ai cherché, j'ai couru,
J'ai demandé partout ; perſonne ne l'a vû.

NICODÈME, *le raillant*

Vous êtes mal-adroits, vous autres.
Si je m'y mets, je gage le trouver.

COLIN.

Moi je gage que non.

NICODÈME.

Moi je veux vous prouver
Que mes ſecrets valent mieux que les vôtres.

COLIN.

Tant mieux ; c'eſt ce qu'il faudra voir.

NICODEME.

Adieu, bon jour.

COLIN.

Adieu.

SCENE XV.

COLIN, *ſeul, le regardant aller.*

LE pauvre fire,
A mes dépens, croit ſe donner à rire.
(Il tire de ſa poche la clochette de l'agneau, qu'il a détachée.)
Ce qu'il cherche eſt en mon pouvoir;
Et c'eſt lui qui, dans ſon eſpoir,
En croyant me tromper, s'abuſe.
(Par réflexion.)
Pour un cœur bien épris, cruelle extrémité!
Il faut attendre de la ruſe
Ce que mon tendre amour a ſi bien mérité.
Qu'importe, après tout, quand on aime,
A quel prix on obtient un bonheur qui nous fuit?
Profitons du moyen, puiſqu'il s'offre lui-même,
D'enlever Colinette au ſot qui la pourſuit.
Le voici, je crois, qui s'avance.
Il cherche, à droite, à gauche. Il a l'air interdit,
Pour l'entendre jaſer & ſavoir ce qu'il penſe,
Ecoutons ſans faire de bruit.

SCENE XVI.

NICODEME, COLIN, *caché.*

NICODEME.

RÉCITATIF.

HÉLAS! tout eſt perdu,
Ma proie eſt échappée. O malheur imprévu!
Rien n'li manquoit dans la cachette
Où je l'avois mis prudemment.
Je ne ſçais pourquoi ni comment
Il eſt ſorti de ſa retraite;
Ou de l'en détourner, quelqu'un a pris le ſoin...
(*Colin ſonne la clochette dans la couliſſe.*)
Chut... chut... j'entends la petite elochette,
Le petit mouton n'eſt pas loin.
(*Nicodeme prêtant l'oreille.*)
Écoutons... (*a*) Juſtement.
Oui; c'eſt lui... (*b*) Je l'entends. (*c*)
(*Nicodeme imite avec la voix le ſon de la clochette.*)
Drelin, drelin, drelin.
(*Il parcourt le Théâtre.*)
Mais je le cherche en vain. (*d*)

DUO.

NICODEME.

Je l'entends encore.
Où s'eſt-il fourré?
(*Il entre dans la premiere couliſſe à gauche.*)

(*a*) Colin caché, ſonne la clochette.
(*b*) Colin ſonne.
(*c*) Colin ſonne encore.
(*d*) Colin ſonne.

COLIN, *entre ſur le Théâtre par la quatrième à gauche.*

Ah ! pauvre pecore,
Je t'attraperai.
(*Il ſort par la quatrième à droite.*)

NICODEME, *ſortant de la première à gauche.*

Petit agneler,
Petit mouſonnet.
(*Il paſſe derriere le boſquet.*)

COLIN, *au milieu du Théâtre.*

Pour nous divertir,
Faiſons-le courir.
(*Il ſe ſauve vers le fond du Théâtre.*)

NICODEME, *rentrant.*

Il s'moque, je penſe.
Quelle manigance !
Quand j'crois l'attraper,
Il ſçait m'échapper. (*a*)
(*Il ſort pour aller derriere la toile, du côté droit.*)

COLIN *rentre ſur le Théâtre par la gauche.*

De ton ſtratagême,
Mon cher Nicodeme,
Je prositerai,
Ou je ne pourrai.
(*Il paſſe derriere la mâſure, & ſonne.*)

NICODEME *revient au milieu du Théâtre.*

C'eſt pis qu'un lutin.
Je me laſſe enfin. (*b*)
De cette mâſure
Le ſon paroît v'nir.

COLIN *ſe montre derriere Nicodeme, & le ſuit pas à pas.*

Vas-y. Je t'aſſure,
Je ſçaurai t'y t'nir.
(*Nicodeme entre dans la mâſure, Colin l'y enferme.*)

(*a*) Colin ſonne. (*b*) Colin ſonne.

DUO.

NICODEME, *en-dedans.* COLIN, *en-dehors,*

Qu'eſt qu'c'eſt donc qu'ça? (*bis.*) Il eſt bien là;
Il s'y tiendra.
J'ſuis en priſon: Demeure coi;
Ouvrez-moi donc. L'agneau ſans toi,
Veux-tu m'ouvrir, Se cherchera;
Veux-tu finir, Se trouvera.
Monſieur Colin, Demeure là
Maudit Colin. Juſqu'à demain.

NICODEME, *dans la maſure.*

Monſieur Colin, trève de badinage.

COLIN.

Repoſez-vous, mon cher; vous devez être las.

NICODEME, *ſe battant contre la porte.*

Morgué, je vais faire tapage,
Et jetter la cahute en bas.

SCENE XVII & *derniere.*

NICODEME, *enfermé*, COLIN, COLINETTE.

COLINETTE, *ſe croyant ſeule.*

J'Ai beau chercher, rien ne s'ouvre à ma vue.
Ah! je l'ai perdu pour toujours.

COLIN, *à part.*

Colinette paroît. Que mon ame eſt émue!
De la clochette encor employons le ſecours.

(*Il ſe cache dans un petit boſquet qui ſe trouve à ſa gauche ſur le Théâtre.*)

COLINETTE.

Hélas! que je ſuis malheureuſe!
Tout s'eſt uni pour m'affliger.
De cette perte fâcheuſe
Qui pourra me dédommager?
J'ai tant couru... que je ſuis hors d'haleine...
Comme moi, Nicodeme aura perdu ſa peine...
Il n'oſe plus ſe montrer à mes yeux.
Il craint de m'annoncer cette triſte nouvelle,
Il m'abandonne... eh bien! tant mieux;
Tout amant à préſent me devient odieux.

NICODEME, *en-dedans.*

Colinette!...

COLINETTE.

Je crois que c'eſt lui qui m'appelle.

NICODEME, *criant.*

Colinette, délivrez-moi.

COLINETTE, *ſe relevant.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

NICODEME.

Délivrez-moi, je vous en prie.

COLINETTE.

Mais où donc êtes-vous?

NICODEME, *criant très-haut.*

En priſon, jarnigoi!

COLINETTE.

En quel endroit?

NICODEME, *fort haute.*

Ici. (*Il frappe à la porte de la cahute.*

COLINETTE, *ſouriant.*

Quelqu'un a voulu rire.

NICODEME.

Venez donc.

COLINETTE.

(*Vivement.*)

Je m'en vais... attendez... (*a*) je reſpire.
Mon agneau, mon ami, c'eſt lui... ſuivons ſes pas.
Il eſt dans ce boſquet, je vais le ſaiſir... (*b*) ah!
(*Très-vivement.*)
C'eſt vous qui l'avez pris... vous avez la clochette....
Qu'en avez vous fait?

COLIN.

Calme-toi.
Il eſt en ſûreté, n'en ſois point inquiette:
Mais, je t'en prie, écoute-moi.
(*Il lui prend la main.*)

COLINETTE *retire ſa main.*

Non, non.

COLIN.

Tu ne veux rien entendre?
Tu me reduis au déſeſpoir...

COLINETTE.

Point de diſcours, commencez par me rendre...

COLIN.

Oui, vous l'aurez.

COLINETTE.

Je veux le voir.

(*a*) Colin dans le boſquet fait entendre la clochette.

(*b*) Elle fait un cri de ſurpriſe en trouvant Colin au lieu de l'agneau.

COLIN.

Je vous réponds de lui, n'en ſoyez point en doute.
Aſſeyez-vous.

COLINETTE *s'aſſied ſur le gazon, de façon qu'elle lui tourne le dos.*

Eh bien! parlez, je vous écoute.

COLIN.

Regarde-moi du moins, ou reçois mes adieux.
Oui, ſi ton cœur eſt inflexible,
Si j'ai perdu l'eſpoir de te rendre ſenſible,
Pour la derniere fois tu me vois en ces lieux.
Dans les regrets je paſſerai ma vie;
Mais tu ne ſeras pas plus heureuſe que moi,
Quand tu ſçauras un jour, malgré ta jalouſie,
Que toujours fidèle à ſa foi,
Jamais mon cœur n'aima que toi.

NICODEME, *dans la coulisse.*

Venez-vous?... je n'entends perſonne;
Tout le monde ici m'abandonne...
Eſt-ç'que je n'pourrois pas trouver quelque moyen?..

COLINETTE.

Vous le dites... dois-je vous croire?

COLIN.

Oui, tu le dois, ſi tu me connois bien;
Sur quoi peux-tu fonder tes reproches? ſur rien.

COLINETTE.

Ah! ſur rien! j'ai bonne mémoire.
Et Liſon?...

COLIN.

Quoi, Liſon? faut-il te dire encor
Que Liſon & Lucas, (peut-être avoient-ils tort,)

Prêts à s'unir tous deux par un doux mariage,
Ont eu querelle enſemble ; & pour les accorder,
Tous leurs amis dans le village
M'ont prié de les ſeconder.
J'ai réuſſi ; l'amour & tout ce qui le touche
A mon cœur, tu le ſçais, fut toujours précieux ;
Et... j'en ai l'aveu de leur bouche,
Par mes ſoins, dans huit jours, ils ſont unis tous deux.
Cet exemple, ma chere, eſt un modele à ſuivre ;
Pardonnons-nous tous deux, & que tout ſoit fini :
Sans toi Colin ne ſçauroit vivre,
Crois-tu pouvoir vivre ſans lui ?

COLINETTE, *héſitant.*

Vraiment !...

COLIN.

Acheve donc, je connois ta franchiſe.

COLINETTE.

Hélas ! que veux-tu que je diſe ?
Mon ſilence t'en dit aſſez :
Ton repentir, s'il eſt ſincere,
En ce moment déſarme ma colere,
Et mes ſoupçons ſont effacés.

NICODEME, *paroiſſant par une lucarne de la cabane.*

Enfin j'en ſortirai peut-être,
Quand je devrois, morgué, ſauter par la fenêtre.

COLIN, *à Colinette.*

Quel bonheur ! je ſuis enchanté.
Ne diſputons que de tendreſſe,
D'amour, & de fidélité.

NICODEME, *deſcendant par-deſſus le toît.*

Doucement, t'nons-nous bien; un coup de maladreſſe
Nous jetteroit ſur le côté.

COLINETTE.

Je le veux bien.

COLIN.

Il eſt donc vrai, ma chere,
Que tu me rends ton cœur?

COLINETTE.

Oui, je te le promets.

NICODEME, *deſcendu.*

Je ne trouve plus ma bergere.

COLIN.

Et tu ne changeras jamais?

COLINETTE.

Jamais.

NICODEME, *s'approchant du boſquet & voyant les amans.*

Ah! palſangué, v'là bien une autre hiſtoire!

COLIN.

Et Nicodeme?...

COLINETTE.

Qui? cet amant ſuranné?...
Quoi! tout de bon, tu t'es imaginé...
Ah! tu ne m'as pas fait l'injure de le croire?...

NICODEME, *à part, & les eſpionnant.*

Fort bien, on dit ici de biaux vers à ma gloire.

COLIN.

Non, & pour effacer ces ſoupçons odieux,
Pour te faire oblier l'outrage
Que par ſon ridicule hommage
L'imbécile aujourd'hui faiſoit à tes beaux yeux,
Donne-moi...

COLINETTE.

Quoi ?

COLIN.

De grace... un doux baiſer pour gage.

COLINETTE.

Un baiſer !...

NICODEME, *à part.*

Un baiſer ! ſarpedié, voyons ça.

COLIN.

Vous me refuſez donc ?

COLINETTE.

Sans doute.

NICODEME, *à part.*

Il le prendra
Sans attendre que l'on lui donne.
(*Colin embraſſe Colinette.*)

COLINETTE.

Colin !...

NICODEME, *à part.*

L'y v'là le malin corps !

COLINETTE.

Moderez un peu vos tranſports.

COLIN.

Tu boudes, rends-le-moi.

COLINETTE.

Non, non, je te pardonne.
Mais n'y retourne plus.

COLIN, *tranſporté.*

Ah ! que je ſuis heureux !

NICODEME, *ſe montrant,*

C'eſt vrai, c'eſt vrai.

COLIN & COLINETTE.

C'eſt vous !

NICODEME.

La petite commere!
Et le mouton perdu, vous n'y penſez plus guère.

COLIN.

C'eſt lui qui l'avoit pris.

NICODEME.

Oui, mais t'as ben fait mieux:
Tu l'as trouvé toi: que t'en ſemble?

COLIN.

Bon! bon! je n'ai pas tes ſecrets.

NICODEME.

Va, va, j'ai ceux d'en voir plus que je ne voudrois.

COLINETTE.

Et qu'avez-vous donc vû?

NICODEME.

Qu'vous ét'fort ben enſemble,
Et qu'il n'vous manque plus que le tabellion.

COLIN.

Ma chere amie, il a raiſon.

NICODEME.

Pour moi j'n'y prétends rien: ma flamme eſt amortie:
Mais la ferme après tout me dédommagera:
Dans quelque tems d'ici chacun de nous verra
Qui fait l'plus de profit d'une femme jolie,
Ou d'une bonne métairie.

COLIN, *à Colinette.*

Ainſi donc, à demain.

COLINETTE, *héſitant.*

Nous verrons.

COLIN.

C'eſt tout vû.
Pendant ces quinze jours, d'un bonheur attendu
J'ai penſé voir fruſtrer mon eſperance,
Et je brule d'impatience
De réparer le tems perdu.

VAUDEVILLE.

NICODEME.

IL faut, m'a-t-on dit, quand on aime,
Employer quelque ſtratagême:
Mais il faut pour ça bea d'l'eſprit.
Colin, plus prompt & plus habile,
A rendu ma ruſe inutile,
En la tournant à ſon profit.
Par le ſecours de la clochette,
Tout en diſant, drelin, drelin, drelin,
Au piége il a pris Colinette.
Une autrefois je s'rai plus fin,
J'attraperai Monſieur Colin.

COLIN.

L'amour quelquefois, dans une ame,
En langueur voit tomber ſa flamme,
Et s'endort au ſein du bonheur:
Un petit grain de jalouſie
Le guérit de ſa léthargie,
Et lui rend ſa premiere ardeur.

C'eſt pour l'amant une clochette
Qui lui fait din, drelin, drelin, drelin, drelin.
Auſſi-tôt ſon cœur s'inquiette;
Il ſe ranime & va grand train
Avec un tel réveil-matin.

COLINETTE, *au Public.*

Meſſieurs, cette Piece nouvelle
N'eſt en ſoi qu'une bagatelle;
C'eſt à vous d'y mettre le prix.
Daignez, en cette circonſtance,
Nous prouver par votre indulgence
Que vous nous traitez en amis;
Et chaque jour, quand la clochette
En ces lieux fait drelin, drelin, drelin, drelin,
Accourez dans cette retraite;
Et n'en ſortez qu'avec deſſein
D'y revenir le lendemain.

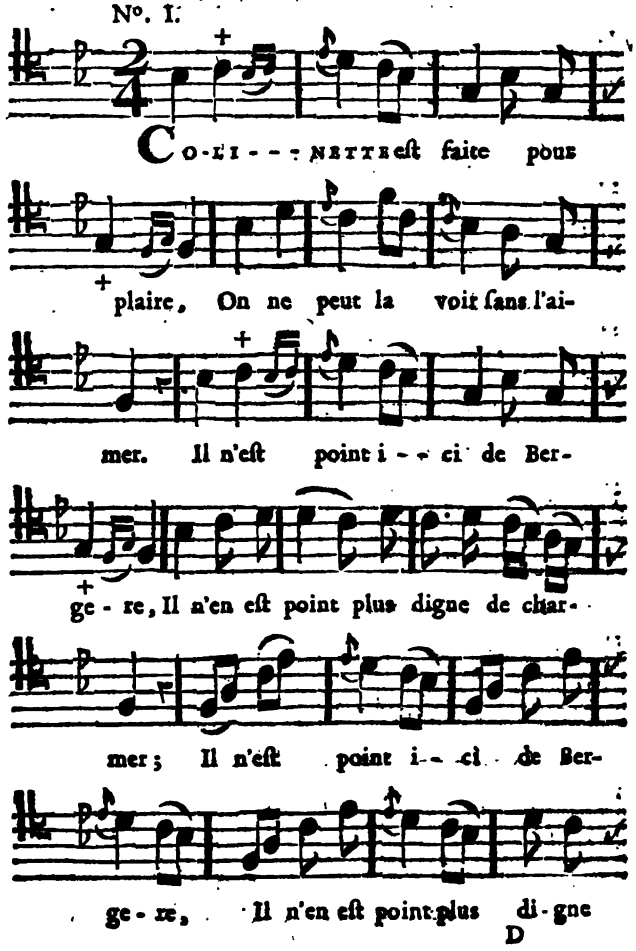
APPROBATION.

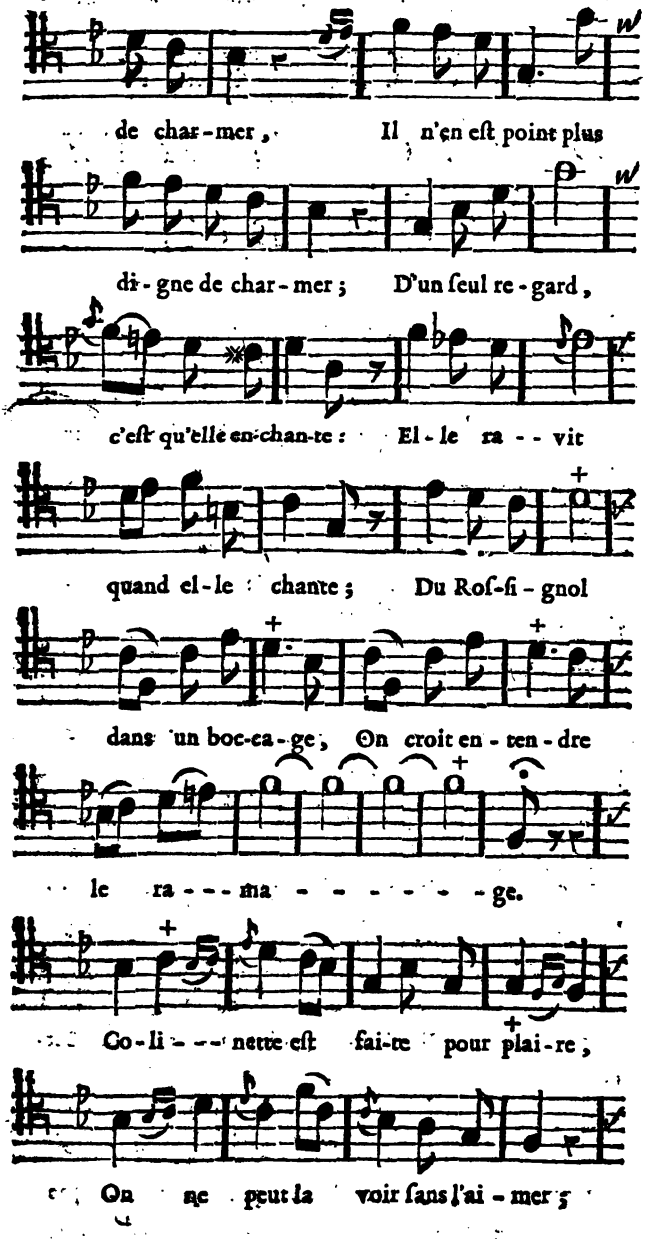
J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Clochette, Comédie*; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 31 Juillet 1766. MARIN.

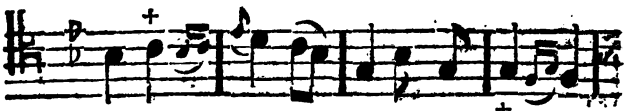
Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

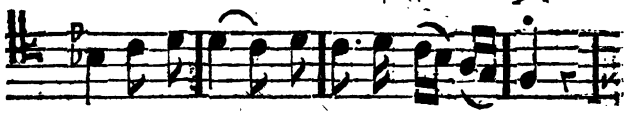
ARIETTES
DE LA CLOCHETTE,
COMÉDIE.

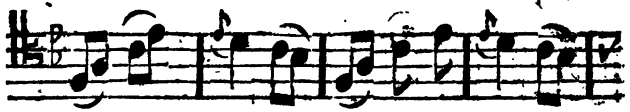
N°. I.

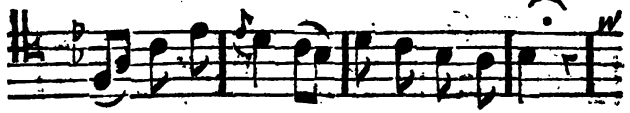


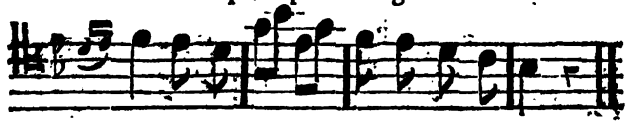

de char-mer, Il n'en eſt point plus
di-gne de char-mer; D'un ſeul re-gard,
c'eſt qu'elle en-chan-te: El-le ra--vit
quand el-le chante; Du Roſ-ſi-gnol
dans un boc-ca-ge, On croit en-ten-dre
le ra---ma------ge.
Co-li---nette eſt fai-re pour plai-re,
On ne peut la voir ſans l'ai-mer;



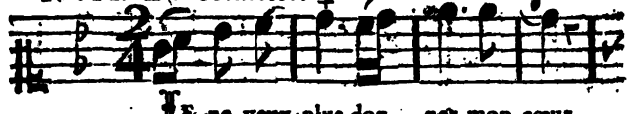


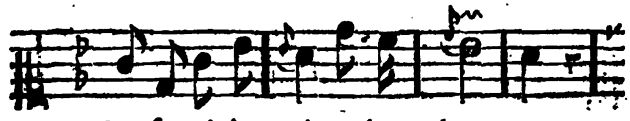


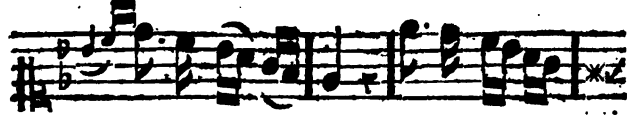


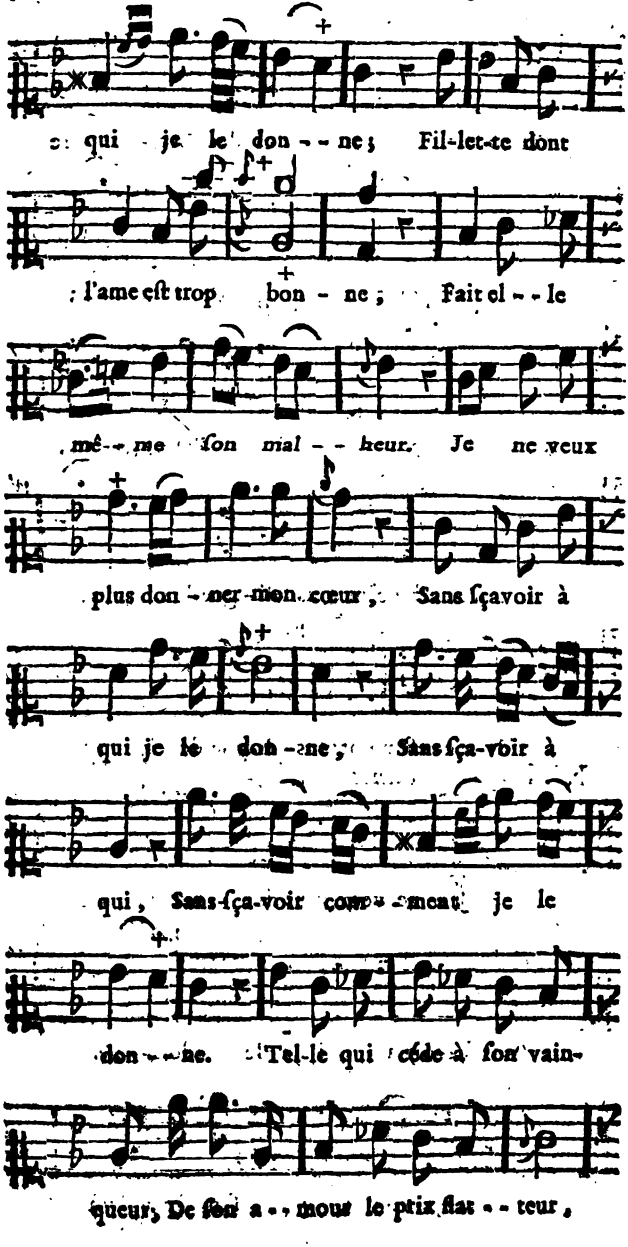


N°. 11. *De Colinette.*

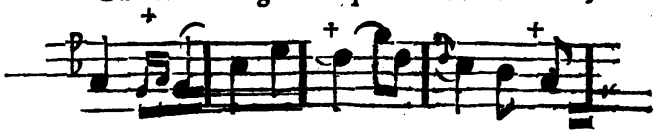




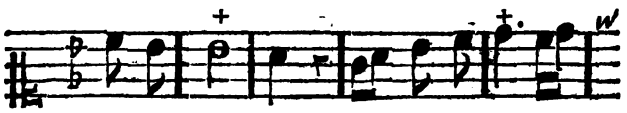



qui je le don - - ne ; Fil-let-te dont
l'ame eſt trop bon - ne ; Fait el - - le
même ſon mal - - heur. Je ne veux
plus don - ner mon cœur, Sans ſçavoir à
qui je le don - ne, Sans ſça-voir à
qui, Sans-ſça-voir com - ment je le
don - - ne. Tel-le qui céde à ſon vain-
queur, De ſon a - - mour le prix flat - - teur,

Dans le Ber - - ger qu'elle cou - ron - - ne,

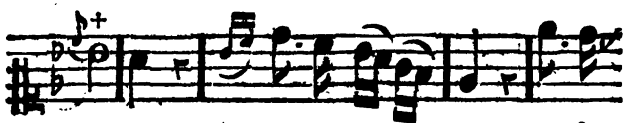


Trouve un in - grat, un in - grat qui



l'a - ban - don - ne. Je ne veux plus don-

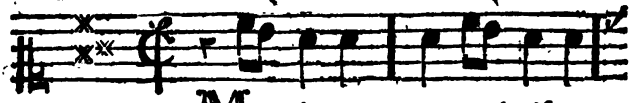
ner mon cœur, Sans ſçavoir à qui je le



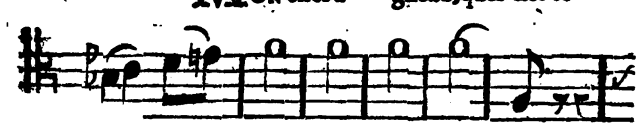
donne; Sans ſçavoir à qui, Sans ſça-

voir à qui je le donne.

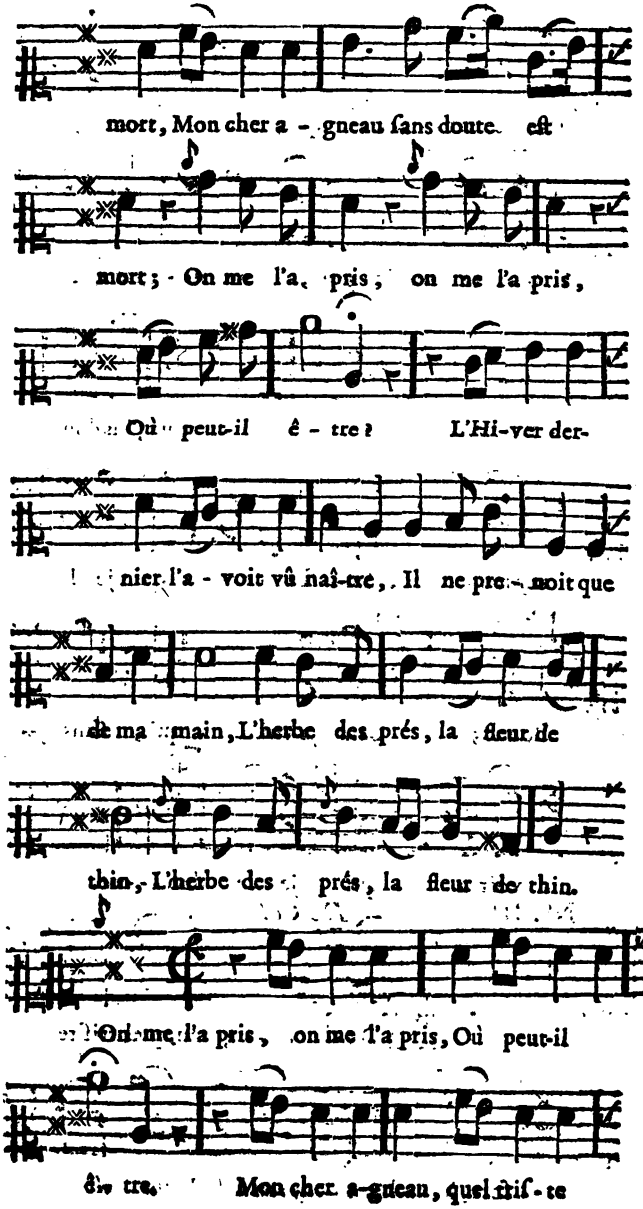
N°. III. *De Colinette.*

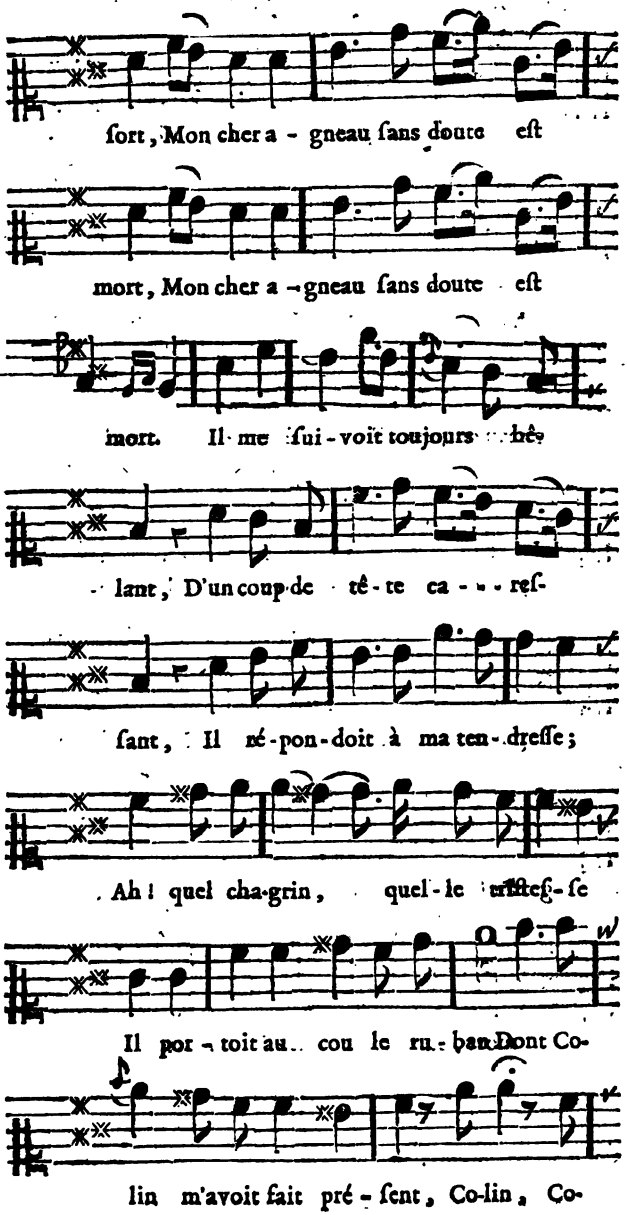


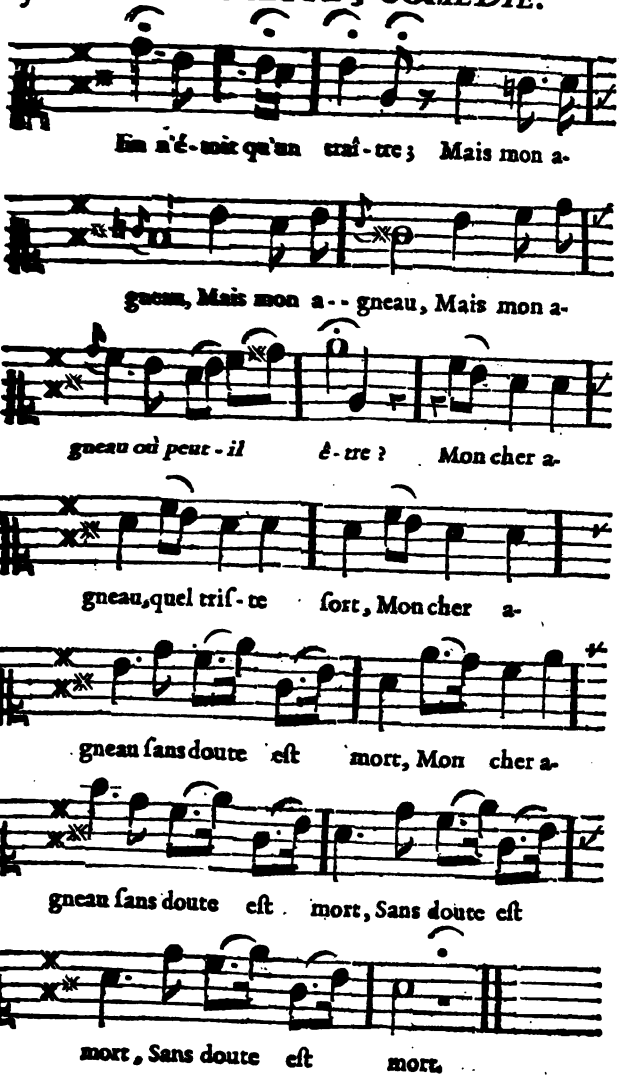
Mon cher a - - - gneau, quel triſ-te



ſort, Mon cher a - - gneau ſans doute eſt


mort, Mon cher a - gneau ſans doute eſt
mort ; On me l'a pris, on me l'a pris,
Où peut-il ê - tre ? L'Hi-ver der-
nier l'a - voit vû naî-tre, Il ne pre- noit que
de ma main, L'herbe des prés, la fleur de
thin, L'herbe des prés, la fleur de thin.
On me l'a pris, on me l'a pris, Où peut-il
être, Mon cher a-gneau, quel triſ - te


ſort, Mon cher a - gneau ſans doute eſt
mort, Mon cher a - gneau ſans doute eſt
mort. Il me ſui - voit toujours bê-
lant, D'un coup de tê - te ca - - - reſ-
ſant, Il ré - pon - doit à ma ten - dreſſe;
Ah! quel cha-grin, quel - le triſteſ - ſe
Il por - toit au cou le ru - ban Dont Co-
lin m'avoit fait pré - ſent, Co-lin, Co-


Jin n'é-toit qu'un traî-tre ; Mais mon a-
gneau, Mais mon a-- gneau, Mais mon a-
gneau où peut-il ê-tre ? Mon cher a-
gneau, quel trif-te ſort, Mon cher a-
gneau ſans doute eſt mort, Mon cher a-
gneau ſans doute eſt mort, Sans doute eſt
mort, Sans doute eſt mort.

LE COMPLIMENT SANS COMPLIMENT;

NOUVEAU PROLOGUE;

Pour l'ouverture de l'Opéra-Comique de la Foire Saint Laurent;

Par M. TACONET;

Repréſenté pour la premiere fois le Samedi 27 Juin 1761.

Le prix eſt de 12 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXI.

ACTEURS.

MLLE. ROSALINE.

Mlle. DESCHAMPS.

Mlle. ARNOUT.

Mlle. LUSY.

M. LA RUETTE.

M. AUDINOT.

NICAISE, M. BOURETTE.

M. CLAIRVAL, *Maître de Ballet.*

LE MACHINISTE, M. PARENT.

LE PERRUQUIER, M. S. AUBERT.

DANSEURS ET DANSEUSES.

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera-Comique.

LE COMPLIMENT SANS COMPLIMENT;

NOUVEAU PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

(L'Orcheſtre joue une ſymphonie ; & après, on entend tous les Acteurs qui ſont derriere le rideau, les uns pour achever leurs Toilettes, les autres à repaſſer leurs Rôles.)

M. LA RUETTE, *après la ſymphonie.*

COMMENT ! on a déjà joué l'Ouverture.

Mlle. DESCHAMPS.

On la recommencera ; car je ne ſuis pas prête.

(*Pluſieurs à la fois.*)

Ni moi non plus.

Mlle. ROSALINE, *eſſayant ſa voix.*

La, la, la, la, la, la ; à, à, à, à. (*Elle cadence.*)

Air : *Il faut aimer.*

Hommage, hommage, & mille fois hommage,
Au Spectateur qui préſide à nos jeux....

Mlle. DESCHAMPS.

Envoyez-moi donc mon Habilleuſe.

Mlle. LUSY.

Et à moi, mon Tailleur.

(*Mlle. Roſaline continue l'air.*)

C'eſt aux talens qu'il donne ſon ſuffrage.
Que les talens le fixent dans ces lieux....
Hommage, hommage, & mille fois hommage.

M. CLAIRVAL.

Eh ! que diable, Mademoiſelle, avec votre chant, vous m'empêchez de faire répeter mon Ballet.... Allons, partez, Meſdemoiſelles : une, deux, trois, Ah ! Le Pas retrouſſé, chaſſez là, là, là, là, là. Enſemble, allez donc, Mademoiſelle Chignolet, allez donc : on voit bien que vous penſez à autre choſe qu'à la danſe.

LA DANSEUSE, *pleurant.*

Mais, pardonnez-moi, Monſieur; j'y penſe.

M. BOURETTE.

Allons, levez le rideau.

Mlle. DESCHAMPS.

Attendez, je ne ſuis pas lacée.

Mlle. ROSALINE.

Ne levez pas; je viens de caſſer ma girandole.

M. LA RUETTE.

Haut le rideau.

LE MAISTRE DE BALLET.

Mon pas n'eſt point fait.

Mlle. LUSY.

Je n'ai du Rouge que d'un côté.

Mlle. ARNOUT.

Un inſtant; mon chignon tombe.

M. LA RUETTE.

Quoi! Mademoiſelle Arnout n'eſt pas encore prête? Elle qui eſt du commencement.

Mlle. ARNOUT.

Alléz, allez, Monſieur; je ſerai plûtôt prête que vous.

M. BOURETTE.

Levez donc le rideau.

Mlle. DESCHAMPS.

Un moment ; j'attends le Friſeur.

Mlle. LUSY.

Et moi, j'attends un corps.

M. AUDINOT.

Et ma perruque, ma perruque.

M. BOURETTE.

Damour, Damour : haut le rideau.

(On ſiffle, & le Rideau ſe leve à la hauteur d'une toiſe environ ; tous les Acteurs ſont en déroute, & ſemblent ramaſſer leurs effets, tandis que la danſe ſe ſauve de côté & d'autre.)

(TOUS LES ACTEURS.)

Eh ! bien, eh ! bien : que faites-vous donc là ? Attendez donc, attendez.

Mlle. ROSALINE.

Qui eſt-ce donc qui donne ces ordres là ?

M. ARNOUT.

Où eſt donc le Machiniſte ?

SCENE II.

Les Acteurs precedens, LE MACHINISTE.

LE MACHINISTE.

ME voilà, Meſdames ; qu'eſt-ce qu'il y a ?

Mlle. DESCHAMPS.

Comment ! ſans ſavoir ſi tout le monde eſt prêt, vous levez la toile ?

Mlle. LUSY.

Mais cela eſt affreux !

Mlle. ROSALINE.

Je voudrois bien ſavoir de quoi vous vous mêlez ?

M. AUDINOT.

Eh ! moi donc ; c'eſt moi qui ai ſujet de me plaindre. Me faire paroître ſans perruque, un homme comme moi, ſans perruque, oh !...

Air : *Secondez mon rage.*

Mrs. LA RUETTE, AUDINOT, CLAIRVAL, PARENT.	Mlles. ROSALINE, ARNOUT, DESCHAMPS, LUSY.
Laiſſez donc la toile.	Baiſſez donc la toile.
Hauſſez donc.	Baiſſez donc.
Laiſſez donc la toile.	Baiſſez donc la toile.
Mais hauſſez-là donc, &c.	Mais baiſſez-là donc, &c.

LE MACHINISTE.

Hauſſez donc ; baiſſez donc : eſt-ce que vous croyez que mes contre-poids ſont auſſi légers que vos têtes.

Mlle. DESCHAMPS.

Mais, qui eſt-ce qui vous a ordonné de lever le rideau?

SCENE III.

Les Acteurs précédens, NICAISE.

NICAISE.

C'Est moi, c'eſt moi: eh! bien, qu'eſt-ce qu'il en eſt?

Mlle. ROSALINE.

Eh! de quel droit, Monſieur Nicaiſe?

NICAISE.

De quel droit? De mon droit, à moi, oh! j'ai de l'eſprit à préſent, croyez-vous que je vais attendre que vous ayez placé tous vos brinborions pour ſonger à mon Thême. Ah! que non: je veux parler au Public.

M. AUDINOT.

Et moi; je voudrois bien ma perruque.

SCENE IV.

Les Acteurs precédens, LE PERUQUIER.

LE PERRUQUIER.

LA voilà, la voilà.

M. AUDINOT.

Ah ! bon : bon, je ſuis fort à préſent ; mettez, mettez.

LE PERRUQUIER, *ajuſtant la perruque.*

Attendez, que cela colle bien.

Mlle. LUSY.

Et que prétendez-vous dire au Public, M. Nicaiſe ?

NICAISE.

Je prétends... ſuffit, ſuffit.

Mlle. DESCHAMPS.

Quoi ! vous allez parler comme cela de votre chef ?

NICAISE.

Oui, de mon chef, de mon propre chef.

Air : *Rien, Pere Cyprien.*

LES FEMMES.	LES HOMMES.
Qu'il	Ah ! quel ſupplice !
A l'eſprit ſubtil.	
Oui, ſon babil	Mais quel caprice.
Doit lui faire honneur.	
C'eſt un Docteur !	Jamais ne verra-t-on
Ah ! quel Orateur !	chez nous
Il va parler,	
Il va briller.	Regner la paix ?
Paix, taiſons-nous.	
Allons, écoutons tous.	Paix, babillarde.
Bien.	
Le bel entretien !	On vous regarde.
On n'en perd rien.	
Suivons-en le cours.	Que diable ! ceſſez donc,
Le beau diſcours.	ceſſez donc vos
Il plaira toujours.	caquets.
Il n'eſt pas ſot,	
Le moindre mot	
Eſt plein d'eſprit.	
Qu'eſt-ce qu'il dit ?	

Mlle. DESCHAMPS.

Mon ami Audinot ; il veut parler au Public ; empêche-le de faire quelque étourderie.

M. AUDINOT.

Allez finir votre toilette. Je vais lui parler. (*Ils ſortent.*)

SCENE V.

M. AUDINOT, NICAISE.

NICAISE.

EH bien, quoi que tu fais-là, toi?

M. AUDINOT.

Je t'attends.

NICAISE.

Oh! j'ai affaire.

M. AUDINOT.

Veux-tu te faire prier.

NICAISE.

Non, je veux que tu t'en ailles. Haut le rideau.

(Il ſifle avec ſa clef, le rideau ſe leve tout à fait, & la perruque de M. Audinot qui s'y trouve accrochée, s'enleve en même-tems.)

(M. Audinot regardant monter ſa perruque.)

Ah! ma perruque, ô Ciel! ma perruque; ma chere perruque...!

(Il ſort comme pour chercher les moyens de ravoir ſa perruque.)

SCENE VI.

NICAISE, *ſeul.*

ARRANGE-TOI avec ta perruque; moi je m'en vais ſonger à mon Compliment.

MESSIEURS.... ET MESDAMES,

Car il ne faut pas oublier le meilleur.

C'eſt pour avoir votre préſence, ...
Que nous venons en diligence, ...
Vous offrir le peu de ſcience, ...
Qu'on voit dans notre dépendance....
Trop heureux qu'après votre abſence...
(Qui nous cauſa tant de ſouffrance,)...
Vous faſſiez pencher la balance....
Du côté de la tolérance...!

SCENE VII.

M. LA RUETTE, NICAISE.

M. LA RUETTE.

EH! bien, à quoi t'amuſes-tu donc là, toi?

NICAISE.

Paix, paix, chut; c'eſt le Compliment que je fais.

(*Il continue.*)

Oui, Meſſieurs, dans cette occurence, ...
Nous oſons prendre la licence....
De vous demander quelque avance....
A compte ſur votre indulgence...
Afin que dans la circonſtance,....
Vous nous traitiez avec clémence,....
Et que notre chant ... notre danſe...
Nos nouveautés ... notre...

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens; Mlles. DESCHAMPS, ARNOUT.

Mlle. DESCHAMPS.

DE quoi vous aviſez-vous donc de paroître comme cela...?

(*Nicaiſe parle toujours.*)

Mlle. ARNOUT.

Tais-toi donc, Nicaiſe; ſilence.

NICAISE.

Oui, ſilence.

(*Au Public.*)

Nos nouveautez, notre ſilence...

Non, ce n'eſt pas ſilence qu'il faut dire, nos nouveautez, notre....

Mlle. DESCHAMPS.

Je crois qu'il eſt devenu fou.

M. LA RUETTE.

Il veut faire le Compliment.

NICAISE.

Notre.... notre....

Mlle. ARNOUT.

Lui, le Compliment! ah! quelle éloquence.

Nos nouveautez, notre éloquence...

Car ſi vous n'aviez... car ſi vous...car ſi...

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, M. AUDINOT.

M. AUDINOT.

MA perruque, je perds patience,

NICAISE.

Ah! oui, patience.

(*Au Public.*)

Car ſi vous n'aviez patience....
Nous ferions dans une influence....
Contraire.... contraire....

Mlle. ARNOUT.

Finiras-tu, babillard...?

Mlle. DESCHAMPS.

Comment ! tu ne te tairas pas...

(*Nicaiſe parle toujours, tandis qu'ils le pourſuivent en lui mettant la main ſur la bouche.*)

M. LA RUETTE.

Viens donc, nous allons commencer.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, Mlle. ROSALINE.

Mlle. ROSALINE.

QUE faites-vous donc là à ce pauvre Nicaiſe ?

Mlle. LUSY.

Eſt-ce qu'il ſe trouve mal ? Voyez donc.

Mlle. DESCHAMPS.

Aidez-nous plûtôt à le faire taire.

Mlle. ROSALINE.

Pourquoi donc cela ?

Mlle. DESCHAMPS.

Il y a une heure qu'il veut faire un Compliment ſans ſçavoir un mot de ce qu'il dit.

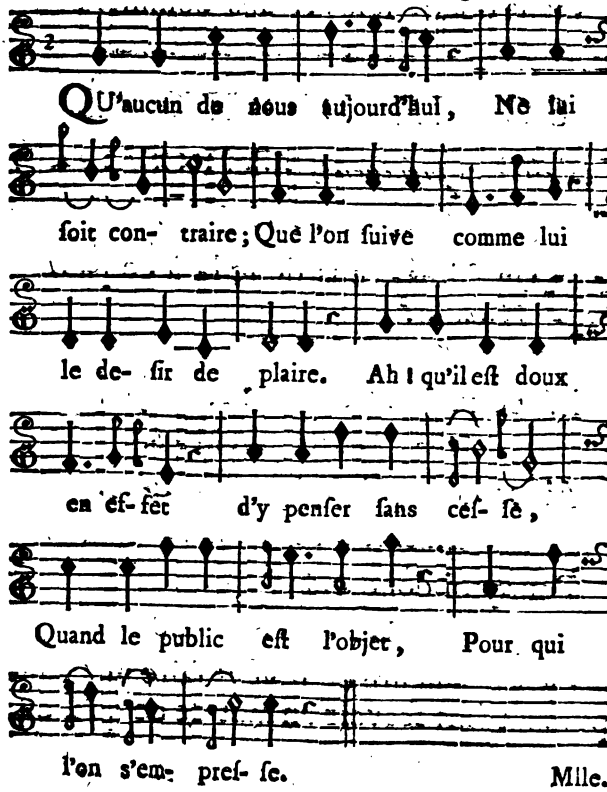
NICAISE.

Qui ça ? Ah bien ! oui ; c'eſt bien à moi qu'on doit dire ce qu'il faut que je diſe, quand je dis quelque choſe.

Mlle. ROSALINE.

Eh ! laiſſez parler ce pauvre garçon.

Air : *De la Romance de Gavigné.*



Mlle.

Mlle. DESCHAMPS.

Même air.

Pour ſuivre un projet ſi doux ;
Le cœur nous appelle ;
Meſſieurs, nous avons pour vous
Toujours même zèle.
Vous ſeuls pouvez animer
Nos ardeurs égales.
Le deſir de vous charmer
Nous rendra rivales.

NICAISE.

Oh ! ça, mais moi ; laiſſez-moi donc dire quelque choſe à mon tour.

M. LA RUETTE.

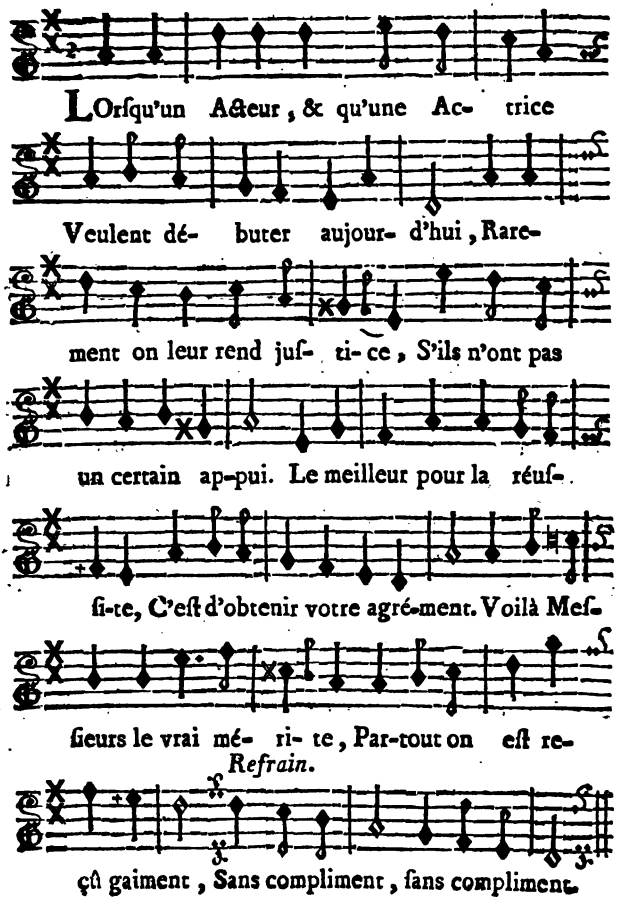
Tiens, mon cher Nicaiſe ; il me vient une idée qui pourra ſeconder la tienne. Tu viens d'éprouver toi-même combien il eſt difficile d'exprimer les obligations que nous avons au Public. Sans nous amuſer à de longs diſcours, faiſons un Compliment ſans compliment.

NICAISE.

Un Compliment ſans.... Attends que je penſe. Ah ! eh ! bien oui, t'as raiſon, toi ; ça ſera bon comme ça.

VAUDEVILLE.

M. LA RUETTE.



Mlle. ARNOUT.

Auprès d'une feinte ſageſſe,
L'amant modeſte perd ſes pas,
Et l'on reçoit avec rudeſſe
Un objet qui ne brille pas ;
Mais qu'un financier ſe préſente,
Son or lui donne un air charmant ;
Et d'une maniere engageante,
On reçoit bientôt le Traitant
Sans compliment.

LE PERRUQUIER, *Gaſcon.*

Depuis deux jours, j'ai la pratique
D'une femme & de ſon mari ;
Quand l'époux eſt à ma boutique,
Auſſi-tôt je m'en vais chez lui.
La bourgeoiſe n'eſt pas coquette,
Et ſe friſe modeſtement ;
Mais le bourgeois porte une aigrette,
Qu'on pourroit nommer autrement
Sans compliment.

UNE DANSEUSE.

Bien ſouvent le deſir de plaire
Éprouve des revers fâcheux :
Un rien peut nous être contraire
Et nuire au ſuccès de nos vœux ;

Mais quel plaiſir quand une Piéce
Rend le Spectacle intéreſſant.
Pour moi, j'aime beaucoup la preſſe,
Meſſieurs, venez aſſiduement,
Sans compliment.

LE MACHINISTE.

Autrefois l'Art du Machiniſte
Au Théâtre ſeul étoit bon,
Et c'étoit là qu'à l'improviſte
Tout changeoit de forme & de nom;
Mais aujourd'hui dans le ménage
On peut voir plus d'un changement;
Les époux faiſant mon ouvrage,
S'aiment en ſe mécaniſant,
Sans compliment.

UNE ACTRICE.

Pour goûter un plaiſir extrême,
Meſſieurs, vous offrez un *moyen*.
Quand on revoit l'Objet qu'on aime
Au bonheur il ne manque rien;
Le Public en ces lieux préſide,
Et ſeul en fait tout l'ornement;
Vers lui c'eſt le cœur qui nous guide,
Et nous ſuivons le ſentiment,
Sans compliment.

UN POETE, *M. de Liſle.*

Occupé de mainte folie,
Ah! que je plains un pauvre Auteur,
Si, malgré ſa Métromanie,
Il n'a point d'autre protecteur.
Voulez-vous paſſer pour habile,
Soyez moins profond que brillant,
La ſeule apparence eſt utile,
On parle au mérite indigent,
Sans compliment.

M. DE CLAIRVAL.

Plus d'un Gaſcon vous complimente
Juſqu'au point de vous ennuyer,
Et pour mieux remplir ſon attente
Chez vous il va tout eſſayer;
Toujours ſur vos pas il ſe montre:
Mais lui prêtez-vous quelque argent,
Vous voyez qu'à votre rencontre
Il s'eſquive légérement,
Sans compliment.

Mlle. LUSY.

Dans la carriere du Théâtre
L'art de plaire eſt un don bien doux;
D'un tel ſort je ſuis idolâtre,
Mais on n'en peut jouir ſans vous.

Pour acquérir cet avantage,
S'il faut joindre la danſe au chant,
Je vais dans l'eſpoir du ſuffrage
Paſſer l'entrechat leſtement,
Sans compliment.

M. AUDINOT.

Qu'on eſt gêné, lorſque le zèle
Trouve quelque obſtacle en chemin !
Mais mon barbier qu'envain j'appelle
Ne nuira pas à mon deſſein ;
J'aime mieux négliger la tête
Que d'avoir le cœur négligent,
Ma perruque n'étant pas prête,
Je viens rendre hommage uniment,
Sans compliment.

Mlle. ROSALINE.

Un galant fort peu m'inquiette,
Dont l'indolence eſt le ſeul but,
Et qui vous offre une fleurette
Sans mettre à profit ce tribut.
Pour moi qui ſuis expéditive,
Je veux quelqu'un d'entreprenant,
Si non, de l'humeur la plus vive,
Je plante là le ſoupirant,
Sans compliment.

M. BOURETTE.

Autrefois la cérémonie
De nos Bourgeois étoit l'emploi,
Un voiſin diſoit : je vous prie,
Venez donc voir ma femme & moi.
Aujourd'hui c'eſt toute autre choſe,
Et le voiſin voit en rentrant
Que ſa porte n'eſt jamais cloſe,
Et qu'on entre chez lui ſouvent
Sans compliment.

Mlle. DESCHAMPS, *au Public.*

Meſſieurs, laiſſez-nous l'eſpérance
De pouvoir flatter votre goût ;
Nous avons vû votre indulgence
A des riens accorder beaucoup.
Que celui-ci trouve ſa place :
Il eſt fait ſans rafinement.
Trop heureux qu'il vous ſatisfaſſe !
Nous vous faiſons un compliment
Sans compliment.

FIN.

APPROBATION.

Lû & approuvé pour l'impreſſion, ce 28 Juin 1761.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil du Théâtre de la Foire.